

Soyez malins comme les serpents et candides
comme les colombes.

(Mt. 10¹⁶)

Frères, ne devenez pas enfants par l'intelligence,
mais soyez des bébés pour ce qui est de la méchanceté;
quant à l'intelligence, devenez mûrs.

(I Cor. 14²⁰)

Car de même que la prudence avec la méchanceté
ne serait plus prudence, ainsi la simplicité avec la
sottise ne serait plus simplicité. En effet, dans la
simplicité il faut fuir la sottise, et dans la prudence la
méchanceté.

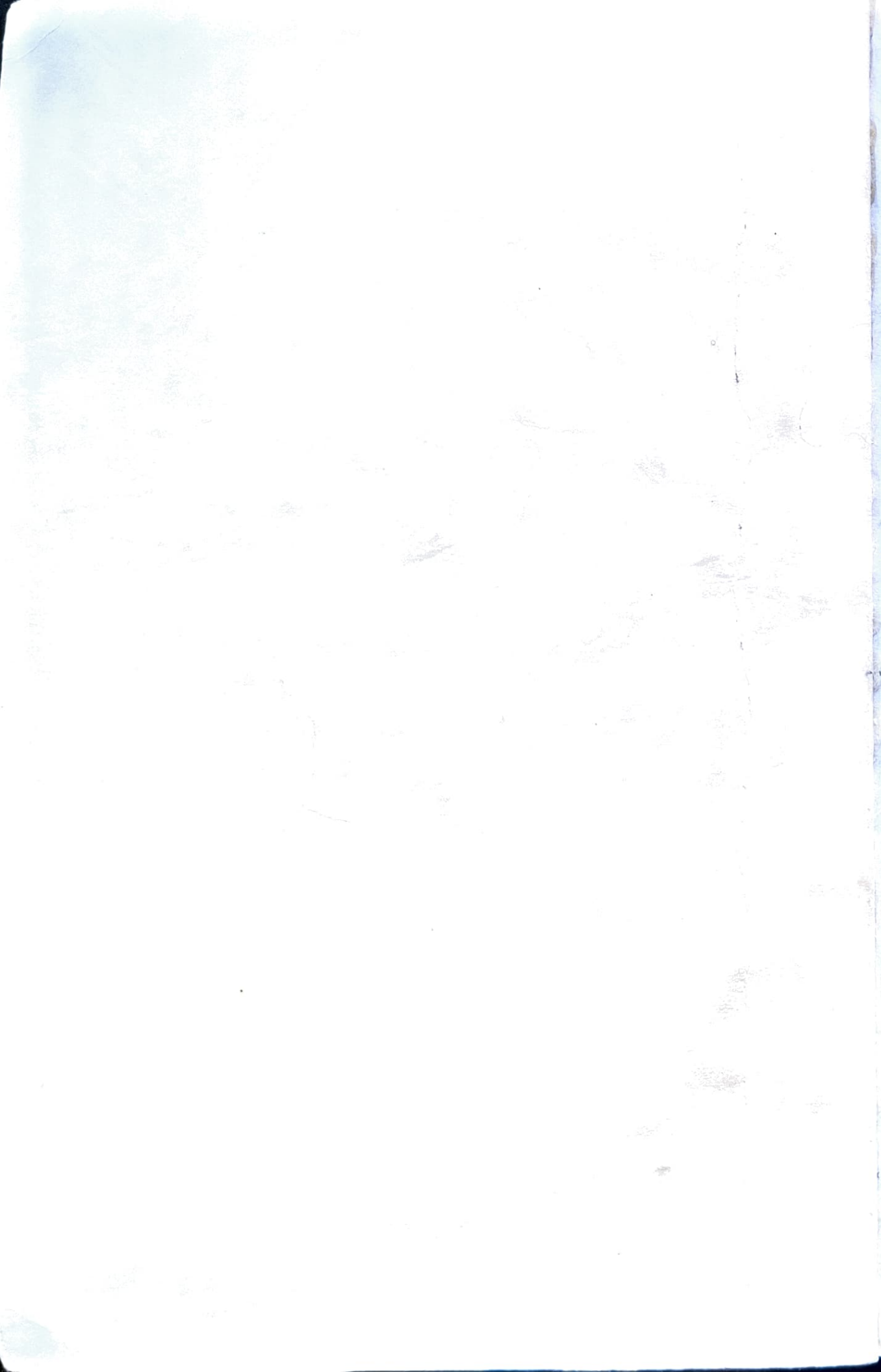
(St JEAN CHRYSOSTOME)

GEORGES HABRA

DU
DISCERNEMENT
SPIRITUEL
I

Chez Jacques BAUDEAU
(légataire œuvre Père Habra)
14, place Etienne Pernet
Paris 15^e

et chez les libraires



40 le discernement, c'est l'œil
vigilant et pénétrant de la
vie spirituelle, qui sait
déjouer toutes les ruses
du démon.

102 Si tu veux croire plus, fais comme
si tu croyais; prends l'eau bénite.....

X en esprit = par désir.

169 Dérision: moquerie méprisante.

**DU
DISCERNEMENT
SPIRITUEL
I**

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

1. «LA TRANSFIGURATION SELON LES PÈRES GRECS» : 192 pages, Ed. S.O.S. Se vend aussi chez l'auteur.

2. AMOUR ET CONCUPISCENCE : 292 pages. Se vend chez l'auteur et chez les libraires.

«La matière est immense, qui porte sur ce mouvement infus en tout un chacun, qui le pousse vers autrui ou vers lui-même. Aussi l'auteur avait-il le choix : ou bien systématiser à l'extrême, édifier une synthèse de type 'scientifique' où il aurait fait entrer le plus possible en vue de dégager certaines conclusions bien amenées; ou bien, procéder par sympathie innée, s'installer de plain-pied au milieu des Pères grecs, parcourir leur pensée en se repaissant de leurs textes et les laisser parler et nous dire ce qu'il n'est besoin que de nous dire pour que nous les entendions. On aura saisi quelle est la voie qu'a préférée l'auteur ...

Tout s'y surbordonne à l'amour défini comme don plénier, perpétuel et créateur, à l'unique. Signalons l'intérêt du chapitre sur la virginité, clair, lumineux et des plus intéressants ...»

J.P. DESCHEPPER

dans «Revue Philosophique de Louvain», août 1976.

3. LA MORT ET L'AU-DELÀ : 252 pages. Se vend chez l'auteur et chez les libraires.

«Le sujet de ce livre a fait déjà l'objet d'un grand nombre d'études, mais jamais en France avec cette richesse de documentation, empruntée aux Pères de l'Eglise grecs. Et par le fait le sens et l'intérêt de l'ouvrage en paraissent tout nouveaux. On a coutume en Occident de traiter des fins dernières en se référant à la théologie traditionnelle de saint THOMAS d'AQUIN et des auteurs plus récents qui s'en sont inspirés; voici une manière étonnante de revenir aux sources, par la lecture des Pères grecs qui se sont enrichis par la méditation de la Bible et de la tradition apostolique.»

L. GUÉRY

dans «Revue des Cercles d'Etudes d'Angers», mars 1978.

«C'est un livre musclé. Plusieurs fois on pense au 'Pélerin de l'Absolu' de Léon BLOY, et ce n'est pas une si mauvaise référence.»

«Esprit et Vie», 14 sept. 1978.

GEORGES HABRA

DU
DISCERNEMENT
SPIRITUEL
I

Chez l'auteur :
35, Rue Royale, 77300 Fontainebleau
(France)
et chez les libraires



P A T R I A R C A T

G R E C - M E L K I T E - C A T H O L I Q U E
D'ANTIOCHE ET DE TOUT L'ORIENT
D'ALEXANDRIE ET DE JERUSALEM

REG. XIV NO. 134

Damas, le 16 Mai 1980

R.P. Georges HABRA
35, Rue Royale
77300 FONTAINEBLEAU
F R A N C E

Cher fils,

Je viens de lire le tome I de votre ouvrage « Du discernement spirituel. »

Je tiens à vous dire sans retard toute ma joie d'y avoir retrouvé les mêmes qualités d'orthodoxie, de vigueur et d'attachement aux Pères de l'Eglise, que j'avais remarquées dans vos précédents ouvrages : « La Transfiguration selon les Pères Grecs », « Amour et concupiscence » et « la Mort et l'Au-delà. »

Le « retour aux sources patristiques » est sans aucun doute l'une des caractéristiques de notre pensée religieuse actuelle. Nous ne pouvons que nous en féliciter. Vos publications, — surtout celles dont les sujets sont parfois moins attrayants et moins recherchés — nous aident grandement dans ce retour à nos sources orientales.

Je vous en remercie et souhaite à votre nouvel ouvrage tout le succès qu'il mérite.

Croyez, cher Pères Georges, à mon entier dévouement en N.S.

+ Maximos V
+ MAXIMOS V HAKIM

Patriarche d'Antioche et de tout l'Orient,
d'Alexandrie et de Jérusalem

Sincérité : *juger et apprécier avec justesse*

CHAPITRE I

DU DISCERNEMENT SPIRITUEL EN GÉNÉRAL

⇒ *Comprendre, saisir intellectuellement
action de saisir, puis compréhension*

St JEAN / CLIMAQUE définit ainsi le discernement¹
spirituel : « l'appréhension sûre de la volonté divine, en tout
temps, en tout lieu, en toute chose »² :

« La volonté divine » : nous nous méfions autant du conseil
d'un homme bienveillant mais trop simple que de celui d'un
homme fin mais malveillant. Car l'un peut — involontairement,
il est vrai — nous faire le même mal que l'autre peut faire très
volontairement. Mais Dieu, étant l'être infiniment bon et
infiniment sage, cette alliance de la bonté infinie et de la sagesse
infinie fait que la volonté divine, expression de sa bonté et de sa
sagesse, doit être pour tout homme la norme du souverain bien.
Il est inutile de souligner l'importance capitale de cette sensation
de la volonté divine qu'est le discernement, cela crève les yeux.

Comment connaître la volonté divine ?

D'abord, par la nécessité. En tout ce qui nous arrive, il ya les
choses qui dépendent de notre volonté (tous nos actes libres),
mais il y a aussi celles qui en sont indépendantes (les injustices
commises à notre égard par le prochain, les tremblements de

1. διάκρισις.

2. L'Echelle, 26 (P.G. LXXXVIII, 1013).

terre, etc.) Ces dernières choses viennent de Dieu, car tout est soumis à la Providence divine : « Est-ce que cinq passereaux ne se vendent pas deux as ? Et cependant aucun d'eux n'est oublié devant Dieu. Même les cheveux de votre tête sont tous comptés ! »³ Tandis que les tremblements de terre et choses semblables, la Providence les veut directement, pour notre bien (car depuis la chute de l'homme la douleur est devenue la médecine de l'âme); les injustices commises à notre égard, elle les *permet* seulement, parce que d'une part, elle ne veut pas les empêcher, sous peine de déposséder l'homme de ce qui constitue sa dignité : la liberté, d'autre part elle ne les veut pas directement, car elle ne veut jamais le péché. Mais, tout en les permettant, elle agence les événements d'une manière telle que ces actes moralement mauvais tournent au bien des élus : « Nous savons en effet que pour ceux qui aiment Dieu toutes choses concourent au bien »⁴. Agencement d'ailleurs si profond et si admirable que la raison chavire, et si parfois elle en comprend quelque chose, c'est une goutte d'eau dans l'océan ! La conclusion est évidente : « Si Dieu nous donnait des maîtres de sa main, oh ! qu'il leur faudrait obéir de bon cœur ! La nécessité et les événements en sont infailliblement. »⁵ (Ce que PASCAL entend par « événements », nous le verrons au cours de l'ouvrage).

Maintenant, concernant les choses qui dépendent de notre volonté, la volonté divine s'exprime universellement et objectivement (c'est-à-dire indépendamment de toute réfraction dans notre conscience) :

I. Par les lois naturelles. Dans toute machine construite par l'homme, il y a un ordre qui révèle l'intention de l'ingénieur (un poste de radio, par exemple, est destiné à transmettre une voix émise de trop loin pour être entendue par l'ouïe), ordre qu'il faut déceler et respecter pour réaliser cette intention. Si dans nos misérables machines un ordre existe, que dire du cosmos qui

3. Luc 12 ⁶⁻⁷

4. Rom. 8 ²⁸

5. PASCAL, *Pensées* (éd. Brunshvicg), 553.

nous stupéfie par sa magnificence et sa simplicité si complexe, et encore plus de l'homme, ce grand cosmos dans le petit ? A moins donc d'être dénaturé et aveugle à la beauté et à l'unité des choses (comme SARTRE dans « La Nausée »), force est de reconnaître un ordre dans la nature, qui révèle l'intention du Créateur. Si j'ai des yeux, des oreilles, et un nez dont la conformation respective à la lumière, au son, et à l'odeur est si merveilleuse, manifestement c'est pour que je voie les choses, entende les sons, et sente l'odeur, et non pour que je me crève les yeux, ni pour me percer le tympan, ni pour écraser mon nez ! De même, il est évident qu'anatomiquement et physiologiquement, l'organe génital masculin est ordonné on ne peut mieux à l'organe génital féminin, encore plus qu'une clef à sa serrure : il n'est donc pas ordonné à l'anus par exemple, ou à la bouche ! Les vomissements mêmes d'un ivrogne montrent que l'estomac n'est pas fait pour l'excès de vin ; en cela, l'estomac est plus intelligent que l'ivrogne. Il a été observé par quelqu'un qui en a fait la douloureuse expérience, que « quand l'opium commence à avoir son effet, tout le principe vivant des mouvements intellectuels commence à perdre son élasticité et, pour ainsi dire, à se pétrifier »⁶ : donc l'ingurgitation de l'opium ne peut qu'être contre l'intention du Créateur, puisqu'il anéantit ce qu'il y a de plus haut dans l'homme : l'intelligence. « Une artère est coupée. Du sang jaillit en abondance. La pression artérielle s'abaisse. Le patient a une syncope. L'hémorragie diminue. Un caillot se forme dans la plaie. L'ouverture du vaisseau est oblitérée par de la fibrine. L'hémorragie s'arrête définitivement. Pendant les jours suivants, les leucocytes et les cellules des tissus s'insinuent à l'intérieur du bouchon de fibrine et régénèrent peu à peu la paroi de l'artère. »⁷ Ce fait biologique, pris entre des milliers, montre à quelle profondeur est inscrite dans nos tissus la volonté de vivre.

II. Par la Révélation. Toutes les lois naturelles sont reprises

6. Thomas DE QUINCEY, Notes de carnet d'un récent mangeur d'Opium : la Folie.

7. CARREL, L'Homme, cet Inconnu, VI, 4

et approfondies par la Révélation évangélique, qui leur donne une dimension surnaturelle, c'est-à-dire qui exige, pour être réalisée, un ordre qui dépasse radicalement la nature. Le «Discours sur la montagne» roule sur cette antithèse constante : «Il a été dit aux anciens ... Et moi, Je vous dis» — antithèse, non de contradiction, mais d'approfondissement. Car lorsque la loi naturelle ou mosaïque condamne le meurtre, Celui qui va jusqu'à condamner le moindre mouvement de colère ne fait qu'éloigner encore plus la possibilité du meurtre. Et c'est à bon droit qu'Il est plus exigeant, car de ceux à qui a été octroyée la grâce dans sa plénitude on est en droit d'attendre des actes plus sublimes. Et c'est pour cela qu'Il dit : «Si votre justice ne dépasse pas celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.»⁸ Il s'agit de la nécessité de dépasser les scribes et les pharisiens non seulement en n'ayant pas leur hypocrisie et leur orgueil, ce qui va de soi, mais même en dépassant leur «justice», c'est-à-dire le bien qu'ils sont censés faire. Tout chrétien donc sans exception, qu'il soit petit ou grand, laïque ou clerc, marié ou célibataire, doit tendre à la perfection promulguée par le Christ. Les paroles du Christ et des Apôtres sont claires et nettes : «Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait»;⁹ «Devenez mes imitateurs, comme je le suis du Christ»¹⁰; «Depuis les jours de JEAN-BAPTISTE jusqu'à présent le royaume des cieux souffre violence, et des violents le ravissent»;¹¹ «Et à l'ange de l'église de Laodicée écris : 'Ainsi parle l'Amen, le témoin fidèle et véridique, le principe de la création de Dieu : Je connais tes œuvres, et que tu n'es ni froid ni chaud. Que n'es-tu froid ou chaud! Ainsi, parce que tu es tiède, et ni froid ni chaud, Je vais te vomir de ma bouche!」»¹² Etre chaud, c'est être un saint, c'est être fervent dans la foi; être froid, c'est être un athée

8. Mt. 5²⁰

9. Mt. 5⁴⁸

10. I Cor. 11¹

11. Mt. 11¹²

12. Ap. 3¹⁴⁻¹⁶

militant, un pécheur qui pêche à cœur joie ; être tiède, c'est être médiocre. Nous avons là l'étonnante déclaration que Dieu préfère l'athée, pourvu qu'il soit dynamique, préfère le pécheur, pourvu qu'il s'y donne à cœur joie, au médiocre, qui est exécration aux yeux de Dieu. La raison ? « L'athéisme complet est plus respectable que l'indifférence des gens du monde ... L'athée parfait occupe l'avant-dernier échelon qui précède la foi parfaite (fera-t-il ou non ce dernier pas, ceci est une autre question) ; l'indifférent, au contraire, n'a aucune foi mais uniquement une mauvaise crainte, par moments et s'il est un homme sensible. »¹³ De toute manière, vu que l'âme est par essence dynamique, elle ne peut pas rester à l'état statique ; qui n'avance pas, recule : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, et celui qui ne rassemble pas avec moi, disperse. »¹⁴

On voit par là combien est sordide et abjecte l'attitude de la plupart des casuistes qui, au lieu de pousser à la perfection, n'avaient pour tout souci que de délimiter pour leurs clients la ligne rouge dont ils pussent s'approcher le plus possible, jusqu'à l'épaisseur d'un cheveu, sans tomber dans l'abîme : « En se basant sur ZACCHÉE qui, de peur de restituer insuffisamment le bien mal acquis, s'est déclaré disposé à rendre au quadruple, les Pères d'autrefois préconisaient que chacun, si possible, restituât plus qu'il n'était nécessaire. Sur ce point, les anciens n'étaient pas, je le reconnais, comme les gens d'aujourd'hui, si soucieux de définir et de distinguer. Mais moi, pourtant, je préfère (comme dit TÉRENCE) imiter la négligence de ceux-là, plutôt que la diligence sans gloire de ceux-ci : j'entends par là ceux chez qui l'objet de la minutieuse discussion et de la recherche n'est pas tellement de savoir ce qui doit être restitué, mais ce qui peut être gardé ; non pas de savoir à quelle distance il convient de s'écarter du péché, mais à quelle distance on peut s'en approcher sans y tomber. Car celui qui donne un conseil à l'accapareur veille, comme

13. DOSTOÏEVSKI, Les Démons, III, 9 : Chez TIKHONÉ.

14. Luc, II ²³

s'il était vraiment le gestionnaire du revenu du bien d'autrui, à ménager, quand on parle de restitution, une marge de mille pas en deçà, plutôt que de bouger de la largeur d'un ongle (comme on dit) au delà.»¹⁵

Parmi les arguments inventés par la lâcheté humaine pour nier qu'on soit obligé de tendre à la perfection, on entend ceci : «Le 'Discours sur la montagne' est adressé aux seuls disciples, car LUC dit : 'Et, levant les yeux vers ses disciples, Il dit : Bienheureux les pauvres ...'»¹⁶. En effet ! Mais d'abord ne faut-il pas oublier que LUC au même endroit parle de «la grande foule de ses disciples»¹⁷, dont, continue-t-il, «Il choisit douze qu'Il nomma 'apôtres'»¹⁸. Ensuite, vu l'immensité de la foule qui Le suivait, et qui était venue «pour L'écouter»¹⁹, il était strictement impossible de se faire entendre de tous (n'oublions pas qu'il n'y avait pas alors les haut-parleurs, dans lesquels nos vicaires beuglent aujourd'hui si allégrement !); force Lui était donc de s'adresser à un petit nombre : «Car, comme la foule était vulgaire, de ceux qui rampaient encore, ayant constitué le chœur des disciples Il leur adressa la parole, rendant ainsi, par sa conversation avec eux, l'enseignement de la philosophie non pénible à supporter à tous les autres, qui n'étaient pas à la hauteur des paroles dites ... En effet, les autres de cette manière concentraient leur attention avec plus de zèle que s'Il se fût adressé à tous ... C'est pour cela que, parlant devant le peuple, Il se concentre sur ses disciples; cependant, Il ne restreint pas ses paroles à eux, mais profère toutes les béatitudes à tous indistinctement. Il ne dit pas, en effet : 'Bienheureux serez-vous si vous devenez pauvres', mais : 'Bienheureux les pauvres'. Or, même s'Il ne s'adressait qu'à ses disciples, son intention était que l'exhortation devînt universelle. Et en effet quand Il dit : 'Voici que Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des

15. St Thomas MORE, Lettre à Martin DORP, 21 oct. 1515.

16. 6²⁰

17. 6¹⁷

18. 6¹³

19. 6¹⁸

siècles'²⁰, ce n'est pas à eux seuls qu'Il s'adresse, mais par eux au monde entier.»²¹

Concluons donc avec St BASILE : «Nous, tous les hommes, que nous soyons moines ou mariés, aurons à rendre compte de notre obéissance à l'Évangile. Car celui qui s'engage dans le mariage pourra se prévaloir de la concession accordée à l'incontinence, et au désir de la femme ainsi que l'union avec elle ; mais la transgression des autres préceptes, prescrits à tous également, n'est pas sans péril. Le Christ en effet, annonçant la bonne nouvelle des préceptes du Père, s'adressait à ceux qui sont dans le monde. Si, interrogé à part, il arrivait parfois qu'Il s'adressât à ses disciples, Il affirmait : 'Ce que Je vous dis, Je le dis à tous'.²² Toi donc qui as choisi la société d'une femme, ne cède pas le terrain comme si tu eusses la permission de revêtir le monde. Pour arriver au salut, tu as besoin de plus de peines et de vigilance, vu que tu as choisi d'habiter au milieu des pièges et de la domination des puissances rebelles, et que tu as sous les yeux les provocations des péchés, et que tu es poussé par tous tes sens, nuit et jour, à les désirer.²³ » Voilà qui est clair. Une seule concession est accordée à la faiblesse de la chair : le mariage (avec ce qu'il implique). Mais si le mariage est plus lent que la virginité et moins héroïque, moins sublime, il n'en reste pas moins que c'est une voie qui mène, à sa manière, à la perfection.

Mais la science du bien et du mal, au moyen de la loi naturelle et de la Révélation, sous peine de devenir une ratiocination algébrique et abstraite, suspendue au vide, doit s'articuler sur la vie réelle, en épouser toutes les courbes et les nuances, tenir compte de tant et tant d'impondérables qui doivent déterminer la volonté dans un sens plutôt que dans l'autre. Prenons un exemple : la correction fraternelle est un

20. Mt. 28²⁰

21. CHRYSOSTOME, Hom. sur Matthieu, 15 (P.G. LVII, 223-4).

22. Mc. 13³⁷

23 Disc. sur la Renonciation au siècle (P.G. XXXI, 629).

axiome; on ne peut pas se désintéresser du salut de son frère. Pour peu qu'on ait l'esprit chrétien, cela est indubitable. Quant à savoir comment la pratiquer suivant les cas, c'est une autre histoire. C'est ici qu'entre en jeu le discernement. On ne peut par exemple user de la même méthode avec une âme très sensible et encline au désespoir, et une âme endurcie et présomptueuse. Avec la première il faut de la douceur, effleurer à peine les choses, tandis qu'à l'égard de la seconde il faut user de véhémence, d'une sainte colère. Si on inverse les procédés, on pousse celle-là au désespoir, et celle-ci à l'endurcissement dans le péché. Autrement dit, faute de discernement du caractère et de l'état spirituel de la personne qu'on veut corriger, la grande vertu qu'est la correction fraternelle devient entre nos mains un vice. Or, les ingrédients qui exigent qu'une même vertu soit différemment appliquée sont multiples :

1. Le temps (ou le moment opportun) : « Il y a pour tout un temps, et un moment opportun pour toute chose sous les cieux : temps pour enfanter et temps pour mourir; temps pour planter et temps pour arracher le plant; temps pour tuer et temps pour guérir; temps pour abattre et temps pour bâtir; temps pour pleurer et temps pour rire; temps pour se lamenter et temps pour danser; temps pour jeter des pierres et temps pour amasser des pierres; temps pour embrasser et temps pour s'abstenir d'embrasser; temps pour chercher et temps pour perdre; temps pour garder et temps pour jeter; temps pour déchirer et temps pour coudre; temps pour se taire et temps pour parler; temps pour aimer et temps pour haïr; temps pour la guerre et temps pour la paix. ²⁴ » Sous son apparente simplicité et bonhomie, ce passage, comme toute l'Écriture, est d'une profondeur immense. Pour illustrer :

« Temps pour enfanter et temps pour mourir » : qu'y a-t-il de plus vrai pour la création artistique par exemple? Tout comme un fœtus exige, dès qu'il arrive à maturité, la sortie du sein de sa mère, vient aussi un moment où un poème, une thèse

24 Ecclésiaste 3¹⁻⁸

philosophique, une sculpture, après une élaboration obscure et lente dans le cerveau de son créateur, exigent de voir la lumière :

« Dures grenades entr'ouvertes
Cédant à l'excès de vos grains,
Je crois voir des fronts souverains
Eclatés de leurs découvertes !

Si les soleils pour vous subis,
O grenades entre- bâillées,
Vous ont fait d'orgueil travaillées
Craquer les cloisons de rubis,

Et que si l'or sec de l'écorce
A la demande d'une force
Crève en gemmes rouges de jus,

Cette lumineuse rupture
Fait rêver une âme que j'eus
De sa secrète architecture. ²⁵ »

Et de même qu'un fœtus qui sort avant son temps est un avorton, ainsi un écrivain ou un artiste qui ne respecte pas la lente germination de l'œuvre en lui-même est bien au-dessous de lui-même. Après « Rodogune », CORNEILLE doit savoir « mourir », c'est-à-dire cesser sa création : c'est pour ne l'avoir pas su qu'il s'attira l'épigramme cruelle et méritée :

« Après l'Agésilas,
Hélas !
Mais après l'Attila,
Holà ! »

Il n'y a eu de NAPOLÉON que parce que le 18 Brumaire a été un moment magistralement choisi : il fallait, après être devenu l'idole de l'armée par une campagne dont on ne retrouve l'équivalent que chez ALEXANDRE et CÉSAR, s'éloigner de la France pour que le Directoire se débrouillât tout seul et montrât son néant et sa pourriture ; et alors, et seulement alors, quitter

25 P. VALÉRY, *Charmes* : Les Grenades.

l'Egypte en toute hâte et faire son coup. De même CÉSAR a montré toute la puissance de son génie en traversant le Rubicon au bon moment.

St JEAN CLIMAQUE applique la thèse générale de l'Ecclésiaste à la vie spirituelle : « Il y a de toute nécessité, chez ceux qui luttent, un temps pour l'impassibilité et un temps pour le soulèvement des passions (je veux dire à cause de la faiblesse de ceux qui luttent); un temps pour les larmes et un temps pour la sécheresse de cœur; un temps pour l'obéissance et un temps pour le commandement; un temps pour le jeûne et un temps pour la prise de nourriture; un temps pour faire la guerre au corps ennemi et un temps pour la fin de l'effervescence; un temps pour l'hiver de l'âme et un temps pour la sérénité de la pensée; un temps pour l'affliction du cœur et un temps pour la joie spirituelle; un temps pour enseigner et un temps pour écouter; un temps pour les souillures, peut-être à cause de la présomption, et un temps pour la purification, à cause de l'humilité; un temps pour la lutte et un temps pour le repos en sécurité; un temps pour s'isoler et un temps pour se disperser sans dispersion; un temps pour la prière sans interruption et un temps pour le service sans hypocrisie. Ne cherchons donc pas avant leur temps, séduits par une promptitude orgueilleuse, les choses qui appartiennent à un temps défini; ne cherchons pas en hiver ce qui est propre à l'été, ni au moment des semailles ce qui est propre à la moisson : car il y a un temps pour semer les peines et un temps pour moissonner les grâces ineffables; sinon, nous n'obtiendrons pas, même en leur temps, les choses propres à ce temps. ²⁶ » Nous ne commentons rien, car une bonne partie de notre livre sera le commentaire de ce passage.

Contre cette nécessité d'observer le moment opportun on pourrait nous rétorquer l'exhortation de St PAUL : « Prêche la parole, surviens à temps et à contretemps ²⁷, réprimande, châtie, console ²⁸ ... » S'il y a quelqu'un pour ne frapper le fer que quand

26. Echelle, 26 (P.G. LXXXVIII, 1032).

27. *ἀναίτως ἀναίτως*.

28. II Tim. 4²

celui-ci est rouge, c'est bien St PAUL ! Le «à contretemps» ici n'exhorte pas à battre le fer rouge ou pas rouge, mais à ne pas consulter ses aises pour le battre, à être prêt à le faire aussi bien sur la place publique et en prison qu'à l'église.

2. Le lieu. Un jour un «clergyman» surprit un garçon et une fille, étendus tout nus sur la pelouse de son jardin. «Nous faisons comme ADAM et EVE», dirent-ils. «Hélas!» répondit-il, «ici ce n'est pas le Paradis terrestre!»

3. L'âge. On distingue trois âges principaux : la jeunesse, l'âge mûr, et la vieillesse. Or, la psychologie humaine diffère considérablement d'un âge à un autre, et les vices et vertus ne sont pas les mêmes. Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire l'analyse profonde qu'en a faite ARISTOTE : «Les jeunes, par tempérament, sont enclins aux désirs et capables de réaliser leurs désirs. Et parmi les désirs du corps ils sont surtout entraînés par les plaisirs de l'amour, et sont incontinents sous ce rapport. Ils sont inconstants et prompts au dégoût dans leurs désirs, et ils désirent avec violence mais cessent vite de désirer ; leurs volontés sont vives mais sans durée, comme la faim et la soif chez les malades. Ils sont coléreux, emportés et aptes à suivre leurs impulsions. Ils se laissent vaincre par la colère : car par point d'honneur ils n'acceptent point le mépris, mais s'indignent s'ils croient qu'ils ont subi une injustice. Et certes ils aiment les honneurs, ou plutôt la victoire : car la jeunesse aime exceller, et la victoire est une sorte d'excellence. Honneur et victoire les tentent plus que l'argent : ils aiment très peu l'argent, parce qu'ils n'ont pas fait encore l'expérience du besoin ... Ils n'ont pas un mauvais naturel, mais un bon, parce qu'ils n'ont pas encore été témoins de beaucoup de méchancetés. Et ils croient facilement, parce qu'ils n'ont pas été beaucoup trompés. Et ils espèrent facilement : de même que les ivrognes, les jeunes sont chaleureux par nature, et aussi ils n'ont pas encore souvent échoué. Ils vivent plus souvent par l'espoir, car l'espoir se rapporte à l'avenir, tandis que le souvenir se rapporte au passé ; et chez les jeunes l'avenir est long et le passé court : en effet, il est impossible de se souvenir de rien le premier jour, mais

on peut tout espérer. Et pour cela ils sont facilement dupes, car ils espèrent facilement ; et plus courageux, car plus prompts à la colère et à l'espoir : la colère ignore la crainte, et l'espoir donne de l'assurance ... Ils sont également portés à rougir, car ils ne soupçonnent pas qu'il y ait rien de beau en dehors de la seule loi qui a été leur éducatrice. Ils sont magnanimes, car ils n'ont pas encore été humiliés par la vie, mais ils sont sans expérience des nécessités ; et la magnanimité, c'est se croire digne de grandes choses, voilà le propre de l'espérance facile. Dans l'action, ils préfèrent le beau à l'utile ; c'est qu'ils vivent plus du naturel que du calcul : or, le calcul est propre à l'utile, la vertu au beau. Ils aiment davantage leurs amis et leurs copains qu'on ne le fait aux autres âges, car ils éprouvent du plaisir à vivre ensemble et ne jugent encore de rien selon le critère de l'utilité, ni en conséquence de leur amis. En tout ils pèchent plus et avec plus de véhémence, contre le conseil de CHILON²⁹, car ils font tout avec excès ; ils aiment en effet avec excès et haïssent avec excès, et sont ainsi en tout. Ils croient tout savoir et affirment avec force ; c'est une cause de leurs excès en tout. Ils commettent leurs injustices par emportement, et non par méchanceté ; ils sont enclins à la compassion, parce qu'ils présument que tous les autres sont bons et meilleurs qu'eux ; car ils mesurent autrui par leur propre innocence, de sorte qu'ils s'imaginent que ce qu'on lui fait subir est immérité. Et ils aiment rire, donc plaisanter, car la plaisanterie est une insolence de bon aloi.»³⁰

La psychologie des vieillards est, presque sur tous les points, le contre-pied de celle des jeunes. Quant à l'âge mûr, c'est une synthèse : «Tous les avantages, que la jeunesse et la vieillesse possèdent séparément, l'âge mûr les a les uns et les autres ; mais ce qu'elles ont en excès ou en défaut, il les a avec mesure et proportion.»³¹

29. *Μηδὲν ἄγαν* : « Rien de trop ».

30. Rhétorique, II, 12.

31. Id., II, 14.

Il va de soi que ce portrait est purement psychologique et exclut tout jugement moral. Quand ARISTOTE dit par exemple que les jeunes sont plus incontinents que les vieillards, cela n'empêche nullement que Ste THÈCLE, qui a préféré en pleine adolescence, par amour de la virginité, être jetée en pâture aux lions plutôt que de se marier, vaille les vieillards de tout un royaume. Et quand il dit que les vieillards «tiennent à la vie, surtout aux approches du dernier jour, parce que le désir porte sur ce qui nous manque, et que nous désirons le plus ce dont nous manquons»³², cela aussi n'empêche nullement que St PAUL, qui aspirait ardemment vers ses derniers jours d'être dissous pour être le plus tôt avec le Christ, fût plus détaché de la vie que les jeunes du monde entier. Mais ce qu'ARISTOTE veut dire, c'est qu'un jeune aura, *en tant que tel*, davantage à lutter pour préserver sa chasteté qu'un vieillard ; et celui-ci aura, *en tant que tel*, plus à faire qu'un jeune pour échapper à l'avarice, la pusillanimité, la méchanceté, le cynisme, etc. Pour les mêmes raisons, si chez un vieillard une faute de luxure est plus grave que chez un jeune, puisqu'il n'a pas l'effervescence de la chair propre à la jeunesse, chez un jeune trop de calcul radin est bien plus grave que chez un vieillard.

4. Le sexe. Pour les différences psychologiques entre les deux sexes, nous renvoyons le lecteur à notre ouvrage : «Amour et Concupiscence» ch. II. Contentons-nous ici de dire que seul un mufle aborde une femme exactement de la même façon qu'il aborderait un homme.

5. La santé psychologique. Le spirituel doit avoir un certain sens psychiatrique (je ne dis pas «science psychiatrique», mais au moins un sens psychiatrique) pour discerner si l'intelligence et la volonté sont plus ou moins lésées. Quand elles sont totalement lésées, cela saute aux yeux. Mais le plus souvent on a affaire à des éclipses partielles. Il faut donc qu'il sache attribuer à la névrose et à la psychose, ce qui doit être attribué à la névrose et à la psychose, et attribuer à la liberté les actes libres, pour ne pas faire des bourdes en jugeant un malade

32. Id., II, 13.

comme si celui-ci était parfaitement responsable de ses actes, ou un pervers comme un malade. Il y a même des maladies très graves où les actes, ayant cessé d'être libres, gardent encore les apparences de la liberté. Ainsi, dans le cancer du cerveau appelé en jargon médical «glioblastoma multiformis» — j'ai pu le constater moi-même — les premiers symptômes sont si insidieux qu'on peut se tromper lourdement sur la signification de certains actes. Si le sujet par exemple est plein d'humour, certaines de ses plaisanteries, tout en continuant à revêtir la forme qu'elles avaient avant la maladie, seront plus poussées que d'habitude, comme s'il avait perdu son contrôle sur elles, parfois même, de très bon goût qu'elles étaient, deviennent plus douteuses. La nuance est alors subtile, et il faut un œil capable de soupçon psychiatrique pour la discerner.

6. Circonstances aggravantes ou atténuantes. Un pauvre diable qui, fouetté par l'extrême nécessité, «chipe» un pain (à supposer que personne n'eût voulu lui en donner) pour sauver ses jours, ne commet même pas un larcin. La faute de «l'abbé MOURET» est plus grave que celle — toutes choses égales par ailleurs — d'un simple fidèle, parce qu'elle est celle d'un prêtre et a une répercussion plus scandaleuse.

7. L'état spirituel. A un moment donné, un homme ou bien est, ou bien n'est pas, en état de grâce, il n'y a point de situation intermédiaire. Nous assimilons ceux qui sont en état de grâce à des gens en bonne santé, même si cela n'exclut pas un rhume ou une petite constipation; et ceux qui ne le sont pas, à des gens gravement malades. Or, un médecin ne se conduit pas de la même façon à l'égard de celui qui a un cancer à l'estomac et de celui qui n'a qu'une légère indigestion. La thérapeutique est essentiellement différente, en durée, en puissance, en rigueur, etc. On ne doit donc pas s'étonner que les saints classent, tant les bien portants que les malades, en degrés, et prescrivent un comportement adapté à chaque degré. En particulier, la division en commençants, progressants, et parfaits (ou purification, contemplation, et illumination), revient souvent, et est d'une grande efficacité dans la vie spirituelle.

8. Enfin, la personne unique. Les classifications générales que nous avons faites, tout en étant très utiles, ne sont guère suffisantes. Elles n'ont d'ailleurs leur raison d'être que dans leur contribution à l'appréhension de l'unicité de chaque personne. En effet, personne, à aucun point de vue, n'est exactement semblable à personne. Même une feuille d'arbre a une originalité telle qu'on ne peut trouver sa pareille dans tout le règne végétal. Et que dis-je «règne végétal»? Même dans le monde inanimé il en est ainsi : que dire alors d'un homme? Ainsi, anatomiquement : qui ne sait que la véritable signature d'un individu est son empreinte digitale? De même, en pathologie, les médecins parlent de *la* tuberculose, *la* dysenterie. Mais *la* tuberculose, *la* dysenterie n'existent qu'idéalement, et dans l'esprit des médecins, mais non dans la réalité sensible. Dans la réalité, il y a *une* tuberculose, *une* dysenterie : aucune tuberculose, aucune dysenterie, ne ressemble à une autre; chacune en effet a son caractère individuel qui la distingue de toutes les autres. Loin de moi la pensée de nier la légitimité de l'abstraction et de la généralisation, c'est-à-dire de cette faculté d'abstraire ce qu'il y a de commun dans deux tuberculoses, ou cent, ou mille, et de négliger les caractères individuels : sans l'abstraction, la science n'est pas possible. Mais cela dit, ce que j'attaque n'est pas l'abstraction et la schématisation, mais l'abstraction auto-satisfaite, celle qui en vient à voir dans les maladies des entités uniformes existant en elles-mêmes, et non des réalités concrètes aux contours uniques, contours dont la négligence en thérapeutique peut conduire aux pires catastrophes.

S'il en est ainsi pour le corps, que sera-ce alors pour l'âme, réalité encore plus complexe, plus différenciée, plus nuancée? Tout système qui étouffe la personnalité, qui veut fabriquer en série, qui considère les hommes comme autant de tarbouches à sortir du même moule, est meurtrier pour l'homme. Qu'on passe en revue la vie de tous les génies, on verra que tous ceux qui ont été mis dans des écoles, dans des pépinières, s'en sont très mal accommodés et y ont eu les notes les plus médiocres. On sera

certainement ahuri, le jour du jugement dernier, du nombre de génies et saints en puissance que l'école a étouffés dans l'œuf.

« Soit ! » dira-t-on ; « mais si la science est du général, comment connaître le caractère individuel ? » — Heureusement que Dieu nous a pourvus non seulement de la faculté d'abstraction, mais de celle d'intuition, par laquelle nous sortons de notre carapace d'égoïsme pour coïncider avec ce que l'autre a d'unique, pour épouser ce qu'il a de plus propre et de plus intime ! Mais cette sortie de soi, cette puissance de sympathie, combien en sont-ils capables ?

La diversité des tempéraments fait donc la diversité des voies, et ce n'est pas pour rien qu'il existe une telle variété d'ordres religieux, par exemple : « Il y a des formes de vie et des choix très variés, menant à différentes destinations, selon l'analogie de la foi, et que nous appelons des voies. Faut-il donc les suivre toutes, ou quelques-unes d'entre elles ? S'il est possible, que chacun les suive toutes ; sinon, qu'il en suive le plus grand nombre possible ; sinon, qu'il en suive quelques-unes ; si cela aussi n'est pas possible, ce sera une grande chose que d'en suivre une éminemment, à ce qu'il me semble. »³³ C'est ainsi que l'ordre franciscain est destiné à suivre *éminemment* la vertu de pauvreté, *tout en ne négligeant aucune des autres*. Bien plus, à l'intérieur même de l'ordre, chacun la suivra avec sa personnalité propre ; et St BONAVENTURE est très différent de St FRANÇOIS D'ASSISE.

En plus de la nécessité, de la loi naturelle et de la Révélation, il y a encore une source pour connaître la volonté divine : la révélation privée. Quand cette révélation ne fait que confirmer l'une ou l'autre des sources sus-dites, cela ne pose pas de problème. Par contre, quand elle paraît contredire l'une ou l'autre de ces sources, elle semble mettre Dieu en contradiction avec Lui-même. Comment l'apprécier alors ? Voyons quelques cas rapportés par l'Écriture, ainsi que les jugements qu'elle porte sur eux :

33. GRÉGOIRE LE THÉOLOGIEN, 1^{er} Disc. Théolog., Disc. 27 (P.G. XXXVI, 21).

1. Dieu enjoint à ABRAHAM de lui offrir en sacrifice son propre fils; en d'autres termes, Il lui ordonne le meurtre; et bien qu'ABRAHAM ne l'ait pas matériellement fait, il n'empêche qu'il l'a accompli intentionnellement (car un péché est essentiellement dans l'intention). Cependant, sa promptitude à l'accomplir, bien loin d'être jugée un crime, est jugée au contraire un acte admirable d'obéissance à Dieu : «N'étends pas la main sur le garçon, et ne lui fais rien, car maintenant Je sais que tu crains Dieu et que tu n'as pas épargné à cause de moi ton fils bien-aimé.»³⁴

2. PINÉKHAS, d'un seul coup de lance, transperça un Israélite et une Madianite en train de forniquer. Et Dieu le comble d'éloges : «PINÉKHAS, fils d'ELÉAZAR, fils du prêtre AARON, a détourné ma fureur des fils d'Israël, en se montrant jaloux pour moi au milieu d'eux, et Je n'ai pas exterminé les fils d'Israël malgré ma jalousie»³⁵. Et le psalmiste renchérit : «Alors se dressa PINÉKHAS, il apaisa [Dieu] par une expiation, et le fléau s'arrêta. Ce lui fut imputé à justice, de génération en génération, à jamais.»³⁶

3. Le roi ACHAB ayant acquitté l'Araméen BEN-HADAD, contre la volonté de Dieu, voici comment Dieu s'est pris pour lui signifier le châtiment qui l'attendait : «Or un homme d'entre les fils des prophètes dit à son compagnon, par ordre de Dieu : 'Frappe-moi donc!'; mais l'autre refusa de le frapper. Il lui dit : 'Parce que tu n'as pas écouté la voix de Dieu, voici que toi, quand tu t'en iras d'auprès de moi, le lion te frappera'. Ils'en alla d'auprès de lui, le lion le rencontra et le frappa. Il trouva un autre homme et dit : 'Frappe-moi donc!,' et l'homme se mit à le frapper et le blessa. Alors le prophète alla se poster à la rencontre du roi sur la route. Il s'était déguisé avec un bandeau sur les yeux. Comme le roi passait, il cria vers le roi et dit : 'Ton serviteur était arrivé au milieu du combat et voici qu'un homme, s'étant

34. Gen. 22¹²

35. Nb. 25¹¹

36. 105³⁰

écarté, m'amena un homme et dit : 'Garde cet homme! S'il venait à manquer, ta vie répondrait pour sa vie ou tu paierais un talent d'argent.' Or, tandis que ton serviteur était à l'œuvre çà et là, celui-là avait disparu.' Le roi d'Israël lui dit : 'Tel est bien ton jugement, c'est toi qui l'as rendu!' L'autre se hâta d'enlever le bandeau de ses yeux et le roi d'Israël le reconnut pour l'un des prophètes. Celui-ci lui dit : 'Ainsi a parlé Dieu : Parce que tu as laissé partir de ta main l'homme qui était l'objet de mon anathème, ta vie répondra pour sa vie et ton peuple pour son peuple!' »³⁷ En effet, le roi ACHAB ayant les prophètes en aversion et ne se laissant pas aborder par eux, ce prophète trouva le subterfuge de se faire blesser pour avoir de quoi se déguiser aux yeux du roi. Et l'homme qui refusa de frapper le prophète « sur ordre de Dieu », fut puni de mort!

4. Dieu ordonne à ISAÏE d'aller complètement nu : ce qu'il fit. Et Dieu dit : « De même que mon serviteur ISAÏE est allé sans vêtements et nu-pieds pendant trois ans, signe et présage pour l'Egypte et pour Coush, de même le roi d'Assyrie emmènera les prisonniers égyptiens et les déportés de Coush, jeunes et vieillards, sans vêtements, nu-pieds et le fondement découvert : nudité de l'Egypte! »³⁸

Ces exemples, qu'on pourrait multiplier, démontrent que ce qui fait que le bien est bien, et le mal mal, c'est uniquement la coïncidence du bien avec la volonté de Dieu, et l'opposition du mal à elle; et que Dieu, étant le maître des lois naturelles, peut, dans tel cas qu'Il juge bon, les révoquer par une révélation spéciale : « En effet, ce qui est fait selon la volonté de Dieu est le meilleur, bien qu'il paraisse mauvais; et ce qui est fait contre sa volonté et ne Lui est pas agréable, est le pire et ce qu'il a de plus scélérat, bien qu'on le considère excellent. Même si l'on tuait avec la volonté de Dieu, le meurtre serait meilleur que toute clémence; et si l'on épargnait et montrait de la clémence contre Son bon plaisir, une telle clémence serait plus impie que tout

37. I Rois 20³⁵⁻⁴²

38. Is. 20³⁻⁴

meurtre. Car ce n'est pas la nature des choses qui les rend bonnes ou mauvaises, mais le suffrage divin Qu'y-a-t-il de plus paradoxal que cela? Celui qui a frappé le prophète a été sauvé et celui qui s'en est abstenu a été puni : afin que tu saches que quand Dieu ordonne il ne faut pas scruter indiscretement la nature de ce qu'Il dit, mais uniquement obéir. »³⁹ Il y a toutefois une importante restriction à noter : dans toutes les histoires citées, Dieu ne commande que l'acte extérieur (tuer, frapper, aller nu), dissocié des sentiments vicieux qui d'ordinaire animent ces actes. Un autre esprit y préside : le zèle divin dans le cas de PINÉKHAS; l'amour divin chez ABRAHAM; la correction fraternelle chez le prophète; le mépris de l'opinion chez ISAÏE. Jamais on ne voit Dieu ordonner la haine, la débauche, l'envie, bref les vices.

Si les choses en soi mauvaises deviennent bonnes quand Dieu les ordonne, à plus forte raison les choses en soi indifférentes deviennent obligatoires. Ainsi MARIE L'EGYPTIENNE ayant, à cause de son impureté, par trois fois été empêchée par une force invisible d'entrer au saint sépulcre, fixa l'icône de la Mère de Dieu, et lui adressa une humble prière se terminant ainsi : « Maintenant, conduis-moi là où tu ordonnes. » Elle entendit aussitôt une voix lui crier : « Si tu franchis le Jourdain, tu trouveras le bon repos. »⁴⁰ ABRAHAM reçoit l'ordre de Dieu de quitter son pays pour s'installer en Canaan, et nous admirons sa foi pour avoir obéi sans même savoir où Dieu voulait l'envoyer. Il y a aussi le prophète à qui Dieu donna une mission, en lui enjoignant ceci : « Tu ne mangeras pas de pain, tu ne boiras pas d'eau et tu ne reviendras pas par le chemin par où tu seras allé. »⁴¹ Malheureusement, ayant transgressé cet ordre en acceptant l'hospitalité d'un autre prophète, il fut justement puni : « Un lion le rencontra sur le chemin et le tua. »⁴²

39. CHRYSOSTOME, Disc. IV contre les Juifs (P.G. XLVIII, 873).

40. St SOPHRONE, Vie de Ste MARIE L'EGYPTIENNE (P.G. LXXXVII, 3716).

41. I Rois, 13⁹

42. Id. 13²⁴

Il y a enfin une révélation spéciale implicite dans certains dons, tel celui des langues. Un apôtre qui reçoit le don de parler en langue indienne, ne reçoit-il pas par là une suggestion divine pour aller évangéliser ceux qui parlent cette langue?

Nous avons donc vu jusqu'ici les moyens pour connaître la volonté divine, et les considérations dont il faut tenir compte pour que cette connaissance, d'abstraite qu'elle est, devienne concrète et applicable à chaque cas particulier. Tout cela, nous ne l'avons vu qu'en général. Or, il s'agit, dans ce livre, de descendre dans le détail des commandements divins pour montrer le rôle que joue le discernement. Comment allons-nous procéder? La meilleure méthode serait de savoir ramener les actes humains, dans leur moralité, à un certain nombre de principes génériques qui ne soit ni trop grand ni trop petit : trop grand, cela paralyse et le jugement et l'action, qui souvent doivent être prompts; trop petit, on n'a pas assez de critères pour opérer la différenciation. Or, cette méthode existe. De tout temps en effet, les grands spirituels ont ramené tous nos actes aux sept péchés capitaux et aux vertus opposées. Cette division a aussi l'inappréciable avantage de n'être pas factice, car elle correspond aux trois grandes puissances de l'âme d'abord distinguées par PLATON : raison, désir, colère. St GRÉGOIRE DE NYSSE souligne le rôle capital de cette division dans le discernement : « De même que dans la thérapeutique du corps, le but de la médecine est de guérir le malade, mais le genre de soin diffère (car on aborde chaque maladie avec la méthode thérapeutique correspondante, selon la diversité des maladies) : ainsi, dans la maladie de l'âme la diversité des passions étant grande, les soins thérapeutiques différeront forcément, opérant la guérison par rapport à chaque passion ... Selon la division la plus générique, on peut considérer trois choses dans l'âme : la raison, le désir et la colère. C'est là que résident les belles actions de ceux qui vivent dans la vertu, et les chutes de ceux qui glissent dans le vice; c'est pourquoi, à celui qui en a la charge convient d'apporter à la partie malade de l'âme la thérapeutique correspondante. Il faut d'abord examiner dans quelle partie est la passion, et ainsi

apporter à la partie malade la thérapeutique appropriée, afin qu'il n'arrive pas que, par ignorance de la méthode thérapeutique, la partie malade soit une chose, et celle qui est l'objet de la thérapeutique en soit une autre, ainsi qu'assurément on voit faire beaucoup de médecins qui, ignorant quelle est la partie qui souffre primordialement, exaspèrent la maladie par leur traitement ... Quant aux belles actions de la partie rationnelle de l'âme, ce sont les croyances pieuses au sujet de la divinité, la science du discernement du bien et du mal, un jugement clair et sans confusion sur la nature des substances : d'une part, qu'est-ce qui doit être choisi dans les choses ? D'autre part, qu'est-ce qui doit être pris en horreur et en abomination ? Inversement, le mal dans cette partie-là sera, forcément, observé dans le contraire : lorsqu'il y a impiété au sujet de la divinité, faux jugement sur le Bien véritable, déviation et erreur dans la conception qu'on a sur la nature des choses, de sorte qu'on 'considère la lumière comme ténèbres, et les ténèbres comme lumière', ainsi que le dit l'Écriture.⁴³ Le mouvement vertueux de la partie désirante, c'est d'exciter le désir vers ce qui est réellement désirable et véritablement bon ; et s'il y a en nous une puissance et une disposition à l'amour passionné, l'occuper toute entière là, dans la persuasion qu'il n'y a rien qui soit par nature désirable si ce n'est la vertu, et la nature qui en est la source. La déviation et le péché de cette partie, c'est quand on transfère son désir à la gloire vaine et sans substance, ou à l'éclat qui colore les corps, et de cela procèdent l'amour de l'argent, celui de la gloire, et celui des plaisirs, et toutes choses similaires suspendues à ce genre de vice. De même, les belles actions du sentiment de colère, c'est l'inimitié au mal, la guerre contre les passions ; c'est d'armer l'âme de virilité, en ne se courbant pas de frayeur devant ce qui paraît effrayant à la multitude, mais en résistant au péché jusqu'au sang, en méprisant les menaces de mort, les instruments de supplices douloureux et l'éloignement des délices, en triomphant une fois pour toutes, par le combat

43. Is. 5²⁰

pour la foi et pour la vertu, de toutes les choses qui, par habitude et préjugé, tiennent la plupart des hommes captifs dans les plaisirs. Quant aux chutes d'une telle partie, elles sont évidentes pour tous : l'envie, la haine, la rancune, l'injure, les disputes, les dispositions à la querelle et à la vengeance, prolongeant longtemps le souvenir des injures, et se terminant chez beaucoup par le meurtre et le sang. En effet, l'esprit non discipliné, ne sachant employer utilement cette arme, tourne contre lui-même la pointe du fer; et ce qui nous a été donné par Dieu comme arme de défense devient funeste pour celui qui en abuse.» ⁴⁴

«Voilà un beau programme», me dira-t-on; «mais alors, c'est tout un traité des vices et des vertus que nous entreprenons d'écrire, et non un ouvrage sur le discernement!» — J'avoue que je mériterais ce reproche si je m'appesantissais sur les manifestations de chaque vice et de chaque vertu, y compris ce qu'elles ont de plus flagrant : par exemple, pour la vanité, le «Tout-Paris» à lui seul pourrait fournir une mine d'or inépuisable, vertigineuse, à l'immense délectation d'un BALZAC ou d'un MOLIÈRE. Mais outre que je ne suis ni un BALZAC ni un MOLIÈRE, ce n'est pas dans les choses grossièrement évidentes que le discernement a lieu de s'exercer (il suffit que HARPAGON paraisse pour qu'on le reconnaisse, dès qu'on est tant soit peu clairvoyant), mais là où le vice peut se confondre avec la vertu, et le poison avec le remède; là où le vice paraît «épatant» et «vachement sympa», et la vertu «dégueulasse». Dans un récent sondage parmi les jeunes sur les héros préférés, MESRINE n'a-t-il pas dépassé, et de loin, la pauvre JEANNE D'ARC? Et si l'on était mis en face d'un grand criminel, mais élégant, habillé sur mesure par Pierre CARDIN, parfumé, svelte, et de St Benoît LABRE, le saint pouilleux, dont la toilette funèbre a requis six hommes pour le débarrasser de la vermine qui l'infestait, pouilleux pour Jésus-Christ, subsistant par les épluchures jetées dans les poubelles, assoiffé d'ignominies et

44. Epître canonique (P.G. XLV, 224-5).

d'opprobres comme d'autres le sont de plaisirs : combien feraient-ils le bon choix ?

En effet, si l'on se rappelle, comme l'éthique aristotélicienne l'a particulièrement démontré, qu'une vertu est la voie moyenne (entendue au sens non de médiocrité, mais de modération suréminente) entre des vices opposés, il est facile de comprendre, un vice ne différant de la vertu opposée que par excès ou par défaut, qu'on puisse prendre l'un pour l'autre, et vice-versa, surtout que notre cœur a une pente si facile au vice ! « En effet, les Grecs disent que les vices ont leurs portes dans le voisinage des vertus. Car à la porte de chaque vertu s'ajuste de côté et d'autre la forme d'un vice très ressemblant ... C'est ainsi que ceux dont la volonté était résolue à la vertu se sont fourvoyés et se sont montrés téméraires ; ceux qui craignaient le reproche de témérité ont été convaincus de lâcheté et de pusillanimité ; et ceux qui s'appliquaient à sympathiser avec les autres se sont amollis dans les passions d'une manière déshonorante, tandis que ceux qui fuyaient les passions sont devenus sans miséricorde et sans humanité. » ⁴⁵ ET St JEAN CLIMAQUE dit : « De même que, puisant de l'eau des sources, il arrive que nous puisions en même temps, sans nous en apercevoir, ce qu'on appelle une grenouille : ainsi, en accomplissant les vertus, nous allons souvent vers les vices qui leur sont invisiblement enlacés. Par exemple — comment dire ? — la gourmandise s'enlace à l'hospitalité ; la fornication à l'amour ; la rouerie au discernement ; la méchanceté à la prudence ; la haine secrète, la nonchalance, la paresse, la contradiction, la capricieuse disposition de soi et l'indocilité à la mansuétude ; la pesanteur pour enseigner, au silence ; la présomption à la joie ; la paresse à l'espérance ; le jugement des autres à l'amour encore ; l'ennui et la paresse à la quiétude ; l'amertume à la chasteté ; la liberté excessive de langage à l'humilité ; et ces vertus, la vaine gloire les suit toutes, comme un emplâtre universel, ou plutôt comme un poison. » ⁴⁶

⁴⁵ St BASILE, Traité de la véritable incorruptibilité de la virginité (P.G. XXX, 741, 744).

⁴⁶ Echelle, 26 (P.G. LXXXVIII, 1025).

Et il n'y a pas que la tâche de discerner les subtiles nuances entre les vertus et les vices qui leur sont apparentés ! A quoi sert d'établir laborieusement le diagnostic différentiel d'une maladie si on ne sait pas la guérir ? On ressemblerait à la psychiatrie d'aujourd'hui, qui a de grands mots pour désigner et décrire minutieusement chaque maladie, mais qui, dès qu'il s'agit de guérir, s'avère aussi impuissante et barbare que l'alchimie par rapport à la chimie moderne. Or, pour guérir les maladies, qu'elles soient morales aussi bien que psychiques ou corporelles, il faut d'abord en connaître les causes exactes. En effet, de même qu'un vertige peut provenir des causes les plus nombreuses et les plus dissemblables, ainsi un vice : « De même que la fièvre du corps est une, mais il y a plusieurs causes, non une, de son ébullition : ainsi l'ébullition de la colère et son impulsion, vraisemblablement aussi de nos autres passions, se présentent comme ayant des causes et des points de départ multiples et variés. C'est pourquoi il est impossible de prescrire contre elles d'une manière uniforme. Dès lors je suis plutôt d'avis qu'on recherche la méthode de guérison dans le zèle inquiet de chaque malade. Or, le premier soin, c'est de connaître la cause de sa souffrance morale; car la cause une fois découverte, nous les malades recevrons contre elle de la Providence divine et des médecins spirituels le secours de l'emplâtre. »⁴⁷ Qu'on juge de la difficulté du diagnostic par le raccourci suivant : « Le rire inopportun est engendré tantôt par la luxure, tantôt par la vaine gloire (quand on se vante en soi-même indécemment), tantôt par la mollesse. Le sommeil excessif, tantôt par la mollesse, tantôt par le jeûne aussi (quand ceux qui jeûnent s'enorgueillissent), tantôt par l'ennui, tantôt aussi par la nature. Le bavardage, tantôt par la vaine gloire, tantôt par la gourmandise. L'ennui, tantôt par la mollesse, tantôt par l'absence de crainte de Dieu. Le blasphème est primordialement le fœtus de l'orgueil; souvent [il provient] du fait de juger en soi-même le prochain, ou bien de l'envie importune des démons. La dureté de

47. Id., 8 (P.G. LXXXVIII, 833).

cœur provient parfois de la satiété, souvent aussi de l'insensibilité, et de l'attachement déréglé. A son tour, l'attachement déréglé [vient] de la fornication, de la vaine gloire aussi, et de beaucoup d'autres choses. Encore : la méchanceté [vient] de l'enflure, et de la colère. L'hypocrisie, de l'auto-satisfaction, et de la capricieuse disposition de soi. » ^{47 a}

Pareille entreprise est éminemment impopulaire. Je ne parle même pas du grand nombre de nos contemporains pour qui la morale n'existe même pas, pour qui le plaisir et le caprice de chacun sont la seule règle de conduite, et qui, convaincus de cela comme de «deux et deux font quatre», ont exterminé en eux cette inquiétude salutaire qui pousse à ouvrir un livre de religion ou de philosophie. Je parle plutôt de ceux qui se targuent de croire à l'Évangile et de le suivre. Je vois au moins quatre catégories se dresser contre moi :

1. D'abord, les partisans de l'«amour». Ils ont en effet entendu Notre-Seigneur dire : «Voici mon commandement, c'est que vous aimiez les uns les autres comme Je vous ai aimés»⁴⁸; St JEAN : «Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous et son amour est parfait en nous»⁴⁹; «Dieu est amour et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu demeure en lui»⁵⁰; et St PAUL : «Vous n'êtes redevables de rien à personne, si ce n'est de vous aimer les uns les autres; car celui qui aime l'autre a accompli la loi»⁵¹ — «Que venez-vous», me diront-ils, «nous rabâcher commandements, vices et vertus, puisque, vous le voyez bien par ces citations, l'amour seul suffit !» S'ils entendaient par là qu'il faut observer les commandements par amour, avec les sentiments d'un fils, et non comme un esclave, personne plus que nous n'applaudirait à leur thèse. Hélas ! nous ne savons que trop ce que le mot «amour» signifie dans leurs bouches : un vague sentimentalisme qui a horreur de la croix que suppose l'amour, de la remontée de la

47a. Id., 26 (P.G. LXXXVIII, 1021, 1024).

48. Jn. 15¹²

49. I Jn. 4¹²

50. Id. 4¹⁶

51. Rom. 13⁸

pente de notre nature si facilement encline au mal ; une diarrhée de paroles telles que «partage», «dialogue», «ouverture à l'autre», diarrhée d'autant plus abondante et glaireuse que leurs actes témoignent du sectarisme le plus étroit et de la haine la plus sournoise. Pour remédier à leur amnésie, voici d'autres paroles auxquelles ils devraient prêter attention afin de comprendre d'une manière correcte et équilibrée celles qu'ils ont toujours à la bouche : «Si vous gardez mes commandements, vous demeurez en mon amour, de même que moi J'ai gardé les commandements de mon Père et Je demeure en son amour»⁵² «Si vous m'aimez, vous garderez mes commandements»;⁵³ «Celui qui a mes commandements et qui les garde, voilà celui qui m'aime»;⁵⁴ «Car le 'tu ne commettras pas l'adultère, tu ne tueras pas, tu ne voleras pas, tu ne convoiteras pas', et les autres commandements, sont tous rassemblés dans cette parole : 'Tu aimeras ton prochain comme toi-même'. L'amour ne fait pas de mal au prochain : donc l'amour est la plénitude de la loi.»⁵⁵ On voit par là non seulement qu'il n'y a aucune opposition entre l'amour et les commandements, non seulement que l'amour implique l'observance des commandements, mais qu'il n'est, au fond, que la *résultante* de l'observance parfaite de tous les commandements sans exception, à tel point que si on en enfreint un seul l'amour s'évanouit immédiatement.

2. Assez apparentée à la précédente, surgit une seconde catégorie qui, dès qu'ils entendent les mots «vice», «vertu», «commandements», m'accuseront d'être un «moralisateur», ou de «moraliser», voulant dire par là, si j'entends bien, que je préconiserais une morale autonome (c'est-à-dire non suspendue à un souverain Bien) et exclusivement répressive, c'est-à-dire non stimulante et dépourvue de générosité, consistant uniquement en interdits. En effet, ils ont tellement été habitués à ce genre de morale que dès qu'ils entendent le mot «morale» un réflexe hostile se déclenche en eux. Mais au lieu de se précipiter dans leur jugement, qu'ils

52. Jn. 15¹⁰

53. Jn. 14¹⁵

54. Jn. 14²¹

55. Rom. 13⁹⁻¹⁰

prennent la peine de parcourir le livre : ils se rendront vite compte que la morale que j'expose, celle de l'Évangile interprété par les Pères, découle de la foi, elle n'est autre chose que le dogme vécu. Cette morale est donc, comme chez PLATON, suspendue au souverain Bien, et qui plus est, un souverain Bien surnaturellement connu et surnaturellement aimé. Les vertus donc sont devenues entre leurs mains rien moins que l'imitation du Dieu incarné, réalisée en nous par l'Esprit-Saint Lui-même. Chez St THOMAS, malheureusement, cette imitation est beaucoup moins évidente ; sa morale est autonome et presque purement rationnelle, quoique encore équilibrée.

3. Viennent ensuite les gens qui se délectent à leur manière dans le dogme, celui-ci n'est pour eux qu'une matière à ratiocination, et ils n'ont à la bouche qu'un galimatias hermétique : « métamorphosis, anastasis, apocatastase », etc. où le commun des mortels se perd. Par une distorsion plus ou moins inconsciente, ils en sont venus à mettre la perfection chrétienne dans la spéculation purement abstraite ; contrairement aux Pères, jamais chez eux celle-ci ne débouche sur la vie. Au Moyen âge, chez certains, cette aliénation de la vie réelle a atteint des proportions inquiétantes. ERASME a justement ridiculisé le don merveilleux qu'ils avaient de faire évaporer entre leurs mains les substances les plus solides et les plus palpables, et de poursuivre avec acharnement des ombres aussi vides de substance que leur cervelle : « Ils s'entourent d'une telle armée de définitions magistrales, conclusions, corollaires, propositions explicites et implicites, ils regorgent de tant de 'faux-fuyants' qu'ils ne pourraient être enlacés des chaînes même de VULCAIN de façon telle qu'ils n'en échappent par les distinctions, avec lesquelles ils tranchent tous les nœuds si facilement que la hache à double tranchant de TÉNÉDOS ne pourrait mieux faire, tant ils abondent en néologismes et en termes monstrueux ! ... Innombrables sont leurs ergoterie beaucoup plus subtiles encore que les précédentes, sur les notions, les relations, les 'formalités', les quiddités, les eccéités, que nul ne pourrait atteindre de son regard, à moins qu'il ne fût un LYNCEE tel qu'il vît dans les plus profondes

ténèbres mêmes les choses qui n'existent pas ... Des subtilités encore plus subtiles que ces très grandes subtilités sont rendues avec usure par tant d'écoles scolastiques que tu te dégageras plus tôt des labyrinthes que des emmaillotements des réalistes, nominalistes, thomistes, albertistes, occamistes, scotistes; et je n'ai pas encore nommé toutes les écoles mais seulement les principales.»⁵⁵ Dans la satire peut-être la plus virulente qui ait jamais été écrite sur cette manie, RABELAIS⁵⁶ met en scène PANURGE luttant contre le «grandissime clerc nommé THAUMASTE», uniquement par des gestes, censés véhiculer les plus sublimes pensées métaphysiques, pour la plus grande joie de l'assistance, à tel point que même les obscénités dont PANURGE épice par dérision sa démonstration passent pour être le summum de l'impénétrabilité métaphysique!

Que ces gens donc, une fois pour toutes, comprennent enfin que la pensée sans l'action ne vaut rien, que l'intelligence n'a de valeur qu'autant qu'elle débouche sur l'amour, et que c'est sur notre vie que nous serons jugés : «Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas l'amour, je ne suis plus qu'airain sonnant ou cymbale retentissante. Et quand j'aurais le don de prophétie et que je connaîtrais tous les mystères et toute la science, quand j'aurais la plénitude de la foi, jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien»⁵⁷. «A quoi sert-il, mes frères, que quelqu'un dise qu'il a la foi, s'il n'a pas les œuvres? La foi peut-elle sauver? .. Si la foi n'a pas les œuvres, elle est morte en elle-même ... Toi, tu crois qu'il y a un seul Dieu? Tu fais bien; les démons le croient aussi, et ils tremblent. Veux-tu savoir, ô homme vain, que la foi sans les œuvres n'aboutit à rien? ABRAHAM notre père n'a-t-il pas été justifié par les œuvres, ayant offert ISAAC son fils sur l'autel? Tu vois, la foi coopérait à ses œuvres, et par les œuvres la foi a été réalisée ... C'est par les œuvres que l'homme est

55a. Eloge de la Folie, 53.

56. II, 19

57. I Cor. 13¹⁻²

justifié, et non par la foi seule ... Car de même que le corps sans le souffle est mort, ainsi la foi sans les œuvres est-elle morte.»⁵⁸
 «Quiconque écoute mes paroles et ne les accomplit pas sera semblable à un homme insensé qui a bâti sa maison sur du sable.»⁵⁹

Si par exemple le Christ s'est incarné, ce n'est pas pour que nous en fassions matière à des questions niaises et à des élucubrations stériles, mais pour que cette grande chose qu'est l'Incarnation s'infilte dans tous nos actes, jusqu'au moindre, et les transforme. Ainsi, nous voyons sous-jacents à l'Incarnation trois grands principes : l'Invisible, l'Impalpable, l'Inaccessible devient visible, palpable, accessible; Il devient réellement homme; en s'unissant à l'homme et participant à sa misère, Il l'enrichit de toute sa divinité. Que d'enseignements pratiques dans ces grandes vérités ! La première nous apprend l'humilité, la descente au niveau de celui que nous voulons élever. La deuxième, que l'amour tend à l'union, à l'identification avec l'autre sans dissolution de notre personnalité; et n'ayant pas la puissance du Fils de Dieu, jamais nous ne pourrions atteindre l'union physique qu'Il a réalisée avec l'homme, jamais nous ne pourrions, comme Lui, *devenir* l'autre; seule une assimilation morale est possible. La troisième vérité nous enseigne que toute assimilation n'est pas forcément bonne : seule celle qui établit l'aimé dans le Bien l'est. Et je ne finirais pas de faire des déductions ...

4. Enfin, il y a les esthètes, dont l'oreille délicate est blessée davantage par les mots que par les réalités hideuses sous-jacentes. «Comment, nous ne sommes plus au Moyen âge» (pauvre Moyen âge, devenu le bouc émissaire de presque tout !) «parler au vingtième siècle, siècle du raffinement et de la délicatesse des sentiments, de 'fornication, avortement, débauche, envie'!» Ils ont, pour leur part, un faible très prononcé pour les euphémismes : «euthanasie» (c'est-à-dire,

58. Jc. 2¹⁴, 17, 19 - 22, 24, 26

59. Mt. 7²⁶

mort douce et facile), interruption de grossesse, relations extra-maritales, expériences pré-maritales», etc. Malheureusement, l'auteur est tout pétri de la «grossièreté» d'EZÉCHIEL, de CHRYSOSTOME et de JÉRÔME, et il ne sait appeler les choses que par leur nom.

Nonobstant donc le déplaisir que cela pourrait causer à certains, nous articulerons notre ouvrage sur les vices capitaux (et les vertus opposées) : l'orgueil, la colère, la tristesse, l'ennui, la gourmandise, la luxure, l'avarice. Cependant, ayant déjà publié un grand ouvrage sur la luxure et la pureté, nous n'en parlerons pas dans celui-ci, sauf incidemment.

Jusqu'ici nous n'avons fait que délimiter l'objet du discernement. Venons-en à sa manifestation dans le sujet, dont St JEAN CLIMAQUE, dans la définition citée en tête de ce chapitre, dit que c'est une «appréhension sûre». Il ajoute : «laquelle par nature se trouve seulement chez les purs de cœur, de corps et de bouche. Le discernement est une conscience non souillée et une *sensation* pure» : cette dernière expression écarte toute velléité de faire du discernement chose purement spéculative. Sans toute appartient-il à la partie rationnelle de l'âme. Mais, qu'il s'agisse du discernement naturel ou surnaturel, c'est une illumination de l'intelligence, une sensation savoureuse et concrète.

Autre preuve de son caractère non abstrait : cette sensation ne peut procéder que de la purification, comme dit le saint. Comment en effet serait-il possible que, secoué ne fût-ce que par une seule passion mauvaise, on pût avoir du discernement ? Car, d'une part, à cause de la répercussion de la vie sur la pensée, même la science du bien et du mal, laquelle est plus facile que le discernement, s'altérera en nous, la parole du prophète se réalisant : «Malheur à ceux qui disent du mal : 'bien !' et du bien : 'mal !' ; qui regardent les ténèbres comme lumière et la lumière comme ténèbres, qui regardent ce

qui est amer comme doux et ce qui est doux comme amer ! »⁶⁰
 D'autre part, même si cette altération n'a pas encore eu lieu (car parfois elle exige des années et des années), la passion n'est jamais bonne conseillère, ni en sa propre cause ni en celle des autres. Comment l'envie, la haine, la jalousie, la flatterie, la concupiscence peuvent-elles juger équitablement ? « S'ils voient quelqu'un jeûnant par vaine gloire, ils l'approuvent, et celui qui mange par humilité, ils le condamnent. Un autre qui pratique la continence dans l'humilité, ils le considèrent comme hypocrite ; mais celui qui mange avec gourmandise, ils le jugent comme simple et sans artifice, et prennent plaisir à manger fréquemment avec lui, flattant ainsi leurs propres passions. Quant à ceux qui feignent d'être fols [en Christ], proférant à contretemps des choses rouées et niaises, faisant des gestes inconvenants et provoquant les autres au rire, ils les considèrent comme s'efforçant par de pareils pratiques, gestes et paroles, de camoufler leur vertu et leur impassibilité, et ils les honorent comme impassibles et comme saints ; mais ceux qui vivent dans la piété et la vertu et la simplicité de cœur et sont vraiment des saints, ils se méprennent sur leur compte et les laissent tomber comme étant des hommes quelconques. D'autres encore regardent celui qui est bavard et enclin à l'ostentation plutôt comme capable d'enseigner et spirituel, tandis que celui qui est silencieux et qui s'interdit rigoureusement toute parole vaine, ils le dénoncent comme étant fruste et sans éloquence. D'autres se détournent de celui qui parle dans l'Esprit-Saint comme d'un homme hautain et orgueilleux, blessés qu'ils sont par ses paroles plutôt que pénétrés de componction ; mais celui qui arrondit des phrases en puisant dans son ventre ou dans l'étude et qui les trompe sur leur salut, ils le louent hyperboliquement et lui accordent créance. »⁶¹

L'impartialité du jugement provient de la sérénité de l'intelligence, tout comme un lac non souillé par les immondices et non agité par les vents reflète les objets, tel un miroir pur. Et dès qu'il s'agit de deviner les saints, les spirituels, de juger des actes

60. Is. 5²⁰

61. St SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIEN, Catéchèses, 28 (Coll. Sources chrét.).

d'une beauté surnaturelle, il faut avoir, comme pour la foi, le sens spirituel : « Mais nous, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu, afin de connaître les choses dont Dieu nous a fait don; et nous en parlons non en des paroles enseignées par la sagesse humaine, mais en celles enseignées par l'Esprit, interprétant les choses spirituelles par les spirituelles. L'homme 'terrestre' n'accueille pas les choses de l'Esprit de Dieu; car elles sont folie pour lui et il ne peut les connaître, vu qu'on en juge spirituellement. Mais le spirituel juge de tout, et lui, il ne relève du jugement de personne. » ⁶² « Elles sont folie pour lui » : la foule n'a-t-elle pas souvent qualifié le Christ de « fou » et de « démoniaque » ? « Beaucoup d'entre eux disaient : 'Il est possédé du démon et Il délire : pourquoi L'écoutez-vous ?' » ⁶³ Et même ses proches : « Les siens, l'ayant appris, sortirent pour se saisir de Lui; car ils disaient : 'Il a perdu le sens' ». » ⁶⁴

Chez ceux qui sont purifiés, on peut distinguer trois degrés : « Le discernement, chez les commençants, est la connaissance réelle d'eux-mêmes; chez les progressants, c'est la sensation intellectuelle discernant sans faille le bien véritable de son contraire et du bien naturel; chez les parfaits, c'est la science subsistant par l'illumination divine et qui peut, par son flambeau propre, illuminer les choses qui subsistent dans les ténèbres chez les autres. » ⁶⁵ La caractéristique du premier stade montre que le discernement est le fruit, avant tout, de l'humilité, car rien n'éloigne de la connaissance de soi-même autant que l'orgueil. Aussi le saint dit-il : « Qu'ils aient confiance ceux qui, entachés de passions, s'humilient. Car même s'ils tombent dans toutes les fosses, et sont pris dans tous les filets, et souffrent toute maladie, cependant après la guérison ils deviendront pour tous des médecins, des luminaires, des flambeaux et des pilotes, car ils auront appris les caractères de chaque maladie, et ils sauveront par leur propre expérience ceux qui seront sur le point de

62. I Cor. 2¹²⁻¹⁵

63. Jn. 10²⁰

64. Mc. 3²¹

65. St JEAN CLIMAQUE, Echelle, 26 (P.G. LXXXVIII, 1013).

tomber.» ⁶⁶ Dans le deuxième stade, par «bien naturel», il entend les choses moralement indifférentes mais naturellement désirables, comme la santé, la bonne réputation, la beauté, l'éloquence, etc.

Le saint caractérise le troisième stade par la plus haute forme de discernement, que j'appellerais «intuition» ou «clairvoyance» surnaturelle. Déjà, sur le plan naturel, BERGSON affirme : «Entre notre conscience et les autres consciences la séparation est moins tranchée qu'entre notre corps et les autres corps, car c'est l'espace qui fait les divisions nettes. La sympathie et l'antipathie irréfléchies, qui sont souvent divinatrices, témoignent d'une interpénétration possible des consciences humaines. Il y aurait donc des phénomènes d'endosmose psychologique. L'intuition nous introduirait dans la conscience en général» ⁶⁷. On peut sans crainte changer le conditionnel prudent de BERGSON en présent, et barrer le mot «possible». Car les faits sont trop nombreux qui prouvent l'existence de cette interpénétration, bien qu'ils restent exceptionnels dans notre vie moderne si meurtrière par sa mécanisation et son matérialisme. C'est ainsi que RASKOLNIKOV arrive par un regard à transmettre à RASOUMIKHINE l'idée la plus insoupçonnée par celui-ci, à savoir qu'il était un meurtrier : «Il faisait sombre dans le couloir et ils se tenaient près de la lampe. Un moment ils se regardèrent en silence. RASOUMIKHINE devait se rappeler cette minute toute sa vie; le regard brûlant et fixe de RASKOLNIKOV semblait devenir plus perçant d'instant en instant et pénétrer son âme et sa conscience. Soudain RASOUMIKHINE tressaillit. Quelque chose d'étrange venait de passer entre eux... C'était une idée qui glissait, furtive, mais horrible, atroce, et que tous deux comprirent... RASOUMIKHINE devint pâle comme un spectre.» ⁶⁸ Evidemment les chicaneurs ne manqueraient pas qui me diraient que RASOUMIKHINE a conjecturé l'idée par les traits du visage de l'autre, bien que j'eusse pris les devants et souligné

66. Id. (P.G. LXXXVIII, 1016).

67. La Pensée et le Mouvant, Introduction, 2^e Partie, 28.

68. DOSTOÏEVSKI, Crime et Châtiment, IV, 4

qu'aucune idée ne pouvait être plus éloignée de sa tête. Mais soit ! Que diront-ils des phénomènes de télépathie, où une personne voit en esprit une autre en train de mourir à des milliers de lieues d'elle, et les circonstances exactes de cette mort ? Que diront-ils des faits rapportés par GÆTHER et que chacun a pu constater dans sa vie, où un ami amène brusquement la conversation sur ce qui est l'objet de notre secrète pensée ; où une jeune fille, renfermée à son insu dans une chambre obscure avec un homme qui a contre elle des intentions homicides, éprouve un sentiment d'angoisse et s'enfuit ; où un amoureux, appelant de ses vœux ardents celle qu'il aime, la voit venir à lui dans un état d'inquiétude ? ⁶⁹

Si donc l'intelligence naturelle est capable de tout cela, on ne s'étonnera pas de ce que les spirituels, les plus dignes de foi entre tous, disent de la clairvoyance surnaturelle. Parfois ils prennent pour terme de comparaison le sens olfactif : « De même que ceux qui ont le sens olfactif sain peuvent percevoir celui qui recèle des aromates, ainsi l'âme pure a l'habitude de percevoir chez les autres le parfum qu'elle a acquis de Dieu et l'odeur infecte dont elle a été délivrée ; tandis que les autres y sont insensibles. » ⁷⁰ Plus souvent ils empruntent leurs comparaisons à la vision : « Celui qui est parfaitement purifié voit l'âme elle-même du prochain, et si ce n'est pas l'âme même, l'état où elle est ; mais celui qui est encore progressant la découvre par l'observation du corps. » ⁷¹ Et ST SYMEON LE NOUVEAU THÉOLOGIEEN : « Celui qui voit spirituellement et entend de même, voit l'âme même (bien que ce ne soit pas selon l'essence, mais selon sa forme distinctive, de quelle sorte et comment elle est) ⁷² de celui qu'il voit et qu'il rencontre, et avec qui il converse souvent. Par conséquent, s'il a été jugé digne de participer à l'Esprit-Saint, il sait cela rien qu'en le regardant. Si celui qu'il regarde répond encore imparfaitement à la grâce et ne vit pas selon la ressemblance divine, celui qui le regarde et converse avec lui le saura plutôt par ses paroles, ainsi que Notre-Seigneur Lui-même et notre Dieu a affirmé, disant : 'Vous

69. Entretiens avec ECKERMANN, an 1827.

70. ST JEAN CLIMAQUE, Echelle, 26 (P.G. LXXXVIII, 1029)

71. Id. (P.G. LXXXVIII, 1033).

72. *εἰ καὶ μὴ κατ'οὐσίαν, ἀλλὰ κατ'ἰδέαν, ὅποια ἐστὶ καὶ ποταπή.*

les connaîtrez à leurs fruits' ⁷³ et aussi : 'De même que l'arbre [est connu] par son fruit, ainsi c'est par sa parole que l'homme est connu pour ce qu'il est.' ⁷⁴ Cependant, cela n'est possible qu'à ceux qui sont sains en leur parole et quant aux sens de leur âme ; tandis que les autres n'ont ni la sensation ni le discernement des actes mêmes. » ⁷⁵

Qu'on n'aille pas penser que ces hautes formes du discernement soient des charismes (ou dons purement gratuits n'exigeant aucune correspondance de la volonté et par conséquent n'indiquant pas une haute forme de vertu). L'énoncé même des textes cités montre au contraire que c'est la manifestation normale et régulière de la vertu du discernement en ses plus hauts degrés. Les vertus constituent l'essence même de la vie chrétienne, la trame dont celle-ci est constituée, puisqu'elles sont une disposition habituelle au bien. Elles sont donc nécessaires au salut, mais en leur premier degré seulement. En posséder les plus hauts degrés n'est donc pas nécessaire au salut, mais seulement pour atteindre la sainteté en ses hautes formes. Par contre, les charismes, bien que la plus haute convenance exige qu'on les accueille et garde en état de grâce, peuvent (rarement il est vrai, mais peuvent quand même) coexister avec le péché : ainsi les dons de miracles, de prophétie, de langues, etc. A ce propos rappelons les paroles du Christ (Dieu nous garde cependant de l'envie et de la hargne avec lesquelles elles sont voluptueusement citées par des gens qui, ne possédant pas ces dons, imitent le renard de la fable : « Ils sont trop verts », dit-il, 'et bons pour des goujats') : « Beaucoup me diront ce jour-là : 'Seigneur, Seigneur, n'est-ce pas en ton nom que nous avons prophétisé, et en ton nom que nous avons expulsé des démons, et en ton nom que nous avons fait beaucoup de miracles'? Et alors Je leur proclamerai : 'Jamais Je ne vous ai connus. Eloignez-vous de

73. Mt. 7²⁰

74. Ecclésiastique, 27⁶

75. Catéchèses, 28.

moi, vous qui commettez l'iniquité.»⁷⁶ Le passage bien connu de St PAUL confirme la possibilité de cette coexistence : «Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis plus qu'airain sonnant ou cymbale retentissante ...»⁷⁷ C'est ainsi que SAÛL fut pris du délire prophétique alors qu'il méditait d'assassiner DAVID : «Il questionna et dit : Où sont SAMUEL et DAVID ?' On lui dit : 'Les voici à Nayoth-en-Ramah !' Il alla de là vers Nayoth-en-Ramah et sur lui aussi fut *l'esprit de Dieu*. Il marcha, tout en prophétisant, jusqu'à son entrée dans Nayoth-en-Ramah. Et lui aussi, il ôta ses habits et il prophétisa, lui aussi, devant SAMUEL, puis il s'affala nu, tout ce jour et toute cette nuit. C'est pourquoi l'on dit : 'SAÛL est-il aussi parmi les prophètes ?' »⁷⁸

On m'objectera peut-être : «Si le discernement est une vertu, et non un pur don, pourquoi St PAUL le cite-t-il parmi les charismes, disant : 'A l'un est donnée par l'Esprit une parole de sagesse ; à tel autre une parole de science, selon le même Esprit ; à un autre la foi, dans ce même Esprit ; à tel autre les dons de guérison, dans cet unique Esprit ; à tel autre l'opération des miracles ; à tel autre la prophétie ; à tel autre le discernement des esprits ; à un autre les diversités de langues ; à tel autre l'interprétation des langues' ? »⁷⁹ Nous répondrons : si l'on veut donner au mot «charisme» son sens propre de «pur don, non nécessaire au salut individuel, mais servant au bien commun et à l'édification de l'Eglise», on peut bien comprendre que St PAUL ait rangé parmi les charismes la «parole de sagesse» (car exprimer la sagesse, ou exceller dans la contemplation théologique, n'est pas une condition indispensable de salut), «la foi» (pourvu qu'on l'entende avec CHRYSOSTOME non au sens propre, mais de la foi qui opère des miracles), dont il est dit : «Si vous avez de la foi comme un grain de sénevé, vous direz à cette montagne : 'déplace-toi d'ici à là' et elle se déplacera, et rien ne

76. Mt. 7²²⁻³

77. I Cor. 13¹

78. I Sam. 19²²⁻²⁴

79. I Cor. 12⁸⁻¹⁰

vous sera impossible» ⁸⁰), les dons de guérison, etc. Mais ce qu'on ne comprendrait pas alors, c'est qu'il eût rangé avec les charismes une chose aussi essentielle au salut que la « parole de science », dont St CHRYSOSTOME dit qu'elle est « ce que possédaient la plupart des fidèles, ayant la science, mais non de manière à pouvoir l'enseigner, ni d'exprimer facilement aux autres ce qu'ils savaient » ⁸¹ — en somme le minimum de science qui est inséparable même de la foi du charbonnier, et donc nécessaire au salut de ceux dont l'intelligence peut tant soit peu s'exercer. On ne comprendrait pas non plus qu'il eût rangé parmi les charismes « l'assistance » ⁸² (des malades et des pauvres) qui est un devoir chrétien essentiel. En conséquence, St PAUL emploie le mot « charisme » dans un double sens : pur don, ou vertu, suivant les cas : « Par ailleurs, il appelle 'charismes' beaucoup de nos propres accomplissements, ne voulant pas que nous fassions des chutes, mais montrant qu'en tout nous avons besoin de l'assistance divine ; et il les dispose à la reconnaissance, et par cette assistance divine les rend plus zélés, et réveille leur grandeur d'âme. » ⁸³ Dans le cadre de cette interprétation, il n'y a aucune difficulté à classer « le discernement des esprits » parmi les vertus.

Mais si l'on s'obstine à dénier au mot « charisme » ce double sens, et qu'on s'ingénie à tout interpréter au sens de « pur don », même cela ne prouve en aucune façon que le discernement ne soit pas une « vertu ». Tout comme on interprétera, dans ce cas, l'« assistance » comme un pur don greffé sur la vertu de l'amour des pauvres et des malades, le « discernement des esprits » sera, toujours dans ce cas, un pur don spécial greffé sur la vertu qu'est le discernement. Pareilles excroissances sont en effet liées à toutes les vertus. Ainsi il est raconté de St PAUL LE SIMPLE qu'« il avait cette grâce accordée par le Seigneur, de voir ce que chacun était en son âme, comme nous voyons les visages les uns des autres. Alors que tous entraient doués d'un aspect lumineux et d'un visage radieux, l'ange de chacun se réjouissant sur [son

80. Mt. 17²⁰

81. Hom. 29 sur I Cor. (P.G. LXI, 245).

82. ἀντιλήψεις. — I Cor. 12²⁸.

83. CHRYSOSTOME, Hom. 32 sur I Cor. (P.G. LXI, 266).

propre protégé], il vit, dit-il, quelqu'un au corps tout entier noir et ténébreux, avec des démons le tenant de chaque côté et l'attirant à eux, posant un anneau dans son nez, alors que son saint ange suivait de loin, triste et abattu.»⁸⁴ Manifestement, ce saint a atteint le plus haut degré de la vertu de discernement (capacité de voir directement l'état spirituel de l'âme), mais cette vertu avait chez lui un aspect supplémentaire accessoire (la vision du corps noirci par l'âme, des démons qui enchaînent le pécheur, etc.), qui rentrerait alors dans le discernement des esprits envisagé comme pur don. Une autre forme d'excroissance du discernement est la télépathie surnaturelle : par exemple, quand St ANTOINE, au moment même où un grand ascète vivant bien loin sombrait dans la masturbation, dit : « Une grande colonne est tombée ! »⁸⁵ ; ou quand ELISÉE vit en esprit son serviteur GUÉKHAZI s'élancer à la poursuite de NAAMAN pour recevoir les présents refusés par ELISÉE ;⁸⁶ ou encore quand l'Esprit de Dieu « souleva [EZÉCHIEL] entre ciel et terre et [l']amena, en une vision divine, à Jérusalem »⁸⁷, alors que le prophète était à Babylone ; et Il lui montra toutes les abominations que commettaient le peuple d'Israël et les anciens dans le temple.

Le discernement est donc une vertu, et une grande vertu. Si quelqu'un, sans pécher gravement contre lui, ne lui accorde cependant pas tout l'honneur qu'il mérite, il ne fera aucun progrès dans la vie spirituelle. Le Père AMMOUN disait : « 'Tel homme passe tout son temps portant une hache, sans savoir comment faire descendre un arbre ; et tel autre qui en a l'expérience le fait descendre en peu de temps' : il disait que la hache, c'était le discernement. »⁸⁸ C'est la même différence entre un soldat qui, dans un combat de nuit, multiplie les coups à l'ennemi, mais au hasard et sans le voir, et un autre qui, de jour, voit l'ennemi, mesure exactement sa puissance et sa position, et lui assène des coups savants.

84. Sentences des Pères du désert.

85. St JEAN CLIMAQUE, Echelle, 15 (P.G. LXXXVIII, 885).

86. II Rois 5.

87. Ez. 8³

88. Sentences des Pères du désert : PIMEN

Il y a plus grave : si quelqu'un va jusqu'à enfreindre cette vertu, il n'arrivera pas au salut. Car les vertus forment un tout indissociable : c'est à prendre ou à laisser. A quoi sert-il d'être sobre, si on ne maîtrise pas sa colère ; ou d'être généreux, si on est orgueilleux ? Et je dirais même que la nécessité du discernement se fait sentir davantage à mesure qu'on avance dans la vie spirituelle. Car là où il y a plus de zèle, plus de fougue, il faut un garde-fou plus solide, un modérateur plus puissant : ce n'est pas pour rien que chez les Grecs la mesure est souveraine, non au sens d'une quelconque tendance à la médiocrité, mais comme ces prêtres se retournant avec une aisance si souveraine, si harmonieuse (oh ! quelle musique en pierres !) vers la file des jeunes filles, pour rythmer la procession des Panathénées. Enlevez ce modérateur, la chute est pitoyable : « Vous vous rappelez ... le vieillard HÉRON, précipité par la tromperie diabolique, il y a fort peu de jours, du sommet jusqu'à l'abîme, après avoir vécu cinquante ans dans ce désert ; et nous avons gardé dans la mémoire avec quelle sévérité singulière il a observé la rigueur de la continence, ayant cherché avec une admirable ferveur les retraites de la solitude, plus que tous ceux qui demeurent ici. Celui-là, comment et pour quelle raison, après tant de labeurs, trompé par l'insidieux, s'est-il écroulé d'une très grave chute, frappant de douleur et de deuil tous ceux qui sont établis dans ce désert ? N'est-ce pas parce que, possédant fort peu la vertu de discernement, il a préféré se régir selon ses propres décisions plutôt que d'obéir aux conseils ou assemblées des frères, et aux préceptes des aînés ? Attendu qu'il a exercé toujours avec tant de rigueur une ascèse immuable dans le jeûne, et cherché si continuellement les retraites de la solitude et de la cellule, que même la vénération du jour pascal ne pouvait obtenir de lui qu'il participât au repas de la fraternité ; en ce jour où les autres frères s'étant renfermés dans l'église pour la solennité annuelle, lui seul ne s'y associait pas, de crainte que la participation à quelques légumes, si petite qu'elle fût, ne parût le relâcher de son propos. Déçu par cette présomption, il reçut l'ange de Satan avec la plus haute vénération, comme étant

un ange de lumière, et obéissant à ses préceptes en serviteur dévoué, se précipita dans un puits dont la profondeur ne pouvait être mesurée par les yeux, ne doutant pas que son ange se fût porté garant, celui-ci l'ayant confirmé dans la persuasion qu'à cause du mérite de ses vertus et labeurs il ne pouvait jamais être sujet à aucun grand péril. Pour confirmer très clairement la vérité de cela par une expérience de sa délivrance, il se jeta, ayant été trompé, dans le dit puits par une nuit profonde, afin de prouver le grand mérite de sa vertu en sortant de là indemne. Ayant été tiré de là par l'extraordinaire labeur des frères, presque vidé de son sang, il devait terminer sa vie le troisième jour, et ce qui est pire, il resta tellement obstiné dans son illusion que même l'expérience de la mort n'a pu le convaincre qu'il avait été abusé par la ruse des démons.»⁸⁹

Le discernement, c'est l'œil pénétrant et vigilant de la vie spirituelle, et qui sait déjouer toutes les ruses du démon : «Soyez donc malins comme les serpents et candides comme les colombes.»⁹⁰

89. CASSIEN, Collations, II, 5 (P.L. II, 529-30).

90. Mt. 10¹⁶

CHAPITRE II


DU DISCERNEMENT SPIRITUEL EN PARTICULIER : A — L'ORGUEIL ET L'HUMILITÉ

Le premier des vices capitaux est l'orgueil. Tandis que les autres vices capitaux sont une rébellion de la partie irrationnelle de l'âme contre la raison, lui seul est une anarchie de la raison elle-même, puisqu'il la fait se soulever contre Dieu.

Certains auteurs spirituels, distinguant la vaine gloire de l'orgueil, portent à huit le nombre des vices capitaux. La vaine gloire est-elle distincte de l'orgueil, et en quel sens? St JEAN CLIMAQUE répond : « Certains aiment définir la vaine gloire selon un principe spécifique et indépendant de l'orgueil; en conséquence ils disent qu'il y a huit pensées du mal capitales et directrices. Mais GRÉGOIRE LE THÉOLOGIEN¹ et d'autres maîtres nous en ont au contraire transmis sept; et moi-même je me rallie absolument à leur avis. Car qui, ayant vaincu la vaine gloire, a jamais eu d'orgueil? Il y a seulement la même différence entre eux qu'il y en a par nature entre l'enfant et l'adulte, ou entre le blé

1. GRÉGOIRE LE THÉOLOGIEN ne peut être que GRÉGOIRE DE NAZIANZE, bien qu'on ne sache pas la référence exacte.

et le pain : car la vaine gloire est le commencement, l'orgueil la fin.»² Evidemment, cette comparaison ne signifie pas que la vaine gloire est chose bénigne!



La vaine gloire n'est rien moins qu'une substitution de la crainte des hommes à celle de Dieu ! Et qui dit « crainte » dit également désir de plaire. St JEAN CHRYSOSTOME a là-dessus des paroles terribles et d'une grande puissance dialectique : « La parole [que je vais dire] fait vraiment frissonner et elle est terrible, cependant il faut la dire, afin qu'elle secoue notre intelligence et l'ébranle jusqu'aux fondements, en démontrant que nous craignons beaucoup plus les hommes que Dieu, et les honorons beaucoup plus que Lui. Considère : l'adultère sait que Dieu le voit, et il Le méprise ; mais qu'un homme le voie, il contient son désir : n'honore-t-il pas les hommes plus que Dieu, n'insulte-t-il pas Dieu ? Mais ce qui est de beaucoup plus grave : craignant ceux-là, il méprise Celui-ci. Car s'il les voit, eux, il contient la flamme du désir ; ou plutôt, quelle flamme ? ce n'est pas une flamme, mais de la violence. Car s'il était interdit de connaître la femme ce serait à bon droit une flamme ; mais dans le cas actuel c'est de la violence et de l'insolence. En effet, s'il voit des hommes, il met un arrêt à sa frénésie ; quant à la patience divine, elle l'inquiète moins. A son tour, celui qui vole a conscience qu'il usurpe, et il s'évertue à tromper les hommes et se justifie contre ceux qui l'accusent, en donnant une apparence digne à sa justification ; mais de Dieu qu'il ne peut convaincre il n'a cure, il ne le révère ni l'honore. Que si le roi ordonne qu'on s'abstienne [de prendre] les biens d'autrui, ou même qu'on donne des nôtres, tous nous contribuons volontiers ; mais que Dieu ordonne de ne pas piller, ni d'amasser les biens d'autrui, nous ne cessons [de le faire] ! »³ Et encore : « Si un homme en est témoin, on ne se décide pas à forniquer, mais même si on brûle infiniment de ce mal la tyrannie de la passion est vaincue par la honte qu'on éprouve des hommes. Mais si c'est Dieu qui voit, beaucoup non

2. Echelle, 22 (P.G. LXXXVIII, 948-9).

3. Hom. I sur Ep. à Philém. (P.G. LXII, 705-6).

seulement commettent l'adultère et la fornication, mais ont osé et osent des choses bien plus graves encore ... C'est pour cela que les choses vraiment bonnes mais qui ne paraissent pas telles à la multitude, nous les fuyons, ne scrutant point la nature des choses, mais ayant les yeux fixés sur l'opinion de la multitude. Et, nous comportant de la même manière à l'égard des choses mauvaises : si celles qui ne sont pas bonnes paraissent bonnes aux yeux de la multitude, nous avons l'habitude de courir après elles comme si elles étaient bonnes — de sorte qu'on est corrompu d'un côté et de l'autre ... Notre maître, c'est la masse; et une grande foule est un maître cruel et un tyran funeste. Car il n'a pas même besoin de commander pour se faire écouter de nous, il suffit que nous sachions uniquement ce qu'il veut pour que nous lui obéissions, sans commandement, tant est grande notre bienveillance pour lui. Et Dieu qui chaque jour menace et avertit n'est pas écouté; mais la foule immense, anarchique et populacière, elle n'a pas même besoin d'ordonner : il lui suffit de montrer seulement ce en quoi elle se complait pour qu'aussitôt nous lui obéissions en tout. — 'Et comment', dis-tu, 'échapper à ces maîtres?' — Si tu acquiers une pensée plus grande qu'eux, si tu examines la nature des choses, si tu méprises le suffrage de la multitude; si, avant tout, tu t'exerces, dans les actes vraiment honteux, à redouter non pas les hommes mais l'œil qui ne dort point, et, dans les actes bons, à poursuivre les couronnes qui viennent de Lui.»⁴ Nous relevons :

1. L'idée que la présence de témoins dissuade en général de la fornication et des actions honteuses. Cette idée a été exploitée en action par beaucoup de saints, avec une rare audace, pour l'édification du prochain (audace qui, entre parenthèses, nous mène bien loin de l'idée stéréotypée mise à la mode par un certain genre de biographie, à savoir qu'un saint, parfois dès l'âge de deux ans, ne «lève jamais les yeux vers les personnes *du sexe*», et quand la nécessité s'impose de parler avec «une personne *du sexe*» alors il s'en acquitte le plus tôt «les yeux baissés»...) : «Une

4. Hom. 12 sur I Cor. (P.G. LXI, 100-1).

hétaïre, sur la suggestion de quelqu'un, vient cajoler St EPHREM, pour le porter aux enlacements honteux, ou du moins pour l'irriter, personne ne l'ayant jamais vu en état de colère. Et il lui dit : 'Suis-moi'. Etant venu à un endroit très fréquenté, il lui dit : 'Viens là, à cet endroit, [faisons] comme tu as désiré.' Voyant la foule, elle lui dit : 'Comment pourrions-nous le faire, devant une telle foule, sans avoir honte?' Il lui dit : 'Si nous avons honte devant les hommes, combien plus devons-nous avoir honte devant Dieu, Lui qui convainc [de péché] les secrets des ténèbres!' Prise de honte, elle s'en alla sans avoir abouti à rien.»⁵

Il est à noter que si la vaine gloire, sous la forme du respect humain, incite plutôt à s'abstenir en public des actions honteuses, elle peut aussi inciter parfois à les afficher, sous prétexte de «libération», «franchise», «redécouverte de la nature», etc. : ainsi tels acteurs qui exhibent fièrement leurs prouesses d'obscénité devant des millions de spectateurs. Sans contredit, cette catégorie d'individus est plus abominable que la première, parce qu'elle s'est débarrassée même du brin de retenue implicite dans l'hypocrisie de l'autre catégorie : à l'impudeur s'est ajoutée l'impudence! Cessons de prostituer le mot «franchise».

2. Le tyran ordinaire, dans la vaine gloire, c'est la foule, l'opinion. Les terreurs que l'opinion exerce sont inimaginables, car elle emploie une arme infaillible et plus redoutable, aux yeux de la plupart, que l'épée : le ridicule. Tel brave qui affronterait sans broncher la gueule du canon sent ses jambes flageoler dès qu'il a à affronter le ridicule. C'est l'opinion qui terrorise, par la mode, les femmes et les hommes, uniformise et nivelle les idées et les sentiments, extermine toute originalité et poursuit de sa haine toute voix discordante. C'est elle qui fait que l'extase suprême, pour laquelle on sacrifierait et sa vie et sa substance, c'est de paraître quelques minutes à la télévision, ou d'être loué dans les

5. Sentences des Pères du désert : EPHREM.

journaux à grand tirage, c'est-à-dire les mêmes qui aboyaient jadis contre le génie de BAUDELAIRE ou de Gustave FLAUBERT; qui fait qu'un auteur ou un éditeur guettent, avec l'obséquiosité d'un chien, quelles sont les idées «reçues», modèle platonicien dont la «littérature» reçoit son ton : «Mais veistes-vous oncques chien rencontrant quelque os médulaire? ... Si veu l'avez, vous avez peu noter de quelle devotion il le guette, de quel soing il le garde, de quel ferveur il le tient, de quelle prudence il l'entonne, de quelle affection il le brise et de quelle diligence il le sugce.» Voulez-vous écrire un livre, sur n'importe quel sujet, l'éthique sexuelle par exemple? N'allez pas vous enfermer des années pour réfléchir et découvrir ce qu'est la vérité et ce qu'est l'erreur en ce domaine : peine perdue, vous décrocherez tout juste la réputation d'«anachronique»! Non. Il faut multiplier les sondages, vous suspendre aux lèvres même de ceux qui sont «sans opinion», établir les statistiques, et automatiquement la vérité percera, car qu'est-elle sinon l'opinion de la majorité? Il faut surtout veiller à insérer dans le titre de votre ouvrage le mot «Aujourd'hui» : «Croire Aujourd'hui», «Le Prêtre Aujourd'hui», «Le Mariage Aujourd'hui», «L'Aujourd'hui de Dieu», «L'Aujourd'hui de l'Eglise», etc. Si St AMBROISE n'a pas intitulé son livre : «Des Sacrements Aujourd'hui», ni CHRYSOSTOME le sien : «Du Sacerdoce Aujourd'hui», ni St AUGUSTIN : «De la Trinité Aujourd'hui», ni NEWMAN : «Grammaire de l'assentiment Aujourd'hui», ni aucun Père ni Docteur que je sache, ne vous étonnez pas : ils ne savaient ni écrire ni convaincre. C'est cette même vaine gloire qui a créé l'hérésie «moderniste» qui prétend faire la «re-lecture» de l'Evangile selon les idées modernes le plus en vogue, et à cause de laquelle tant de «théologiens» ont vendu leur âme, allant diamétralement à l'encontre de l'injonction de l'apôtre : «Ne vous façonnez pas sur le modèle de ce monde, mais transformez-vous par le renouvellement de l'intelligence, pour que vous vérifiiez quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon et agréable et parfait.⁶»

6. Rom. 12²

Ce n'est donc pas sans raison que le Christ a fait de cette prostituée le facteur capital de l'incroyance : «Comment pouvez-vous croire, quand vous recevez la gloire les uns des autres et ne cherchez pas la gloire qui vient de Dieu seul?»⁷ Cette phrase est la clef d'une autre phrase fameuse, honteusement lacérée de nos jours : «En vérité, Je vous le dis, les publicains et les prostituées vous précèdent au royaume de Dieu. Car JEAN est venu à vous dans la voie de la justice, et vous n'avez pas cru en lui; mais les publicains et les prostituées ont cru en lui; et vous, [les] voyant, vous ne vous êtes pas même repentis plus tard, en vue de croire en lui»⁸. Si les publicains et les prostituées devancent les pharisiens au royaume, ce n'est certainement pas en tant que publicains et prostituées, mais en tant qu'ayant cessé de l'être pour croire en JEAN. Et ce que le Christ veut dire, c'est qu'il est plus facile pour des publicains et des prostituées de croire qu'aux pharisiens et docteurs de la Loi. Pourquoi? A cause de la vaine gloire de ces derniers. A Amsterdam, en 1969, je passais dans un quartier pour voir quelque monument, quand une jeune femme, assise, normalement habillée, derrière une vitrine dont je compris le sens, me fit signe d'entrer, prenant un peigne à côté d'elle pour me signifier que ma barbe gagnerait à être mise en ordre; en même temps, elle souligna son geste du sourire le plus poignant que j'eusse jamais vu. Que de drames derrière ce sourire atroce, quel désespoir! Je lui souris très gentiment, tout en poursuivant mon chemin; mais son sourire m'a lanciné toute ma vie! Plus tard à Pigalle, au cours des deux ans où je me suis essayé à convertir quelques-unes de ces femmes, j'étais une fois assis à la terrasse d'un café, l'une d'elles se tenait tout près, à l'angle de la rue. Vinrent à passer un groupe de touristes : aussitôt ils se la désignèrent du doigt, et elle provoqua un rire général. Les femmes «honnêtes» riaient le plus fort, de ce rire méchant, satanique, que seule une femme est capable de lancer à une femme. Sous cette pluie de sarcasmes,

7. Jn. 5⁴⁴

8. Mt. 21³¹⁻²

elle, elle est restée immobile : seule une lueur sillonna ses yeux, où je décelai comme une conscience aiguë de sa profonde abjection. Au même moment, je sentis d'un sentiment irrésistible qu'aux yeux de Dieu, elle était de beaucoup supérieure à ses bourreaux. Si quelqu'un ne comprend pas encore pourquoi les prostituées et les publicains ont plus de chances de faire volte-face et de découvrir la voie du salut que les pharisiens dont tout le souci est de passer pour purs et justes aux yeux des hommes et qui ont le mépris le plus total pour ce que pense Dieu, je n'ai plus rien à lui dire.

3. Les remèdes à la vaine gloire que préconise CHRYSOSTOME à la fin de la seconde citation : la sensation de la grandeur de Dieu, et celle du néant de l'homme. Quand STENDHAL eut reçu une lettre admirative de BALZAC sur « La Chartreuse de Parme », je suis sûr que cette unique admiration l'eût rendu invulnérable à toutes les attaques, réelles ou possibles, venant des médiocrités célèbres de l'époque, et eût suffi à l'empêcher de douter de son propre art. Or, Dieu dépasse l'homme infiniment plus que BALZAC ne dépassait un feuilletoniste de bas étage. Voyons donc ce qu'est l'homme, non l'homme en tant que mû par l'Esprit divin, car ce n'est pas le suffrage de cet homme-là que recherche la vaine gloire, mais l'homme en lui-même, abstraction faite de Dieu : « Fils des hommes, jusques à quand vous endurez-vous ? Je tire cet exorde de DAVID au verbe très sublime : 'Pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge ?' », prenant la vie d'ici-bas pour quelque chose de grand, ainsi que les délices et la petite gloriole, et la misérable puissance et le faux bonheur, qui n'appartiennent pas plus à ceux qui les possèdent qu'à ceux qui les espèrent, ni plus à ceux-ci qu'à ceux qui ne les ont pas attendus : ils sont ventilés comme la poussière par l'ouragan, et transférés ailleurs, à d'autres ; ou bien ils se dissolvent comme la fumée, ou se jouent [de nous] comme un songe, étant aussi peu saisissables que des ombres ; absents, ils sont facilement espérés

par ceux qui ne les possèdent pas ; présents, ils n'inspirent pas confiance à ceux qui les possèdent. »¹⁰

Il y a plus : cette gloire, non seulement elle est vaine, mais corrompue, car elle s'en remet à un juge corrompu. « A quelqu'un qui lui disait : 'Beaucoup vous glorifient', ANTISTHÈNE répondit : 'Quel mal ai-je fait ?' »¹¹ Il est raconté aussi de PHOCION : « Une fois, donnant son avis au peuple, il fut apprécié, et voyant tous sans exception accueillir son discours, il se retourna vers ses amis et leur dit : 'Ne m'aurait-il pas échappé quelque bêtise ?' »¹² St JEAN CHRYSOSTOME trace ce tableau de ce juge si corrompu : « Veux-tu connaître les jugements de la multitude, combien ils sont corrompus, funestes et ridicules, certains étant propres aux frénétiques et aux fous, d'autres aux enfants encore à la mamelle ? Ecoute de nouveau : je te citerai les jugements non du peuple seulement, mais de ceux-là qui paraissent le plus sages : les législateurs des premiers temps ... A ces sages-là la fornication ne paraît point être un mal, ni digne de châtement. Aucune des lois du dehors ne l'a châtiée, ni en conséquence traînée en justice ; au contraire, si on traîne en justice pour cela, on est ridiculisé par le plus grand nombre, et le juge ne nous soutiendra pas. De même, le jeu, selon eux, n'est sujet à aucun châtement ... S'enivrer, faire bombance, non seulement n'est pas un chef d'accusation, mais la plupart des gens considèrent cela comme un exploit, et grande est la rivalité en cela dans les banquets militaires : ceux qui ont le plus besoin d'un esprit sobre et d'un corps robuste, ceux-là se livrent le plus à la tyrannie de l'ivresse, paralysent leur corps et obscurcissent leur âme. Et aucun législateur n'a puni ce péché. »¹³ De son côté, St GRÉGOIRE LE THÉOLOGIEN démontre ainsi la nécessité de ne pas se fier à l'opinion générale comme juge : « — 'Mais cela, dis-tu, ne paraît pas ainsi à la plupart' — Et en quoi cela m'importe, moi pour qui l'argument de la vérité a plus

10. GRÉGOIRE LE THÉOLOGIE, Sur ses discours et sur JULIEN répartiteur des impôts, Disc. 19 (P.G. XXXV, 1048).

11. DIOGÈNE-LAËRCE, Vie et Sentences des Philosophes, VI, 1.

12. PLUTARQUE, Vies Parallèles : PHOCION.

13. Hom. 12 sur I Cor. (P.G. LXI, 102).

d'importance, ou plutôt toute l'importance. Car c'est elle qui a condamné ou justifié, rendu misérable ou bienheureux; le 'paraître' ne nous concerne pas, pas plus que le songe d'autrui — 'Mais cela', dis-tu, 'ne paraît pas ainsi à la plupart' — O homme, la terre paraît-elle fixe pour ceux qui sont pris de vertige? Et ceux qui sont en état de lucidité, paraissent-ils aux ivrognes être en état de lucidité, ou plutôt marcher sur leur tête et être sens dessus dessous? N'arrive-t-il pas que le miel soit amer pour ceux qui en jugent ainsi, à savoir les malades et ceux qui sont indisposés? Mais la réalité n'est pas pour autant telle qu'elle paraît aux malades. Prouve donc que ceux qui nous jugent ainsi sont sains, et alors exhorte-nous à nous transformer, ou condamne-nous pour ne pas nous laisser persuader et pour nous en tenir au même avis. Ce n'est pas tel que je parais au plus grand nombre : mais à Dieu je parais tel, plutôt je ne 'parais' pas, mais je suis manifeste à Celui qui connaît toutes choses avant leur naissance, qui façonne tout seul nos cœurs, qui pénètre tous nos actes, les mouvements et les pensées qui nous font agir, Lui à qui aucun être ne demeure caché ni ne peut demeurer caché, qui voit autrement que les hommes ce qui nous concerne; 'car l'homme regarde le visage, mais Dieu regarde le cœur'»¹⁴.

Il y a plusieurs espèces de vaine gloire. La pire, bien sûr, est celle qu'on éprouve pour des actes d'infamie. Par exemple, cette publicité triomphante pour un soutien-gorge : « Fini le cauchemar des séducteurs ! Une agrafe devant et ça s'ouvre » ; ou bien quand un cabaret de nuit affiche glorieusement qu'il a les spectacles « les plus osés de Paris », le « nu intégral ! » ; ou bien quand Gisèle HALIMI et compagnie vont en procession : « nous nous sommes fait avorter : arrêtez-nous ! » Il y a ensuite une vaine gloire vulgaire, qui se glorifie de choses absolument vaines : par exemple, éblouir les autres par son « Mercédès » ; dire, comme le « bourgeois gentilhomme » : « Donnez-moi ma robe pour mieux entendre ... » Mais il y a une troisième espèce, plus subtile. En effet, comme la vaine gloire est le vice par

14. 1 Rois, 16⁷ — Sur lui-même, et contre ceux qui disaient qu'il convoitait le siège de Constantinople, Disc. 36 (P.G. XXXVI, 273, 276).

excellence de l'intention, de la finalité de l'acte, et qu'une intention droite est nécessaire pour qu'une vertu soit une vertu, ce vice a la particularité de pouvoir miner de l'intérieur toutes les vertus, comme le ver peut miner tous les fruits, même quand ils ont une belle apparence : «Le soleil brille pour tous à profusion, et la vaine gloire puise sa jouissance dans toutes les occupations. Comment dire? En jeûnant, j'éprouve de la vaine gloire, et en m'abstenant de jeûner pour ne pas être connu [comme jeûneur], de nouveau je me complais vaniteusement en ma prudence; revêtu de magnifiques habits, je suis vaincu par la vaine gloire, et les ayant échangés contre de modestes, derechef je l'éprouve; parlant, je suis vaincu par elle, et gardant le silence, j'en suis vaincu encore.»¹⁵ Ainsi aussi, la parole : «Quand je distribuerais tous mes biens, quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas l'amour, cela ne me sert de rien»¹⁶ ne peut être comprise que si l'on suppose ces actes héroïques viciés par la vaine gloire, car elle peut vicier le martyr lui-même : vivre auréolé par l'imagination de la postérité! DIOGÈNE LE CYNIQUE, brisant son pot en voyant un enfant se contentant de ses mains pour boire, eût pu s'illustrer par sa frugalité et son dépouillement, n'eût été la vaine gloire : «Celui de Sinope, vêtu de haillons et faisant intempestivement son séjour d'un tonneau, stupéfiait certes la multitude, mais ne profitait à personne ... Si on demande la cause du séjour dans un tonneau, on n'en trouvera aucune, sauf la vaine gloire ... cette bête terrible, ce démon funeste, cette perdition de la terre, cette vipère venimeuse! Car de même que cette bête crève avec ses ongles le sein qui l'enfante, ainsi cette passion-là déchire celui qui l'engendre.»¹⁷ SOCRATE portait sur ANTISTHÈNE le même jugement : «Voyant ANTISTHÈNE mettre en proéminence les déchirures de son manteau grossier, il lui dit : 'Je vois ta vaine gloire à travers ton manteau grossier.'»¹⁸

15. St Jean CLIMAQUE, Echelle, 22 (P.G. LXXXVIII, 949).

16. I Cor. 13³

17. CHRYSOSTOME, Hom. 35 sur I Cor. (P.G. LXI, 302).

18. DIOGÈNE-LAËRCE, Vie et Sentences des Philosophes, VI, I.

Veut-on d'autres exemples de la singulière capacité de ce vice pour miner les vertus et en créer l'apparence? En voici de monastiques : «La vaine gloire prévient l'arrivée des gens du monde et incite les moines plus légers à aller à la rencontre de ceux qui viennent; elle les inspire de se prosterner à leurs pieds, et, pleine d'orgueil, revêt l'humilité; elle compose leur comportement et leur voix, et fixe l'attention sur les mains des visiteurs, en vue d'en recevoir [quelque chose]; elle les appelle maîtres et protecteurs, et donateurs de la vie après Dieu. Elle incite à l'abstinence ceux qui sont à table, et réprimande sans miséricorde les inférieurs. Ceux qui sont debout à la psalmodie, de négligents elle les rend virils, d'aphones leur donne une belle voix, et de somnolents les rend vigilants; elle flatte celui qui préside au diapason et le supplie qu'il lui accorde la prééminence; elle l'appelle père et maître, jusqu'au départ des étrangers; quand on est honoré, elle nous établit dans l'orgueil, et quand on est méprisé, nous rend médisants.»¹⁹. Ailleurs le saint confesse : «Etant un jour assis dans ma cellule, en état de tiédeur et presque songeant à en sortir, des personnes, venant, me louèrent beaucoup comme étant un homme recueilli; et l'esprit de tiédeur, chassé par la vaine gloire, s'éloigna très vite. Et j'admiraïs comment ce démon à trois pointes s'oppose à tous les esprits.»²⁰

Cette puissance créatrice que possède la vaine gloire éclate aux yeux quand on éloigne ce qui l'occasionne; alors, immédiatement, les vertus apparentes s'évaporent on ne sait comment, comme par miracle : «Il faut chercher pourquoi ceux qui, vivant dans le monde, se consumaient dans les veilles, les jeûnes, les peines, les souffrances, ne poursuivent plus leur ascèse antérieure, bâtarde et fausse, sitôt qu'ils s'écartent des hommes pour venir à la vie solitaire comme à une voie d'épreuve ou à un stade. J'ai vu de nombreuses plantes diverses de vertus, plantées par ceux qui sont dans le monde, et pour ainsi dire arrosées par la

19. St JEAN CLIMAQUE, Echelle, 22 (P.G. LXXXVIII, 952).

20. Id., 27 (P.G. LXXXVIII, 1109).

fange souterraine de la vaine gloire, attisées par le désir de paraître et engraisées du fumier des louanges; mais transplantées en une île déserte, inaccessible aux gens du monde et privée de l'eau puante de la vaine gloire, elles se desséchèrent aussitôt; car les plantes aquatiques n'ont pas coutume de fructifier dans les lieux d'exercice rudes et sans eau.»²¹

Evidemment, le saint n'entend pas par là qu'il est impossible d'être sans vaine gloire dans le monde, mais seulement qu'étant par nature avide de témoins, elle risque beaucoup plus de jouer dans le monde que dans un monastère, et plus chez les cénobites que chez les ermites : On raconte que quelqu'un, vivant dans un village, jeûnait beaucoup, au point qu'on l'appelait 'le jeûneur'. Le Père ZÉNON, en ayant entendu parler, l'envoya chercher. Il vint avec joie; et, ayant prié, ils s'assirent. L'ancien commença à travailler en silence. Le 'jeûneur', n'obtenant pas de parler avec lui, commença à être tourmenté par l'ennui. Et il dit à l'ancien : 'Priez pour moi, Père, car je veux m'en aller'. L'ancien lui dit : 'Pourquoi?' L'autre répondit : 'Parce que mon cœur pour ainsi dire brûle et je ne sais ce qu'il a. Car quand j'étais au village je jeûnais jusqu'au soir, et rien de pareil ne m'est jamais arrivé!' L'ancien lui dit : 'Dans le village tu mangeais par les oreilles; mais désormais va et mange à la neuvième heure;²² et si tu fais quelque chose, fais-le en cachette.' Et ayant commencé à pratiquer cela, il attendait avec tribulation la neuvième heure. Et ceux qui le connaissaient disaient : 'Le jeûneur est devenu démoniaque'. Etant venu, il raconta tout à l'ancien; celui-ci dit : 'Cette voie est selon Dieu'.»²³

Vu donc la prédilection que cette espèce de vaine gloire a pour les vertus, son danger sera d'autant plus grave qu'on aura réalisé de plus grands exploits spirituels. Il est intéressant de noter que dans la tirade globale et concise que St JEAN CLIMAQUE lui consacre, c'est cette propriété funeste qui attire le

21. Id. 2 (P.G. LXXXVIII, 656).

22. C'est-à-dire à quinze heures, heure où les ascètes mangeaient habituellement, après None.

23. Sentences des Pères du désert : ZÉNON.

plus son attention : « La vaine gloire, dans sa nature spécifique, est une interversion de la nature, une perversion des mœurs, une appréhension du blâme; quant à ses propriétés, c'est la dissipation des labeurs, l'anéantissement des sueurs, le complot contre le trésor, le rejeton de l'incrédulité, le prodrome de l'orgueil, le naufrage dans le port, la fourmi dans le grenier; quelque chose de bien menu, mais complotant contre tout labeur et tout fruit. La fourmi attend que le blé mûrisse, et la vaine gloire que la richesse soit amassée : l'une se réjouit de voler, l'autre de dissiper. L'esprit de désespoir se réjouit quand il voit le vice s'accroître; mais l'esprit de vaine gloire quand il voit la vertu s'accroître : en effet, la porte du premier, c'est la multitude des blessures; celle du second, c'est l'abondance des labeurs. » ²⁴

La vaine gloire, tant pour corrompre une grande vertu de l'intérieur que pour la simuler, agit avec une adresse et une ruse infinies. Voici un cas. On sait que la science divine, pour croître chez l'ascète, a besoin d'une très lente maturation au soleil de la solitude, de la contemplation, des souffrances et des humiliations. Et son effet le plus infaillible est qu'elle pousse toujours celui qui la possède à préférer la contemplation à toutes choses; et ce n'est jamais de plein gré qu'un tel homme s'adonne à l'apostolat de la parole, mais pour ainsi dire contraint par la nécessité de sauver ses frères, la volonté divine. Or, celui qui, secrètement et d'une manière inavouable, est tenaillé par la vaine gloire réalise, dès qu'il a acquis vaille que vaille un peu de science à peine capable de l'éclairer lui-même dans les choses les plus élémentaires, le proverbe oriental : « Il flotte sur une demi-coudée d'eau ! » Alors il commence à se croire indispensable au salut des autres et le serpent lui souffle ces paroles : « Quel profit y a-t-il à t'éloigner du commerce des hommes ? N'as-tu pas connu les évêques assignés par Dieu à leur poste, convoquant régulièrement les gens des églises de Dieu, et célébrant continuellement des fêtes spirituelles dont le profit pour les assistants est très grand ? Car là il y a les révélations des énigmes des paraboles, les solutions des enseignements apostoliques,

24. Echelle, 22(P.G. LXXXVIII, 949).

l'exposé des pensées évangéliques, l'audition de la théologie, les rencontres avec les frères spirituels dont la vue, en chair et en os, est si avantageuse à ceux qui sont présents. Mais toi, tu t'es aliéné de tant de biens, en demeurant ici à l'instar des animaux sauvages. Vois en effet, dans ce lieu, le calme immense, la grande misanthropie, la pénurie d'enseignement, l'éloignement des frères, et l'esprit oisif quant au commandement de Dieu.»²⁵ St BASILE prend ici le cas d'un ermite, mais on peut aussi bien imaginer que ces susurrements du serpent s'adressent à un curé de campagne tenté par «l'apostolat» ou l'épiscopat, ou à une dame ignorante qui veut devenir catéchiste, pour «partager», «rayonner», ou à un ignare qui veut devenir «militant» ou «apôtre laïque» ... S'ils cèdent à la tentation, voici ce qui peut leur arriver quant à l'exercice de leur «science» (pour ne pas mentionner les autres vices où ils tomberont infailliblement, et qui sont d'autant plus graves que la responsabilité usurpée est plus grande) :

1. Tantôt ils tombent dans le prurit verbal. Or, St JEAN CLIMAQUE dit : «Le bavardage, c'est le siège de la vaine gloire, par lequel celle-ci a coutume de se manifester et de prendre de grands airs.»²⁶ On a une magnifique lettre de St GRÉGOIRE LE THÉOLOGIEN, cinglante, qui met en relief l'opposition entre le flot verbal stérile, creux, repoussant, et le jus succulent, savoureux de la parole inspirée par une intime et longue fréquentation du Verbe intérieur, pareille à ces nêfles d'Orient qui ont patiemment mûri au soleil ardent et qui n'ont pas besoin de propagande pour attirer des lèvres avides : «Puisque tu me reproches mon silence et ma rusticité, toi qui es accompli et plein d'urbanité, et bien ! je te raconterai une fable qui n'est pas dépourvue d'art, peut-être pourrais-je par là de quelque manière refréner ton bavardage. Les hirondelles se moquaient des cygnes, de ce que ceux-ci ne voulaient pas converser avec les

25. St BASILE, A CHILON, Lettre 42 (P.G. XXXII, 353, 356).

26. Echelle, II (P.G. LXXXVIII, 852).

hommes ni divulguer leur musique, mais plutôt habitaient autour des lieux humides et des rivières, et embrassaient la solitude et chantaient peu, et ce qu'ils chantaient le chantaient pour eux-mêmes, comme s'ils eussent honte de leur musique : 'A nous', disaient-elles, 'appartiennent les villes et les hommes et les demeures, et nous babillons et racontons aux hommes nos histoires : ceci et cela, les choses anciennes et attiques, PANDION, TÉRÉE, la Thrace, l'émigration, l'alliance, la violence, l'incision de la langue, les lettres, et par-dessus tout ITYS, et comment d'hommes nous sommes devenues des oiseaux'. Mais les cygnes, haïssant le bavardage, daignèrent à peine leur répondre; et quand ils eurent daigné : 'Mais ô vous! Quand quelqu'un vient aux endroits déserts, c'est pour nous, pour écouter notre musique, quand nous abandonnons au Zéphyr nos ailes pour exhaler quelque chose de délicieux et d'harmonieux, de telle sorte que, quoique nous ne chantions pas souvent ni beaucoup, cela même constitue notre excellence, à savoir que nous cultivons le chant avec mesure et que nous ne mêlons pas la musique aux bruits. Mais vous, les hommes vous supportent difficilement, bien que vous ayez transféré chez eux votre résidence; et quand vous chantez, ils se détournent, et en toute justice : car même après l'incision de votre langue vous ne pouvez vous taire, mais, vous lamentant sur votre aphonie et votre triste sort, de qui, entre ceux qui possèdent la douceur du chant et la musique, n'êtes-vous pas plus disertes?' 'Comprends ce que je dis', dit PINDARE, et si tu trouves mon aphonie meilleure que ton éloquence tu cesseras de tenir des propos sur notre silence. Autrement je te dirais un proverbe très vrai et très concis : 'C'est quand les geais se seront tus que les cygnes chanteront!'»²⁷

2. Tantôt, pour étaler sa science, on dévoile de la doctrine chrétienne plus que ne peut assimiler la capacité de notre interlocuteur, et ainsi on expose les

27. Au préfet KELEUSIOS, Lettre 114 (P.G. XXXVII, 209, 212).

↓ mystères à la profanation et au blasphème. L'interdiction du Christ est formelle : « Ne donnez pas ce qui est saint aux chiens, et ne jetez pas vos perles devant les cochons, de crainte qu'ils ne les foulent aux pieds et, se tournant, ne vous déchirent. »²⁸ Selon ORIGÈNE, « Il appelle 'chiens' ceux qui, à cause de leur impudence, sont très portés à la violence, aboient en outrageant et sont prêts à caresser à cause de leur ventre, et, par effronterie, ne rougissent point; 'cochons', ceux qui sont insatiables, impurs, vautrés dans la fange et se nourrissent d'excréments. »²⁹ Jettent les perles aux chiens et aux cochons, les missionnaires qui transforment les bibles en tracts; ceux qui raffinent sur le mystère de la Trinité devant des gens tellement grossiers, rampants et charnels que leur esprit est incapable de la moindre étincelle spirituelle et qu'ils rétorquent aussitôt : « Mais est-ce que Dieu se marie?; » ceux qui se confient, sur leurs luttes intimes pour sauvegarder la virginité, à des porcs incapables même de se contenter de leur propre femme, ou qui dissertent devant ces mêmes porcs de la sublimité de la virginité, si bien que dans le premier cas ceux-ci déduisent que les vierges sont toujours mal dans leur peau, vivant « contre nature »; et, dans le deuxième cas, que l'Évangile, en louant la chasteté et la virginité, est « contre nature » et impossible à pratiquer, et, par conséquent, que leur interlocuteur est un hypocrite.

▲ Est-ce à dire qu'il faut mettre la lumière sous le boisseau, et ne parler que de syndicalisme, syndics, syndicats et syndiqués? ne prêcher que des sermons qui trahissent un atrophie spirituel et mental prenant les autres pour autant d'atrophies spirituels et mentaux? Ce serait déchoir dans l'autre forme de vaine gloire, la plus vulgaire, celle qui consiste à flatter les idées dominantes, et dans la lâcheté. Non! à tous il faut communiquer la doctrine; le tout est de savoir quelle couche de la doctrine communiquer,

28. Mt. 7⁶

29. Fragments des chaînes, Mt. 7⁶



dans quelle mesure. Il est dangereux, ridicule et stérile de louer les bienfaits de la communion fréquente en vue d'y amener quelqu'un qui ne croit pas même en Dieu; de dissenter sur l'«apocatastase» et la procession du Père par le Fils devant quelqu'un qui se jette à corps perdu dans l'avortement et le vol : avant de construire une maison, il faut en jeter les fondements. Je dis «dangereux», «car ils deviennent plus téméraires après avoir appris. En effet, une fois révélées, [ces choses] paraissent augustes à ceux qui ont de bons sentiments et de l'intelligence; à ceux qui sont insensibles, [elles le paraissent] plutôt quand elles en sont ignorées. Puisque donc par leurs dispositions ils ne peuvent pas les percevoir, qu'elles soient enveloppées, dit-Il, ne fût-ce que pour qu'ils éprouvent de la révérence par ignorance. Car le cochon ne sait ce qu'est une perle. Donc, puisqu'il ne le sait pas, qu'il ne la voie pas non plus, afin de pas fouler aux pieds ce qu'il ne connaît pas ... Et Il dit d'une manière belle : 'Et, se tournant, ne vous déchirent'. Ils simulent en effet la modération, pour apprendre; ensuite, quand ils ont appris, devenus tout autres, ils raillent ... C'est pourquoi PAUL disait à TIMOTHÉE : 'Toi aussi, garde-toi de lui, car il s'est beaucoup opposé à nos paroles.' ³⁰ Et encore ailleurs : 'Et détourne-toi de ceux-là.' ³¹ Et : 'L'homme hérétique, congédie-le après un premier et un second avertissement'. » ³²

L'équilibre entre la nécessité d'évangéliser, d'enseigner la doctrine, et celle de la cacher aux yeux profanes, est admirablement souligné dans ce texte de St GRÉGOIRE LE THÉOLOGIEN : «Quelle sagesse doit-on enseigner, et dans quelle mesure? Ce qui nous est accessible, et dans la mesure où la disposition et la capacité de l'auditeur s'élèvent, afin que ceux qui nous écoutent ne soient pas abîmés dans leur capacité originale, engloutis pour ainsi dire et appesantis par la densité des paroles; de même que les sons ou les nourritures excessifs endommagent l'ouïe ou le corps ... Et je ne suis pas en train de

30. II Tim. 4¹⁵

31. Id. 3⁵

32. Tit. 3¹⁰ — CHRYSOSTOME, Hom. 23 sur Mt. (P.G. LVII, 311).

dire qu'il ne faut jamais se souvenir de Dieu : qu'ils ne s'acharnent pas contre nous, ceux qui inclinent au mal et à la précipitation en tout ! En effet, il faut se souvenir de Dieu plus qu'on ne respire, et si on peut ainsi s'exprimer, ne pas faire autre chose. Car, moi aussi, je suis de ceux qui louent la parole qui prescrit d'y méditer jour et nuit, et de narrer, le soir et le matin et à midi, et de bénir, le Seigneur en tout temps ; et, s'il faut citer MOÏSE,³³ 'L'imprimer dans notre mémoire' en vue de la pureté, 'qu'on soit au lit, debout, en voyage', ou quoi qu'on fasse. Par conséquent, je n'interdis point de se souvenir de Lui sans interruption, mais d'en dissenter, j'interdis comme impie non la théologie mais l'inopportunité, non l'enseignement mais la démesure. Prendre du miel jusqu'à la plénitude et la satiété, ne fait-il pas vomir, bien que ce soit du miel ? 'Il y a un temps pour toute chose',³⁴ me semble-t-il comme à SALOMON, et le bien n'est plus bien quand il n'est pas bien fait, de même qu'une fleur est tout à fait hors de saison en hiver, et la parure virile [est inconvenante] aux femmes, comme la parure féminine aux hommes, et la géométrie au deuil, et les pleurs à la beuverie ... Proférons les choses mystiques mystiquement et les choses saintes saintement, et ne jetons pas aux oreilles souillées ce qu'il ne faut divulguer.»³⁵

Si en principe il est plus ou moins facile de savoir quelle oreille est souillée et indigne, il semble plus difficile de discerner, chez ceux qui ne sont ni des «chiens» ni des «cochons», leur exacte capacité d'assimilation. Mais c'est une chose qu'il faut absolument savoir, si on ne veut faire des gaffes. Le Christ a gradué la dose de révélation à ses disciples : «J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez le porter à présent. Quant l'Esprit de vérité, Lui, viendra, Il vous guidera jusqu'à la vérité entière.»³⁶ Et St PAUL éprouve une hésitation au

33. Dt. 6⁶⁻⁷

34. Ecclésiaste, 3¹.

35. 1^{er} Disc. Théol. Disc. 27 (P.G. XXXVI, 16-17).

36. Jn. 16¹²⁻¹³

moment où il va parler aux Hébreux de MELCHISÉDECH : « Sur ce sujet nous avons bien des choses à dire, difficiles à expliquer, car vous êtes devenus lents dans votre ouïe. Et en effet, alors qu'avec le temps vous auriez dû être des maîtres, vous avez de nouveau besoin qu'on vous enseigne quels sont les éléments des fondements des oracles de Dieu, et vous en êtes venus à avoir besoin de lait, non de nourriture solide. En effet, celui qui se nourrit de lait n'a pas l'expérience de la parole de justice, car c'est un tout petit enfant; mais la nourriture solide est le propre des parfaits, ceux dont les sens sont habituellement exercés au discernement du bien et du mal. C'est pourquoi, laissant de côté la parole des fondements du Christ, portons-nous vers la perfection, ne jetant pas de nouveau le fondement [que sont] le repentir des œuvres mortes, la foi en Dieu, l'instruction sur les baptêmes, l'imposition des mains, la résurrection des morts et le jugement éternel. »³⁷ La distinction entre « lait » et « nourriture solide » se retrouve chez lui : « Et moi, frères, je ne pouvais pas vous parler comme à des spirituels, mais comme à des charnels, comme à de tout petits enfants dans le Christ. C'est du lait que je vous ai donné à boire, non de la nourriture solide, car vous en étiez encore incapables. »³⁸

Il peut aussi arriver qu'on dévoile des mystères inassimilables à quelqu'un, non par vaine gloire, mais par défaut de psychologie, surestimant la puissance intellectuelle et spirituelle de l'interlocuteur. Pour ne pas tomber dans ce travers, fréquent chez les gens qui s'adonnent davantage aux spéculations abstraites qu'à l'observation du réel, ayons les yeux fixés sur les procédés du Christ. Avec la femme samaritaine par exemple, Il commença par tâter le terrain, en lui parlant des choses les plus grossières (de l'eau ordinaire). Et ce n'est que quand Il eut constaté qu'elle répondait à la grâce qu'Il s'éleva, lentement, aux choses les plus sublimes. Ce n'est pas qu'Il eût besoin de tâter le terrain, car, étant Dieu, Il connaissait à fond les dispositions de la femme; Il voulait uniquement nous indiquer la voie à suivre.

37. Hébr. 5¹¹ – 6²

38. I Cor. 3¹⁻²

Il faut admirer aussi chez les Pères théologiens l'absence totale de vaine gloire. Prenons par exemple St JEAN CHRYSOSTOME. Il descend tellement au niveau de son auditoire qu'il donne souvent la trompeuse impression d'être incapable des hautes spéculations. D'où la piètre estime dont il jouit généralement chez les sots : « C'est un moraliste, ce n'est pas un théologien ! » : voilà la perle qu'on entend souvent de leur bouche. Qu'il fût capable des contemplations les plus sublimes, les homélies sur « L'Incompréhensibilité de Dieu » et d'innombrables autres textes le prouvent à l'abondance. Mais surtout, pour qui a des yeux, l'application constante qu'il fait, à chaque ligne, de la sagesse, c'est-à-dire de la connaissance réelle du premier Principe de toutes choses, aux réalités les plus humbles de la vie (ce qui est l'essence même de l'Incarnation et de l'esprit évangélique), montre constamment en filigrane la théologie la plus céleste. Mépriser CHRYSOSTOME et aimer GRÉGOIRE DE NYSSE, ORIGÈNE ou St MAXIME, chose actuellement fréquente dans certains milieux, c'est une contradiction dans les termes ; c'est donner la preuve irréfutable qu'on n'aime point ces derniers, qu'on est totalement obtus à leur beauté et à leur valeur réelles, et que l'on a tout au plus pour eux un engouement dérisoire ou même dangereux, selon qu'il a pour objet les qualités tout à fait accessoires ou une interprétation tendancieuse et fautive de leur pensée.

3. Tantôt enfin, comme l'oiseau qui déploie ses plumes, on se pavane en faisant miroiter avec fatuité sa science profane aux yeux ébahis des sots, tout en ne ressentant qu'un secret mépris pour la parole divine qu'on ignore plus ou moins et dont on rougit. Il est évident que nous ne visons pas la science profane en elle-même, mais la préférence qui lui est accordée sur l'Écriture. St JÉRÔME, dans un songe célèbre, se voit à cause de cela traîné au tribunal du souverain juge : « On me demande ma condition : 'Je suis chrétien', répondis-je. Mais Celui qui siégeait : 'Tu mens', dit-Il ; 'tu es cicéronien, non chrétien ; où est ton trésor, là est aussi ton cœur' »³⁹

39. A EUSTOCHIUM, Lettre 22 (P.L. XXII, 416).

A la question : « Comment la vaine gloire est-elle la mère de l'orgueil ? » St JEAN CLIMAQUE répond : « Les louanges exaltent et gonflent ; quand l'âme a été exaltée, l'orgueil s'empare d'elle, l'élève jusqu'aux cieux et la précipite jusqu'aux abîmes. »⁴⁰ Aussi s'il y a des louanges justifiées et parfois même nécessaires (par exemple, pour remonter quelqu'un qui est trop sévère à l'égard de lui-même et qui à cause de cela risque de sombrer dans le désespoir et la mélancolie), par contre les louanges injustifiées, ou flatterie, sont une des armes les plus funestes.

On vient de lire le mot : « gonflent ». Et en effet l'orgueil, essentiellement, est une tumeur. Or, aucun homme sain d'esprit ne se laisse illusionner par la masse avantageuse d'une tumeur : « Car le volume des corps enflés n'est ni sain ni profitable, mais maladif, nuisible, principe de péril et cause de destruction : tel est l'orgueil pour l'âme. »⁴¹

Cette enflure peut revêtir diverses formes, mais sous-jacente à elles il y a une surestimation de sa puissance propre ou « moi ». Surestimation qui peut être d'ordre métaphysique, comme celle de LUCIFER : « Je monterai au-dessus des nuages et je serai semblable au Très-Haut » ;⁴² celle d'ADAM et d'EVE : « Et le serpent dit à la femme : 'Vous ne mourrez pas de mort ; car Dieu savait que le jour où vous mangeriez de l'arbre vos yeux s'ouvriraient et vous seriez comme des dieux, connaissant le bien et le mal' » ;⁴³ celle de l'Antéchrist se substituant au Christ. Dans tous ces cas, il y a la prétention de s'élever à la nature divine, avec cette nuance que, LUCIFER, ADAM et EVE, ayant fait l'expérience de Dieu, ne pouvaient faire abstraction de Lui ; ils ne prétendaient que L'égaliser, et par la prétention de partager la divinité avec Lui, Le diminuaient forcément ; tandis que l'Antéchrist, qui n'aura pas eu l'expérience de Dieu, poussera la folie jusqu'à vouloir se substituer à Lui.

40. Echelle, 22 (P.G. LXXXVIII, 953, 956).

41. St BASILE, Hom. sur l'Humilité (P.G. XXXI, 525).

42. Is. 14¹⁴

43. Gen. 3⁴⁻⁵

Plus prosaïque est l'enflure de ceux qui prétendent supprimer Dieu et, sans aller jusqu'à se substituer à Lui, exultent en leur propre puissance, comme s'ils étaient le principe de leur existence et persévérance dans l'être : ainsi GAGARINE, après avoir exploré l'espace, proclame, et l'U.R.S.S. à sa suite, avec une sottise pleine de fatuité : « Je n'y ai pas trouvé Dieu ! » ; ainsi ceux qui ne croient point aux mystères pour la raison qu'ils n'adhèrent qu'à ce qui peut être « contenu » par leur raison, comme si un bol (qu'est-ce en effet la raison par rapport à Dieu ?) pouvait contenir l'océan !

Cependant il ne faut pas tomber dans l'erreur de ceux qui mesurent l'orgueil de quelqu'un à ses jugements *explicites* sur Dieu et sur le dogme. De même qu'un homme peut être inférieur à ses assentiments explicites, il peut aussi être supérieur à ses négations explicites. En effet, soit qu'il ait eu un héritage particulièrement ingrat et ait été immergé dès son enfance dans un milieu où la confusion infinie de la pensée rend la lucidité particulièrement difficile, soit à cause d'incapacité intellectuelle, soit à cause de la grande difficulté de se connaître, de connaître ses propres croyances, soit par une phobie inconsciemment dirigée contre les déformations des notions de « Dieu », de « catholicisme », d'« Eglise », etc. plutôt que contre Dieu Lui-même, le catholicisme, l'Eglise, soit pour d'autres motifs, un homme peut valoir mieux que ses négations explicites. Il est certain, par exemple, que ceux qui, sans nier Dieu ni L'affirmer, Le cherchent humblement et en gémissant, et sont littéralement tourmentés par l'idée de Dieu, sont plus agréables aux yeux de Celui qui, seul, sonde le cœur et les reins, que ceux qui affirment Dieu d'une manière toute notionnelle et dont la vie est celle de salauds ; ou même que ceux qui, sous prétexte que la foi est une certitude, s'y installent confortablement et n'éprouvent jamais aucune inquiétude de Dieu, camouflant ainsi leur indifférence foncière à l'égard du divin et oubliant que, plus la foi est une certitude, plus elle nous pousse à la possession d'un Dieu dont l'infinité ne permet pas le repos et l'auto-satisfaction béate,

oubliant que la foi sans amour n'est point véritable : or, un des caractères les plus incontestables de l'amour, ici-bas, c'est l'anxiété, anxiété alternant avec la sérénité joyeuse, selon que Dieu se cache dans la nuit des sens et de l'esprit ou se manifeste dans la vision de la joyeuse lumière : « Tu ne Me chercherais pas si tu ne M'avais trouvé »⁴⁴ est aussi vrai de ceux qui ont la foi, dans leurs luttes quotidiennes pour posséder Dieu, que de ceux qui ne croient pas encore, mais Le cherchent réellement : « Dieu, vérité éternelle du mystère, Tu es le seul qui ne puisses jamais être cherché en vain, et qui puisses être cherché quand Tu as été trouvé; personne n'est en état de Te chercher s'il ne T'a d'abord trouvé : Tu désires donc être trouvé pour être cherché, et être cherché pour être trouvé; Tu peux à la vérité être cherché et trouvé, Tu ne peux toutefois être devancé, ni être cherché quand Tu n'as pas été trouvé, ni trouvé quand Tu n'as pas été cherché. »⁴⁵

Ce que je dis là de la supériorité incontestable de l'incroyant qui cherche sur le « croyant » qui ne cherche pas ou, pire, dont la vie contredit la croyance, plusieurs choses le démontrent dans l'Evangile : « Que vous en semble-t-il ? Un homme avait deux fils. Venant au premier, il dit : 'Fils, va travailler aujourd'hui à la vigne.' Celui-ci répondit, disant : 'J'y vais, Seigneur', et n'y alla point. Venant au second, il dit de même. Celui-ci répondit, disant : 'Je ne veux pas', puis, s'étant repenti, y alla. Lequel des deux fit la volonté du père ? Ils dirent : 'Le second'. »⁴⁶ Qu'on pense aussi au « bon Samaritain »⁴⁷, bien plus digne d'éloge, malgré l'hérésie de sa secte, que le « prêtre » et le « lévite » malgré leur orthodoxie ; au lépreux, samaritain,^{47a} revenu remercier le Christ pour sa guérison, alors que les neuf autres, bien que Juifs, ne répondent que par l'ingratitude ; à la veuve de Sarepta et à

44. PASCAL, *Pensées*, 553.

45. St BERNARD.

46 Mt. 21²⁸⁻³¹

47. Luc 10³⁰⁻³⁷

47a. Luc 17¹²⁻¹⁹

NAAMAN le Syrien : « En vérité Je vous le dis, nombreuses étaient les veuves en Israël aux jours d'ELIE, quand le ciel fut fermé pour trois ans et six mois et qu'une grande famine advint sur toute la terre : et à aucune d'entre elles ELIE n'a été envoyé, mais uniquement à une veuve de Sarepta à Sidon. Et nombreux étaient les lépreux en Israël sous le prophète ELISÉE, et nul d'entre eux ne fut purifié, mais uniquement NAAMAN le Syrien »;^{47 b} au centurion romain, dont le Christ dit : « En vérité, Je vous le dis, chez personne en Israël Je n'ai trouvé une si grande foi ! »^{47 c} etc.

— Ceux qui nient Dieu, même en acte, ne le font pas tous forcément par orgueil : il y en a qui le font par désespoir, qui est la tentation diamétralement opposée à l'orgueil. Ainsi SARTRE qui, bien loin d'exulter en sa propre force, se voit « de trop » : « Et moi^{47 d} — veule, alangui, obscène, digérant, ballottant de mornes pensées — moi aussi j'étais de trop^{47 e}. Heureusement je ne le sentais pas, je le comprenais surtout, mais j'étais mal à l'aise, parce que j'avais peur de le sentir (encore à présent j'en ai peur — j'ai peur que ça ne me prenne par le derrière de ma tête et que ça ne me soulève comme une lame de fond). Je rêvais vaguement de me supprimer, pour anéantir au moins une de ces existences superflues. Mais ma mort même eût été de trop. De trop, mon cadavre, mon sang sur ces cailloux, entre ces plantes, au fond de ce jardin souriant. Et la chair rongée eût été de trop dans la terre qui l'eût reçue et mes os, enfin, nettoyés, écorcés, propres et nets comme des dents eussent encore été de trop : j'étais de trop pour l'éternité. »⁴⁸

Mais les formes d'orgueil que nous avons exposées sont trop liées à une certaine négation de Dieu pour ne pas être

47b. Id. 4²⁵⁻²⁷

47c. Mt. 8¹⁰

47d. Souligné par SARTRE.

47e. Id.

48. La Nausée, 163.

facilement reconnaissables. Il en est d'autres plus subtiles, déguisées.

① Commençons par certaines remarques préliminaires, et d'abord voyons les biens naturels, c'est-à-dire ceux qui sont en notre pouvoir de par la nature : par exemple, observer les commandements divins inscrits dans la conscience universelle. Quand nous disons : « en notre pouvoir », ce n'est point au sens absolu, car même la faculté qui nous permet de les observer, à savoir la volonté, nous l'avons reçue de Dieu : « Car qu'est-ce qui te distingue? *Qu'as-tu que tu n'aies reçu?* Et si tu l'as reçu pourquoi te glorifies-tu comme si tu ne l'avais pas reçu? »⁴⁹ « C'est une honte de se vanter d'un honneur étranger; et c'est la dernière folie de se glorifier des dons de Dieu. Toutes les prouesses qui ont eu lieu en toi avant ta naissance, d'elles seules vante-toi; car tout ce que tu as accompli après ta naissance, c'est Dieu qui t'en a fait don, comme de ta naissance. »⁵⁰ Ensuite, non seulement l'existence, mais la persévérance, de tout ce que nous possédons, dans l'existence, est suspendue à chaque instant à Lui : « Tu détournes ta face et ils sont ébranlés, Tu leur retires le souffle et ils disparaissent et à leur poussière retournent. Tu envoies ton souffle et ils sont créés, et Tu renouvelles la face de la terre. »⁵¹ Prétendre donc observer les commandements de la loi naturelle en se passant de Dieu, en croyant en Lui théoriquement, notionnellement, mais sans éprouver le besoin de faire appel à son aide, c'est de l'orgueil. Il est réconfortant de voir chez HOMÈRE, ESCHYLE, PLATON, chez presque tous les anciens, le besoin de Dieu dans la vie quotidienne et la reconnaissance pour ses dons : « Les dons qui nous viennent d'eux »⁵² sont en effet manifestes aux yeux de tout homme; car

49. I Cor. 4⁷

50. St JEAN CLIMAQUE, Echelle, 23 (P.G. LXXXVIII, 968).

51. Ps. 103²⁹⁻³⁰

52. Les dieux — entendez, dans la pensée de PLATON, « Dieu ».

rien de bon n'existe pour nous qu'ils ne nous aient donné!»⁵³

2 Ensuite il y a les dons surnaturels, c'est-à-dire ceux qui ne sont en aucune manière en notre pouvoir, ni au pouvoir d'aucune créature, et dépassent radicalement tout ce qui est créé, de sorte qu'on ne peut même, par nous-mêmes, en soupçonner l'existence. Comme le dit PASCAL dans son style admirable : «*La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle* Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé. De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée : cela est impossible, et d'un autre ordre. De tous les corps et les esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité, cela est impossible, et d'un autre ordre, surnaturel.»⁵⁴ Il ne faut donc pas confondre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel (qui est de nature divine) : «Surnaturaliser la nature ou naturaliser le surnaturel, c'est impliquer que Dieu n'est pas ce qu'Il est, puisqu'on le traite comme une chose qui se juxtapose ou se mélange à d'autres choses; on le prend pour une *Nature*,⁵⁵ pour une essence, physiquement communicable; on méconnaît donc l'intimité, l'inviolabilité, l'incommensurabilité de son Etre, en supposant comme possible 'de plano' ⁵⁶ l'immanence substantielle du transcendant ... : insinuer, si peu que ce soit, que la vocation surnaturelle peut être donnée ou reçue 'ut natura',⁵⁷ passivement, par manière de spontanéité, comme un influx physique, c'est pis qu'affirmer un cercle carré.»⁵⁸

53. Eutyphron, 14e-15a.

54. Pensées, 793.

55. Souligné par BLONDEL.

56. Sans difficulté, de plain-pied.

57. A l'instar de nature.

58. BLONDEL, Le jansénisme et l'antijansénisme de PASCAL.

Or, pour mettre les points sur les «i» au sujet d'un auteur dont le seul nom fait pâmer d'extase tant de «catholiques» (et moi, qui écris ces lignes, je vais leur paraître un odieux calomniateur), qu'a fait TEILHARD DE CHARDIN dans ses ouvrages sinon naturaliser le surnaturel? Citons encore BLONDEL, très perspicace, qui dès 1919 a pénétré dans cette âme : «Le danger, plus grave encore, qui est à redouter ici, c'est de supposer, sans même le remarquer, que l'ordre naturel a une stabilité divine en tant qu'ordre naturel, que le Christ joue physiquement le rôle que le Panthéisme ou le Monisme attribuent au Dieu vague et diffus dont ils se contentent. Il y a là un fond de naturisme, d'hylozoïsme, ou à vrai dire d'Hylothéisme dont l'étrangeté apparaîtra par la formule même qui en décèle l'aboutissement logique : il faudrait admettre que le Christ pût être incarné pour autre chose que la surnaturalisation, et que le monde, même physiquement, fût divinisé, sans être surnaturalisé : comme si Dieu d'une part était principalement un démiurge, et comme si, d'autre part, Dieu étant ce qu'il est, il pouvait réellement, physiquement, se faire participer, en restant 'dans le rang', sans cette surnaturalisation qui implique nécessairement le 'denuo nasci' ⁵⁹ de la vie spirituelle et de la grâce avec tout ce qu'elle comporte de transformations morales, ascétiques et mystiques. — Un surnaturalisme purement physique est un non-sens». ⁶⁰ «Je n'ai jamais pu me résigner à cette conception-là, ni croire que la phylogénie ne fût pas à surnaturaliser comme l'ontogénie de chaque chrétien ... Autant je répugne au Jansénisme, autant je trouve l'Humanisme dévot, le Scientisme chrétien décevant. Il est également important de ne pas surnaturaliser le naturel et de ne pas naturaliser le surnaturel, fût-ce par la manière de l'affirmer et d'en user.» ⁶¹

D'autres, tout en admettant théoriquement le surnaturel, n'en ont guère fait l'expérience et — c'est là où le comique entre en force — prétendent, au nom d'une science purement

59. Naître à nouveau.

60. 1^{er} Mémoire, Lettre au P. VALENSIN.

61. 2^e Mémoire, Lettre au P. VALENSIN.

conceptuelle, s'ériger en juges de ceux qui ont fait l'expérience surnaturelle, c'est-à-dire de ceux chez qui la pensée conceptuelle, qui ne connaît les choses que du dehors, et la pensée intuitive, de beaucoup supérieure puisqu'elle les connaît du dedans, toutes deux harmonieusement fondues, sont saisies par l'Esprit divin et, dans un silence total de leurs facultés, sont élevées au-dessus d'elles-mêmes pour subir l'empreinte divine qui dépasse toute nature et toute intelligence. Prenons le mystère de la sainte Trinité : il est bien certain que St PAUL savait de science *réelle*, concrète, ce qu'est la Trinité une, et qu'il subissait constamment dans son esprit l'action du Père, du Fils et du Saint-Esprit, bien qu'on ne voie chez lui aucun raffinement philosophique sur les notions d'«hypostase», de «substance», de «personne», etc. Toute révélation finissant avec les Apôtres, l'élaboration dogmatique de ce mystère qui a eu lieu dans l'Eglise est certes nécessaire pour le définir philosophiquement et mettre fin aux perfidies hérétiques, mais n'ajoute strictement rien à la science réelle (la seule qui compte du point de vue de l'Absolu) de St PAUL ou de St JEAN. Maintenant, qu'un «théologien» dont la tête est farcie de notions logiques, distinctions, divisions et subdivisions, quiddités, eccésités et universaux, et n'est farcie que de cela, de cette science sans expérience dont St PAUL dit qu'elle «enfle»⁶², lise St PAUL ou St JEAN, quelle secrète supériorité, invouable, ne sentira-t-il pas en lui-même ! Bien sûr, il se gardera de dire qu'il en sait plus qu'eux sur le mystère, il est trop malin pour aller dire cela. Il vous dira que le dogme s'est beaucoup développé depuis, et que «nous, nous avons eu le bonheur de profiter de l'apport doctrinal de l'Eglise pendant des siècles, de tout ce que les Apôtres ne savaient pas.»

Ou imaginons le vénérable aréopage qui a jugé JEANNE D'ARC. Je suppose que les soixante membres (ou quel qu'ait été leur nombre) de cet aréopage n'étaient pas tous infâmes, qu'il y avait deux ou trois qui sentaient de la «bienveillance» pour elle

62. I Cor. 8¹

et voulaient « sincèrement » la sauver. Voici qu'on lui pose des questions piégées, dignes de ces infâmes, du genre de celle-ci : « Etes-vous sûre d'être en état de grâce ? » (si elle répond « non », elle démontrera que sa mission n'est pas divine ; et si elle répond « oui », on pourra l'accuser d'être *métaphysiquement* certaine de son état de grâce ou de son salut). Les deux ou trois personnages se sentent alors consternés, tant la défaite de la « paysanne » leur paraît certaine ; et leur attitude oscille durant la séance entre la consternation et une condescendance bienveillante ponctuée de petits signes, de clins d'œil d'encouragement parternaliste mais très discrets (car, avant tout, il ne faut pas se compromettre !). Et tout à coup ils relèvent la tête avec étonnement quand JEANNE lance de ces réponses dont elle a le secret : « Si j'y suis, que Dieu m'y maintienne, et si je n'y suis pas, qu'Il m'y mette ! » — « Elle n'est pas bête, cette petite ! » se diront-ils.

Admironons aussi (car c'est un spectacle qu'il ne faut pas rater) les exégètes modernes, ou les commentateurs modernes des Pères (à la manière de l'édition « Sources chrétiennes », par exemple), qui sont doués d'« esprit critique », qui « prennent du recul » quand ils lisent l'Évangile, et qui « gardent la tête froide », car « lire une chose avec amour, avec passion, avec délices, est le plus sûr moyen de se tromper et de ne plus être objectif » ; car, voyez-vous, il faut rester « objectif ». On dirait des juges qui eussent pu être sévères, mais ils ont choisi la bienveillance : « Ce pauvre MOÏSE, si vraiment il a existé, était plus ignorant qu'un enfant en comogonie. Si seulement il avait vécu au temps d'EINSTEIN ! Mais quand même, pour une populace de nomades, il n'est pas bête du tout » (ici, hochement de tête bienveillant). « Et PAUL ! Si seulement il avait un peu moins été à l'école d'exégèse rabbinique ! Mais que voulez-vous ? personne n'est parfait. C'est vrai que ses arguments exégétiques sont totalement irrationnels et ne convainquent personne aujourd'hui ... mais enfin, quel as il était par rapport à l'ignorance des premiers chrétiens ! »

Une forme d'orgueil qui n'est pas des moindres consiste à imposer sa propre culture, sa propre mentalité, sa propre théologie, son propre rite, aux autres. C'est un dogme de foi que le Christ, pourtant, a assumé *toute* la nature humaine (sauf le péché) sans distinction entre Grec ou Chinois, Juif ou Romain. En conséquence, on doit pouvoir atteindre le sommet de la sainteté à partir de n'importe quelle mentalité, du moment que cette mentalité est prise dans son intégrité morale, sans les vices inhérents. L'Eglise a bien compris cela, puisque dès l'origine les rites les plus différents se sont développés côte à côte, il y avait l'Eglise, mais il y avait aussi les Eglises, chacune avec sa physionomie particulière, son droit canon particulier, sa vision théologique propre, etc. La musique byzantine n'est pas la musique grégorienne ni celle de BACH ou de HAENDEL, et la statuaire romane n'est pas les mosaïques byzantines, et la vision théologique de St EPHREM n'est pas celle de St BONAVENTURE. Pendant dix siècles, les plus extrêmes différences de mentalité n'ont pas empêché l'Eglise d'être une, dans sa foi et dans sa juridiction. Bien au contraire, cette diversité était l'argument le plus fort en faveur de sa richesse, de sa vitalité, de sa puissance de rayonnement, de son « catholicisme » vécu. Et voici qu'un tournant a lieu. Pendant quelques siècles, (et cette mentalité n'a guère disparu, elle se fait uniquement moins sentir parce que très peu croient encore à la nécessité d'évangéliser), des missionnaires ne croyaient bien évangéliser qu'en déracinant brutalement la culture indigène et en y substituant leur propre culture, comme si elle eût été la clef unique du salut — disons le mot, ils « latinisaient ». Imaginez un pauvre Noir, ou un Chinois, subitement désapproprié de tout ce qui fait son fonds propre, et devenu CICÉRON, en quelques semaines, parfois en une journée ! Qu'un Chinois particulièrement intelligent, et à l'étroit dans sa propre culture, s'acharne pendant des dizaines d'années à *assimiler* la culture et l'esprit latins, et qu'il y réussisse, encore que cela soit très rare, je veux bien, car les cultures ne sont pas faites pour coexister hermétiquement séparées, mais pour s'interpénétrer et s'enrichir mutuellement ; et c'est même ainsi

que de nouvelles cultures naissent. Mais qu'on étale sur un indigène un vernis de culture européenne n'aboutit qu'à fabriquer des snobs, des bâtards depersonnalisés, incapables d'être chrétiens puisqu'ils ne sont pas hommes, d'abord. Aussi les véritables missionnaires ont-ils suivi le sens inverse. Récemment, le Père DE FOUCAULD, tout en préconisant l'institution de tels ou tels éléments de la civilisation européenne là où la situation indigène offrait une table rase, fortifiait par contre les éléments positifs existant dans une civilisation indigène, touareg en l'occurrence.

Voici une autre illustration de cette forme d'orgueil. St THOMAS D'AQUIN a certainement été loin de soupçonner, et pas seulement par humilité, que dans certains milieux on le préférerait un jour aux plus grands Pères : en effet, à certaines époques du Moyen Age, et dans le mouvement néo-thomiste, beaucoup se représentaient St THOMAS comme la forteresse de la foi par excellence, inexpugnable, et à l'édification de laquelle chaque Père a apporté sa petite pierre; ou comme le soleil autour duquel gravitent les planètes et leurs satellites (les planètes étant les autres scolastiques, et les satellites, bien évidemment, les Pères). Si quelqu'un est assez effronté pour vouloir me démentir sur ce point, je n'aurai pas de peine à le faire taire : les manuscrits et les livres ne mentent pas; et même aujourd'hui on trouve des spécimens vivants de cette conception. Or quelle est la valeur réelle de St Thomas? Nous avons, au cours de cet ouvrage, assez parlé de «théologie» pour savoir qu'un théologien est, par définition, celui qui connaît *par expérience*, contemple, les mystères divins, et sait exprimer sa contemplation. Cette science de l'expression peut être toute en images, et ne comporter aucun terme philosophique. Le théologien par excellence, St JEAN L'ÉVANGÉLISTE, n'emploie que les termes les plus connus de tout le monde : à peine le terme «Λόγος» peut être dit philosophique. Cela soit bien

rappelé pour rétablir la véritable notion, défigurée à travers les siècles de multiples manières, du mot « théologien. ». Ceci dit, le critère interne de la valeur d'un théologien, c'est sa capacité *et d'illuminer l'intelligence et d'échauffer le cœur*, sa capacité de faire connaître et de faire aimer Dieu. Or, il suffit de très peu de pratique de St THOMAS et des grands Pères pour se rendre compte de la grande infériorité de St THOMAS à leur égard. Concernant le fait d'échauffer le cœur, même mes adversaires me concèdent cette très grande infériorité. Mais je vais insister sur l'illumination de l'intelligence, car ces mêmes adversaires abandonnent facilement aux Pères et aux grands mystiques tels JEAN DE LA CROIX la supériorité dans ce qu'ils appellent dédaigneusement le domaine du « sentiment », pourvu que, derrière St THOMAS, ils monopolisent, eux, la supériorité dans l'intelligence. Or, ce qu'ils appellent, eux, « intelligence », n'est pas la part assez modérée d'intuition qui fait la valeur réelle de St THOMAS, mais le formidable appareil logique dont il a abusé, disséquant en tuant. C'est pourquoi il est statique et rigide. C'est pourquoi, malgré toutes ses distinctions et subdivisions, il donne une impression infiniment moins lumineuse en cinq cents pages sur Dieu que n'en donne St GRÉGOIRE LE THÉOLOGIEN, ou DENYS L'ARÉOPAGITE, en trois pages. Parlant de St AUGUSTIN, qu'il oppose sur ce plan à St THOMAS, BLONDEL écrit très pertinemment : « Aussi ne devons-nous pas chercher en lui des traités didactiques où une logique abstraite disséquait, en les tuant pour ainsi dire, les démarches et les organes de cette vie qui va constamment 'ab inferioribus per interiora ad superiora et summa'⁶³. Ce qu'il montre constamment c'est l'unité dynamique,

63. Des choses inférieures et extérieures, par les choses intérieures, vers les choses supérieures et suprêmes.

c'est l'agilité merveilleuse d'une pensée qui, en toute occasion, est capable de réunir, les extrêmes et de décider du sort éternel d'une âme. Dès lors partout dans son œuvre nous trouvons des formules évocatrices qui, en des raccourcis merveilleux, décrivent et suscitent ce travail de l'âme, cette génération de la vie divine en nous, cette présence des conflits les plus dramatiques et des apaisements les plus délicieux de l'âme assaillie par des appels contraires.»⁶⁴ Quant à la morale de St THOMAS, nous l'avons vu, elle ne peut même être appelée une «théologie», car elle est presque exclusivement rationnelle. Sa philosophie n'est que le reflet, bien pâle et abstrait, de celle d'ARISTOTE. Son apologétique enfin est très inférieure à celle de PASCAL par exemple, car elle est toute plaquée et extrinsèque à l'homme, elle ne s'enracine en aucune manière dans son besoin d'expansion, seule condition de toute apologétique efficace. — Si maintenant on veut arguer des critères externes, les témoignages des conciles de tous genres, des liturgies et des saints en faveur de chaque grand Père sont bien plus nombreux, autorisés et enthousiastes qu'en faveur de St THOMAS.

On ne se lassera pas d'illustrer l'orgueil sous l'aspect précis de «présomption.» Voici une jeune personne qui a entendu l'Écriture et les saints proclamer l'excellence de la virginité et sa supériorité incontestable sur le mariage. Mais elle néglige de considérer la vérité importante qui dit que, dans les voies qui mènent à Dieu, ce qui est le plus héroïque *en soi* n'est pas forcément le meilleur *pour moi*, car il se peut que je ne dispose pas des forces requises pour soutenir une telle héroïcité avec toutes ses exigences. Sans mesurer donc ses propres forces; sans méditer les paroles : «Qui d'entre vous, voulant édifier une tour, ne commence par s'asseoir pour calculer la dépense, s'il a de quoi l'achever; afin qu'il ne lui arrive pas qu'après avoir déposé les fondations, ne pouvant achever, tous ceux qui le voient commencent à se moquer de lui, disant : 'Cet homme a commencé à bâtir et n'a pu achever'? Ou quel roi, allant faire la

64. Lettre à WEHRLÉ, juin 1928.

guerre contre un autre roi, ne commencera par s'asseoir pour délibérer s'il est capable avec dix mille d'aller à la rencontre de celui qui marche contre lui avec vingt mille?»⁶⁵; sans réfléchir sur la signification très éloquente des gants que met St PAUL, tout le long du ch. 7 de la 1^{re} Epître aux Corinthiens, pour conseiller la virginité; je dis, sans pondération elle se rue à la virginité comme un rhinocéros. Au bout de quelques mois ou quelques années, elle se trouve placée devant la pénible alternative, ou bien de s'adonner à une double vie, ou bien à force de refoulement, de sombrer dans la hargne, la haine, l'égoïsme, l'humeur acariâtre, la tristesse, les névroses ... Le tout pour avoir présumé de ses forces. Comme le dit St JEAN CLIMAQUE : «Il y a des âmes viriles qui s'appliquent par l'amour et l'humilité du cœur, à l'ascèse que les dépasse; et il y a des cœurs orgueilleux qui essaient d'accomplir les mêmes choses. Car le dessein de nos ennemis souvent est de nous suggérer les choses qui surpassent notre puissance, afin que, sombrant dans le découragement à cause de cela, nous déchoyons même des choses en notre pouvoir, et devenions l'objet de la plus grande dérision pour nos ennemis.»⁶⁶ Les «ennemis», ce sont les démons.

Voici quelqu'un qui, au lieu de se saturer de méditation, attendant patiemment le moment que Dieu choisit pour devenir *passif* (au sens non d'«apathique», mais de : «n'opposant pas de résistance à l'action divine») entre ses mains et être élevé par Lui à la contemplation infuse, brusque au contraire les choses et, par présomption, veut brûler l'étape; c'est-à-dire que, présumant que le moment d'être élevé à cette contemplation-là est arrivé, il cesse avant le temps de méditer, tombant ainsi dans une espèce de vide qu'il prend pour de la haute quiétude, avec tous les dangers que cela comporte. Or, St JEAN DE LA CROIX a minutieusement décrit les trois signes auxquels on reconnaît que le moment est venu de passer de l'activité méditative (qui est nôtre) à la passivité, ou repos des puissances naturelles,

65. Luc. 14²⁸⁻³¹

66. Echelle, 26 (P.G. LXXXVIII, 1060).

nécessaire pour que l'Esprit nous élève à une contemplation plus haute, venant entièrement de Lui. Le premier signe est l'impuissance à méditer. Le second est le manque d'inclination pour d'autres objets (car l'impuissance à méditer peut bien provenir, non d'une saturation de méditation, mais d'une défection de notre esprit vers des appétits inconciliables avec la prière méditative, comme la luxure, le ventre, etc.) « Le troisième signe et le plus certain est si l'âme prend plaisir d'être seule avec attention amoureuse à Dieu, sans considération particulière, en paix intérieure, quiétude et repos, sans acte ni exercice des puissances — savoir est, de la mémoire, de l'entendement et de la volonté — au moins où il y ait du discours (qui est d'aller d'une chose à l'autre), mais seulement qu'elle demeure avec l'attention et connaissance générale amoureuse que nous disons, sans intelligence particulière et sans en comprendre l'objet.»⁶⁷ L'existence de ce signe est nécessaire, parce que les deux premiers peuvent bien exister dans la dépression nerveuse par exemple, ou la mélancolie.

Une autre présomption, c'est de dédaigner les voies humbles, mais peut-être plus convenables pour nous, pour tendre à la voie contemplative, méconnaissant ainsi la diversité du corps mystique du Christ, composé de pieds et de mains aussi bien que de tête et de cœur. Tous ne peuvent pas être tête ou œil, et le pied ou la jambe est aussi nécessaire que la tête. Si MARTHE avait été comme MARIE, qui aurait donné l'hospitalité au Christ? «Si», dit St GRÉGOIRE LE THÉOLOGIEN, «il n'y avait qu'une seule voie de salut, celle de la parole et de la contemplation — de la même manière qu'il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu, père de toutes choses, traversant toutes choses et en toutes choses — et qu'en s'en écartant l'on péchât nécessairement et l'on fût rejeté loin de Dieu et de l'espérance de l'autre vie, il n'y aurait rien de plus dangereux que de conseiller ce que je dis et de s'en laisser

67. La Montée du Mont Carmel, II, 13.

persuader. Mais si, de la même manière que dans les choses humaines il y a une grande diversité de conditions de vie et [grande diversité] de choix, grands ou petits, brillants ou obscurs, il en est ainsi dans les choses divines, et qu'il n'y ait pas qu'une seule chose qui sauve ni qu'une seule voie de vertu, mais plusieurs, et 'de nombreuses demeures'⁶⁸ auprès de Dieu (et la raison de cette expression tant répétée, au moins celle qui est sur toutes les lèvres, c'est qu'il a plusieurs voies menant là-bas, les unes plus dangereuses et plus brillantes, les autres plus humbles et plus sûres) : pourquoi, délaissant celles qui sont plus sûres, nous tournons-nous vers cette voie-là, si hasardeuse et si glissante, et menant je ne sais où ?⁶⁹ Qu'on songe au mépris, actuellement très répandu, surtout chez les marxistes et les « marxisants », pour le travail manuel, si sanctifiant pourtant, si noble malgré toutes les apparences, sanctifié par le Christ durant tant d'années de vie cachée.

Un dernier exemple de présomption : toucher aux choses divines sans passer d'abord par la purification, ou s'arroger des fonctions propres à un ordre qui exige un mandat divin (comme les fidèles qui prononcent avec le prêtre les paroles de la consécration) : « Il n'est pas donné », dit St GRÉGOIRE LE THÉOLOGIEN des premiers, « à tous [de philosopher sur Dieu], mais à ceux qui sont éprouvés et fermement ancrés dans la contemplation, et déjà purifiés selon l'âme et le corps, ou au moins se purifiant. Car, que l'impur touche au pur, c'est peut-être dangereux ; comme pour l'œil malade de toucher au rayon du soleil ».⁷⁰ Et St DENYS L'ARÉOPAGITE vise les deux catégories : « Que personne, qui n'est pas initié, ne vienne pour la vision. Car il n'est pas sans danger de regarder en face, avec des pupilles malades, les rayons qu'émet le soleil, et ce n'est pas inoffensif d'entreprendre les choses qui nous dépassent, s'il est vrai que la

68. Jn. 14²

69. Sur l'Ordre dans les Discussions, Disc. 32 (P.G. XXXVI, 212).

70. 1er Disc. Théol., Disc. 27 (P.G. XXXVI, 13,16).

hiérarchie légale s'est détournée d'OZIAS quand il eut entrepris des choses sacrées, de CORÉ⁷¹, quand il eut entrepris les choses sacrées qui le dépassent, de NADAB et d'ABIOUD⁷² quand ils eurent usé d'une manière impie de leurs fonctions.»⁷³ On se rappellera que le roi OZIAS, très pieux et juste par ailleurs, voulut offrir l'encens sur l'autel et l'encens, et comme les prêtres s'étaient dressés contre cet acte, «OZIAS, qui avait en main l'encensoir, pour encenser, se mit en colère et, tandis qu'il était en colère contre les prêtres, la lèpre apparut sur son front.»⁷⁴

Tout organe qui s'enfle s'enfle forcément aux dépens des organes adjacents; d'où l'autre composante de l'orgueil : le mépris du prochain. «Le démon de l'orgueil comporte une double malice : ou bien il persuade le moine de s'attribuer les bonnes actions et non à Dieu — distributeur des biens et recours dans la réalisation — ; ou, quand le moine ne s'en laisse pas persuader, il lui suggère de mépriser les frères moins parfaits. Celui qui est mû de la sorte ignore que le démon le persuade de renier le secours divin. Car s'il méprise ses frères comme incapables d'accomplir [les bonnes actions], c'est parce qu'il s'imagine les accomplir lui-même par sa propre puissance — ce qui est impossible, le Seigneur disant : 'Sans moi, vous ne pouvez rien faire'.⁷⁵» C'est ainsi que le pharisien de l'Évangile, sans que le publicain lui ait jamais rien fait de mal, le méprise de la manière la plus gratuite : «L'insolence», dit St BASILE, «semble, d'une certaine manière, être le commencement de l'orgueil. En effet, celui qui conspue les autres, qui les considère pour rien, et croit que les uns sont des gueux, d'autres des roturiers, d'autres des gens incultes, est amené peu à peu par cette insolence à se

71. Nb. 16.

72. Lév. 10¹⁻³

73. Hiérarchie Ecclés., 2 (P.G. III, 392).

74. II Chron. 26¹⁹.

75. Jn. 15⁵ — St MAXIME, Centuries sur la Charité, II, 38 (P.G. XC, 996-7).

dangea

prendre pour le seul sage, avisé, noble, riche, puissant, éprouvant le mépris comme commencement de l'orgueil. En effet, s'enorgueillir⁷⁶, c'est entreprendre de se montrer au-dessus⁷⁷ de la multitude.⁷⁸ »

St JEAN CLIMAQUE relève trois degrés dans l'orgueil : « Le commencement de l'orgueil, c'est le point culminant de la vaine gloire; le degré intermédiaire en est le mépris du prochain, l'exhibition impudente de ses propres labeurs, l'éloge de soi en son cœur, la haine de la réprimande; le sommet en est la négation du secours divin, l'enflure de son zèle propre, un caractère démoniaque.⁷⁹ » A propos du second degré, noter le mot « impudente » : il y a, en effet, des cas où le déploiement de ses propres exploits, loin d'être de l'orgueil, devient utile, voire nécessaire; on le verra plus loin. « La haine de la réprimande » : combien on rencontre au confessional des gens qui viennent pour s'excuser et se montrer sous leur meilleur jour plutôt que pour s'accuser, et qui se sentent offensés, tant leur susceptibilité est grande, dès que le prêtre les interroge s'ils ont commis tel ou tel péché : « Pour qui donc me prend-il ? » C'est un signe indiscutable d'orgueil.

Le même saint donne une autre définition du troisième degré : « Si la définition, le principe et le caractère du pire orgueil, c'est de simuler par gloire les vertus que nous n'avons pas ...⁸⁰ » On reconnaît l'hypocrisie sous sa pire forme, plus abominable que celle qui se contente de camoufler ses propres vices, laquelle peut du moins prétexter la crainte du déshonneur. Ainsi les pharisiens et les scribes « mangent les maisons des veuves sous prétexte de prier longtemps »; ils ne se contentent pas de cacher qu'ils « délaissent les choses les plus graves de la loi : la justice, la miséricorde et la foi », mais veulent aussi donner

76. τὸ ὑπερηφανεύεσθαι.

77. τὸ ὑπερφάνεσθαι.

78. Comm. d'Isaïe, II (P.G. XXX, 261).

79. Echelle, 23 (P.G. LXXXVIII, 965).

80. Id., 25 (P.G. LXXXVIII, 997).

l'impression d'une conscience extrêmement scrupuleuse et délicate en «acquittant la dîme de la menthe, du fenouil et du cumin»⁸¹...

Quels sont les effets de l'orgueil? D'abord, les chutes soudaines : «Là où la chute a surpris, l'orgueil avait établi sa tente, car il ébauche la chute.»⁸² Gare aux chastes qui commencent à sentir une secrète auto-satisfaction à cause de leurs performances : «Quand, ayant beaucoup lutté contre le démon uni à [notre] fange, nous l'avons expulsé de notre cœur, en le torturant par la pierre du jeûne et le glaive de l'humilité, alors dès cet instant, tapi comme un ver dans le corps, le misérable use de violence pour nous souiller en nous incitant, par des chatouillements, à certains mouvements déréglés et intempestifs. Ceux qui ont coutume de subir cela sont surtout ceux qui sont suggestibles de la part du démon de l'orgueil; en effet, n'ayant plus au cœur constamment des tentations de fornication, ils ont eu accès à ce sentiment-là. Si ces personnes veulent vérifier cela, qu'elles se scrutent avec intelligence dès qu'elles jouissent de quelque répit, et elles découvriront certainement, dans le fond de leur cœur, une pensée qui se cache comme un serpent dans le fumier, et leur suggère que l'exploit qu'est la pureté de leur cœur a été en quelque sorte accompli grâce à leur propre zèle et ardeur, et ces malheureux ne songent pas à la parole disant : 'Qu'as-tu que tu n'aies reçu?'⁸³ gratuitement, ou bien de la part de Dieu, ou bien par la coopération et la prière des autres.»⁸⁴

J'ai souvent admiré par quel mystère le grand ELIE, l'intrépide parmi les intrépides, qui sur l'ordre de Dieu avait arrêté la pluie durant trois ans; qui avait dit au roi ACHAB : «Ce n'est pas moi qui ai porté malheur à Israël, mais toi et la maison de ton père»⁸⁵; qui avait fait descendre le feu du

81. Mt. 23¹⁴⁻²³

82. St JEAN CLIMAQUE, Echelle, 23 (P.G. LXXXVIII, 965).

83. I Cor. 4⁷

84. St JEAN CLIMAQUE, Echelle, 15 (P.G. LXXXVIII, 897,900)

85. I Rois 18¹⁸

ciel sur le taurillon et tuer «les prophètes du BAAL, au nombre de quatre cent cinquante, et les prophètes de l'ASHÉRAH, au nombre de quatre cents»⁸⁶, je dis par quel mystère, dès que JÉZABEL l'eut menacé, il fut pris d'une frayeur telle qu'il s'enfuit à une distance de quarante jours. Le secret m'en a été livré par une homélie de CHRYSOSTOME⁸⁷. L'Ecriture en effet l'insinue d'une manière très peu perceptible, et je n'aurais pas eu l'audace de penser cela du grand prophète sans l'autorité de CHRYSOSTOME : ELIE commençait à sentir un peu d'orgueil. Il a dû éprouver une certaine complaisance dans le châtement qu'il avait infligé à Israël, et, en l'envoyant chez la veuve de Sarepta, Dieu espérait que la vue des désastres de la famine adoucissait son cœur. L'Ecriture insinue qu'il en vint à se croire le seul prophète resté en Israël : «C'est qu'ils T'ont abandonné, les fils d'Israël, ils ont démolis tes autels, et ils ont tué tes prophètes par l'épée. Et moi, je suis resté seul et ils en veulent à ma vie pour me l'enlever.»⁸⁸ Et Dieu lui répond de deux manières : d'abord, en lui suggérant que Dieu n'est ni dans le vent très fort, ni dans le tremblement de terre, ni dans le feu, mais dans la brise légère, c'est-à-dire la douceur; ensuite, en lui disant qu'il y avait bien d'autres fidèles que lui : «Et tu laisseras en Israël sept mille hommes, tous les genoux qui n'ont pas fléchi devant le BAAL et toutes les bouches qui ne l'ont pas adoré.»⁸⁹

Comme tous les châtements divins celui qui frappe l'orgueil n'est pas laissé au hasard, mais frappe toujours le domaine précis où l'on s'est enorgueilli : «Celui qui s'élève à cause de ses œuvres reçoit en héritage l'infamie des passions; celui qui se glorifie de sa science, le juste jugement permet qu'il échoue dans la contemplation véritable.»⁹⁰ Cet échec peut aller parfois

86. Id. 18¹⁹

87. Sur PIERRE et ELIE (P.G.L., 725-36).

88. I Rois 19¹⁰

89. Id. 19¹⁸

90. St MAXIME, Div. chap. théol. et écon., III, 11 (P.G. XC, 1264).

jusqu'à la folie : « La correction des orgueilleux, c'est la chute ; leur aiguillon, c'est le démon ; leur abandon [par Dieu], c'est la folie. Concernant les deux premières choses, souvent des hommes ont été guéris par des hommes ; mais la troisième est inguérissable par les hommes. »⁹¹ [Il ne signifie pas que la folie en général est inguérissable par les hommes, mais seulement celle par laquelle Dieu frappe l'orgueil].

Sans aucun doute, la folie peut provenir de causes qui n'ont aucune note morale : par exemple l'hérédité, la dégénérescence sénile, un traumatisme crânien : « Une intoxication légère peut donner lieu à des troubles déjà profonds de l'intelligence, de la sensibilité et de la volonté. Une intoxication durable, comme en laissent derrière elles certaines maladies infectueuses, produira l'aliénation. »⁹² Bien plus, dans certains cas, la folie peut provenir de causes moralement louables. C'est ainsi que MYSHKINE, dans « L'Idiot » de DOSTOÏEVSKI, était bien avancé sur la voie de guérison de son idiotie épileptique, quand la vue de NASTASSYA assassinée produisit en lui un tel choc qu'il retomba, incurablement peut-on dire, dans l'idiotie ; et cependant, sa déchéance est sublime ! De même, la folie du roi LEAR, survenue à cause de la trahison de ses deux filles, nous paraît aussi très noble, bien qu'il en fût indirectement responsable : « Grondez à satiété ! Feu, crache ! Pluie, déverse-toi ! Car pluie, vent, tonnerre, feu, ne sont pas mes filles : je ne vous accuse pas, ô éléments, de cruauté ; jamais ne vous ai-je donné un royaume, ni appelés mes enfants ; vous ne me devez aucune contribution : alors déversez votre joie horrible ; je suis debout ici, votre esclave, un vieil homme pauvre, infirme, faible et méprisé : cependant je vous appelle des ministres ignobles, vous qui vous êtes ligüés avec deux filles pernicieuses pour guerroyer d'en haut contre une tête aussi vieille et blanche que celle-ci. Oh, oh ! c'est dégoûtant ! »⁹³

91. St JEAN CLIMAQUE, Echelle, 23 (P.G. LXXXVIII, 968).

92. BERGSON, L'Energie Spirituelle : L'Ame et le Corps, 31-32.

93. SHAKESPEARE, Roi Lear, III. 2.

Mais il y a aussi des folies qui sont le fruit direct de l'orgueil, tout comme le «delirium tremens» est le fruit direct de l'alcoolisme, etc. Ainsi, celle qui arriva à NABUCHODONOSOR⁹⁴. S'étant glorifié d'une manière insensée : «N'est-ce pas ici Babylone la grande que j'ai construite comme maison royale par la puissance de ma force et pour la gloire de ma majesté?», il fut frappé de folie pour «sept temps» (sept ans) : «Il fut chassé d'entre les hommes, il mangea de l'herbe comme les bœufs, et de la rosée du ciel son corps fut trempé, jusqu'à ce que ses cheveux eussent grandi comme ceux des lions, et ses ongles comme ceux des oiseaux.» Cette description est celle d'une folie, et les paroles qui signalent sa guérison le montrent : «L'intelligence revint en moi».

Un fruit funeste de l'orgueil, et non le moindre, est le blasphème. Il peut tenter les âmes les plus pures et surtout les plus simples, pour les faire sombrer dans le désespoir. Ce démon agit à la manière d'un éclair, et réussit parfois à persuader sa victime que, pour engendrer des pensées si blasphématoires, elle doit être, au tréfonds de son âme et inconsciemment, un véritable cloaque. Telle femme, dès qu'elle voit l'hostie, immédiatement se l' imagine appliquée à telle partie innommable de son corps. Telle autre personne, dès qu'elle est sur le point de communier ou de prier, est sillonnée dans sa pensée d'outrages inavouables contre Dieu, si rapidement qu'elle se surprend en train de les prononcer. Aimant Dieu, mais étant d'une psychologie trop courte et d'une piété judaïque, elles érigent en péché ce qui n'est que tentation. Naturellement, elles n'osent plus communier ou prier, et souvent elles sont tellement horrifiées de ce qui leur arrive qu'elles se croient seules au monde à expérimenter ces choses, n'osent plus en parler même à leur guide spirituel, et, ne pouvant réconcilier en elles-mêmes leur piété réelle avec leur impiété imaginaire, tombent dans de véritables psychoses : «[Cette mauvaise pensée] trompeuse et destructive de l'âme a poussé un grand nombre de gens souvent

94. Dan. 4.

jusqu'à la folie ; car aucune pensée n'est aussi inavouable qu'elle. C'est pourquoi elle a vécu chez beaucoup jusqu'à la vieillesse. Rien en effet ne donne aux démons et aux [mauvaises] pensées une telle force sur nous que de nourrir ces pensées inavouées et de les cacher dans notre cœur.»⁹⁵

Pour ne pas faire le jeu du démon, voici certaines considérations :

1. D'abord, il faut bien distinguer entre la tentation et le consentement à la tentation : seul le consentement est péché. Or, chez les personnes pieuses, scrupuleuses, comme le sont ces âmes, il est impossible de consentir d'emblée à des pensées si abominables, c'est-à-dire sans passer pas les étapes intermédiaires (assaut ou suggestion démoniaque, tête-à-tête avec l'objet de la tentation, puis lutte).⁹⁶ Par conséquent, il est impossible qu'elles commettent de telles abominations en un éclair. Une certaine éducation, un certain infantilisme, le puritanisme, sont responsables dans une grande mesure de l'estompage de cette fameuse distinction. Dans ces milieux, les saints sont représentés avoir une nature différente de la nôtre, toute céleste et innocente. Comme dit un proverbe oriental : « Le coq éloquent chante dès l'œuf », ainsi les saints faisaient des miracles déjà quand ils étaient des bébés, ils avaient même, dès le ventre de leur mère, des gestes bénisseurs. Ils étaient absolument inaccessibles à toute tentation, et ces personnes-là seraient scandalisées si elles lisaient dans St BASILE que « celui qui n'est pas encore uni par les liens du mariage est agité par des désirs enragés et des impulsions fougueuses et des amours qui ne savent pas aimer »⁹⁷, ou si elles parcouraient la « Vie de St ANTOINE » par St ATHANASE. Elles oublient que les saints n'étaient pas innocents, mais purs, c'est-à-dire qu'ils ont connu les pires tentations et en ont triomphé ; seuls les enfants sont innocents,

95 St JEAN CLIMAQUE, Echelle, 23 (P.G. LXXXVIII, 976).

96. Pour l'analyse détaillée de ces étapes, voir notre ouvrage : « Amour et Concupiscence », ch. VII.

97. A St GRÉGOIRE LE THÉOLOGIEN, Lettre 2 (P.G. XXXII, 225).

parce qu'ils ne connaissent pas la tentation, mais cela ne leur donne aucune supériorité sur les saints, bien au contraire. Elles n'ont pas médité les paroles de St JACQUES : «ELIE était homme, avec les mêmes passions que nous.»⁹⁸ Ces personnes ont peur de la vie.

2. Le fait même que ces pensées nous attaquent aux moments les plus saints et les plus recueillis doit nous faire «comprendre clairement que ce n'est pas notre âme qui prononce intérieurement ces paroles innommables, athées et inconcevables, mais le démon haïsseur de Dieu, déserteur des cieux pour y avoir apparemment blasphémé le Seigneur. Car si ces paroles indécentes et choquantes sont miennes, comment est-ce que j'adore le don en le recevant ? Comment puis-je insulter à la fois et bénir?»⁹⁹

3. La pensée basphématoire étant aussi instantanée et insaisissable que l'éclair, c'est une bêtise que de lutter contre elle face à face : «C'est pourquoi, le méprisant et ne prenant jamais au sérieux les choses qu'il dit, disons : 'Va derrière moi, Satan!'¹⁰⁰ Qui veut combattre le démon du blasphème d'une autre manière, est semblable à qui croit devoir saisir l'éclair avec ses mains. Car comment saisira-t-il, ou contredira-t-il, ou combattrait-il ce qui vient au cœur soudain comme le vent, et dont la parole est plus rapide qu'un instant, et qui se rend aussitôt invisible?... Un moine zélé, tourmenté par ce démon durant vingt ans, consuma sa chair dans les jeûnes et les veilles. Et comme il n'en sentait aucun profit, il écrivit son mal sur une feuille de papyrus et la donna, la face contre terre et ne pouvant relever la tête, à un saint homme. L'ancien, l'ayant lue, sourit ; et, ayant fait lever le frère, lui dit : 'Mon enfant, mets ta main sur ma nuque'. Et le frère ayant fait cela, le grand homme lui dit : 'Que ce péché soit sur ma nuque, pour toutes les années qu'il a agi et agira en toi ; seulement, toi, ne te mesure plus à lui'.

98. 5¹⁷.

99. ST JEAN CLIMAQUE, Echelle, 23 (P.G. LXXXVIII, 976).

100. Mt. 16²³

Et le frère a rendu ce témoignage, qu'avant même qu'il ne sortît de la cellule de l'ancien, son mal avait disparu.»¹⁰¹

Le démon de l'orgueil est extrêmement subtil et dissimulé. Ainsi l'orgueil du pharisien éclate sous le camouflage d'une action de grâces à Dieu : «O Dieu, je te rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes.»¹⁰² St JEAN CLIMAQUE raconte deux histoires savoureuses : «Un ancien, doué de très grande science, réprimanda spirituellement un frère orgueilleux. Celui-ci dit dans son aveuglement : 'Pardonnez-moi, Père, mais je ne suis pas orgueilleux !' Et l'ancien, plein de sagesse, de lui dire : 'Et quelle démonstration, fils' dit-il, 'plus claire de ce mal nous donnes-tu que de dire : je ne suis pas orgueilleux ?'¹⁰³ » La deuxième anecdote montre la synergie des démons sous une dissension apparente : car, qu'on soit vaincu par tel vice ou par tel autre, que leur importe-t-il, pourvu qu'on soit vaincu ? Quelqu'un raconte : «Tandis que j'étais assis en conseil, le démon de la vaine gloire et celui de l'orgueil, venant, s'installèrent de chaque côté de moi. Et l'un m'éperonnait le côté avec son doigt épris de vaine gloire, m'incitant à raconter quelque-une de mes visions ou actions dans le désert. L'ayant noté, je lui dis : 'Qu'ils aillent en arrière et soient confondus, ceux qui méditent contre moi le mal !'¹⁰⁴ Celui qui était à ma gauche me dit alors à l'oreille le plus promptement possible : 'Bravo ! tu as bien fait, et tu es devenu grand, car tu as vaincu ma mère très impudente'. Et moi, reprenant la suite du verset, j'allai droit au but, lui disant : 'Qu'ils se détournent sur-le-champ avec honte, ceux qui me disent : Bravo ! tu as bien fait !'¹⁰⁵

Concluons : «L'orgueil, c'est la négation de Dieu, l'invention des démons, le mépris des hommes, la mère de la

101. St JEAN CLIMAQUE, Echelle, 23 (P.G. LXXXVIII, 977, 980).

102. Luc 18¹¹

103. Echelle, 23 (P.G. LXXXVIII, 968).

104. Ps. 34⁴, 69³

105. Echelle, 22 (P.G. LXXXVIII, 953).

condamnation, le fils des louanges, le signe de la stérilité, le bannissement du secours divin, le prodrome de la folie, le patron des chutes, le fondement de l'épilepsie, la source de la colère, la porte de l'hypocrisie, l'affermissement des démons, le gardien des péchés, le patron de la dureté de cœur, l'ignorance de la sympathie, l'exacteur amer, le juge inhumain, l'ennemi de Dieu, la racine du blasphème.»¹⁰⁶

*

Beaucoup confondent l'humilité avec la reconnaissance de leur propre faiblesse et de leurs propres péchés. Pareille reconnaissance, propre aux âmes de bon aloi, PASCAL la définit ainsi : «C'est sans doute un mal que d'être plein de défauts; mais c'est encore un plus grand mal que d'en être plein et de ne les vouloir pas reconnaître, puisque c'est y ajouter encore celui d'une illusion volontaire. Nous ne voulons pas que les autres nous trompent; nous ne trouvons pas juste qu'ils veuillent être estimés de nous plus qu'ils ne méritent : il n'est donc pas juste aussi que nous les trompions et que nous voulions qu'ils nous estiment plus que nous ne méritons. Ainsi, lorsqu'ils ne découvrent que des imperfections et des vices que nous avons en effet, il est visible qu'ils ne nous font point de tort, puisque ce ne sont pas eux qui en sont cause; et qu'ils nous font un bien, puisqu'ils nous aident à nous délivrer d'un mal, qui est l'ignorance de ces imperfections. Nous ne devons pas être fâchés qu'ils les connaissent, et qu'ils nous méprisent : étant juste et qu'ils nous connaissent pour ce que nous sommes, et qu'ils nous méprisent, si nous sommes méprisables.»¹⁰⁷ Or, cette reconnaissance, c'est le premier degré de la véracité, c'est le manque de vaine gloire, la justice à l'égard du prochain, le

106. Id., 23 (P.G. LXXXVIII, 965).

107. Pensées, 100.

préambule nécessaire à l'humilité, mais non encore l'humilité proprement dite.

Pour connaître celle-ci, force nous est de nous référer au dogme. Après avoir exhorté les Philippiens à « considérer les autres, par humilité, comme nous surpassant », St PAUL continue : « Ayez les mêmes pensées que celles du Christ Jésus, lequel, étant dans la forme¹⁰⁸ de Dieu, n'a pas considéré comme une usurpation le fait qu'Il est égal à Dieu, mais s'est anéanti Lui-même, prenant la forme de l'esclave, et devenant à la ressemblance des hommes ; et, s'étant comporté comme homme, Il s'est humilié, devenant obéissant jusqu'à la mort, la mort de la croix. »¹⁰⁹ Le mot grec que nous avons traduit, faute de meilleur mot, « forme », signifie « l'essence d'une chose, avec le rayonnement qu'elle émet. » Le Christ Jésus s'est donc vidé Lui-même, non de son essence divine (il est impossible à la nature divine de s'anéantir) mais du rayonnement glorieux de son essence, pour descendre au niveau de l'homme. Et s'Il s'est vidé si spontanément de cette gloire, c'est parce qu'Il « ne considérerait pas comme une usurpation le fait qu'Il est égal à Dieu » : « Ce qu'on usurpe et reçoit contrairement au droit, on n'ose pas le déposer, craignant qu'on est de périr, d'être renversé, mais on le retient constamment. Mais celui qui possède une dignité naturelle ne craint pas de l'abdiquer, sachant que rien de pareil ne lui arrivera ... Quelqu'un s'est dressé contre un roi et a usurpé la royauté : il n'osera pas la déposer ou la cacher ; car s'il la cache une seule fois, il périt immédiatement ... Il n'est pas ainsi de ceux qui possèdent sans usurpation : par exemple, l'homme a la dignité d'être raisonnable ; je ne trouve pas d'exemple, car nous n'avons pas de pouvoir naturel ... Le tyran redoute de déposer la robe de pourpre quand il va en guerre, mais le roi le fait avec beaucoup de sécurité : pourquoi ? Parce que son pouvoir n'est pas une usurpation. Donc, il ne s'y est point cramponné comme s'il eût usurpé, mais l'a caché, vu qu'il le

108. μορφῇ.

109. 2^{3, 5-8}

possède naturellement et sans pouvoir jamais en être écarté.»¹¹⁰

En descendant au niveau de l'homme, le Christ a assumé toutes les conséquences de cette descente — et d'abord, accepté d'être pris pour homme sans plus, alors qu'Il était Dieu aussi. Si on réfléchit à l'incommensurabilité de la divinité avec l'humanité, on est effaré de l'abîme d'humilité que l'Incarnation implique. Cela défie toute imagination. Le Christ ne se pressait nullement de montrer sa divinité, car ce qu'Il se proposait n'était pas d'éblouir et de se faire admirer, mais de persuader doucement, le temps psychologique de l'homme étant lent. Mais il y a pis : Il a accompli des actes qui, à première vue, suggéraient qu'Il était un pécheur ! Ainsi, quand Il entra au temple pour la Purification, comme si par sa naissance Il avait corrompu le sein virginal ; ou quand Il reçut publiquement le baptême de JEAN, qui par définition est une exhortation à la pénitence ; ou quand Il accepta sans se défendre tous les opprobres de la Passion et la mort ignominieuse sur une croix : « Le Christ nous a rachetés de la malédiction de la Loi, en devenant malédiction pour nous, car il est écrit : 'Maudit soit quiconque est suspendu sur un bois' » ;¹¹¹ « Celui qui n'a pas connu le péché, Il L'a fait péché à cause de nous. »¹¹² Qui oserait prétendre que ce ne fût pas le droit de Dieu de ne pas passer pour un homme ou pour un pécheur ? Et cependant, si Dieu avait tenu à son droit, la Rédemption n'eût pas eu lieu.

C'est dans l'imitation de cette descente divine que consiste l'humilité. On me dira : « Mais comment est-il possible qu'étant bon, chaste et généreux, je me considère le contraire ? » Cette objection est fausse, parce que nous n'avons jamais prétendu que l'humilité fût conscience du contraire de qu'on est, ni qu'elle fût contraire à la vérité. Au contraire, une lecture attentive de l'Écriture et de la vie des saints montre que ceux-ci avaient pleinement conscience des vertus et des exploits

110. CHRYSOSTOME, Hom. 7 sur Philip. (P.G. LXII, 228-9).

111. Gal. 3¹³

112. II Cor. 5²¹

spirituels que Dieu réalisait en eux, et parfois allaient même jusqu'à se comparer avantageusement à d'autres. On connaît le magnifique chapitre où St PAUL a décrit ses labeurs et ses grâces : « Sont-ils des serviteurs du Christ ? Je parle hors de mon bon sens : je le suis plus ! à un bien plus haut degré dans les peines, à un bien plus haut degré dans les emprisonnements, infiniment plus dans les coups, souvent j'ai été à la mort »¹¹³. « J'ai peiné bien plus qu'eux tous. »¹¹⁴ « En effet, je n'ai conscience d'aucun mal, mais je ne suis pas justifié pour autant : celui qui me juge est le Seigneur. »¹¹⁵ « Je n'ai été en rien inférieur aux apôtres par excellence. »¹¹⁶ Dans la vie de certains saints on lit qu'ils avaient conscience de n'avoir jamais commis de péché mortel. « Le Père AMMOUN DE NITRIE aborda le Père ANTOINE et lui dit : 'J'ai à mon actif plus de labeurs que vous : comment se fait-il que ton nom soit célébré parmi les hommes plus que moi ?' Et le Père ANTOINE lui dit : « C'est parce que j'aime Dieu plus que tu ne l'aimes ! » »¹¹⁷

Mais — et c'est le nœud de l'affaire — dans la mesure où ils contemplent la majesté de la gloire divine, ils ont la sensation de l'indignité de leur nature et de leurs actes, non seulement des actes comportant quelque déficience, mais même des plus beaux et des plus héroïques : « Les saints subtilisent pour se trouver criminels, et accusent leurs meilleures actions »¹¹⁸. C'est la fameuse réduction à zéro de tout nombre dès qu'il est mis en relation avec l'infini. Des « théologiens » peuvent exalter tant qu'ils veulent la notion de « valeur intrinsèque de la nature créée » et déblatérer tant qu'ils veulent contre St AUGUSTIN ou « L'Imitation de Jésus-Christ » sous prétexte que ceux-ci

113. II Cor. 11²³

114. I. Cor. 15¹⁰

115. Id. 3⁴

116. II Cor. 12¹¹

117. Sentences des Pères du désert : AMMOUN DE NITRIE

118. PASCAL, Pensées, 921.

s'annihilent littéralement devant Dieu : ces « théologiens » ne font par là qu'étaler au plus grand jour leur incompetence totale dans la vie spirituelle et leur arrogance.

La vision qu'a eue ISAÏE a le mérite de montrer cette corrélation entre la sensation de la majesté divine et celle de sa propre indignité. La sublimité de cette vision montre que le prophète était déjà parvenu à une haute pureté. Et cependant, dès qu'il eut eu la vision, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Misérable que je suis ! je suis pénétré de remords, car je suis homme et j'ai des lèvres impures, je vis au milieu d'un peuple aux lèvres impures, et j'ai vu de mes propres yeux le roi, Seigneur des armées ! »¹¹⁹ La vision lui avait fait prendre conscience, d'une manière beaucoup plus aiguë et douloureuse, non seulement de ses déficiences et de sa nature faible d'homme, mais aussi de l'indignité de ses exploits. Au regard du soleil, notre clarté de bougie est anéantie. Comme le dit St JEAN CLIMAQUE : « Cette reine des vertus, progressant dans l'âme par la croissance spirituelle, nous fait considérer comme rien, ou plutôt comme une abomination, tous les bons actes accomplis par nous, et croire que chaque jour ajoute au fardeau d'une dissipation inconsciente ; d'autre part, elle nous fait regarder d'un œil méfiant l'abondance des grâces divines qui nous sont distribuées, comme au-dessus de notre mérite et augmentant notre châtiment. »¹²⁰

Veut-on d'autres exemples ? « Tant que la sublimité et la grandeur de la sagesse et de la puissance divines demeurent cachées, beaucoup de choses paraissent sublimes et grandes chez ceux qui sont d'une extrême pauvreté. Mais quand Il se manifeste, celui qui est sage à proprement parler et puissant en vérité, alors personne n'est plus considéré ni comme sage ni comme puissant. C'est ainsi que jadis MOÏSE s'est avoué 'bégayer et avoir la parole lente'¹²¹, car il avait entendu Dieu lui parler. Et

119. Is. 6^s

120. Echelle, 25 (P.G. LXXXVIII, 989).

121. Ex. 4¹⁰

ABRAHAM, quand il eut vu Dieu, se proclama 'terre et cendre'¹²². Aucun homme donc jugé digne de contempler la bonté et la sagesse de Dieu, ne pourra se rendre le témoignage d'être sage ou puissant. Car les saints sont tous comme une lumière de lampe dont l'éclat est éclipsé par le soleil de plein midi.»¹²³ Pourtant, quel homme est plus éloquent que MOÏSE — à juger par le Pentateuque? si toutefois, pour en juger l'authenticité, on a le droit de se fier au Christ plutôt qu'aux exégètes modernes : «Ne croyez pas que ce soit moi qui vous accuserai auprès du Père : celui qui vous accusera, c'est MOÏSE, en qui vous avez mis votre confiance. Car si vous croyiez à MOÏSE, vous croiriez à moi aussi, car c'est de moi qu'il a écrit. Mais si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croirez-vous à mes paroles?»¹²⁴

Toujours pour la même raison, St PAUL dit : «C'est une parole digne de foi et de tout accueil, que le Christ Jésus est venu au monde sauver les pécheurs, dont je suis le premier.»¹²⁵ Et St JEAN CLIMAQUE décrit des actes étonnants en ce sens : «Etant sur le point d'aller vers le Seigneur et de se dresser devant le tribunal intègre, ces habitants parfaits du lieu de pénitence adjuraient avec serments ce grand [pasteur], par l'intermédiaire de leur supérieur, qu'ils fussent jugés indignes de sépulture humaine, mais plutôt qu'ils fussent délaissés, à l'instar des bêtes, soit dans le cours d'un fleuve, soit dans un champ, aux bêtes sauvages; ce que ce flambeau de discernement souvent fit, par obéissance, ordonnant qu'ils fussent expédiés privés de toute psalmodie et honneur.»¹²⁶

Ces deux sentiments, conscience de ses exploits et conscience de ses péchés, sont si loin d'être incompatibles qu'on les voit souvent simultanément exprimés dans le même

122. Gen. 18²⁷

123. St BASILE, Comm. sur Isaïe, 2 (P.G. XXX, 261).

124. Jn. 5⁴⁵⁻⁷

125. 1 Tim. 1¹⁵

126. Echelle, 5 (P.G. LXXXVIII, 772).

texte : « Il est apparu à moi aussi, le dernier de tous, comme à l'avorton. Car moi, je suis le plus petit des apôtres, moi qui ne suis pas digne d'être appelé apôtre, car j'ai persécuté l'Eglise de Dieu ; mais c'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, et sa grâce envers moi n'a pas été vaine ; mais j'ai peiné plus qu'eux tous, non pas moi cependant, mais la grâce de Dieu qui est avec moi. »¹²⁷ Et St SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIEEN : « Mais si ... tu ne vois dans le monastère aucun frère qui ait une vie attestée par témoins et qui soit spirituel en acte et en parole ... et, te scrutant rigoureusement, tu te trouves libre de tout amour de la gloire, sans trace d'aucun plaisir et de convoitise corporelle, pur de toute avarice et du souvenir des injures, d'une mansuétude parfaite et n'éprouvant aucune colère, ayant un tel amour pour Dieu que le seul fait d'entendre le nom du Christ t'enflamme aussitôt de désir et fait couler tes larmes ; de surcroît, t'affligeant pour le prochain et considérant les chutes des autres comme tiennes, et te considérant toi-même, de toute ton âme, comme plus pécheur que quiconque ; enfin, si tu vois la grâce du Saint-Esprit abondante en toi, illuminant et mûrissant comme le soleil ce qui est dans ton cœur, et observes clairement le miracle du buisson s'accomplissant en toi, en sorte que ton âme brûle, sans cependant se consumer, dans son union avec le feu inaccessible, et cela parce qu'elle est libre de toute passion ; si de plus tu t'humilies jusqu'à te prendre pour un incapable et un indigne, connaissant la faiblesse de la nature humaine ... : alors accède au commandement pour le seul salut des frères. »¹²⁸ Enfin, St CHRYSOSTOME, contre ceux qui inventent des prétextes de fausse humilité pour ne pas prier, fait ce magnifique développement : « Mais quel est le froid argument de beaucoup de gens ? 'Je suis sans assurance [devant Dieu],' disent-ils, 'je suis plein de confusion et je ne peux même pas ouvrir la bouche.' Cette retenue est satanique, ces paroles sont des prétextes de mépris. Car le

127. I Cor. 15⁸⁻¹⁰

128. Catéchèses 28 (éd. « Sources Chrési. »).

diab^{le} veut te fermer les portes de l'accès à Dieu. Es-tu sans assurance? Cela même est une grande assurance, un grand avantage, de se croire sans assurance; de même que c'est la pire honte et condamnation, que de se croire avoir de l'assurance. En effet, aurais-tu de nombreuses belles actions, et ne serais-tu conscient d'aucun mal, si par contre tu t'estimes avoir de l'assurance, tu t'es éloigné de toute prière; porterais-tu des fardeaux de péchés innombrables, persuade-toi seulement que tu es le dernier de tous, tu auras une grande assurance devant Dieu; bien que ce ne soit pas encore l'humilité que de s'estimer pécheur quand on l'est. Car l'humilité, c'est quand, conscient de multiples grandes choses en soi-même, on ne s'imagine pas être grand; quand, étant comme PAUL et pouvant dire : 'Je n'ai conscience d'aucun mal en moi', on dit encore : 'Mais je ne suis pas pour autant justifié';¹²⁹ et encore : 'Jésus-Christ est venu sauver les pécheurs, dont je suis le premier'.¹³⁰ C'est cela l'humilité, de s'humilier soi-même par la pensée, alors qu'on est sublime dans les prouesses, Et cependant Dieu, à cause de son ineffable amour des hommes, laisse approcher de Lui et accueille, non seulement ceux qui pensent humblement, mais aussi ceux qui avouent de bon cœur leurs péchés.»¹³¹

Le plus haut grade de cette vertu est ainsi décrit par St JEAN CLIMAQUE : «Si la définition, le principe et le caractère du pire orgueil, c'est de simuler par gloire les vertus qui ne nous appartiennent pas, alors le signe de la plus profonde humilité, c'est de faire croire à certains, pour s'abaisser, des accusations qui ne s'appliquent pas à nous.»¹³² Voici des illustrations

129. I. Cor. 4⁴

130. I Tim. 1¹⁵

131. Hom. 5 sur l'Incompréhensibilité de Dieu (P.G. XLVIII, 744-5).

132. Echelle, 25 (P.G. LXXXVIII, 997).

éloquentes :

1. « Le gouverneur, ayant une fois entendu parler du Père MOÏSE, se rendit au désert de Scété pour le voir; et certains annoncèrent cela à l'ancien. Il se leva pour fuir au marécage. On le rencontra et lui dit : 'Dites-nous, vieillard : où est la cellule du Père MOÏSE?' Et il leur dit : 'Que voulez-vous de lui? C'est un fou'. Etant venu à l'église, le gouverneur dit aux clercs : 'Ayant entendu parler du Père MOÏSE, je suis descendu pour le voir, et voilà qu'un vieillard allant en Egypte nous croise, et nous lui disons : Où est la cellule du Père MOÏSE? Et il nous dit : Que voulez-vous de lui? C'est un fou'. Entendant cela, les clercs furent consternés et dirent : 'Comment était le vieillard qui a ainsi parlé contre le saint?' Ils dirent : 'Vieux, portant de vieux habits, grand et noir'. Ils dirent : 'C'est lui le Père MOÏSE! et il vous a dit cela pour ne pas vous rencontrer'. Le gouverneur, très édifié, s'en alla. »¹³³

2. « Un gouverneur vint voir le Père SIMON; et les clercs, le prévenant, lui dirent : 'Père, préparez-vous, car le gouverneur, ayant entendu parler de vous, vient recevoir votre bénédiction'. Ayant donc endossé son habit [confectionné] de plusieurs morceaux et pris du pain et du fromage dans ses mains, il alla jusqu'à la porte, s'assit et se mit à manger. Le gouverneur, venant avec son corps de troupe et le voyant, le méprisa; et ils dirent : 'Est-ce là l'anachorète dont nous avons entendu parler?' Et aussitôt ils retournèrent sur leurs pas. »¹³⁴

3. St MACAIRE raconte : « Quand j'étais jeune, assis dans ma cellule en Egypte, on me saisit et on me fit clerc dans le village; et ne voulant pas être reçu je m'enfuis à un autre endroit; un homme du monde, pieux, venait chez moi et recevait le travail de mes mains et me servait. Il arriva qu'une vierge fut tentée dans le village et tomba; quand elle fut devenue enceinte, on l'interrogea : 'Qui fit cela?' Elle dit : 'L'anachorète'. Sur ce, les

133. Sentences des Pères du désert : MOÏSE.

134. Id. : SIMON

habitants du village sortirent et m'emmenèrent et suspendirent à mon cou des pots de terre noircis de suie et des anses de jarres, et me menèrent en procession dans le village, le long de la rue, en me frappant et en disant : 'Voici le moine qui a corrompu notre vierge, prenez-le, prenez-le'. Et ils me frappèrent jusqu'à presque me faire mourir. Mais un vieillard, venant, dit : 'Jusqu'à quand frapperez-vous le moine étranger?' Celui qui me servait me suivait, plein de confusion; car ils l'insultaient fort, disant : 'Vois-tu ce qu'a fait l'anachorète à qui tu rendais témoignage?' Et les parents [de la vierge] dirent : 'Nous ne le libérerons que lorsqu'il aura donné des gages de la nourrir'. Je dis cela à mon serviteur et il donna des gages. Et, étant allé dans ma cellule, je lui donnai les petites corbeilles que j'avais, disant : 'Vends, et donne à ma femme de quoi subsister'. Et je disais en ma pensée : 'MACAIRE, voici que tu as femme; il faut travailler un peu plus, afin de la nourrir.' Je travaillai nuit et jour et lui envoyai [sa subsistance]. Et quand vint son temps d'enfanter, la malheureuse resta plusieurs jours dans la torture et n'enfanta point. Et ils lui dirent : 'Qu'est-ce cela?' Et elle dit : 'Je sais : c'est parce que j'ai calomnié l'anachorète et témoigné faussement contre lui. Et lui n'y est pour rien, mais c'est tel jeune homme ...' Et celui qui me servait vint me dire avec joie que la vierge n'avait pu enfanter jusqu'à ce qu'elle eût avoué, disant : 'l'anachorète n'y est pour rien, mais je l'ai calomnié'. 'Et voici', [dit-il], 'que tout le village veut venir ici avec éclat et vous exprimer son repentir'. Mais moi, ayant entendu cela, je me suis levé et enfui ici, à Scété, pour que les hommes ne me causassent plus de tribulation. Voilà l'origine de la cause qui m'a fait venir ici.»¹³⁵

Nous avons disposé ces trois histoires en gradation ascendante. Dans la première, l'humilité pousse le saint à s'accuser d'une tare imaginaire. Dans la deuxième, elle le pousse, chose plus grave, à assumer les apparences d'un acte indécent chez un ascète, forçant l'impression qu'il aime son ventre. Dans

135. Id. : MACAIRE L'EGYPTIEN.

la troisième c'est l'héroïcité la plus pure, la plus effrayante, l'imitation la plus exacte du Christ, de quoi donner le vertige : le saint assume la responsabilité d'un crime odieux, avec ses affreuses conséquences. Naturellement on objectera qu'en acceptant, sans se défendre, d'être pris pour un fornicateur, MACAIRE aurait causé un grave scandale, ébranlant la foi des gens dans les ascètes et dans le christianisme. Mais nous répondrons avec St JEAN CLIMAQUE : « Ceux-là et leurs pareils ne s'inquiètent plus de scandale humain, ayant reçu par la prière la puissance de confirmer tous invisiblement. »¹³⁶

Le récit suivant de St ISAAC LE SYRIEN est une leçon magistrale de discernement en cette matière : « Une autre fois encore, je suis allé chez un vieil ancien, bon et vertueux ... Je lui dis : 'Père, la pensée me vient d'aller le dimanche à la porte de l'église et de m'asseoir là et manger dès l'aurore, afin que toute personne qui entre ou qui sort me méprise, en me voyant'. A cela l'ancien me répondit ainsi : 'Il est écrit que toute personne qui cause du scandale aux gens du monde ne verra pas la lumière. En effet, toi, personne ne te connaît ici ni ta vie, et on va dire que les moines mangent de grand matin; de plus, il y a ici des frères novices, dont certains sont faibles dans leurs pensées. Beaucoup de ces gens, qui ont foi en toi et qui sont édifiés par toi, subiront un préjudice quand ils te verront faisant cela. Les anciens Pères faisaient cela à cause des nombreux miracles qu'ils accomplissaient, et de l'honneur dont ils étaient entourés, et de leur grand renom. Ils faisaient cela pour être traités avec dédain, celer la gloire de leur genre de vie, et éloigner d'eux-mêmes les motifs d'orgueil. Mais toi, qu'est-ce qui t'oblige à faire pareilles choses? ... Ton genre de vie n'est pas si extraordinaire, ni ton nom ... Tout homme qui, avant le temps, entreprend ce qui dépasse sa mesure, se porte un double préjudice ... »¹³⁷ Faute de discernement, la lecture de la vie des

136. Echelle, 25 (P.G. LXXXVIII, 997).

137. Discours 76 (éd. Spanos).



saints peut devenir extrêmement dangereuse, à cause de la
tendance qu'ont certains commençants d'adhérer à la lettre, sans
comprendre l'esprit.

Si l'idéal de l'humilité, tel que nous l'avons défini, est unique, par contre, les motifs qui y poussent diffèrent selon les personnes. Une personne peut être mue par plusieurs motifs, mais elle aura toujours une prédilection pour l'un d'entre eux, comme gymnase d'humilité — prédilection qui peut d'ailleurs varier dans son existence, selon les nuances prises par sa vie spirituelle à tel ou tel moment. Voici, parmi ces motifs, les plus importants : « Certains ont eu jusqu'au bout pour thème d'humilité leurs péchés passés, même après leur rémission, et par ce moyen ont souffleté la vaine suffisance ; d'autres réfléchissant à la Passion du Christ, s'estiment toujours des débiteurs ; d'autres se rabaissent à cause de leurs manquements quotidiens ; d'autres ont abattu l'enflure par les épreuves, maladies et échecs accidentels ; d'autres, par la pénurie des charismes, se sont approprié la mère des charismes. Il y en a certains — je ne saurais dire s'ils existent de nos jours — qui s'humilient à cause même des dons de Dieu, selon la progression de ces dons, s'estimant indignes d'une telle richesse et se conduisant comme si chaque jour ajoutait à leur dette : voilà l'humilité, voilà la béatitude, voilà la récompense parfaite ! »¹³⁸ Ces motifs se retrouvent plus ou moins dans cette série de définitions que le même saint donne de l'humilité : « L'un disait que c'est d'oublier constamment ses belles actions ; un autre, de s'estimer le dernier de tous et le plus grand pécheur ; un autre, de reconnaître par l'intelligence son impuissance propre et sa faiblesse ; un autre, de prévenir le prochain dans les courroux et de mettre fin le premier au ressentiment ; un autre, de confesser la grâce de Dieu et sa compassion ; un autre encore, de se sentir l'âme broyée et de renoncer à sa volonté propre. »¹³⁹ Reprenons certains d'entre eux :

138. St JEAN CLIMAQUE, Echelle, 25 (P.G. LXXXVIII, 996).

139. Id. 25 (P.G. LXXXVIII, 988).

1. La rumination des péchés passés. Il est certes infiniment préférable de ne jamais tomber dans le péché. Mais ceux qui ont eu le malheur d'y vivre un temps plus ou moins long ont au moins un avantage : ils seront moins tentés par l'orgueil!

2. L'imitation de la Passion du Christ. Cette seule considération : le Christ, Dieu incarné, l'innocent mort pour mes péchés, ne peut qu'être source d'insatiable humilité : « Qu'est-ce qui inspire davantage un effroi sacré? Celui qui s'enveloppe de lumière comme d'un vêtement, se ceint d'un linge; Celui qui enchaîne l'eau dans les nuages et scelle l'abîme de son nom terrible, se serre d'une ceinture; Celui qui rassemble les eaux de la mer comme en une outre, verse l'eau dans un vase; Celui qui couvre dans les eaux ses étages supérieurs, à lavé dans l'eau les pieds des disciples; Celui qui mesure le ciel à l'empan et tient la terre dans son poing, a essuyé de ses paumes pures les pieds des serviteurs; Celui devant qui tout genou fléchit, dans les cieux, sur terre et sous terre, a courbé la nuque devant les serviteurs. »¹⁴⁰ Les premiers chrétiens imitaient le Christ non seulement en esprit, mais à la lettre. St CHRYSOSTOME commentant les conditions requises par St PAUL pour qu'une femme puisse être inscrite dans le groupe des veuves, et, entre autres, celle-ci : « avoir lavé les pieds des saints »¹⁴¹, dit : « Elle ne doit pas, assise elle-même avec superbe, ordonner aux servantes le service de l'étranger, mais le faire de sa propre main, et ravir, sans le céder à personne, le fruit de ce beau trésor. — 'Et comment', dis-tu, 'cela pourrait-il être? Si en effet elle est noble, célèbre, illustre de parents distingués, lavera-t-elle elle-même les pieds de l'étranger? Et comment cela ne serait-il pas honteux?' — Ce qui est réellement honteux, c'est de ne pas laver, ô homme. Dussiez-vous exalter mille fois sa noblesse, sa célébrité et sa race illustre, elle participe de la même nature que celui qui est lavé, et elle est esclave [de Dieu] égale en dignité à celui qui est servi ... Si tu ne reçois pas l'étranger comme Christ,

140. St CYRILLE D'ALEXANDRIE, Hom. sur la Cène (P.G. LXXVII, 1024).

141. I Tim. 5¹⁰

ne le reçois pas ; mais si c'est comme Christ que tu le reçois, n'aie pas honte de laver les pieds du Christ. Ne vois-tu pas combien de gens en péril se réfugient aux pieds des statues ? Bien que la matière en soit insensible et l'airain sans vie, cependant, parce qu'elles sont les images des rois, ils s'attendent à recueillir quelque profit de ces pieds-là. Mais toi, voyant entrer chez toi, non des pieds insensibles ni une matière inanimée, mais l'image possédant en elle le Roi, tu n'accours point, dis-moi, et ne tiens point les pieds, et n'offres point de toutes les manières tes services ?... Ce qui est donc une honte, c'est d'avoir honte de cela, et d'estimer un déshonneur ce qu'a fait le Christ. Les pieds des saints entrant dans les maisons sont capables de grandes choses. Ils sanctifient même le pavé, introduisent un trésor de mille biens, guérissent la nature mutilée, mettent fin à la famine, amènent une grande abondance.¹⁴² » [Personnellement je suis conscient de l'irréalisme de ces paroles dans un monde où dire « bonjour » à son voisin de palier provoque la surprise et même la méfiance, un monde où le plus sûr moyen d'éloigner quelqu'un de vous, c'est de lui exprimer la joie que vous ressentiriez à faire sa connaissance (c'est comme si vous lui aviez dit : « je t'abattraï, maraud ! »). Néanmoins, comme plaire au monde est le tout dernier de mes soucis, je tiens à reproduire ces belles paroles dans la mesure où elles choquent l'esprit de mes contemporains].

3. « Les épreuves, maladies et échecs accidentels ». Par « échecs accidentels » St JEAN CLIMAQUE entend ceux qui ne sont pas l'aboutissement de nos vices et faiblesses, mais qui nous viennent du dehors. Nous pensons que c'est à ces échecs que fait allusion St PAUL dans le fameux passage si discuté : « Et afin que ne je ne m'enorgueillisse pas à cause de l'éminence des révélations, il me fut donné une écharde dans la chair, l'ange de Satan, pour me souffleter, afin que je ne m'enorgueillisse pas. A ce propos, trois fois j'ai appelé le Seigneur à mon secours, afin que [cet ange] s'éloignât de moi. Et Il me dit : 'Ma grâce te

142. Hom. sur I Tim. 5⁹⁻¹⁸ (P.G. LI, 352-3).

suffit; car la puissance se réalise dans la faiblesse'. C'est donc avec le plus grand plaisir que je me vante de mes faiblesses, afin que la puissance du Christ établisse sa tente sur moi. C'est pourquoi je me complais dans les faiblesses, les insultes, les nécessités, les persécutions et les détresses, pour le Christ : car quand je suis faible, c'est alors que je suis puissant.»¹⁴³ Voici le commentaire de CHRYSOSTOME : «Que dis-tu? Celui qui à cause du désir du Christ estime le royaume comme rien, rien la géhenne, a-t-il estimé l'honneur qui provient de la multitude être quelque chose, au point de s'enorgueillir et d'avoir constamment besoin d'un mors? Car il ne dit pas : 'pour me souffleter à l'avenir', mais : 'pour me souffleter actuellement'.¹⁴⁴ Et qui prétendrait cela? Que signifient donc [ses paroles]? Quand nous aurons déchiffré l'écharde et l'ange de Satan, alors nous dirons la signification de ses paroles. Certains donc ont prétendu qu'il signifiait un mal de tête causé par le diable. Mais à Dieu ne plaise! Car le corps de PAUL ne pouvait être livré aux mains du diable, vu que le diable obéissait lui-même aux ordres de PAUL, et que celui-ci lui imposa des prescriptions et des limites quand il lui livra le fornicateur pour la destruction de la chair; et le diable n'a pas osé les dépasser. Que veut-il donc dire? 'Satan' en hébreu signifie 'l'adversaire'. Et dans le troisième livre des Rois, l'Écriture appelle ainsi 'l'adversaire'. Racontant l'histoire de SALOMON, elle dit : 'Il n'y avait pas de Satan'¹⁴⁵ sous ses jours, c'est-à-dire d'adversaire guerroyant ou harcelant. Ce que donc [PAUL] veut dire, c'est ceci : 'Dieu n'a permis que [notre] prédication progressât, réprimant ainsi notre fierté, mais Il permit aux adversaires de s'attaquer à nous'. En effet, cela est capable de rabattre la fierté, mais le mal de tête n'en est pas capable. Il appelle donc 'ange de Satan' ALEXANDRE le forgeron¹⁴⁶, le groupe d'HYMÉNÉE¹⁴⁷ et de PHILÈTE¹⁴⁸, tous ceux

143. II Cor. 12⁷⁻¹⁰

144. Οὐ γὰρ εἶπεν 'ἵνα κολαφίσῃ', ἀλλ' 'ἵνα κολαφίζῃ'.

145. I Rois 5¹⁸

146. II Tim. 4¹⁴, I Tim. 1²⁰

147. I Tim. 1²⁰, II Tim. 2¹⁸

148. II Tim. 2.¹⁸

qui résistaient à sa parole, lui cherchaient noise et le combattaient, le jetaient en prison, le maltrahaient, le citaient en justice, puisqu'ils accomplissaient les actes de Satan.»¹⁴⁹

Comment parvenir à l'humilité ou la développer? Un principe fondamental, c'est que, l'âme et le corps étant très intimement liés, toute action corporelle dispose l'âme aux sentiments correspondants et l'y renforce. Sans doute, «Dieu est esprit, et ceux qui adorent doivent adorer en esprit et en vérité»¹⁵⁰, et tout acte d'adoration purement corporel est superstitieux ou pharisaïque. Mais il ne faut pas, sous prétexte d'une vérité, négliger une autre, bien que subordonnée. Le psalmiste dit : «Fais-moi entendre jubilation et allégresse, et mes os humiliés jubileront ... Renouvelle dans mes entrailles un esprit droit ...»¹⁵¹ C'est pourquoi mon cœur est joyeux et ma langue jubile ...¹⁵² Que ma prière s'élève en ligne droite, comme l'encens, devant toi, et que l'élévation de mes mains soit l'oblation du soir.»¹⁵³ La femme qui souffrait d'un flux de sang n'a-t-elle pas été guérie parce que sa foi l'avait poussée à toucher «la frange de l'habit»¹⁵⁴ de Jésus? Jésus Lui-même n'accompagnait-Il pas ses prières, ses guérisons, ses miracles, de gestes corporels? Donc s'agenouiller, se prosterner, baiser les icônes, offrir l'encens, faire le signe de la croix, allumer des bougies, chanter, prier vocalement, bref, accomplir un rite, sont, en vertu de la fameuse correspondance entre les choses visibles et invisibles, des choses tellement chargées d'invisible (pourvu évidemment qu'elles soient faites en esprit et en vérité) qu'elles se répercutent prodigieusement sur l'âme. Même quand elles ne procèdent pas d'une foi consciente, elles hâtent la venue de celle-ci, tout comme pousser une voiture en panne la fait démarrer : «Vous voulez aller à la foi, et vous n'en savez pas le chemin; vous voulez vous guérir de l'infidélité, et vous en demandez le remède : apprenez

149. Hom. 26 sur II Cor. (P.G. LXI, 577-8).

150. Jn. 4²⁴

151. Ps. 50^{10,12}

152. Ps. 15⁹

153. Ps. 140²

154. Mt. 9²⁰

de ceux qui ont été liés comme vous, et qui parient maintenant tout leur bien; ce sont gens qui savent ce chemin que vous voudriez suivre, et guéris d'un mal dont vous voulez guérir. Suivez la manière par où ils ont commencé : c'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc. Naturellement même cela vous fera croire et vous abêtera.»¹⁵⁵ N'en déplaise au loquace Victor COUSIN, le «cela ... vous abêtera» n'est pas une incitation à renoncer à ce qui constitue la dignité humaine : l'intelligence, mais à renoncer à l'orgueil de l'esprit, et redevenir enfant pour avoir accès à l'intelligence surnaturelle : «La foi suit la simplicité ... Quand tu t'approches de Dieu par la prière, deviens en pensée comme la fourmi, et comme les reptiles de la terre, et comme la sangsue, et comme un bébé balbutiant. Et ne dis rien devant Lui par science, mais approche-toi de Dieu avec une intelligence d'enfant et marche devant Lui, pour être digne de cette Providence paternelle, celle des pères envers leurs nouveau-nés.»¹⁵⁶

Appliquant donc à l'humilité le principe de la répercussion du corps sur l'âme, nous dirons avec St JEAN CLIMAQUE : «Le Seigneur, sachant que c'est sur la tenue extérieure que se modèle la vertu de l'âme, nous a suggéré, en prenant un linge, la méthode à suivre dans la voie de l'humilité : 'l'âme en effet s'assimile aux pratiques, se façonne sur ce qu'elle fait et se forme selon ce qu'elle fait.'»¹⁵⁷ Par conséquent, concourent davantage à l'humilité un habit modeste, une demeure pauvre, qu'un habit splendide et une magnifique maison; de même l'agenouillement et la prosternation pendant la prière, que la position assise jambe sur jambe et cavalière, etc.

Si l'attitude extérieure contribue tant à engendrer l'intérieure, à plus forte raison le pourront certaines voies connexes : «Les nerfs et voies de cette vertu, mais non ses

155. PASCAL, *Pensées*, 233.

156. St ISAAC LE SYRIEN, *Discours*, 19.

157. St BASILE, *Hom. sur l'humilité*, (P.G. XXXI, 537) — Echelle 25 (P.G. LXXXVIII. 1000-1).

signes, sont la pauvreté, le séjour obscur à l'étranger, le déguisement de [sa propre] sagesse, la parole non artificieuse, la demande de l'aumône, la dissimulation de son origine noble, le bannissement de l'assurance, l'éloignement du bavardage.»¹⁵⁸

«Le séjour obscur à l'étranger» : pour prendre un exemple en littérature, celui de BAUDELAIRE inconnu et conquis en Belgique, ou de RIMBAUD à Aden, non celui de Victor HUGO, devenu le phare de l'opposition, à Guernesey. «La demande de l'aumône» : le même saint en dit : «Rien n'a jamais pu autant humilier l'âme qu'une condition pauvre et un régime de mendiant.»¹⁵⁹

St BASILE pense que les vertus suivantes portent d'une manière efficace à l'humilité : «En toutes choses retranche l'amplification; sois aimable avec ton ami, doux envers ton serviteur, résigné à l'égard des arrogants, affable envers les humbles, console les affligés, visite ceux qui souffrent, ne méprise jamais personne; sois suave en adressant la parole, radieux en répondant, adroit, accessible à tous, ne faisant pas tes éloges ni amenant les autres à les faire, n'accueillant pas une parole malséante; dissimulant autant que possible tes supériorités, mais te reprochant tes péchés et n'attendant pas que les autres t'en accusent .. Ne sois pas dur dans les réprimandes, et ne convaincs pas des fautes rapidement, ni avec passion : car c'est de l'arrogance; ne condamne pas non plus dans les petites choses, t'érigeant en justicier rigoureux, mais accueille ceux qui sont en faute et édifie-les spirituellement ainsi qu'exhorte l'apôtre : 'prenant garde que toi aussi tu ne sois tenté'».¹⁶⁰ Laissant de côté les prescriptions qui trouveront leurs explications dans le chapitre sur la mansuétude, nous soulignerons les deux points suivants :

1. «Dissimulant autant que possible tes supériorités». On sait par exemple qu'il fallait des subterfuges très malins pour

158. Id. (P.G. LXXXVIII, 1001).

159. Id.

160. Gal. 6¹ — Hom. sur l'Humilité (P.G. XXXI, 537).

amener certains anachorètes à user de leur pouvoir de thaumaturges, leur réticence et parfois hostilité intransigeante s'expliquant tant par le désir de fuir la vaine gloire que par celui de préserver autour d'eux la solitude nécessaire à leur vocation : « Plusieurs anciens vinrent une fois chez le Père PIMEN. Et voici qu'un membre de la famille du Père PIMEN avait un enfant dont le visage était tourné par force en arrière. Et son père, voyant la multitude des Pères, prit son enfant et s'assit, pleurant, hors du monastère. Il arriva qu'un ancien sortit, et, le voyant, dit : 'Pourquoi pleures-tu, ô homme?' Celui-ci répondit : 'Je suis parent du Père PIMEN; et voici que survint cette épreuve à cet enfant; et, voulant le présenter à l'ancien, nous avons éprouvé une crainte, car il ne veut pas nous voir; et maintenant, s'il apprenait que je suis ici, il enverrait pour me chasser. Mais moi, vous voyant présents, j'ai osé venir. Comme tu le désires, Père, aie pitié de moi et prends l'enfant à l'intérieur et prie pour lui.' L'ayant pris, l'ancien entra et usa de prudence : il ne le présenta pas aussitôt au Père PIMEN, mais, commençant par les plus petits frères, disait : 'Fais le signe de croix sur l'enfant'. Ayant successivement fait faire à tous le signe de croix sur l'enfant il le porta finalement au Père PIMEN; mais celui-ci ne voulait pas s'en approcher. Eux, ils le priaient, disant : 'Comme ont fait les autres, toi aussi, Père, fais'. Ayant gémi, il se leva et pria, disant : 'Dieu, guéris ton ouvrage, afin qu'il ne soit pas dominé par l'ennemi.' Et, l'ayant signé, il le guérit aussitôt et le rendit sain à son père. »¹⁶¹

Voici une autre histoire, aussi savoureuse : « Un homme du monde vint une fois avec son fils chez le Père SISOÏ, sur la montagne du Père ANTOINE. Et il arriva qu'en route son fils mourut. Il n'en fut pas troublé, mais, par un acte de foi, le prit

161. Sentences des Pères du désert : PIMEN

chez l'ancien. Et il se prosterna avec son fils, comme s'ils faisaient une prostration pour être bénis par l'ancien. S'étant levé, le père laissa l'enfant aux pieds de l'ancien et sortit. L'ancien, pensant qu'il lui faisait une prostration, lui dit : 'Lève-toi, va dehors;' car il ne savait pas qu'il était mort. Et à l'instant même [l'enfant] se leva et sortit. Son père, le voyant, fut stupéfait et, entrant, se prosterna devant l'ancien et lui annonça la chose. Mais l'ancien, ayant entendu [cela], fut affligé, car il ne voulait pas que cela advînt. Et son disciple prescrivit à l'homme qu'il n'en parlât à personne jusqu'à la mort de l'ancien.»¹⁶²

2. «Ni racontant tes louanges.» C'est une règle générale; elle admet pourtant de rares et dangereuses exceptions, dont la plus éclatante est celle de St PAUL. Son autorité apostolique ayant été mise en doute par les Corinthiens, il s'est vu obligé de la défendre, pour leur propre bien, en descendant au niveau de leurs arguments et démontrant ses titres d'égalité avec les autres apôtres, et même de supériorité, non seulement les titres réels mais aussi les titres faux, du moment que ces derniers causaient dans leurs esprits une prévention contre lui. Cela nous a valu les sublimes chapitres X-XII de la deuxième Epître aux Corinthiens, qui jettent une fulgurante lumière sur sa vie et sur sa sainteté, détails infiniment précieux qu'on n'eût pas eus autrement. C'est le moment de dire avec St JEAN CLIMAQUE : «Le supérieur ne doit, ni toujours s'humilier déraisonnablement, ni toujours se glorifier sans raison, voyant PAUL suivre les deux voies.»¹⁶³ «Prends garde que ton humilité, au delà du nécessaire, n'amasse des charbons de feu sur la tête de tes enfants.»¹⁶⁴

Il y a un autre cas où l'on peut révéler ses beaux actes : c'est quand on veut communiquer son expérience spirituelle à une âme qui tend au même idéal. On ne trouve même pas de saint qui

162. Id. : SISOÏ le Grand.

163. Au Pasteur, 8 (P.G. LXXXVIII, 1184).

164. Id. 13 (P.G. LXXXVIII, 1196).

ne l'ait fait, car c'est un besoin d'expansion et d'épanchement inhérent à toute amitié véritable. De cette manière, on engendre chez le prochain son image, elle-même sculptée selon l'archétype divin : « Et de même que les corps splendides et transparents, quand un rayon tombe sur eux, deviennent eux-mêmes d'un vif éclat, et par reverbération émettent d'eux-mêmes une autre lueur : ainsi les âmes qui portent l'Esprit, illuminées par l'Esprit sont rendues elles-mêmes spirituelles et renvoient la grâce aux autres. »¹⁶⁵ De plus, c'est en se confiant qu'on provoque chez l'autre des confidences semblables qui nous édifient nous-mêmes. « Mais toi, ô vierge », écrit St ATHANASE, « que personne n'apprenne ton ascèse, pas même ta propre famille ; mais si tu fais quelque chose, fais-le en cachette, et ton Père céleste, qui voit dans le secret, te récompensera aux yeux de tous. Si tu manifestes ta vie, tu t'engendres de la vaine gloire et tu te nuis. Si cependant tu trouves une âme qui s'harmonise avec la tienne et peine comme toi pour Dieu, révèle-toi à elle seule dans le secret : là, il n'y a pas de vaine gloire. Car tu as parlé pour sauver une âme ; tu recevras une grande récompense, si une âme est sauvée par toi. A ceux qui ont le désir d'écouter, dis ce qui est utile ; mais si [une âme] écoute et ne fait pas, ne dis rien. Car le Seigneur dit : 'Ne donnez pas les choses saintes aux chiens, et ne jetez pas vos perles devant les cochons'. »¹⁶⁶ C'est ainsi que l'amitié nous a valu des bijoux qui comptent parmi les plus belles de leur œuvres : c'est en vertu d'elle que St ATHANASE a pu avoir des détails sur la vie héroïque de St ANTOINE que celui-ci n'eût transmis qu'à un très petit nombre ; que les lettres que St GRÉGOIRE LE THÉOLOGIEN et BASILE se sont échangées révèlent des choses plus intimes que celles qu'ils écrivaient aux autres généralement ; que CHRYSOSTOME a révélé à OLYMPIAS plus qu'à aucun autre les tribulations de son exil. Je n'ai encore rien lu de la correspondance de St François DE SALES et de Ste Jeanne DE CHANTAL, mais je parie avec beaucoup d'assurance qu'ils se révèlent l'un à l'autre plus qu'aux autres.

165. St BASILE, Traité du Saint-Esprit, 9 (P.G. XXXII, 109).

166. Mt. 7^e — De la Virginité (P.G. XXVIII, 261).

Venons-en enfin à la fameuse puissance de l'humilité : « Se rendant un jour du marais à sa cellule, le Père MACAIRE portait des branches d'olivier, et voici que le diable, muni d'une faux, le rencontra en route et, voulant le frapper, ne le put. Et il lui dit : 'Grande est ta force, MACAIRE, car je ne peux rien contre toi. Voici que si tu accomplis quelque chose, moi aussi je l'accomplis : tu jeûnes? moi, je ne mange rien du tout; tu veilles? moi, je ne dors point du tout ! Il n'y a qu'une seule chose par où tu me vaincs'. Et le Père MACAIRE lui dit : 'Laquelle?' Et il répondit : 'Ton humilité ! Et c'est pourquoi je ne peux rien contre toi'. »¹⁶⁷ St ISAAC LE SYRIEN trace de cette puissance un tableau idyllique, de grande beauté : « L'homme humble, personne ne le hait jamais, ni le blesse, ni le méprise. Car, vu qu'il est aimé de son Seigneur, il est aimé par tous. Il aime tout le monde, et tout le monde l'aime. Tous le désirent, et en quelque endroit qu'il accède, on le regarde comme un ange de lumière et le distingue par les honneurs. S'il parle, le sage et le maître se taisent, pour donner à l'humble la latitude de parler. Tous ont les yeux attachés à sa bouche : quelle parole en sortira? Et tout homme attend ses paroles comme les paroles de Dieu ... L'humble s'approche des bêtes funestes; et dès qu'il les regarde, leur sauvagerie s'apaise, et elles s'approchent de lui comme de leur maître, remuent leur tête et lèchent ses mains et ses pieds : parce qu'elles flairent cette odeur qui sort de lui et qui s'exhalait d'ADAM avant sa chute (quand elles furent rassemblées devant lui et qu'il leur donna des noms, au paradis) et qui nous a été enlevée. Et Jésus l'a renouvelée et nous l'a donnée par sa venue ... L'humble s'approche encore des reptiles qui portent la mort, et dès que la sensation de sa main aborde et touche leur corps, l'acuité et la dureté de leur amertume mortelle cessent ... Il s'approche des hommes, et ils concentrent leur attention sur lui comme sur le Seigneur. Et que dis-je 'les hommes'? Les démons mêmes, avec leur violence, leur

167. Sentences des Pères du désert : MACAIRE L'EGYPTIEN.

amertume et l'orgueil de leur esprit, deviennent comme de la poussière dès qu'ils s'approchent de lui. Et toute leur méchanceté s'émousse, leurs machinations sont rompues et leurs ruses réduites à l'impuissance.»¹⁶⁸

Il est évident que, si on veut chicaner, il est facile de rétorquer qu'il n'est pas vrai, par exemple, que «jamais personne ne hait l'humble» : il suffit de rappeler que Notre-Seigneur, l'humble parmi les humbles, a été «haï sans raison». Comme si ISAAC LE SYRIEN ne savait pas cela ! Pour comprendre ce beau texte, il faut le lire «avec un grain de sel». Ces traits ne se réalisaient pas constamment dans la vie d'un saint, mais d'une manière intermittente, quand Dieu le voulait, quand sa puissance triomphait. Dans ces cas-là, tout les secondait ; et bien que parfois l'envie de leurs ennemis continuât plus tenace que jamais (car ils n'arrivaient pas toujours à la désarmer), ils n'en étaient pas même conscients : *c'était comme si cette haine n'eût pas existé !* On peut dire aussi que, lorsqu'on hait un saint, ce n'est jamais tel qu'il est en lui-même qu'on le hait, mais tel qu'on se le représente. Car il est tellement «aimable» (au sens étymologique, fort, du terme) qu'il est impossible de ne pas l'aimer quand on n'est pas aveugle à sa beauté spirituelle. C'est donc en toute rigueur du terme que «jamais personne ne hait l'homme humble».

Le passage insiste sur la sujétion des animaux funestes. Un des exemples les plus illustres est celui de Ste THÈCLE jetée en pâture plusieurs fois — en vain ! — aux animaux les plus féroces, dûment affamés : «La lionne donc, sur laquelle THÈCLE était montée, se conduisit avec une telle vénération et tant d'égards que non seulement rien de sauvage ou de bestial ne paraissait en elle, mais aussi elle touchait ses pieds doucement de la langue et les léchait.»¹⁶⁹ St AMBROISE dit de la même sainte : «Ayant fui

168. Discours, 20.

169. St SYMÉON MÉTAPHRASTE, Vie de Ste THÈCLE (P.G. CXV, 833) — Il y a de quoi être irrité du dénigrement et du mépris dont ce saint biographe est l'objet depuis deux ou trois siècles, et nous nous demandons comment des érudits qui se disent «catholiques» osent rappeler un saint «menteur», entre autres gracieux qualificatifs ! Chaque fois que nous avons confronté ce qu'écrit le

l'union nuptiale et ayant été condamnée par la fureur du fiancé, elle transforma, par la vénération de la virginité, la nature des bêtes féroces elles-mêmes. En effet, exposée aux bêtes sauvages, elle qui fuyait le regard des hommes, comme ses organes intimes mêmes étaient présentés à la vue d'un lion furieux, elle fit que ceux qui portaient des regards impudiques les retournassent avec pudeur. On put voir la bête féroce se coucher par terre et lécher les pieds [de la vierge], témoignant par un son muet qu'elle ne pouvait violer le corps sacré d'une vierge. La bête donc adorait sa proie et, ayant oublié sa nature propre, se revêtit de la nature que les hommes avaient perdue. On vit, par un certain transfert des natures, des hommes, revêtus de férocité, ordonner la cruauté à une bête féroce, et la bête féroce, en baisant tendrement les pieds de la vierge, inculquer aux hommes ce qu'ils auraient dû faire ! La virginité provoque une telle admiration que même les lions en sont frappés de stupéfaction. Affamés, la nourriture ne les fléchit pas ; excités, l'impulsion ne les entraîna pas ; aiguillonnés, la colère ne les exaspéra pas ; accoutumés [à manger à satiété], la nécessité ne les séduisit pas ; féroces, la nature ne les domina pas. Ils enseignèrent la piété, en adorant la martyre ; ils enseignèrent aussi la chasteté, ne faisant rien sinon baiser tendrement la plante des pieds de la vierge, les yeux dirigés vers le sol, comme éprouvant une pudique crainte qu'un mâle ou une bête ne vît la vierge nue.»¹⁷⁰ Il est vrai que St AMBROISE attribue, dans ce magnifique texte, cette sujétion à la puissance de la virginité. Mais on peut tout aussi bien l'attribuer à l'humilité, si on réfléchit que sans celle-ci la virginité est radicalement impossible.

../..

MÉTAPHRASTE d'un saint et ce qu'en écrivent les Pères les plus vénérables, grecs, orientaux ou latins, nous avons été frappé par sa fidélité aux sources, allant parfois jusqu'à la reproduction littérale de leurs paroles. Ou bien donc tous les Pères sont des menteurs — et c'est ce que même le plus forcené et le plus impie des critiques n'oserait soutenir — ou bien le MÉTAPHRASTE est véridique !

170. Sur les Vierges, II, 3 (P.L. XVI, 211-2).

L'obéissance et l'humilité sont connexes. Pour comprendre la nécessité de celle-là, il faut réfléchir au fait que tout, dans l'univers, est hiérarchiquement établi : «C'est donc l'ordre qui resserre le tout, l'ordre qui maintient les choses célestes et terrestres. Il y a un ordre dans les choses intelligibles, un ordre dans les choses sensibles, un ordre chez les anges, un ordre dans les astres et dans leur mouvement et dans leur grandeur et dans leurs rapports les uns aux autres et dans leur splendeur ... Il y a un ordre également dans les Eglises, qui classe les uns en fidèles, les autres en pasteurs, les uns pour commander, les autres pour être commandés, les uns pour être comme la tête, d'autres les pieds, d'autres les mains, d'autres l'œil, d'autres quelque autre membre du corps, pour l'harmonie et l'avantage du tout, soit qu'ils sont surpassés, soit qu'ils surpassent. Et de même que dans les corps les membres ne sont pas disjoints les uns des autres, mais le tout est un seul corps composé de [membres] divers; et l'opération n'est pas identique chez tous bien que, de la même manière, ils bénéficient de la bienveillance et de la convergence mutuelles, selon la nécessité (et l'œil ne marche pas, mais guide; le pied ne prévoit pas, mais se déplace et déplace ...) : ainsi en est-il chez nous, corps commun du Christ.»¹⁷¹ En effet, dans toute organisation, quelle qu'elle soit : famille, Etat, Eglise, etc. l'ordre postule une seule tête : «Car ce qui n'a pas de tête n'a pas d'ordre, et ce qui a plusieurs têtes est séditieux, donc sans tête, donc désordonné. Car les deux mènent au même : le désordre; et celui-ci mène à la dissolution, vu qu'il est la pratique de la dissolution. Chez nous, c'est la tête unique qui est tenue en honneur.»¹⁷² Par conséquent, il est absurde, quand on a admis le principe d'une hiérarchie *visible* dans une Eglise visible, de refuser de monter jusqu'à la clef de voûte, de refuser à cette hiérarchie une tête *de même nature qu'elle*, c'est-à-dire visible. Car à quoi mènerait, sinon à la dissension, et finalement au chaos, une multiplicité d'évêques, sans un pape qui les préside, d'une présidence non

171. GRÉGOIRE LE THÉOLOGIEN, De l'Ordre dans les discussions, Disc. 32 (P.G. XXXVI, 181, 185).

172. Id. 3^e Disc. Théol., Disc. 29 (P.G. XXXVI, 76).

d'honneur, mais réelle, efficace?

L'ordre hiérarchique étant donc nécessaire dans tous les domaines, pour la subsistance même des choses, et étant voulu par Dieu qui l'a créé (si bien qu'en s'y soumettant, c'est à Dieu même qu'on se soumet, et en désobéissant c'est à Lui qu'on désobéit), le principe qui doit régir notre conduite est clair : il faut obéir à toute autorité comme à Dieu même, *tant que cette autorité ne nous ordonne rien qui s'oppose à la volonté divine*. Dans ce dernier cas, c'est la désobéissance qui est la véritable obéissance, et comme cette désobéissance-là relève d'une autre vertu, nous en traiterons en son temps et en son lieu. Pour le moment, nous ne parlerons que de l'obéissance à l'autorité quand elle ordonne des choses qui ne vont pas à l'encontre des lois divines.

Aucun être n'échappe à l'obéissance. Même un roi doit obéir à son évêque, comme celui-ci doit, sur un autre plan, obéir à son roi : «Rendez donc à CÉSAR ce qui est à CÉSAR et à Dieu ce qui est à Dieu.»¹⁷³ Dans un siècle où la Révolution est glorifiée, où le féminisme bat son plein (gare à celui qui oserait parler aux femmes d'obéissance à leurs maris, il subirait, le malheureux, le sort de St PAUL, le plus illustre des «misogynes», n'est-ce pas?), où bientôt les parents devront consulter leurs bébés avant de prendre une quelconque décision à leur égard (car enfin, dites-moi, de quel droit les nourrissez-vous de lait, peut-être qu'ils préfèrent du jus de banane? De quel droit les habituez-vous à parler en français, peut-être qu'à dix ou quinze ans ils préféreraient adopter une autre langue? De quel droit les baptisez-vous et les éduquez-vous chrétiennement, n'est-ce pas les endoctriner et leur administrer un lavage de cerveau, n'est-ce pas le fascisme le plus plur?), je dis, dans un siècle pareil, parler d'obéissance, comme l'imprudent que je suis, c'est se vouer à l'éternelle infamie, c'est parler le chinois. Tant pis ! parlons tout de même : «Que toute âme», dit St PAUL, «se soumette aux autorités supérieures. Car il n'y a point d'autorité qui ne vienne

173. Mt. 22²¹


de Dieu, et celles qui existent ont été mises en place par Dieu ; si bien que celui qui résiste à l'autorité résiste à l'ordre établi par Dieu ; ceux qui résistent recevront leur propre condamnation. En effet, les magistrats ne sont pas une terreur pour l'acte bon, mais pour le mauvais. Veux-tu ne pas avoir à craindre l'autorité ? Fais le bien, et tu auras d'elle des éloges. Car elle est pour toi la servante de Dieu pour le bien. Mais si tu fais le mal, crains ; en effet, ce n'est pas pour rien qu'elle porte le glaive : elle est la servante de Dieu, tirant avec colère vengeance de celui qui fait le mal. C'est pourquoi il faut se soumettre, non seulement à cause de la colère, mais aussi à cause de la conscience. C'est pour cela en effet que vous acquittez les impôts ; car ils sont les ministres de Dieu, attachés à faire observer cela. Rendez à chacun ce qui lui est dû : à qui l'impôt, l'impôt ; à qui la taxe, la taxe ; à qui la crainte, la crainte ; à qui l'honneur, l'honneur.»¹⁷⁴ Nous soulignerons plusieurs points :

1. Le faux christianisme de TOLSTOI l'a conduit à rejeter toute autorité. Sous prétexte qu'il est écrit : « Ne jugez pas, afin de ne pas être jugés »¹⁷⁵, il dénie à la société le droit même de mettre les criminels hors d'état de nuire. Le texte de St PAUL est pourtant très clair : quand l'apôtre dit de l'autorité que « ce n'est pas pour rien qu'elle porte le glaive », il savait bien que l'autorité romaine à laquelle en l'occurrence il ordonnait qu'on se soumit condamnait bien à mort, comme d'ailleurs toutes les autorités antiques. Donc, en employant le mot « glaive » et en en approuvant l'emploi, il reconnaissait par là à l'Etat le droit de condamner même à mort. De même, quand PILATE eut dit au Christ : « Tu ne parles pas, à moi ? Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de t'acquitter et le pouvoir de te crucifier ? », le Christ, bien loin de le nier, l'admet, et va plus loin que PILATE : « Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi s'il ne t'était donné d'en-haut. »¹⁷⁶ Nous sommes

174. Rom. 13¹⁻⁷

175. Mt. 7¹

176. Jn. 19¹⁰⁻¹¹



personnellement loin de penser que la peine de mort soit la meilleure solution (voir «L'Idiot», de DOSTOÏEVSKI, et «Le dernier jour d'un condamné», de Victor HUGO). Mais là n'est pas la question. Si chacun a le droit de se prononcer pour ou contre la peine de mort, du point de vue de son efficacité pour réprimer le crime, par contre, personne ne doit nier à l'Etat le droit d'infliger la peine de mort. TOLSTOÏ est tout ce qu'il y a de plus irréaliste. On souhaiterait — et là il n'y aurait aucune voix discordante — que tous les hommes sans exception fussent des saints, si bien qu'on n'eût besoin d'aucune autorité pour réprimer le mal; mais cela malheureusement ne sera jamais, car le mal est dans l'homme, et tant que celui-ci existera sur terre, le mal fera des victimes. Donc, sous peine de voir le monde entier sombrer dans le chaos et le suicide, l'Etat doit exister, et fournir un cadre où le christianisme puisse, en paix, lentement et imperceptiblement, comme un levain dans la pâte, infuser le plus possible l'esprit chrétien.

2. Le Christ et St PAUL, en prononçant chacun les paroles qu'on vient de citer, savaient, en inculquant l'obéissance aux pouvoirs établis, que ces pouvoirs étaient idolâtres, et parfois corrompus. St PAUL demande même qu'on prie pour eux : «Je t'exhorte donc, avant tout, de faire des demandes, prières, intercessions, actions de grâces pour tous les hommes, pour tous les rois et tous les dépositaires de l'autorité, afin que nous passions une vie sereine et tranquille, en toute piété et dignité»^{176 a} En conséquence, l'autorité doit être obéie et respectée, même quand elle est corrompue et indigne (qu'on note, encore une fois, que ce n'est pas sa corruption qu'on respecte, mais l'autorité en tant qu'autorité). Expliquant pourquoi DAVID appelle SAÛL «l'oint du Seigneur», alors que celui-ci voulait le tuer et commettait toutes les pévarications, St CHRYSOSTOME dit : «Mais c'est un roi, mais c'est un chef, mais il est le dépositaire de notre protection. Et il ne dit pas : 'le roi'; mais quoi? 'Il est l'oint du Seigneur',¹⁷⁷ le déclarant sacré, non à cause

176a. 1 Tim. 2¹⁻²

177. 1 Sam 24⁷

de la dignité d'ici-bas, mais à cause du suffrage d'en-haut. 'Méprises-tu', dit-il, 'le compagnon d'esclavage?' Vénère le Seigneur. Craches-tu sur l'élu? Crains Celui qui a élu.' Si nous redoutons ces magistrats élus par le roi et tremblons devant eux, seraient-ils méchants, seraient-ils des voleurs, seraient-ils des brigands, seraient-ils iniques, seraient-ils quoi que ce ce fût, et nous ne les méprisons pas à cause de leur méchanceté mais les vénérons à cause de la dignité de Celui qui les a élus : à combien plus forte raison devrions-nous agir ainsi vis-à-vis de Dieu !¹⁷⁸

Bien plus : dans le cas où l'autorité légitime a été détruite par un tyran et celui-ci détient toute l'autorité, on ne doit pas refuser l'obéissance à celui-ci, car en l'occurrence il représente la seule autorité réelle et efficace, et mieux vaut un pouvoir tyrannique, c'est-à-dire illégitime et usurpé, que l'anarchie complète et la vacuité de tout pouvoir. En effet, St PAUL dans le texte cité, dit : « Car il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent ont été mises en place par Dieu. » Commentaire de CHRYSOSTOME : « Que dis-tu : tout chef, a-t-il donc été investi du pouvoir par Dieu ? 'Je ne dis pas cela', dit-il. 'Ma parole à présent ne concerne pas chacun des chefs, mais le pouvoir même. Car qu'il y ait des pouvoirs, et que les uns commandent et les autres soient commandés, et que toutes choses ne soient pas mues sans art et dans un laissez-aller, comme les vagues, les peuples tournoyant ça et là, je dis que cela est l'œuvre de la sagesse de Dieu.' C'est pourquoi il ne dit pas : 'Car il n'y a point de chef qui ne soit de Dieu', mais : 'Car il n'y a point d'autorité qui ne soit de Dieu'. »¹⁷⁹

L'obéissance devient plus impérative encore quand l'autorité n'est plus temporelle, mais d'ordre spirituel (évêque, directeur spirituel, higoumène etc.) L'obéissance monastique est la plus exigeante, parce qu'elle englobe non seulement les activités purement spirituelles, mais la vie dans tous ses détails, jusqu'aux moindres; de plus, elle est confirmée par des

178. Hom. 1 sur DAVID et SAÛL (P.G. LIV, 685).

179. Hom. 23 sur Rom. (P.G. LX, 615).

voeux : « Il ne faut rien faire sans le consentement [de l'higoumène]. Car tout ce qui est fait en dehors de lui est une sorte de vol et de pillage sacrilège, menant à la mort, non à ton intérêt, même s'il te paraissait bon : car si c'est bon, pourquoi le fais-tu en cachette, et non ouvertement ? »¹⁸⁰ « Une fois qu'il a accepté de s'enrôler dans le corps de la fraternité, si on juge qu'il doit devenir membre servant, l'œuvre lui parût-elle au-dessus de ses forces, qu'il fasse retomber la condamnation sur celui qui ordonne l'impossible, et qu'il montre la docilité et l'obéissance jusqu'à la mort, se souvenant du Seigneur, qui est 'devenu obéissant jusqu'à la mort, la mort de la croix.' »¹⁸¹ Regimber et contredire démontre de multiples maux : maladie de la foi, vacillation de l'espérance, enflure et caractère orgueilleux. »¹⁸² Et ce renoncement total à sa volonté propre doit être absolument sincère, car on n'est que trop tenté de se rattraper en influençant le supérieur, d'une manière ou d'une autre, en sa faveur — ce qui est un moyen subreptice de lui imposer sa volonté propre : « Certains de ceux qui obéissent à eux-mêmes demeurent inaperçus, percevant la docilité du supérieur et sa condescendance, et demandant des arbitrages correspondant à leurs propres désirs. Mais qu'ils sachent, après les avoir obtenus, qu'ils sont complètement déçus de la couronne de la foi, car l'obéissance est l'éloignement de l'hypocrisie et de son désir propre. »¹⁸³

Cependant qu'on n'aille pas penser, selon une erreur trop répandue, que l'obéissance est propre aux moines : toute personne, abstraction faite de l'obéissance due à son curé, à son évêque, au pape, a besoin, au commencement de sa vie spirituelle et à certains moments cruciaux de la vie, d'un guide spirituel qui la suive de près : « Celui qui prive de guide l'aveugle, de pasteur le troupeau, de conducteur le voyageur qui s'approche, de son

180. St BASILE, Disc. sur le Renoncement au monde (P.G. XXXI, 633).

181. Philip. 2⁸

182. St BASILE, Règles en détail, 28 (P.G. XXXI, 989).

183. St JEAN CLIMAQUE, Echelle, 4 (P.G. LXXXVIII, 717).

père le tout petit enfant, de médecin le malade, et de pilote le navire, procure à tous un danger. Et celui qui entreprend de lutter contre les vents sans secours, est anéanti par eux.»¹⁸⁴ Et bien qu'un fidèle, en se mettant sous la direction d'un guide, ne fasse pas de vœu d'y persévérer, cependant il est téméraire et dangereux de le quitter dans les conditions précisées par le même saint dans ce passage : «Sont dignes de tout châtiment de la part de Dieu, les malades qui, après avoir fait l'expérience du médecin et de l'utilité qui provient de lui, le quittent avant la parfaite guérison pour lui préférer un autre.»¹⁸⁵

Pour donner une idée concrète de la mesure de l'obéissance des saints, voici quelques anecdotes : «Le Père SILOUANE, marchant une fois dans le Scété avec des anciens et voulant leur montrer l'obéissance de son disciple MARC et pourquoi il l'aimait, ayant vu un petit sanglier, dit [à MARC] : 'Vois-tu, fils, cette petite antilope-là?' Il lui dit : 'Oui' — 'Et comme ses cornes sont agréables!' — Il lui dit : 'Oui, Père'. Et les anciens admirèrent sa réponse et furent édifiés par son obéissance.»¹⁸⁶ MARC certainement n'était pas simplet, et eût pu contredire son maître spirituel et lui démontrer son erreur; il eût eu ainsi la grande satisfaction, si chère à nos contemporains, d'avoir raison, et peut-être de mépriser son Père intérieurement pour sa simplicité! Mais comme la matière ne touchait ni à la foi ni aux mœurs, il a préféré acquiescer, et son humilité y a énormément gagné. Que de mariages seraient sauvés du naufrage si les maris et leurs femmes suivaient un peu l'exemple de MARC!

«On raconte du Père JEAN LECOURT que, s'étant isolé chez un ancien de Thèbes à Scété, il était assis dans le désert; son Père ayant pris un bois sec, le planta et lui dit : 'Arrose ceci chaque jour d'un conge d'eau, jusqu'à ce qu'il donne du fruit.' L'eau était loin d'eux, si bien qu'on y allait tard le soir pour revenir le matin. Trois ans après, [le bois] fut vivifié et donna du fruit. Et, ayant

184. Id. (P.G. LXXXVIII, 712).

185. Id. (P.G. LXXXVIII, 709).

186. Sentences des Pères du désert : MARC, disciple de SILOUANE.

pris son fruit, l'ancien le porta à l'église, disant aux frères : 'Prenez, mangez du fruit de l'obéissance'. »¹⁸⁷

En somme, « l'obéissance, c'est le renoncement absolu à sa propre âme, et clairement manifesté au moyen du corps ; ou plutôt, inversement : l'obéissance est la mortification des membres dans une pensée vivante. L'obéissance, c'est une impulsion qui ne scrute pas, une mort volontaire, une vie sans complication, un danger sans inquiétude, une réponse de Dieu qui n'est pas le fruit des soucis, l'absence de crainte de la mort, un navire sauf, un voyage en état de sommeil. L'obéissance, c'est le tombeau du désir [propre], et la résurrection de l'humilité. »¹⁸⁸

A la lecture de ce que nous avons dit de l'obéissance, on pourrait être tenté de croire que celle-ci n'est qu'une perte complète de la personnalité, et qu'elle est la plus forte là où la personnalité est la plus faible. Malheureusement, trop de religieux et de bonnes sœurs donnaient autrefois, et donnent actuellement, l'impression d'être stéréotypés, sans pensée ni vie personnelles. Un exemple bien typique est la promptitude avec laquelle, dès que Mgr. Gerolamo BORTIGNON eut froncé les sourcils contre le Père PIO, la très grande majorité des prêtres, religieux et religieuses de son diocèse déclarèrent ignominieusement la guerre contre le saint stigmatisé. Passons. Mais si l'obéissance est souvent si défigurée, est-ce une raison de s'attaquer à la véritable ? Si tant de « chrétiens » trahissent l'Évangile, est-ce une raison de s'attaquer à l'Évangile ? Si tant de « catholiques » trahissent l'Église, est-ce une raison d'avilir l'Église ? Il est certain que tout ce qui tue ou affaiblit la personnalité est mauvais, car c'est gâcher en soi les sources mêmes de la vie. Entre une personne qui défend avec véhémence, d'une manière originale, des idées erronées dont elle vit, et une perruche qui répète impeccablement les idées les plus vraies et les plus sublimes, mon choix se porterait sans hésitation à la première. Montrons donc que l'obéissance, loin d'anéantir la personnalité, au contraire l'agrandit et

187. Id. : JEAN LE COURT

188. JEAN CLIMAQUE, Echelle, 4 (P.G. LXXXVIII, 680).

l'approfondit ; loin d'être aveugle et stupide, exige au contraire, à chaque instant, la lucidité, la force et la vigilance. La raison profonde en est que ce n'est pas aux hommes qu'on obéit, mais à Dieu à travers tes hommes. Or, Dieu étant la source de la vie et de tout ce qui est bon, comment Lui obéir peut-il jamais étouffer la personnalité ? Comment celui à qui l'obéissance commande de désobéir aux hommes dès qu'ils ordonnent une chose contre la loi divine, peut-il ne pas avoir une forte personnalité ? Mais procédons par étapes.

L'obéissance commence quand il faut chercher un guide spirituel, si on est dans le monde, ou l'higoumène et l'ordre religieux appropriés, si on veut entrer dans la voie monastique. Or, jamais vrai spirituel n'a préconisé qu'on allât, tête basse comme un veau qu'on mène à l'abattoir, au premier venu. Qu'on lise plutôt : « Quand notre méchant adversaire ne peut nous persuader de rester dans la confusion du monde et sa perdition, alors il s'efforce de nous persuader de ne pas suivre une vie rigoureuse, ou un homme qui examine tous nos péchés et les corrige, mais quelqu'un follement épris de vaine gloire et qui, sous prétexte de condescendance à l'égard de ceux qui vivent en sa compagnie, flatte ses propres passions, de manière que, contrairement à notre intention, nous ayant ainsi rendus, à l'inverse, pleins de mille passions, il nous établisse dans ses propres liens de péché. Si tu adhères à un homme plein de vertus, tu deviendras héritier des biens qui sont en lui, et très bienheureux auprès de Dieu et des hommes. Mais si, par indulgence pour le corps, tu cherches un maître qui ménage tes passions, ou plutôt qui sombre avec toi, vainement entreprends-tu la lutte du renoncement, car tu t'es adonné à une vie entachée de passions et t'es servi d'un guide aveugle qui va vers le fossé. Car 'si un aveugle conduit un aveugle, tous deux tomberont dans le fossé.'¹⁸⁹ En effet, 'il suffit au disciple d'être comme son maître.'¹⁹⁰ C'est la parole de Dieu, et elle ne faillira point. »¹⁹¹ Et

189. Mt. 15¹⁴

190. Mt. 10²⁵

191. St BASILE, Disc. sur le Renoncement au monde (P.G. XXXI, 632-3).

St JEAN DE LA CROIX : « Il importe grandement que l'âme qui veut s'avancer dans le recueillement et dans la perfection prenne garde entre les mains de qui elle se met, parce que tel sera le maître, tel sera le disciple ; et tel sera le père, tel sera le fils. Et que l'on avise qu'en ce chemin, au moins en ce qui est de plus haut, et même pour ce qui est de médiocre, à grand'peine trouvera-t-elle quelqu'un qui ait fonds pour toutes les parties qui sont ici nécessaires. Car, outre qu'il faut qu'il soit savant et discret, il a besoin d'avoir de l'expérience ; parce que pour guider l'esprit, bien que la science et la discrétion servent de fondement, s'il n'y a de l'expérience de ce qui est de pur et vrai esprit, il n'arrivera jamais à mettre l'âme dans le chemin, quand Dieu l'y attire, et même il ne l'entendra. »^{191a} Enfin St JEAN CLIMAQUE dit : « Quand nous sommes sur le point de courber notre nuque dans le Seigneur, devant un autre et de lui faire foi, en vue de l'humilité et du salut du Seigneur, si toutefois il y a en nous quelque finesse et prudence, avant d'entrer scrutons le pilote, examinons-le et, pour ainsi dire, éprouvons-le ; de crainte qu'en tombant sur un matelot au lieu du pilote, sur un malade au lieu du médecin, sur quelqu'un d'entaché par les passions au lieu d'un homme impassible, et sur l'océan au lieu du port, nous ne fassions prompt naufrage. »¹⁹²

Si, aux temps de grande foi, les saints se sont cru obligés de mettre souvent en garde, et avec véhémence, contre les guides aveugles, que dire de notre époque ? Disons que les bons guides ne pullulent pas dans la rue. Il faut donc une vigilance accrue : on finira par trouver le bon guide. St BASILE est formel : « En cherchant, tu en trouveras absolument »¹⁹³ ; en effet, Dieu ne décevra point notre sincérité et ne permettra point que nous nous fourvoyions. Mais en attendant qu'on le trouve, on peut avoir à résoudre des problèmes urgents. Il faut alors suivre le sentiment de St JEAN CLIMAQUE : « Ceux qui veulent

191a. La Vive Flamme d'Amour, III, 3.

192. Echelle, 4 (P.G. LXXXVIII, 679).

193. Disc. sur le Renoncement au monde (P.G. XXI, 633).

connaître la volonté du Seigneur doivent d'abord mortifier la leur; ayant prié dans la foi et avec une simplicité sans malice et interrogé des Pères ou des frères dans l'humilité du cœur et sans esprit de doute, qu'ils accueillent ce qu'on leur conseille, comme si cela venait de la bouche de Dieu, même si ce qu'on leur dit paraît aller contre leur but, même si ceux qu'on a interrogés se trouvent ne pas être très spirituels. Car Dieu n'est pas injuste, pour aller tromper les âmes qui, dans la foi et la simplicité, se sont humblement soumises au conseil et au jugement d'autrui. Même au cas où ceux qu'on interroge se trouvent être des insensés, Celui qui parle [par eux] est immatériel et invisible. »¹⁹⁴

En effet, pour celui qui sait discerner la voix de Dieu, même les animaux et non seulement les hommes insensés, peuvent véhiculer la volonté divine; même la matière inanimée! Il est raconté qu'«on vint une fois ordonner au sacerdote le Père ISAAC. Ayant entendu cela, il s'enfuit en Egypte. Et il alla dans un champ et se cacha dans l'herbe. Les Pères en conséquence le poursuivirent et, arrivés au même champ, détélèrent pour se reposer là un peu, car il faisait nuit. Et il délièrent l'âne pour qu'il allât paître. L'âne, s'en allant, s'arrêta tout contre l'ancien. Au matin, cherchant l'âne, ils tombèrent en même temps sur le Père ISAAC. Et ils étaient dans l'admiration. Comme ils voulaient l'enchaîner, il ne les laissa pas faire, disant : 'Je ne fuirai plus, car c'est la volonté divine; et où que je fuisse, j'aboutirais au même'. »¹⁹⁵

Quand il n'y a personne à portée, ou que la personne consultée veut que nous prenions nous-mêmes la décision, il y a encore d'autres moyens de connaître la volonté divine : « Parmi ceux qui cherchent en pareilles choses, certains, ayant éloigné leur esprit de toute passion, au sujet des deux conseils de l'âme — c'est-à-dire le conseil qui veut entreprendre [une action] et celui qui s'y oppose — et offert, dans une prière fervente, au Seigneur, pour tels jours qu'ils déterminent, leur esprit dépouillé de toute

194. Echelle, 26 (P.G. LXXXVIII, 1057).

195. Sentences des Pères du désert : ISAAC, prêtre des cellules.

volonté propre, sont parvenus à la connaissance de sa volonté : ou bien l'intelligence de celui qui est spirituel parle spirituellement à notre intelligence, ou bien une des deux pensées disparaît complètement de l'âme. D'autres, par la tribulation et la dispersion conséquentes à l'entreprise, ont compris qu'elle était inspirée par Dieu, selon la parole : 'Nous avons voulu venir auprès de vous une fois et deux, et Satan nous en a retenu soudain'¹⁹⁶. D'autres, inversement, par le concours inattendu à leur action, ont senti que cela était agréable à Dieu, et dit : 'Dieu apporte son concours à tout homme qui choisit le bien'... Vaciller dans les jugements et rester longtemps sans entière certitude est le signe d'une âme non illuminée, éprise de vaine gloire : Dieu n'est pas si injuste que d'aller repousser ceux qui frappent [à la porte] avec humilité. »¹⁹⁷ Attention ! le saint ne dit pas que tout échec est le signe que l'acte est contre la volonté de Dieu, et tout succès qu'il y est conforme. Si une jeune fille, par exemple, a échoué souvent dans ses projets de mariage, cela ne signifie pas forcément que sa voie est dans la virginité. Ce qu'il dit, c'est ceci : si, en toute humilité et sincérité, nous demandons à Dieu de nous faire connaître si notre projet lui plaît ou non, parfois Il nous le fait connaître par « l'événement », le succès ou l'échec en eux-mêmes ne préjugent rien, mais Dieu sait parler, à ceux qui cherchent sa volonté de tout leur cœur, par une certaine nuance, imperceptible aux autres, dans l'événement. Il arrive aussi que «souvent, par économie, Il veut que sa volonté nous soit cachée, sachant que si nous l'apprenions nous y désobéirions, et, partant, recevriions davantage de blessures.»¹⁹⁸

Cet excursus est utile surtout pour ceux qui ne sont pas moines et qui doivent, dans tels cas déterminés, se décider par eux-mêmes. Quant à l'obéissance inconditionnelle, dont nous parlions, elle nous épargne toutes les tortures d'esprit qui parfois accompagnent un choix fait pour nous-mêmes, pourvu que nous

196. 1 Thess. 2¹⁸

197. St JEAN CLIMAQUE, Echelle, 26 (P.G. LXXXVIII, 1057, 1060).

198. Id. (P.G. LXXXVIII, 1060).

ayons rempli toutes les conditions requises pour choisir un bon guide. « Soit », me dira-t-on ; « mais supposez que ce directeur que je n'ai choisi qu'à bon escient fasse défection, à quelque tournant de sa vie, et devienne un conseiller détestable, comme par exemple ces curés qui ne trouvent pas mal que les fiancés fassent l'expérience sexuelle avant de se marier, voire, qui y poussent parfois des fiancés qui n'en demandaient pas tant : votre obéissance inconditionnelle ne me mènerait-elle pas alors à la perdition ? » — Sans aucun doute. Et cela ne fait que confirmer ma thèse, que l'obéissance n'est jamais *absolument* inconditionnelle, aveugle. Quand les spirituels, en effet, prescrivent l'obéissance « inconditionnelle », c'est toujours dans la supposition que le supérieur ne donne pas d'ordres qui trahissent l'Évangile, et afin de nous écarter de la tentation de lui désobéir quand on constate chez lui des défauts ou des vices. En conséquence, la restriction suivante que St BASILE pose à l'obéissance est essentielle : « De même donc que les brebis sont dociles au pasteur et se dirigent où que le pasteur les mène, ainsi il convient aux ascètes selon Dieu d'être dociles à leurs guides, ne scrutant pas trop leurs prescriptions *quand elles sont pures de péché*, mais accomplissant, en toute promptitude et zèle, ce qui est prescrit. »¹⁹⁹ Et SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIEN dit : « Toi-même, scrute les Ecritures divines, surtout les écrits pratiques des saints Pères, afin que, mettant en parallèle avec eux ce qui t'est enseigné par ton maître et supérieur, tu puisses voir [ses enseignements] comme dans un miroir et les scruter avec soin ; et, ce qui est conforme aux divines Ecritures, tu le recueilleras dans ton sein et le retiendras dans ton esprit ; et, ce qui est bâtard et étranger, tu le trieras et rejetteras, pour ne point errer. Car, sache-le bien, en ces jours, il y a beaucoup de trompeurs et de faux maîtres »²⁰⁰. Ce devoir de trier et de désobéir alors est implicite dans la règle même des plus inconditionnels de l'obéissance, même chez St IGNACE DE

199. Dispositions Ascétiques, 22 (P.G. XXXI, 1409).

200. Chap. pratiq. et théol., 33 (P.G. CL, 617).

LOYOLA. Or, une obéissance qui peut, le cas échéant, pousser à désobéir, et qui est en état de vigilance continuelle, ne peut jamais étouffer la personnalité, bien au contraire.

CHAPITRE III

B — LA COLÈRE ET LA MANSUÉTUDE

Bonté indulgente

Nous quittons maintenant la partie rationnelle de l'âme, où se situent l'orgueil et l'humilité, pour entrer dans l'irrationnelle, et d'abord dans la sphère que nous avons appelée « colère » (sans qualification morale), et qu'on peut appeler aussi « partie colérique » ou « cœur » (au sens cornélien), ou « capacité de s'indigner » ... Cependant, le mot « colère » est d'ordinaire pris dans un sens moral : quand cette partie de l'âme, au lieu de se soumettre à la raison, ce qui constitue sa vertu, se révolte et la domine, ce qui constitue son vice. Elle se caractérise alors par un désir de vengeance, immédiate ou éloignée, de notre prochain.

Les causes de la colère ? « Mes mères sont : la vaine gloire, l'amour de l'argent, la gourmandise, parfois aussi la fornication ; et celui qui m'a engendrée a nom : 'fumée de l'orgueil.'¹ » A la base de toute colère il y a une certaine susceptibilité qui procède d'une trop haute idée de soi. Mais de même qu'un père ne peut engendrer sans la coopération d'une mère, cette susceptibilité ne s'exerce que lorsqu'on se croit lésé

1. St JEAN CLIMAQUE, Echelle, 8 (P.G. LXXXVIII, 836).

dans ses appétits. Concernant la fornication, ce n'est pas sans raison que le saint dit qu'elle est « parfois » la mère de la colère. Il faut ici tenir compte de deux aspects opposés. D'une part, dans la mesure où la sensualité se débride en nous, l'énergie naturelle qu'est la partie colérique de l'âme perd de sa vigueur et finit même par se liquéfier, à tel point qu'on devient incapable de colère et qu'on arrive à donner l'impression trompeuse d'être doux. Le débauché SVIDRIGAÏLOV en était arrivé là : « Je trouve bizarre et curieux vraiment de n'avoir jamais sérieusement haï personne, jamais éprouvé un désir violent de me venger de quelqu'un. C'est mauvais signe, mauvais signe. Jamais, non plus je n'ai été querelleur ni violent, encore un mauvais signe. »² Et pourtant, il avait causé la mort de plusieurs personnes ! D'autre part, dans la mesure où il y a abstinence sexuelle *forcée*, soit imposée par les circonstances extérieures et mal acceptée (par exemple, la fameuse colère d'ACHILLE privé de BRISÉIS par AGAMEMNON), soit par refoulement volontaire sans sublimation, l'inassouvissement sexuel s'exprimera par un complexe colérique bien connu.

Il y a deux genres de colère : « L'emportement³, c'est une sorte d'inflammation et d'exhalaison aiguë de la passion, tandis que l'animosité⁴ est une tristesse durable et une impulsion capable de rendre la pareille à ceux qui [nous] ont nui, comme si l'âme bouillonnait de désir de vengeance. Il faut donc savoir que les hommes pèchent selon l'une et l'autre disposition, soit qu'ils sont excités furieusement et avec véhémence contre ceux qui les irritent, soit tendant, d'une manière rusée et insidieuse, un piège contre ceux qui les attristent. »⁵ De même, St GRÉGOIRE DE NAZIANZE, parlant de son père, dit que « chez lui, la colère n'était ni celle qui consume lentement de l'intérieur, à la manière du serpent, prête à la vengeance, ni celle qui s'élevait jusqu'à

2. DOSTOÏEVSKI, Crime et Châtiment, VI, 6.

3. θυμός — le mot grec désignant aussi la partie colérique.

4. δόλη.

5. St BASILE, Hom. sur la Colère (P.G. XXXI, 369).

l'emportement dès le premier mouvement, et jusqu'au désir de rendre la pareille.»⁶ Ces deux genres se trouvent dans toute personne coléreuse, mais, selon la prédominance de l'un ou de l'autre, on a les irascibles ou les rancuniers ruminants : HITLER était plutôt du genre irascible, mais STALINE du genre ruminant ; ROBESPIERRE appartenait à ce dernier genre, mais DANTON au genre irascible.

1. La colère explosive : c'est la fureur de l'époux de Francesca DA RIMINI, transperçant d'un seul coup de lance sa femme enlacée à son amant. C'est à ce genre que correspond cette description faite par St BASILE : «La colère est une folie brève ... Qui parviendra à [décrire] ce mal, comment ceux qui sont vivement enclins à la colère, enflammés sous un prétexte quelconque, criant et devenus furieux, s'élancent d'une manière plus cynique que n'importe quelle bête venimeuse, et ne s'arrêtent pas avant que leur effervescence, au moyen de quelque grand et irréparable mal, se soit évaporée et que leur colère se soit crevée comme une bulle? Car ni la pointe du glaive, ni le feu, ni quoi que ce soit inspirant la terreur, ne sont capables de réprimer l'âme rendue furieuse par la colère, pas plus que [de réprimer] les possédés des démons, dont les coléreux ne diffèrent en rien, ni selon l'aspect, ni selon l'état de l'âme. En effet, chez ceux qui bouillonnent du désir de vengeance, le sang, comme battant et en ébullition sous la puissance d'un feu, bouillonne au cœur. Fleurissant à la surface, il change le coléreux en une autre forme, substituant celle-ci, comme un masque sur la scène, à sa forme habituelle, connue de tous. Car leurs yeux, en ce qu'ils ont de propre et d'habituel, sont méconnaissables, l'œil est hagard et voit dès lors du feu. [Les coléreux] aiguisent les dents, à la manière des sangliers qui vont à la rencontre de l'ennemi. Le visage livide est injecté de sang ; le volume du corps se gonfle, les veines éclatent sous la tempête intérieure et le vent qui fait rage ... Le corps est rompu de coups, mais la colère éloigne la sensation de la douleur. Car ils ne font guère attention à la sensation subie,

6. Or. funèbre de son père (P.G. XXXV, 1013).

leur âme étant toute tendue afin de se venger de celui qui les a chagrinés.»⁷ On notera en particulier l'assimilation des coléreux aux démoniaques, il y a chez les uns et les autres un influx démoniaque extraordinaire, se traduisant par une force destructrice décuplée (littéralement). On notera aussi le caractère incoercible de l'explosion, une fois qu'on y a cédé, dû à la folie dont elle frappe d'abord l'intelligence. C'est que, malgré toutes les apparences, la colère est un plaisir, plus torrentiel même que celui éprouvé par un motard quand, en plein silence de la nuit, il réveille toute une ville, il y a là un vertige ! Et quelle joie, quand on brise la vaisselle, lacère les meubles, pulvérise tout ce qui est à portée de la main, roue de coups femme et enfants ! «Rien ne souille autant la pureté de l'intelligence et la transparence de l'esprit comme une colère déréglée, impétueusement déchaînée. Car 'la colère', est-il dit, 'perd les sages mêmes'⁸. En effet, l'œil de l'âme, enténébré, ne parvient plus à discerner les amis des ennemis, comme dans un combat nocturne, ni les gens honorables des infâmes ; mais il se conduit, d'un bout à l'autre, de la même façon à l'égard de tous, même s'il en doit subir du mal, et supporte tout aisément, pour combler l'âme de plaisir. Car l'effervescence de la colère est une sorte de plaisir et tyrannise l'âme d'une manière plus redoutable que la volupté, et agite convulsivement, sens dessus dessous, toute la saine disposition de l'âme. En effet, elle élève facilement à un fol orgueil et dispose constamment aux inimitiés intempestives, à la haine déraisonnable, aux francs heurts et querelles gratuites ; elle presse avec violence à dire et à faire beaucoup de choses analogues, l'âme étant abattue par la véhémence impétuosité de la passion et n'ayant pas où asseoir sa puissance pour résister à une telle impulsion.»⁹

Vu donc l'incoercibilité de la colère et sa pente si glissante, dépassées uniquement par la convoitise sexuelle, le Christ a

7. Hom. sur la Colère (P.G. XXXI, 356-7).

8. Prov. 15¹

9. CHRYSOSTOME, Traité du Sacerdoce, III, 14 (P.G. XLVIII, 649).

légiféré là-dessus très sévèrement, sachant que celui qui ne résiste pas à la première impulsion ne le fera guère une fois que la chose est devenue ouragan : « Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : 'Tu ne tueras point'; et si quelqu'un tue il sera passible du jugement. Mais moi, Je vous dis que tout homme qui se met en colère sans raison contre son frère sera passible du jugement; et celui qui dit à son frère : 'Raca!', sera passible du sanhédrin; et celui qui [lui] dit : 'Fou!', sera passible de la géhenne du feu.»¹⁰ «Sans raison» veut dire «sans raison valable», c'est-à-dire la gloire de Dieu ou le bien de notre frère. Quant à «Raca», c'est «une injure bénigne utilisée à l'égard de ceux qui nous sont plus familiers.»¹¹ A propos de la sévérité du dernier verset, CHRYSOSTOME déclare : «Certains prétendent que cela est dit plutôt hyperboliquement. Mais je crains qu'abusant nous-mêmes ici-bas en parole nous ne subissions en fait là-bas le pire châtement ... Ne va pas donc penser que qualifier de 'fou' est insignifiant. Car lorsque ce par quoi nous différons des animaux et par quoi justement nous sommes hommes, l'intelligence et l'entendement, cela tu le soustrais à ton frère, tu le privas de toute noblesse... L'homme injurieux détruit le bien de la charité, frappe son prochain de mille maux, cause des inimitiés continuelles, déchire les membres du Christ et bannit chaque jour la paix si agréable à Dieu, en donnant par ses injures un vaste champ libre au diable et en le rendant plus fort.»¹²

2. La colère contenue : elle se distingue par son sang-froid, la rancune et la lucidité mises au service de la vengeance. C'est le «Père des peuples», doué d'une mémoire d'éléphant, procédant méthodiquement, la rage au cœur et le sourire aux lèvres, à l'élimination de ses rivaux et à la déportation et à l'extermination de millions. Exemple remarquable de sang-froid : SAINTE-BEUVE allant à un duel un jour de pluie et combattant, tenant un pistolet d'une main et un parapluie de

10. Mt. 5²¹⁻²²

11. St BASILE, Règles Brèves, 51 (P.G. XXXI, 1117).

12. Hom. 16 sur Mt. (P.G. LVII, 249-50).

l'autre : « Je veux bien être tué », dit-il, « mais je ne veux point me faire mouiller ! » Ce sang-froid peut même être assaisonné de force manières patelines et caresses ; et, dans certains pays, c'est presque la règle, quand on ourdit un complot contre un rival politique, de protester de son amitié pour lui par force embrassades : « Les uns », dit GRÉGOIRE LE THÉOLOGIEN, « dirigent leurs coups à la poitrine et atteignent moins heureusement leur but, car celui qui est [notre] franc ennemi, on s'en garde bien ; les autres épient le dos et nuisent davantage, car celui qu'on ne soupçonne pas frappe mieux à propos. »¹³

Dès lors, les rancuniers sournois l'emportent presque toujours sur les coléreux explosifs. C'est qu'ils disposent d'atouts remarquables : l'art, par leur calme apparent et leur extérieur composé, de ne pas provoquer la défiance de leurs adversaires ; celui de ne rien laisser transparaître de leur dessein de vengeance ; la lucidité et la patience, qui permettent de choisir le bon moment, pour frapper ; la facilité avec laquelle, étant tout sucre et tout miel, ils passent aux yeux du vulgaire pour être des doux et même des persécutés et des saints ; le discrédit qu'ils réussissent presque toujours à jeter sur leurs adversaires bouillants, en les exaspérant avec leurs manières doucereuses ... En somme, la rancune doublée d'hypocrisie est presque toujours victorieuse de la violence brutale. Là aussi, un proverbe oriental dit : « L'aiguille pénètre là où ne peut pénétrer l'épée ! »

Ruminante, méditative et sacrée rancune ! On se terre dans son coin et, comme l'araignée, on brode, brode autour des insultes réelles ou imaginaires, on les magnifie, on les épice, on invente des détails humiliants et on les savoure avec amertume, comme l'absinthe. De temps en temps, on se surprend grinçant des dents au seul souvenir, frappant la table du poing, exhalant contre l'adversaire absent les expressions les plus ordurières, qui nous étonnent nous-mêmes : « La rancune, c'est l'aboutissement de la colère, la gardienne des péchés, la haine de la

13. Discours d'adieu (P.G. XXXVI, 481).

justice, l'anéantissement des vertus, le venin de l'âme, le ver de l'intelligence, la honte de la prière, la cessation de l'imploration, le banissement de la charité, le clou fixé dans l'âme, une sensation désagréable aimée par les délices de l'amertume, le péché continu, une transgression qui ne s'assoupit point, une méchanceté à toutes les heures»¹⁴. Ces formules lourdes de sens trouveront leur éclaircissement au fur et à mesure de notre exposé; pour le moment nous développerons celle-ci : «une sensation désagréable aimée dans les délices de l'amertume», qui nous rappelle «L'Absinthe», de DEGAS.

En effet, de même que BRILLAT-SAVARIN a écrit un traité sur les délices du goût, on peut en écrire un sur les délices de la rancune. DOSTOÏEVSKI, dans les «Notes d'un homme du souterrain», a dépeint une variété rancunière spéciale, dont le héros, trop conscient de son ignominie, est simplement incapable de se venger efficacement, et en conséquence se préoccupe beaucoup plus de savourer sa rancune et de s'y délecter. Ces caractéristiques témoignent chez «l'homme du souterrain» d'une plus grande prévoyance et d'une évidente supériorité, tant sur «l'homme de la nature et de la vérité» dont la colère se manifeste immédiatement sans complexe, que sur le rancunier capable de mener sa rancune à une vengeance efficace, tous deux stupidement et absolument certains de leurs droits. Malheureusement, il a manqué à «l'homme du souterrain» de ne pas s'installer à mi-chemin, c'est-à-dire qu'au lieu de faire de son ignominie et de sa rancune imaginative matière à délectation morose, il eût dû appeler le Libérateur pour l'en délivrer. Ces pages comptent parmi les plus belles du grand analyste : «Voyons donc un peu ce souriceau en action. Lui aussi, il a été offensé, par exemple (il se sent presque continuellement offensé), et prétend se venger. Il se peut qu'il

14. JEAN CLIMAQUE, Echelle, 9 (P.G. LXXXVIII, 841).

amasse en lui plus de rage encore que 'l'homme de la nature et de la vérité'.¹⁵ Le désir lâche et mesquin de rendre à son insulteur le mal pour le mal le démange, peut-être, encore plus violemment qu'il ne démange 'l'homme de la nature et de la vérité'¹⁶, car celui-ci, en sa bêtise naturelle, considère sa vengeance comme une action parfaitement juste, tandis que le souriceau ne peut en admettre la justice à cause de sa conscience plus clairvoyante. Mais nous voilà enfin parvenu à l'acte même de la vengeance. En plus de la vilenie initiale, le malheureux souriceau a réussi à amasser autour de lui sous forme de doutes et d'hésitations tant d'autres vilenies, à la première question il en a joint tant d'autres, complètement insolubles, que, quoi qu'il fasse, il se crée autour de lui un gâchis fatal, un gâchis puant, une mare de boue, formée de ses hésitations, de ses soupçons, de son agitation, de tous les crachats que font pleuvoir sur lui les hommes d'action qui l'entourent, le jugent, le conseillent et en rient à gorge déployée. Il ne lui reste alors plus rien d'autre à faire, évidemment, qu'à tout abandonner en jouant le mépris, et à disparaître honteusement dans son trou. Et là, dans un sale et puant souterrain, notre souriceau, insulté, battu et raillé, lentement se plonge dans sa rage froide, empoisonnée et surtout, inépuisable ... C'est précisément ce mélange abominable et glacé de désespoir et d'espérance, c'est précisément cet ensevelissement volontaire et cette existence d'emmuré vivant, cette absence, nettement perçue, mais toujours douteuse, de toute solution, c'est ce nœud de désirs insatisfaits et rentrés, de décisions fiévreuses prises pour l'éternité mais immédiatement suivies de remords, voilà précisément ce qui distille cette volupté étrange dont je parlais tantôt.»¹⁷

Il n'y a pas que la vengeance, la rancune et l'hypocrisie, qui soient inhérentes à la colère. St BASILE énumère d'autres vices : «Si par, une pensée sage, tu peux couper cette racine amère qu'est

15. En français dans le texte.

16. Id.

17. 1, 3.

la colère, tu enlèveras, en même temps que ce fondement, une multitude de passions. Car la perfidie et la tendance au soupçon, la méfiance et la malignité, l'esprit de complot et la témérité, et tout l'essaim malin de choses pareilles, sont les rejetons de ce mal. N'admettons donc pas en nous-mêmes un si grand mal : la maladie de l'âme, l'obscurcissement des pensées, l'éloignement de Dieu, l'ignorance de l'amitié, le principe de la guerre, la plénitude des calamités, un démon méchant engendré dans nos âmes elles-mêmes, dominant notre intérieur comme un habitant insolent et barrant l'accès à l'Esprit-Saint.»¹⁸ La « méfiance » est très répandue de nos jours. C'est une tendance systématique à attribuer des intentions perverses aux autres, même si rien absolument, chez ces derniers, ne la justifie d'aucune manière. Son existence très répandue condamne gravement notre société, car cela implique que les membres de cette société sont des loups les uns envers les autres, généralement, et l'expérience répétée et presque exclusive de cette triste vérité peut engendrer la méfiance systématique, aussi différente de la prudence que la terre l'est du ciel, la prudence partant de la présomption de bonté chez les autres et exigeant des preuves bien démonstratives pour être ébranlée dans sa présomption vis-à-vis de telle ou telle personne. Il y a donc un grand effort à faire pour ne pas succomber à ce triste vice qu'est la méfiance, puisque un St BASILE, dans une confidence émouvante, a reconnu que cette tentation l'a assailli lui-même : « J'éprouvai le sentiment d'une âme sans noblesse (que la vérité, en effet, soit dite ; au reste, elle est digne de pardon), et peu s'en fallut que je ne tombasse dans la misanthropie, que toutes mœurs me parussent suspectes et le bien de l'amour absent de la nature humaine ; et ce sentiment être plutôt un mot spécieux donnant une certaine parure à ceux qui en font usage, en réalité cependant ne se trouvant pas dans le cœur de l'homme.»¹⁹ Est-il nécessaire d'ajouter qu'il suffit

18. Hom. sur la Colère (P.G. XXXI, 369, 372).

19. A PATROPHILE évêque, Lettre 244 (P.G. XXXII, 916).

parfois d'une seule grande trahison (d'un ami intime ou d'une personne aimée) pour qu'on succombe à cette tentation?

C'est ce complexe de soupçon excessif, de malignité, de méfiance et de témérité, dont parle le même saint dans l'avant-dernière citation, qui fait que, quand quelqu'un a été frappé de quelque malheur, on s'écrie, sans aucune preuve de sa culpabilité et comme si on était le conseiller de Dieu : « Dieu l'a puni ! » ; que, dans certains pays où la jalousie sexuelle est devenue une psychose nationale, il est très difficile de parler avec une femme sans exciter des commérages ; que des critiques d'art, à partir d'une inoffensive toile de LÉONARD DE VINCI²⁰ représentant JEAN-BAPTISTE, à l'âge de deux ans, dans une attitude affectueuse à l'égard du Christ, ont conclu à l'homosexualité du peintre ; que des gens abominables, qui salissent tout ce qu'ils touchent, ont conclu la même chose du Christ, parce qu'il est écrit que « l'un des disciples [de Jésus] était couché sur le sein de Jésus, celui que Jésus aimait »²¹ ; que VOLTAIRE, après avoir déclaré calomnieusement que PASCAL « croyait dans sa dernière année voir toujours un abîme à côté de sa chaise », ajoute perfidement, distillant son venin tout en faisant mine de défendre PASCAL : « Vous trouverez dans les mélanges de LEIBNITS que la mélancolie égara enfin la raison de PASCAL ; il le dit même un peu durement. Il n'est pas étonnant après tout qu'un homme d'une imagination triste comme PASCAL soit à force de mauvais régime, parvenu à déranger les organes de son cervau. Cette maladie n'est ny plus surprenante ni plus humiliante que la fièvre et la migraine »²². Ce complexe, St JEAN CLIMAQUE l'appelle « méchanceté »²³ : « La méchanceté, c'est l'inversion de la droiture, une pensée aberrante, une fausse 'économie', des serments damnables, des paroles fallacieuses, un

20. Au palais de Buckingham, dans la collection privée de la reine.

21. Jn. 13²³

22. Lettre à M. S.-GRAVESANDE, 1.8.1741.

23. πονηρία.

abîme du cœur, un abîme sans fond de perfidie, un mensonge travaillé avec art, une enflure devenue naturelle, l'ennemie de l'humilité, la simulation de la conversion, l'éloignement de la componction, l'ennemie de la confession, l'attachement à son propre sens, la patronne des chutes, l'antithèse de la résurrection, le sourire des insultes, une tristesse affadie, une piété feinte, une vie diabolique.»²⁴ Comme il arrive souvent, l'extrême concision de St JEAN CLIMAQUE n'est pas aisée à déchiffrer. Il emploie le mot «économie» dans son sens bien connu, c'est-à-dire l'application nuancée des principes aux choses, selon les exigences du discernement, mais qui malheureusement peut donner lieu à de grands abus, sous prétexte de charité et de la parole : «Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat»²⁵. Le mot «résurrection» dans le texte veut dire «résurrection, ou relèvement, de la chute». Le «sourire des insultes»²⁶ veut dire la manière souriante dont les insultes sont administrées — à moins qu'on ne veuille traduire : «le sourire [moqueur] vis-à-vis des insultes», c'est-à-dire soit un démenti infligé en acte aux béatitudes exaltant la souffrance des injures, soit un manque total de sympathie et une dérision à l'égard des insultes subies par autrui. «Une tristesse affadie»²⁷ : il s'agit de cette gravité de maintien inhérente à la componction, mais qui, chez le «méchant», est hypocrite et dénuée de nerf.

On aura depuis longtemps remarqué le rôle prépondérant joué, dans la colère froide, par le mensonge et l'hypocrisie, qui «n'est que la pratique et la création du mensonge, avec des serments damnables et fallacieux.»²⁸ Il est donc temps qu'on définisse la notion de «mensonge», nous sommes là sur un terrain scabreux et qui a fait couler beaucoup d'encre.

Il y a, d'abord, le mensonge au sens large ; par exemple :

24. Echelle, 24 (P.G. LXXXVIII, 981).

25. Mc. 2²⁷

26. *υθρων μειδιασμος.*

27. *Μεμωραμμένη κατήφεια.*

28. JEAN CLIMAQUE, Echelle, 12 (P.G. LXXXVIII, 856).

1. Quand nous quittons l'Etre, c'est-à-dire Celui qui «est», pour courir après les êtres, qui, par définition, tirent de l'Etre leur existence et persévérance dans l'existence — alors que nous devrions chercher, dans et à travers les êtres, uniquement l'Etre. Courant derrière les êtres, non en tant qu'ils sont l'image de l'Etre, mais en tant qu'ils sont en perpétuel devenir, c'est-à-dire *en tant qu'ils ne sont pas*, nous sommes forcément déçus dès que nous les possédons. C'est le mensonge initial, fondamental, la base de tous les autres mensonges. C'est de lui que le Christ parle quand Il dit : «[Le diable] était homicide dès le commencement, et il n'est pas demeuré dans la vérité, parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Quand il dit le mensonge, il parle de son propre fonds, car il est menteur et le père du mensonge.»²⁹

2. Quand il y a hypocrisie, c'est-à-dire quand il y a décalage conscient entre notre être réel, vicieux, et les apparences que nous lui faisons prendre : ainsi JUDAS employant le signe même de l'amour pour livrer le Christ.

3. Quand nous nous contredisons au plus profond de nous-mêmes, et sommes tiraillés successivement par les sentiments volontaires les plus opposés : «L'âme des méchants», dit ARISTOTE, «est en dissension avec elle-même et, à cause de sa perversité, tantôt s'afflige d'être tenue à l'écart de certaines choses, tantôt s'en réjouit; tantôt, comme tiraillée, tire ici ou là. S'il n'est pas possible de s'attrister et de se réjouir à la fois, peu après elle s'attriste de s'être réjouie, et eût voulu que ces jouissances n'eussent pas eu lieu; car les méchants abondent en regrets. Il semble que le méchant ne se comporte pas avec amour, même à son propre égard, vu qu'il n'a rien qu'il puisse aimer.»³⁰

4. Quand nous mentons à nous-mêmes, c'est-à-dire quand nous essayons de nous persuader de ce qui n'est pas vrai : par exemple d'être mus par l'amour alors qu'au plus profond de nous-mêmes nous sommes conscients que seule la haine, sous

29. Jn 8⁴⁴

30. Ethique à NICOMAQUE, IX, 4.

forme de concupiscence, égoïste et cruelle, nous meut. Le drame de DON QUICHOTTE découle tout entier du mensonge à lui-même allant jusqu'à la paranoïa : un mensonge initial est posé, et quand la réalité le dément, il est défendu par d'autres mensonges, et le merveilleux créé par l'imagination du héros intervient constamment, dans la schizophrénie la plus complète.

Tous ces mensonges sont d'une immoralité flagrante. Abordons le mensonge au sens strict du terme, celui qui a lieu quand sciemment nous proférons une assertion contraire à notre pensée, et cela dans l'intention de tromper. Pour mieux éclaircir cette notion, nous la distinguerons de :

1. L'affabulation. Personne ne suspecterait BALZAC de mensonge pour avoir raconté l'histoire du «Père GORIOT», qu'elle fût réelle ou inventée, car son genre littéraire l'autorise, non seulement à remanier la réalité, mais même à inventer. Par contre, en écrivant «L'Histoire de la Révolution Française», MICHELET est tenu, sous peine d'être taxé de mensonge, de n'affirmer que ce qu'il sait être conforme à la vérité historique, de nier ce qu'il sait y être contraire, et de présenter dubitativement ce qu'il sait être incertain.

2. La plaisanterie, l'ironie, l'humour, l'esprit, où, par définition, le ton et les circonstances démontrent que l'auteur n'est pas sérieux dans son intention, ou qu'il suggère le contraire de ce qu'il énonce. Qui va se méprendre sur le sens de l'exclamation : «O sancta simplicitas !», de Jean HUS quand il vit une vieille femme apporter une pièce de bois au bûcher où il brûlait ?

3. La dissimulation d'une vérité qu'aucune considération morale n'exige de révéler n'est certainement pas un mensonge. Bien plus, révéler intempestivement une vérité peut devenir très dangereux. Nous allons le démontrer par un chef-d'œuvre déchirant, mais atroce et sombre, d'IBSEN : «Le Canard Sauvage». GINA, qui travaillait chez WERLE et dont elle est devenue enceinte, épouse, à l'instigation de ce dernier, HIALMAR, à qui elle cache ses rapports passés avec WERLE. Aussi, quand le drame commence, HIALMAR éprouve la plus vive tendresse pour HEDVIG, quinze ans, qu'il croit tout

naturellement être sa fille. GREGERS, fils de WERLE, a l'obsession des «exigences de l'idéal» et s'est juré d'ouvrir les yeux à tous ceux qui bâtissent leur vie sur les illusions du mensonge. Etant parvenu à connaître les relations passées de son père et de GINA, il les révèle à HIALMAR, dont la confiance en son épouse se perd bientôt complètement dès qu'il est amené à découvrir, par divers signes (notamment une maladie des yeux identique chez HEDVIG et chez WERLE), que celle-ci n'est pas sa fille. Son amour pour HEDVIG se tourne alors en dégoût et celle-ci, comprenant qu'elle est le canard sauvage qui empoisonne le bonheur de son «père» et de sa mère et, d'un autre côté, incapable de survivre à l'amour de ce dernier pour elle, se suicide. HIALMAR est pris de remords, trop tard. GREGERS est satisfait de lui-même.

Quelle que soit l'intention de l'auteur, qui ne voit que GREGERS, en révélant la vérité, a assassiné une fille et détruit une famille? Que GINA ait commis une faute grave en taisant, au seuil de son mariage, le fait qu'elle est enceinte d'un autre, ne fait aucun doute, car il y a un abus de confiance. Mais une fois que cet abus est lié à l'existence même d'une jeune fille, et qu'entreprendre de le supprimer équivaut à mettre en danger une vie (sans mentionner la destruction d'une famille), le soi-disant «idéal» de GREGERS, qui est de révéler la vérité coûte que coûte, alors que personne même ne la lui demande, n'est qu'une entreprise des plus criminelles. Car enfin, bien que basé sur une mensonge, l'amour de HIALMAR pour sa femme et sa «fille» était un fait; et cet amour, GREGERS, par son intempestivité, l'a transmué en haine et en mort; de même qu'il a transmué la tendresse de HEDVIG pour son «père» en désespoir.

Ayant donc bien délimité la sphère du mensonge, nous nous trouvons en présence de la question suivante : la malice du mensonge réside-t-elle dans l'altération consciente de la vérité, ou seulement dans ses effets? Si elle réside dans l'altération consciente de la vérité, le mensonge sera *toujours* mauvais et injustifiable; mais si elle ne réside que dans ses effets, le mensonge pourra être justifié dans les cas exceptionnels où ces

mauvais effets n'existent pas. Ces mauvais effets sont :

1. Le mensonge fait perdre toute crédibilité à son auteur. On demanda une fois à ESOPE : « Les menteurs, quel profit tirent-ils de leur mensonge ? — C'est » répondit-il, « de n'être plus crus même quand ils disent la vérité ! » Or, le chrétien doit être tel que sa véracité éclate irrésistiblement aux yeux de ses interlocuteurs. C'est une des raisons pour lesquelles le Christ a interdit si sévèrement la pratique des serments : « Vous avez entendu encore qu'il a été dit aux anciens : 'Tu ne commettras pas de parjure, mais tu t'acquitteras de tes serments envers le Seigneur'. Et moi Je vous dis de ne jamais jurer : ni par le ciel, car c'est le trône de Dieu; ni par la terre, car elle est l'escabeau de ses pieds; ni par Jérusalem, car c'est la ville du grand roi. Et tu ne jureras pas par ta tête, car tu ne pourras pas en rendre un seul cheveu blanc ou noir. Que votre parole soit, le oui, oui, le non, non; ce qui excède cela provient du malin. »³¹ St CLÉMENT expose ainsi la raison de cette défense : « Celui qui, une fois pour toutes, est digne de foi, comment se rendra-t-il si indigne de foi jusqu'à avoir besoin de jurer ? Sa vie n'est-elle pas pour lui, constamment et d'une manière décisive, un serment ? Il vit et se conduit et démontre la crédibilité de sa confession dans une vie et une parole indéfectibles et fermement établies. »³² (Notons toutefois que le fait que St PAUL³³ ait juré nous permet de comprendre la parole du Christ comme interdisant non pas absolument tout serment, mais celui fait pour des raisons insignifiantes, ou d'une manière habituelle).

C'est contre la crédibilité que pèche la doctrine des restrictions mentales du « bon Père jésuite », dans « Les Provinciales » : « SANCHEZ la donne au même lieu : 'On peut jurer', dit-il 'qu'on n'a pas fait une chose, quoy qu'on l'ait faite effectivement, en entendant en soy-mesme qu'on ne l'a pas faite un certain jour ou avant qu'on fust né, ou en sous-entendant

31. Mt. 5³³⁻⁷

32. Stromates, VII, 8 (P.G. IX, 472).

33. II Cor. 11³¹, 1²³

quelqu'autre circonstance pareille, sans que les paroles dont on se sert, aient aucun sens qui le puisse faire connoître ; et cela est fort commode en beaucoup de rencontres, et est toujours tres-juste, quand cela est necessaire, ou utile pour la santé, l'honneur ou le bien.' — Comment ! mon Pere, et n'est-ce pas là un mensonge, et mesme un parjure ? — Non, dit le Pere : SANCHEZ le prouve au mesme lieu, et nostre Pere FILLIUTIUS aussi, tr. 25. c. 11. n. 331. parce, dit-il, que c'est l'intention qui regle la qualité de l'action. Et il y donne encore, n. 328. un autre moyen plus seur d'éviter le mensonge : c'est qu'après avoir dit tout haut, 'Je jure que je n'ay point fait cela', on ajoute tout bas, 'aujourd'huy', ou qu'après avoir dit tout haut, 'Je jure', on dise tout bas, 'que je dis', et que l'on continue ensuite tout haut, 'que je n'ay point fait cela'. Vous voyez bien que c'est dire la vérité. — Je l'avouë, luy dis-je ; mais nous trouverions peut-estre que c'est dire la vérité tout bas, et un mensonge tout haut ; outre que je craindrois que bien des gens n'eussent pas assez de presence d'esprit pour se servir de ces methodes.»³⁴ Qui peut ne point éprouver d'inquiétude devant le « bon Père » et ses maîtres SANCHEZ et FILLIUTIUS ? En présence de pareils gens, il faut mettre ses mains dans ses poches ... La restriction mentale est pire que le mensonge, parce qu'elle introduit le mensonge au cœur du langage, instrument d'expression et de communication de la pensée, pour en faire un instrument de dissimulation et d'imposture.

2. Le mensonge nuit au prochain, sauf quand on ment par vanité, par forfanterie ou pour le simple plaisir de mentir.

St JEAN CLIMAQUE souligne la gravité du mensonge et son abomination : « Le mensonge, c'est l'anéantissement de l'amour, mais le parjure, c'est le reniement de Dieu. Que personne pensant droit ne se mette en tête que le péché de mensonge soit petit, car l'Esprit tout saint à porté contre lui une sentence effrayante plus que tout. Si 'Tu perds tous ceux qui profèrent le mensonge'³⁵, comme David à Dieu, quelle confiance

34. Lettre 9.

35. Ps. 5⁷

dès lors ont-ils, ceux qui tissent le mensonge avec des serments ? ... L'enfant ne connaît pas le mensonge, ni l'âme affranchie de la perversité. Celui qui met sa jouissance dans le vin est involontairement véridique en tout; et celui qui est ivre de componction ne pourra mentir.»³⁶ La «sentence effrayante» dont parle le saint est celle portée contre ANANIE et SAPHIRE, foudroyés à mort par St PIERRE pour avoir menti. Et les paroles du prophète MICHÉE à ACHAB montrent la puissance destructive incomparable de ce fléau : «J'ai vu le Seigneur Dieu d'Israël siégeant sur son trône, et toute l'armée des cieux se tenant auprès de lui, à sa droite et à sa gauche. Et le Seigneur dit : 'Qui séduira ACHAB roi d'Israël, pour qu'il monte et tombe à Ramoth de Galaad?' L'un répondait ceci, l'autre répondait cela. Et un esprit se détacha et se tint devant le Seigneur, et dit : 'Moi, je le séduirai!' Le Seigneur lui dit : 'Comment?' Il dit : 'Je partirai et deviendrai un esprit de mensonge dans la bouche de tous ses prophètes'. Et [le Seigneur] dit : 'Tu le séduiras et en vérité le vaincras; pars et fais ainsi!'»³⁷ La défaite d'Athènes par PHILIPPE et sa chute définitive, à quoi était-elle due, sinon à ces endormeurs de la vigilance de la cité, les prophètes du bonheur, les «optimistes», alors que si elle avait écouté DÉMOSTHÈNE dès le commencement, elle eût pu très facilement écraser l'envahisseur dans l'œuf? Les communiqués de guerre, où «nos troupes ont remporté d'éclatantes victoires», alors qu'elles n'ont fait que subir de sanglantes défaites, créent l'illusion néfaste de la sécurité et de la force et empêchent le pays d'empoigner la réalité et d'atteindre cette énergie de la désespérance qui peut transformer un chat en tigre et tourner le cours des choses. De nos jours le mensonge a atteint des proportions telles que beaucoup de pays souffrent de paranoïa à l'échelle nationale. Un groupe de mécontents a-t-il fait un coup d'Etat qui réussit? Le gouvernement renversé était «la queue de l'impérialisme américain»! Ce coup d'Etat a-t-il échoué? La faction était

36. Echelle, 12 (P.G. LXXXVIII, 853, 856).

37. 1 Rois 22¹⁹⁻²³

composée de « gens vendus aux Américains » ! Après l'échec du coup d'Etat, la nation, dirigée, par un chef révééré, a-t-elle quand même sombré dans l'anarchie et le chaos, malgré l'extermination de tout Américain à l'intérieur du pays ? Un observateur impartial, la voix grave, le front plissé par les sillons de la pensée, vous expliquera que ce chef révééré lui-même, si anti-américain, si anti-impérialiste, est une marionnette actionnée par des fils entre les mains des Américains ! Je pensais qu'un grand défaut des Américains était précisément qu'ils sont de grands enfants, et qu'ils ne peuvent pas dire avec le grand NAPOLÉON : « Je ne suis point un enfant ; quand j'ai coulé à fond une question, elle ne me reste plus sous deux faces dans la tête ». Et voici que la paranoïa, ayant assumé des proportions internationales, veut me persuader qu'ils sont le diable lui-même. Alors mon interlocuteur, hochant la tête avec un sourire de compassion, me dit : « Vous êtes vous-même victime de l'impérialisme américain, car la plus grande diablerie du diable c'est de persuader qu'il est un naïf ! »

Une caractéristique du mensonge est l'incapacité de tenir sa promesse, celle-ci n'est chez beaucoup de gens qu'une succession de sons creux que dissipe le vent : « Oui, oui, on se reverra, c'est promis ; je répondrai absolument ! » On me dira qu'au moment où elle disait cela elle était peut-être sincère. Mais c'est justement cette évaporation immédiate de la volonté que je stigmatise comme pire qu'un mensonge, car elle montre que le personnage est menteur dans son essence, qu'il n'a pas le minimum de profondeur requis pour avoir, je ne dirais pas une volonté conséquente, mais même une volonté ! « Souvent », dit SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIEEN, « ce qu'on n'a pas promis en parole on le réalise soudain en acte ; et ce qu'on a promis avec serments à l'appui, on se repent et on le refuse tout à fait au temps requis ; et tu trouveras cela chez la plupart. Car, en vérité, rares sont ceux qui ne se laissent pas ébranler par les énormes vagues de la vie, ni suffoquer par ses ronces, ni fasciner par les plaisirs, ni asservir par l'argent, choses à cause desquelles tout mensonge est

machiné ... Celui qui s'appuie sur les seules paroles des hommes, eux qui ne sont pas stables, mais tournent et errent autour de beaucoup de choses, aura du vent et jouira de yains songes. De toutes choses, rien n'est aussi instable et inconstant que l'esprit humain, qui n'acquiert la stabilité que lorsque, ayant repoussé toutes les choses qui s'écoulent et qui sont créées et visibles, il franchit ce qui l'enveloppe, et s'unit aux choses invisibles et fixes.»³⁸

Mais la doctrine sur le mensonge n'est pas si simple qu'elle en a l'air. Chez St AUGUSTIN, c'est vrai, elle est très simple : le mensonge est partout et toujours mauvais. Chez beaucoup d'autres Pères, et des plus grands, tant occidentaux qu'orientaux, la doctrine est bien plus nuancée. En effet, il ne font pas consister, comme St AUGUSTIN, la malice du mensonge dans le fait même d'altérer la vérité, mais dans ses mauvais effets. Si donc, continuent-ils, un mensonge, loin d'avoir ces effets, surtout celui de la perte de toute crédibilité, qui est inhérent à presque tout mensonge, a au contraire des effets excellents, pareil mensonge, très rare, devient une vertu. Voyons ce qu'il en est.

Nous n'allons pas baser notre recherche sur les récits de l'Ancien Testament mettant en scène des mensonges de justes (par exemple, JACOB se faisant passer pour ESAÛ afin d'obtenir de son père la bénédiction due à ce dernier³⁹; RAHAB éconduisant les Cananéens au sujet des deux espions israélites cachés chez elle;⁴⁰ les accoucheuses égyptiennes des Israélites, mentant au Pharaon au sujet des garçons dont elles épargnaient la vie,⁴¹ etc.), et cela pour deux raisons :

1. On pourrait nous objecter que des hommes de l'Ancien Testament il n'était pas demandé la même perfection que de ceux du Nouveau : vouloir donc justifier le mensonge (dans

38. Catéchèses, 19.

39. Gen. 27.

40. Jos. 2.

41. Ex. 1

Mel An C

certaines conditions) serait comme si on voulait justifier, toutes proportions gardées, la polygamie pour les chrétiens, sous prétexte qu'ABRAHAM et JACOB étaient polygames.

2. Certains de ces mensonges de justes ont été inspirés par Dieu, et donc c'est le suffrage divin exceptionnel qui leur confère une pureté morale qu'autrement ils n'auraient pas eue. Ainsi, parlant du mensonge de JACOB, St CHRYSOSTOME dit : « Comme Dieu coopérait à ce qui arrivait, tout vint à se réaliser. — 'Quoi donc', dirait quelqu'un, 'Dieu aurait-Il coopéré à un mensonge pareil?' — N'examine pas simplement ce qui s'est fait, bien-aimé, mais cherche à en savoir le but : que ce n'est pas en vue de quelque cupidité temporelle que cela a été fait, mais qu'il s'efforçait d'obtenir la bénédiction de [son] père. Autrement, si tu vas examiner simplement les choses, sans chercher le but partout, il faudra que tu appelles le patriarche :⁴² 'meurtrier de son fils', et PINÉKHAS : 'homicide'. Or, ni l'un n'est le meurtrier de son fils (il l'aime, aussi fort que n'importe quel père), ni l'autre un homicide (mais plutôt très zélé). Car l'un et l'autre ont accompli ce qui est agréable à Dieu. Aussi l'un, pour son obéissance, a été jugé digne d'une grande récompense d'en-haut, l'autre est célébré pour son zèle : 'PINÉKHAS', est-il dit, 'se dressa et rendit [Dieu] propice'.⁴³ Si donc chez eux l'homicide et le meurtre d'un fils ont été honorés parce qu'ils se firent selon l'intention divine, et si nous ne considérons pas [leur] action mais le but de l'action et l'intention des agents, combien plus devrions-nous penser de même dans le cas [de JACOB]. Ne regarde donc pas au fait que les paroles de JACOB étaient des mensonges ; mais raisonne ainsi : que Dieu, voulant accomplir sa prédiction, a disposé pour que tout se passât ainsi. »⁴⁴ Attention ! CHRYSOSTOME ici ne veut point justifier les moyens par la fin

42. ABRAHAM.

43. Ps. 105³⁰

44. Hom. 53 sur Genèse (P.G. LIV, 466-7).

mais par l'intention divine expressément et exceptionnellement signifiée. Il serait donc malhonnête de notre part d'exploiter les cas de l'Ancien Testament pour notre démonstration.

Nous ne manquons pas de sources. En effet, nous trouvons dans la vie de certains saints, parfois des plus grands et des plus véridiques, ou de certains héros, des mensonges d'une nature toute spéciale, qui forcent, par leur sublimité et héroïcité, notre admiration autant que le mensonge, tel que nous l'avons stigmatisé, est abominable et lâche. Qu'on en juge !

1. Voici d'abord une histoire qu'on nous faisait lire dans le manuel de classe. Un homme, en Andalousie si je me rappelle bien, vient se réfugier, tout tâché de sang, dans la maison d'un vieillard assis sur son perron. Quelques instant après, une foule en colère arrive, portant un mort assassiné, qui s'avère être le fils du vieillard. On l'interroge s'il n'a pas vu passer l'assassin, et la description qu'on lui en donne le confirme au delà de tout doute que celui-ci est l'homme réfugié chez lui. Il répond : « Non, je n'ai vu personne passer ! » — On me dira : « Cette histoire est trop surhumaine pour être vraie ». Vraie ou non, elle est vraisemblable, et on peut très bien imaginer un homme magnanime, un saint, faire cette réponse.

2. « Le Père AGATHON interrogea une fois le Père ALONIOS : 'Comment pourrai-je maîtriser ma langue en sorte qu'elle ne mente pas ?' Et le Père ALONIOS lui dit : 'Si elle ne ment pas, tu commettras beaucoup de péchés !' L'autre dit : 'Comment ?' Et l'ancien lui dit : 'Voici deux hommes qui se sont entre-tués tout près de toi, et l'un se réfugie dans ta cellule. Et voilà le magistrat qui le cherche et t'interroge : 'Le meurtre a-t-il eu lieu devant toi ?' Si tu ne mens pas, tu auras livré l'homme à la mort ; laisse-le plutôt libre devant Dieu, car Lui connaît toutes choses'. »⁴⁵

3. « Un préfet, une fois, vint voir le Père SIMON. Ayant entendu cela, celui-ci prit sa ceinture, et alla au palmier pour

45. Sentences des Pères du désert : ALONIOS.

l'émonder. [Le préfet et sa suite], arrivant, s'écrièrent : 'Vieillard, où demeure l'ermite?' Il dit : 'Ici il n'y a pas d'ermite'. Ayant entendu cela, ils s'en allèrent.»⁴⁶

4. Ste PÉLAGIE d'Antioche qui, d'hétaïre qu'elle était se convertit soudain, alla immédiatement à un monastère d'hommes du mont des Oliviers à Jérusalem, où elle se fit passer pour le moine PÉLAGIOS, tant pour ensevelir son passé que pour échapper à toute vaine gloire. Et son identité ne fut découverte qu'à sa mort.

5. «Le Père KRONIOS dit que le Père JOSEPH de Péluse avait raconté : Quand je demeurais au Sinaï, il y avait là un frère accompli et ascète, mais gracieux physiquement. Et il entra à l'église pour l'assemblée liturgique, portant un vieux voile [monastique] cousu en plusieurs endroits et petit. Le voyant souvent venir ainsi à l'assemblée, je lui dis : 'Frère, ne vois-tu pas les frères, comment ils sont comme des anges dans l'assemblée à l'église? Pourquoi toi, viens-tu ici toujours portant ces vieux habits?' Il me dit : 'Pardonne-moi, Père, car je n'ai pas d'autre habit.' Je le pris donc dans ma cellule et lui donnai une robe monastique et ce dont il avait besoin. Et depuis il les porta comme les autres frères et paraissait comme un ange. Une fois, les Pères avaient besoin d'envoyer dix frères au roi pour quelque nécessité; et ils l'élurent pour être un de ceux qui devaient aller. Quand il eut entendu, il se prosterna devant les Pères, disant : 'Au nom du Seigneur excusez-moi, car je suis l'esclave de l'un des grands de là-bas; et s'il me reconnaît il me fera changer de condition et me reprendra pour être son esclave'. Après qu'il eut donc persuadé les Pères et qu'on l'eut laissé, j'appris plus tard, de quelqu'un qui le connaissait bien, que lorsqu'il était dans le monde il était préfet du prétoire. Et il avait prétexté cela pour ne pas être reconnu et importuné par les hommes. Tel était le zèle des Pères pour fuir la gloire et le repos de ce monde.»⁴⁷

46. Id. : SIMON.

47. Id. : KRONIOS.

6. «Une nuit d'hiver, les frères faisant un travail extraordinaire, l'un d'eux, tourmenté par le froid, retourna à sa cellule; un autre murmura contre lui; on envoya donc un frère pour l'appeler. Etant allé, le frère le trouva se plaignant fortement; et il lui dit : 'Les frères disent : Comment-vas-tu? Ne te soucie pas de ton travail, nous le ferons'. L'autre dit : 'Que [Dieu] se souvienne de votre amour! Et moi, je voulais peiner avec vous, mais ma faiblesse m'en a empêché.' Etant retourné chez ceux qui l'avaient envoyé, il leur dit : 'Le frère est très fatigué et m'a dit : Moi aussi, j'aurais voulu peiner avec vous, mais je n'en ai pas la force'. Voilà quelqu'un qui a accompli 'l'économie' par le mensonge.»⁴⁸

7. «Deux anciens eurent entre eux une querelle. Il advint que l'un d'eux devint malade. Or, un frère vint lui rendre visite. L'ancien l'appela et lui dit : 'Il y a une querelle entre moi et l'ancien un tel, et je voudrais que tu me l'envoyasses pour nous embrasser l'un l'autre' Le frère répondit : 'As-tu ordonné, Père? Je te l'enverrai.' Etant sorti, le frère pensait en lui-même comment faire aboutir l'affaire. Car il craignait que l'ancien ne refusât l'invitation, ou que l'irritation ne devînt plus forte. Par la Providence divine, un frère lui apporta cinq figes et quelques mûres; les ayant prises, le frère les déposa dans sa cellule; et, en ayant choisi une figue et quelques mûres, il les porta à l'ancien chez qui il méditait d'aller. Et il lui dit : 'Père, quelqu'un a apporté ceci à l'ancien un tel qui est malade; et comme je me trouvais là, il me dit : Prends ceci et donne-le à l'ancien un tel. Et je te l'ai apporté.' A ces mots, l'ancien resta longtemps muet. Et il dit : 'M'a-t-il envoyé cela?' Et le frère répondit : 'Oui, Père.' Et l'ancien, les ayant prises, dit : 'Tu es le bienvenu.' Etant rentré par la suite dans sa cellule, le frère y prit deux figes et quelques mûres et les porta à l'autre ancien, au malade. S'étant prosterné devant lui, il lui dit : 'Reçois ceci, Père, l'ancien un tel te les envoie.' Celui-ci, devenant joyeux, dit : 'Sommes-nous réconciliés?' Le frère dit : 'Oui, Père, par tes prières'. Et l'ancien

48. Récit fait par St EPHREM (cité dans l'Evergetinos, II, 45).

dit : 'Gloire à Dieu !' Et les anciens se réconcilièrent par la grâce de Dieu et la sagesse du frère, qui les réunit en paix au moyen de trois figues et quelques mûres ; et les anciens ne surent point ce qu'avait fait le frère. »⁴⁹

8. St GRÉGOIRE le Grand raconte avec admiration l'histoire d'un saint homme, nommé LIBERTINUS, qui fut frappé par son prieur : « Et comme [celui-ci] ne trouva pas un bâton dont il pût le battre, saisissant un marchepied, il lui en frappa à coups répétés la tête et le visage, et rendit son visage entièrement enflé et livide » ... A ses amis qui lui en demandaient la cause, LIBERTINUS répondait : « Hier soir, à cause de mes péchés, j'ai trébuché contre un marchepied, et j'ai subi cela. »⁵⁰

9. Enfin, voici le témoignage de St JEAN CHRYSOSTOME. Il était lié d'une amitié très profonde avec un certain BASILE. La rumeur ayant connu qu'on allait les élever à l'épiscopat, BASILE, affolé et se sentant indigne d'une si haute charge, vint faire part de son inquiétude à JEAN et de sa détermination à suivre avec lui la voie que celui-ci choisirait : être saisis ou fuir, ensemble ! Dans son for intérieur, JEAN était décidé personnellement à fuir — mais écoutons-le : « Sentant donc combien il était zélé, et jugeant quelle perte je ferais subir au gouvernement de toute l'Eglise si je privais, à cause de ma faiblesse, le troupeau du Christ d'un homme jeune si bon et si apte à diriger la masse, je ne lui découvris pas ma pensée sur ces choses, bien que jamais auparavant je n'eusse accepté de lui cacher quoi que ce fût de mes résolutions ; mais, *lui disant qu'il fallait ajourner la délibération sur ces choses, car cela n'était pas si urgent, je le persuadai aussitôt de ne plus s'en préoccuper et fis en sorte qu'il mît sa confiance en moi, comme partageant son sentiment, s'il lui arrivait jamais qu'il subît pareille chose.* »⁵¹ On sait ce qui advint par la suite : dès la venue des ministres qui devaient les ordonner, JEAN s'enfuit, et l'autre se laissa attraper et ordonner, pensant que JEAN subissait le même sort.

49. Cf. L'Evergetinos, II, 45.

50. Dialogues, I (P.L. LXXVII, 161-3).

51. 'Αλλ' εἰπὼν δεῖν τὴν ὑπὲρ τούτων βουλὴν εἰς ἕτερον ἀναβάλλεσθαι καὶ ῥῶν (οὐ γὰρ νῦν τοῦτο κατεπείγειν), ἔπεισα τε εὐθέως, μηδὲν ὑπὲρ τούτων φροντίζειν· καὶ ὑπὲρ ἑαυτοῦ παρέσχον θάρρεῖν, ὥς ὁμογνωμονήσαντος, εἴ ποτέ τι τοιοῦτον συμβαίη παθεῖν — Du sacerdoce, I (P.G. XLVIII), 626).

St AUGUSTIN aurait, je pense, été très impressionné par la sublimité de ces mensonges, mais il aurait ajouté qu'ils restent entachés ne serait-ce que d'un péché véniel. Mais, précisément, ce qui constitue la beauté de ces actes, c'est le mensonge ! Prenons par exemple la première histoire : si, pour ne pas mentir, le héros avait démasqué l'assassin, son acte aurait été de la plus banale justice, sans la moindre générosité. St AUGUSTIN serait évidemment tout à fait d'accord, mais il aurait voulu que le héros réconciliât la magnanimité avec la vérité, en répondant par exemple : « J'ai vu l'assassin, mais je ne vous dirai pas par où il est passé ». Mais ne voit-on pas que pareille réponse, et en fait toute autre réponse que celle qu'il a faite, n'aurait eu pour effet que de provoquer le soupçon de la foule et la découverte de l'assassin ?

Conclusion

Essayons de voir ce qui fait la moralité de ces mensonges exceptionnels. Non seulement il n'y a aucun motif vicieux, mais même pas l'ombre d'un intérêt personnel légitime, je dis bien « personnel légitime », comme de sauver sa propre vie, sa propre réputation, sa propre bourse injustement attaquées. En effet, la pente du mensonge est si glissante, on a une telle propension à s'abuser, qu'on ne saurait plus où on finirait si le mensonge pour intérêt personnel légitime était admis en principe.

Bien au contraire, dans les mensonges héroïques ci-dessus, il n'y a que la plus étonnante haine de son intérêt personnel, ou l'amour du prochain le plus éperdu, ou les deux à la fois. En effet, loin de faire perdre la crédibilité à l'auteur de pareil mensonge, ou de faire éprouver une quelconque méfiance à son égard, le personnage lui-même qui est la victime d'un pareil mensonge sera bouleversé d'admiration et de reconnaissance ! Que chacun, au lieu de suivre les aventures stupides de FANTOMAS ou des héros de cinéma, entre dans la peau des victimes de ces mensonges-là, et il en mesurera l'impact qu'ils auront sur lui.

Aussi nous dirons avec St HILAIRE : « Souvent le mensonge est nécessaire, et parfois la fausseté utile quand, ou bien nous mentons à un meurtrier concernant quelqu'un qui se

cache, ou bien éludons, en faveur de quelqu'un en péril, le témoignage, ou bien trompons un malade au sujet de la difficulté de sa guérison.»^{51a} La seconde clause est illustrée par l'histoire d'ALONIOS que nous avons rapportée. Quant à la troisième clause : rassurer certains malades (ceux sur qui la révélation de leur état peut avoir un effet fatal) par un mensonge, quand on ne peut faire autrement, est un devoir presque quotidien du médecin.

Concluons : seuls les saints peuvent mentir sans péché : « Quand nous nous serons absolument purifiés du mensonge, alors avançons-nous y lentement, avec crainte et quand l'occasion l'appelle. »⁵² « Honni soit qui mal y pense ! »

Il nous faut traiter maintenant un sujet qui a une grande affinité avec le mensonge : la ruse. Elle a cela de commun avec lui, qu'elle veut tromper le prochain. Mais elle s'en distingue en ce qu'elle comporte beaucoup plus de finesse et d'intelligence, car elle le trompe, non en lui imposant une fausse réponse, mais en lui suggérant, par un adroit agencement d'apparences contraires à la réalité, une fausse interprétation. Pour juger si elle est odieuse ou sainte, c'est l'intention qu'il faut regarder, encore plus que dans le mensonge. Voici quelques exemples de saintes ruses :

1. L'Incarnation et la Rédemption sont les plus grandes ruses qui soient. On sait que la chute de l'homme, dans ses modalités, est due, d'abord, à une ruse par laquelle le diable engagea la conversation avec EVE en feignant de croire que l'interdiction divine de manger s'étendait à tous les arbres du paradis : « Alors, Dieu a-t-Il dit : 'Vous ne mangerez point de tous les arbres du paradis' ? »⁵³ ; ensuite, à un mensonge grâce auquel il lui persuada que, si elle et ADAM mangeaient de l'arbre prohibé, ils deviendraient comme des dieux, connaissant le bien

51a. Traité sur les Psaumes, 14 (P.L IX, 304-5).

52. St JEAN CLIMAQUE, Echelle, 12 (P.G. LXXXVIII, 856).

53. Gen.3¹

et le mal. Le Christ, avec des intentions diamétralement opposées à celles du diable, usa du même procédé. D'abord, par son Incarnation, Il a caché à ce dernier sa qualité de Fils consubstantiel au Père. Car, quand le diable le tenta ('Si tu es Fils de Dieu'...⁵⁴), il le prenait pour fils adoptif — jamais autrement il n'eût osé Le tenter. Pour ce qui se passa ensuite, écoutons St ATHANASE : « Et de même que quelqu'un, en voyant son adversaire immobile de frayeur et puis, à cause de cela, fuyant, feint la faiblesse pour l'attirer; ensuite, le fuyard, voyant la faiblesse apparente, s'approche avec confiance, et alors le vaillant lutteur qui l'a attiré par la faiblesse, le vaincra par sa puissance : ainsi le Seigneur, ayant attiré [le diable] par sa faiblesse humaine, fit par sa propre puissance que l'homme remportât la victoire sur son ennemi. »⁵⁵ St GRÉGOIRE DE NYSSE emploie une image non moins suggestive : « Comme la nature de la puissance adverse ne pouvait s'approcher de la présence pure de Dieu, ni souffrir son apparition nue, la divinité se cacha sous le voile de notre nature, afin que ce qui fut donné en échange [de la divinité] devînt facile à saisir pour celui qui était en quête de cela, et que, comme chez les poissons avides, l'hameçon de la divinité fût arraché en même temps que l'appât de la chair. »⁵⁶ « Car, que Dieu, inconnu de son ennemi — sa divinité n'étant pas nue, mais enveloppée de la nature humaine —, entrât en celui qui exerçait sa domination [sur l'homme], c'est, d'une certaine manière, une ruse et une fraude ... En effet, celui qui auparavant déçut l'homme par l'appât du plaisir, est lui-même déçu par l'homme qui lui est présenté ! »⁵⁷

2. Dieu Lui-même use de feinte, qui est une espèce de ruse. Il feint souvent l'ignorance, soit pour amener son interlocuteur à prendre conscience de l'horreur ou de l'infamie de son acte

54. Luc 4³

55. Disc. sur la Passion et la Croix (P.G. XXVIII, 219-22).

56. Disc. Catéchétique, 24 (P.G. XLV, 64-5).

57. Id., 26 (P.G. XLV, 68).

(«ADAM, où est-tu?»⁵⁸ «Et Dieu dit à CAÏN : 'Où est ABEL ton frère?'»⁵⁹), soit pour l'amener à révéler aux autres une belle action restée cachée (Notre-Seigneur demandant en public, dès que l'hémorroïsse eut touché ses vêtements : «Qui a touché mes vêtements?»⁶⁰), soit pour le faire attester un état de fait avant qu'il procède à un miracle (Jésus demandant, juste avant de ressusciter LAZARE : «Où l'avez-vous déposé?»⁶¹, pour que les Juifs fussent témoins qu'il était mort), etc.

3. La fameuse «ironie» socratique — telle que nous l'a rendue si merveilleusement l'art de PLATON — n'est, au fond, qu'une ruse consistant à feindre tous les sentiments, en vue de faire avancer le dialogue et de faire découvrir la vérité à l'interlocuteur. Elle diffère de l'ironie ordinaire en ce qu'il est beaucoup plus difficile à celui-ci de soupçonner la feinte. Il y a en elle un grand fond de bonté. Tantôt SOCRATE feint de tout ignorer de la question et d'être très désireux d'en apprendre la solution, qu'il feint aussi être détenue par son interlocuteur; tantôt il feint d'avoir été jeté dans l'embarras par une question que lui avait posée un rustre impertinent, «pas distingué, populacier au contraire, n'ayant d'autre souci que celui du vrai»⁶²; tantôt que l'argument [stupide] de son adversaire lui a porté un coup si dur qu'il en est tout étourdi; tantôt qu'il est en extase devant une réponse bête, etc.

4. Le grand ATHANASE est sans contredit le plus rusé des saints : la ruse, précisément, est une de ses grandes vertus. D'ailleurs on ne pourrait autrement concevoir comment il déjoua les machinations et les persécutions des Ariens pendant plus de cinquante ans, des Ariens soutenus par des empereurs : un seul homme contre le pouvoir du monde entier ! Au concile de Tyr, les Ariens présentèrent comme témoin une femme impudente,

58. Gen. 3⁹

59. Id. 4⁹

60. Mc. 5³⁰

61. Jn. 11³⁴

62. PLATON, *Le grand Hippias*, 288d.

qui l'accusa de lui avoir fait subir des violences une nuit qu'elle lui avait donné l'hospitalité : «ATHANASE écoutait, debout; avec lui était le prêtre TIMOTHÉE, ils étaient dehors, debout près de la porte. Celui-ci, face à la calomnie, imagine quelque chose de très intelligent et noble. Fonçant avec ATHANASE soudain et affectant d'être ATHANASE tout à fait, il lui dit : 'Femme, est-ce moi qui la nuit te fis subir les violences que tu dis, moi?' Se tournant aussitôt vers les juges avec effronterie et sans honte : 'Voici', dit-elle, 'le corrupteur! voici le comploter contre la chasteté!」⁶³ Et c'est ainsi que l'imposture fut démasquée. — Bien que l'auteur attribue cette ruse au compagnon d'ATHANASE, cependant on y voit à découvert la griffe de ce dernier.

Une autre fois qu'il s'enfuyait sur le Nil vers l'Egypte, s'étant aperçu que ceux qui le poursuivaient étaient tout près, il enjoignit à ses amis de faire volte-face. L'audace de cette manœuvre était telle que les poursuivants acquirent la certitude qu'ils n'avaient pas affaire à celui qu'ils poursuivaient. S'étant croisés donc, ils demandèrent à celui-ci et ses compagnons s'ils avaient vu ATHANASE : «'Il est très près, quelque part', dirent-ils en guise d'indication; 'et avec un peu de confiance, vous l'appréhenderez avant peu.' Ayant été ainsi fourvoyés, en vain le poursuivirent-ils avec énergie.」⁶⁴

5. C'est par une fameuse ruse que St PAUL put échapper à la fureur des Juifs : «Sachant qu'une partie était des sadducéens et l'autre des pharisiens, il s'écria dans le sanhédrin : 'Hommes frères, je suis pharisien, fils de pharisiens; je suis traîné en jugement à cause de l'espérance et de la résurrection des morts!' A peine eut-il dit cela qu'une dissension eut lieu entre pharisiens et sadducéens, et l'assemblée se divisa. Car les sadducéens disent qu'il n'y a ni résurrection ni ange ni esprit, tandis que les pharisiens confessent l'une et l'autre. Il se fit donc une grande clameur ...」⁶⁵

63. Auteur anonyme : Vie de St ATHANASE (P.G. XXV, CXCVI-VII).

64. SOCRATE, Hist. Ecclés, III, 14 (P.G. LXVII, 416).

65. Act. 23⁶⁻⁹

6. L'acte le plus sage de SALOMON, qu'est-il sinon une ruse apte à dévoiler les secrets du cœur? En effet, quand, pour trancher le débat entre deux femmes dont chacune revendiquait l'enfant vivant et assignait à l'autre l'enfant mort, il dit : «Coupez en deux l'enfant vivant et donnez-en la moitié à l'une et la moitié à l'autre»⁶⁶, il était pourtant fermement décidé en son cœur de ne jamais laisser perpétrer pareil acte.

7. Enfin, St CHRYSOSTOME, justifiant le stratagème par lequel BASILE fut cueilli comme une pêche trop mûre, écrit : «La ruse opportune, faite avec une droite intention, est d'un profit tel que beaucoup, parce qu'ils n'ont pas rusé, ont été punis bien souvent. Et si tu veux passer en revue les généraux de grand renom, depuis le commencement des âges, tu trouveras que la plus grande partie de leurs trophées sont des exploits de la ruse; et [ces généraux] obtiennent plus d'éloges que ceux qui remportent franchement les victoires ... Celui qui peut vaincre par la ruse accable ses ennemis non seulement de désastres mais de ridicule aussi ... Le prix entier du combat y est pour les vainqueurs ... Il est bon d'user de ruse, non seulement en guerre et contre l'ennemi, mais aussi dans la paix, à l'égard des plus aimés. Que [la ruse] soit utile, en effet, tant à ceux qui en sont l'objet qu'à ceux qui en usent, va et interroge un médecin, comment eux délivrent les souffrants de leur maladie, et on te dira qu'ils ne se contentent pas de la science, mais qu'il arrive que, s'emparant de la ruse et alliant son avantage avec la science, ils rendent les malades à la santé. Quand, en effet, la morosité des malades et le caractère intraitable de la maladie elle-même n'admettent pas les conseils des médecins, alors il devient nécessaire que ceux-ci prennent le masque de la ruse pour qu'ils puissent cacher, comme sur la scène, ce qu'ils font en réalité. Si tu veux, je te raconterai un artifice entre beaucoup d'autres, dont j'ai entendu parler, montés par les médecins. Une fois, une très forte fièvre soudain s'abattit sur quelqu'un, et la flamme monta. Le malade se détournait des choses capables d'étancher le feu; au

66. I Rois 3²⁵

contraire, il désirait du vin pur en grande quantité, et pressait vivement et priait tous ceux qui entraient chez lui de lui en donner et de lui accorder de quoi assouvir ce désir funeste. Or, si quelqu'un lui concédait cette faveur, non seulement il attiserait la fièvre, mais encore livrerait le malheureux à la démence. Alors, la science se trouvant dans l'embarras, dans une impasse, et totalement désavouée, la ruse, s'insinuant, fit preuve de la puissance que nous allons vous narrer. En effet, le médecin, ayant pris un vase en terre cuite récemment sorti du feu, l'ayant plongé dans une grande quantité de vin, puis vidé et rempli d'eau, ordonna qu'on obscurcît, par un grand nombre de tentures, la chambrette où le malade était alité, pour que la lumière ne révélât pas la ruse; et il lui donna [le vase] à boire comme s'il était plein de vin pur. [Le malade], avant qu'il ne le prît dans ses mains, trompé sur-le-champ par l'odeur qui s'épanchait devant lui, ne prit même pas la peine d'examiner ce qu'on lui donnait, mais, séduit par l'odeur et abusé par l'obscurité, poussé par la convoitise, il but à longs traits et avec grande ardeur ce qu'on lui offrait; et, s'en étant gorgé, il abattit [ainsi] la chaleur qui l'étouffait et échappa au péril imminent.»⁶⁷ Les ruses de guerre dont parle CHRYSOSTOME avec admiration sont, par exemple, celle d'ULYSSE et son cheval de bois qui fit tomber Troie, ce que dix ans de guerre atroce n'avaient pas pu faire; ou celle du jeune HORACE, feignant de fuir devant les trois CURIACES, puis, une fois ceux-ci espacés entre eux du fait qu'ils n'avaient pas des blessures d'égale gravité, retournant pour les affronter un à un et les achever.

Enfin, le saint savait mettre en pratique ce qu'il défend si éloquemment : un des plus beaux actes de sa vie et des plus magnanimes fut une ruse. Après l'ordre illégal qui lui fut intimé par l'empereur pour qu'il quittât son diocèse et partît en exil, CHRYSOSTOME était bien déterminé à ne sortir que par force. Mais voyant que le peuple était sur le point d'entrer en conflit avec la troupe pour empêcher son exil et que le sang allait être

67. Du Sacerdoce, I (P.G. XLVIII, 629-30).

versé, il donna l'ordre qu'on tînt son cheval sellé et bridé sous le portail occidental, pour attirer la foule de ce côté, et il se livra aux sbires par la portes orientale.

*

Si la partie colérique de l'âme, quand elle va à l'encontre de la raison, produit de grands ravages, par contre, quand elle fonctionne sous l'égide de cette dernière, elle devient un instrument puissant pour le bien : « La partie colérique de notre âme », dit St BASILE, « est apte à faire beaucoup d'actes de vertu, quand avec promptitude elle apporte son concours à ce qui est ordonné et devient l'auxiliaire de la raison contre le péché, tel un soldat prenant les armes pour son général. Car la colère est le nerf de l'âme, ce qui donne à celle-ci de la vigueur dans la poursuite du bien. En effet, si parfois elle surprend l'âme comme dans un état de dissolution à cause du plaisir, elle la rend, de très molle et relâchée qu'elle était, austère et virile, comme on trempe le fer dans une teinture. Car si tu ne t'indignes pas contre le mal, il est impossible que tu le haïsses autant qu'il le mérite. J'estime, en effet, qu'il faut avoir autant de zèle pour la haine du péché que pour l'amour de la vertu : or, pour cette haine, la colère est d'une très grande utilité ; puisque la colère qui obéit à la raison comme le chien au berger, reste douce, apprivoisée et apte à être facilement apaisée par la raison, face à ce qui profite mais devient féroce à l'égard de celui qui lui est étranger de voix comme de visage, dût-il être apparemment obligeant ; [par contre], quand son familier et ami crie sur elle, elle tremble de peur ... Vis-à-vis des comploteurs, pareille faculté sera irréconciliable et implacable, jamais n'admettant une amitié nuisible, mais toujours poursuivant de ses aboiements le plaisir insidieux et le déchirant comme s'il était un loup ... Ainsi, la colère, mue au moment et de la manière convenables, engendre la virilité, la patience et la maîtrise de soi ; mais, fonctionnant en dehors de la droite raison, devient folie. »⁶⁸

68. Hom. sur la Colère (P.G. XXXI, 365-8).

Une première déduction de ce texte : il ne faut pas essayer de déraciner la colère en tant qu'énergie naturelle, mais plutôt la renforcer. Tout comme la chasteté ne doit être confondue avec la bégueulerie, l'impuissance, la frigidité, l'apathie sexuelle, et qu'on est d'autant plus chaste qu'on maîtrise une sexualité plus fouguese, la canalisant au bien, ainsi la mansuétude sera d'autant plus grande qu'on aura dû maîtriser une irritabilité plus grande et qu'on l'aura aiguillée sur la bonne voie. La mansuétude n'a rien à voir avec la paresse naturelle des réactions ou un tempérament amorphe.

I un double rôle : aimer le pécheur malgré la haine qu'il nous porte ; haïr le mal, sans que cette haine se répercute sur le pécheur lui-même.

I. L'AMOUR DU PÉCHEUR.

Le pardon des offenses est chose très déconcertante. Aussi voici les considérations qui doivent nous amener à pardonner, et qu'il faut ruminer sans cesse et faire infiltrer goutte à goutte au plus profond de notre être, là où il y a les ressorts les plus intimes de nos actes, jusqu'à ce que cette vertu devienne pour ainsi dire un réflexe :

1. Le mal ne justifie point le mal. Jusqu'à présent, je n'ai point trouvé quelqu'un, que je sache, s'arroger le droit d'éventrer les gens parce que JACK l'éventreur le faisait : pourquoi alors, dès que le mal se tourne contre nous et non plus contre le prochain, nous arrogeons-nous le droit de rendre la pareille?

2. Nous avons tous entendu des gens justifier leur vengeance ainsi : « C'est lui qui a commencé ! » Précisément, c'est parce que lui a commencé que, moi, je suis en un sens plus fautif pour n'avoir pas moralement profité de la laideur de son action : « Que donnes-tu comme justification ? Que c'est lui qui a commencé par exciter ta colère ? Et de quel pardon cela est-il digne ? Car un fornicateur qui fait retomber sur sa maîtresse la responsabilité de l'avoir provoqué au péché ne bénéficie guère d'une peine atténuée. Sans antagonistes, il n'y a point de

couronnes, et sans adversaires, point de chutes ... Tu t'exarcerbes, toi, contre l'injure comme mauvaise, mais, inversement, tu l'imites comme un bien ! Vois en effet que tu as ressenti la même chose que tu blâmes. Ou bien scrutes-tu diligemment le mal que fait le prochain, mais ton mal à toi, tu n'admits pas qu'il soit honteux ? L'insulte est-elle un mal ? Fuis-en l'imitation. Car le fait que c'est l'autre qui a commencé ne suffit guère pour t'excuser. En réalité, il est plus juste [de dire] — j'en suis persuadé — que cela rend ton imitation une faute plus grave, car lui, il n'a pas eu sous les yeux d'exemple qui le retînt, alors que toi, voyant le coléreux dans un tel état d'indécence, tu ne t'es pas abstenu de l'imiter ! Mais, à ton tour, tu t'irrites, tu te fâches et te mets en colère, et ta passion devient l'apologie de celui qui a commencé. Car par les choses mêmes que tu fais tu le décharges de l'accusation et tu te condamnes. En effet, si la colère est un mal, pour quelle raison ne t'es-tu pas détourné du mal ? Et si elle est excusable, pourquoi te fâches-tu contre celui qui s'est mis en colère ? »⁶⁹

3. Parmi les insultes, les unes n'ont de l'insulte que l'apparence : « pauvre », « marginal », « va nu-pieds », etc. En effet, qu'y a-t-il de plus pauvre et de plus marginal que le Christ et les apôtres, le Christ dont à peine deux ou trois historiens païens de l'époque ont fait simple mention (et encore, très péjorative) ? Qu'y a-t-il de plus va-nu-pieds que SOCRATE et les Pères du désert ? D'autres insultes, qui touchent aux vraies valeurs, sont réelles, mais il faut voir si elles sont vraies par rapport à nous, ou non. Il y a d'autant plus d'utilité à faire cet examen que « le Seigneur, vu que nous ne désirons pas l'humiliation, a fait en sorte que personne ne puisse voir ses propres meurtrissures autant que le peut le prochain. »⁷⁰ Si nous découvrons alors que ces insultes tirent leur origine d'une part de vrai en nous, elles ne nous diminuent en rien, puisqu'elles ne font que constater ce qui existe en nous ; bien plus, elles nous sont très utiles (c'est une des

69. Id. (P.G. XXXI, 361).

70. St JEAN CLIMAQUE, Echelle, 25 (P.G. LXXXVIII, 1000).

plus grandes utilités d'avoir des ennemis), puisqu'elles peuvent, si nous sommes raisonnables et savons tirer parti de tout, nous ouvrir les yeux sur l'existence en nous de défauts ou de vices inconscients : il y a donc de quoi être reconnaissant à l'insulteur ! Si, au contraire, elles n'ont aucun fondement en nous, il y a lieu alors de les accueillir avec la sérénité la plus imperturbable, comme nous étant totalement étrangères. « A quelqu'un qui disait à [DIOGÈNE LE CYNIQUE] : 'La multitude te raille !', il dit : 'Et les ânes, peut-être, les raillent aussi. Mais ni eux ne font attention aux ânes, ni moi non plus ne fais attention à ces gens !' »⁷¹ Donc, dans les deux cas, il faut être inaccessible aux injures : « Quelqu'un t'a-t-il injurié par de multiples paroles qu'on ne peut prononcer sans rougir ? Si tu te moques des insultes, si tu refuses de prendre pour toi les paroles et t'élèves au-dessus du coup, l'insulte ne t'atteint pas. Et de même que si notre corps était de diamant, nous ne recevriions aucun coup même si nous étions frappés de milliers de flèches de toutes parts (car les blessures proviennent, non de la main qui lâche les flèches, mais des corps sujets à la souffrance), ainsi en est-il ici : ce n'est pas du délire des insulteurs, mais de la faiblesse des insultés, que les insultes, ainsi que l'infamie qui en est le fruit, prennent leur substance. Car ni nous savions philosopher, nous ne pourrions même pas être insultés ni subir aucun indigne traitement. Un tel t'a insulté, mais toi, tu n'as rien senti, rien souffert : tu n'as [donc] pas été insulté, mais tu as frappé plutôt que tu n'as été frappé. Quand, en effet, l'insulteur voit que son coup n'atteint pas l'âme des insultés, il en est mordu davantage et, les insultés gardant le silence, le coup porté par les insultes, se retournant automatiquement, va contre l'envoyeur. »⁷²

Bien plus, quand on se fâche d'une insulte, on peut parier qu'il y a une part de vrai. Personne ne se fâcherait d'une accusation totalement absurde comme, par exemple, d'avoir tué, au vingtième siècle, HENRI IV ; ni non plus d'une accusation

71. DIOGÈNE LAËRCE, *Vie et Sentences des Philosophes*, VI, 2.

72. CHRYSOSTOME, *Hom. sur les Statues*, 2 (P.G. II, 46).

invraisemblable : jamais BAUDELAIRE, pour qui VILLEMAIN représente «l'inutilité affairée et hargneuse comme celle de THERSITE», ne se serait fâché si on l'avait accusé d'avoir plagié VILLEMAIN, il en aurait ri! «Quand je me suis mis», a dit NAPOLÉON, «à parcourir les libelles les plus infâmes, ils ne me faisaient rien, mais rien du tout. Quand on m'apprenait ou que je lisais que j'avais 'étranglé, empoisonné, violé', que j'avais fait massacrer mes malades, que ma voiture avait roulé sur mes blessés, j'en riais de pitié. Combien de fois n'ai-je pas dit alors à 'Madame' : 'Accourez, ma mère, voici le 'sauvage, l'homme tigre, le dévoreur du genre humain'; venez admirer le fruit de vos entrailles.' Mais sitôt qu'on approchait un peu de la vérité, il n'en était plus de même; je sentais le besoin de me défendre, j'accumulais les raisons pour me justifier, et encore n'était-ce jamais sans qu'il restât quelques traces d'une peine secrète. Mon cher, voilà l'homme!»⁷³

En résumé donc, il faut suivre la prescription de MACAIRE : «Un frère s'approcha du Père MACAIRE L'EGYPTIEN et lui dit : 'Père, dis-moi une parole, comment atteindre le salut?' Et l'ancien lui dit : 'Va au cimetière et insulte les morts.' Le frère donc, s'en alla, insulta et lapida; et, de retour, l'annonça à l'ancien. Et celui-ci lui dit : 'Ne t'ont-ils rien dit?' Il répondit : 'Non'. L'ancien lui dit : 'De nouveau, va demain et glorifie-les.' Le frère donc s'en alla et les glorifia, disant : 'Apôtres, saints et justes!' Et il revint chez l'ancien et lui dit : 'J'ai glorifié.' Et celui-ci lui dit : 'Ne t'ont-ils rien répondu?' Le frère dit : 'Non'. L'ancien lui dit : 'As-tu vu combien tu les as diffamés et ils n'ont rien répondu, et combien tu les as glorifiés et ils ne t'ont rien dit? Toi aussi, si tu désires être sauvé, deviens un mort; comme les morts, ne fais entrer en ligne de compte ni l'injustice des hommes ni leur bonne opinion, et tu peux être sauvé'»⁷⁴. Cette histoire nous montre en même temps combien l'impassibilité face aux

73. LAS CASES, Mémorial de Sainte-Hélène, VIII, août 1816.

74. Sentences des Pères du désert : MACAIRE L'EGYPTIEN.

insultes va de pair avec l'absence de vaine gloire.

4. Quelque grande que soit l'offense du prochain contre nous, elle devient une goutte d'eau dans l'océan dès qu'on la compare à nos offenses contre Dieu — ou plutôt, elle devient rien du tout. Car une offense tire sa gravité de la majesté de l'offensé. Or, entre Dieu et nous il y a stricte incommensurabilité.

C'est ce que le Christ a voulu dire en symbolisant nos offenses contre Dieu par la dette de «dix mille talents», et celles contre un homme (abstraction faite de leur rejaillissement sur Dieu) par la dette de «cent deniers», dans la parabole du mauvais serviteur à qui son maître vient de remettre la première dette et qui, aussitôt sorti de chez son maître, rencontrant un débiteur qui lui doit la seconde dette, le jette en prison.⁷⁵ Si nous pensons à nos péchés, non seulement nous pardonnerons les outrages, mais nous trouverons que nous méritons d'être outragés bien plus gravement. C'est ce qui explique le désir insatiable des saints d'être outragés, humiliés.

5. Le méchant qui nous outrage est digne de compassion, non de colère. Car par sa colère il se dégrade au niveau des animaux ou des déments. Or, si un dément nous outrageait, ne serions-nous pas suprêmement ridicules en nous mettant en colère contre lui? «Souvent, tandis que SOCRATE discutait d'une manière trop pressante, on lui donnait un coup de poing au visage et on lui arrachait les poils, de plus on le ridiculisait et le méprisait; et il endurait tout avec résignation. Aussi, comme quelqu'un s'étonnait qu'il supportât avec constance des coups de pied, il dit : 'Alors, si un âne me lançait une ruade, lui intenterais-je un procès?'»⁷⁶ On me dira qu'un méchant n'est pas un dément ni un animal féroce, puisque ceux-ci font le mal involontairement, tandis que lui le fait volontairement : on ne peut donc pas avoir pour lui la même indulgence. Mais à y regarder de près, on se trouvera forcé de convenir que celui qui fait le mal volontairement est plus tragique, plus pitoyable :

75. Mt. 18²³⁻³⁵

76. DIOGÈNE LAËRCE, Vie et Sentences des Philosophes, II, 5.

« Mais toi, tu te mets sans raison en colère contre ton frère. Car comment ne serait-ce pas sans raison quand, [le diable] faisant le [mal], toi, tu t'irrites contre un autre? Et tu imites les chiens, qui mordent les pierres mais ne s'approchent pas de celui qui les jette. Celui qui est mû est digne de compassion, mais celui qui meut est haïssable. Transfère donc à celui-ci ton indignation, au meurtrier de l'homme, au père du mensonge, à l'inventeur du péché; mais sympathise avec ton frère, car s'il persévère dans le péché, il sera livré avec le diable au feu éternel. »⁷⁷ A la question : « Qu'est-ce un cœur miséricordieux? », St ISAAC LE SYRIEN répond : « Une sensation de chaleur intense au cœur pour toute créature, les hommes, les oiseaux, les animaux, les démons et toute créature. Quand on se souvient d'eux et les regarde, les yeux laissent couler des larmes. A cause de la grande et forte compassion qui s'empare du cœur du miséricordieux, et à cause de sa grande endurance, son cœur s'humilie et ne peut plus soutenir un malheur quelconque ou une petite peine survenant à la créature, ni en entendre parler ni les voir. C'est pourquoi à toute heure il offre avec larmes des prières pour les animaux, pour les ennemis de la vérité et ceux qui font du mal à lui-même, afin qu'ils soient protégés et pris en pitié; de même pour la race des reptiles — cela, à cause de la grande compassion qui meut démesurément son cœur, à l'imitation de Dieu. »⁷⁸ Hâtons-nous de dire qu'il n'y a aucune opposition entre la miséricorde pour les démons mêmes, préconisée par ce texte qui a un parfum tout paradisiaque, et l'indignation contre le démon instigateur enjointe par St BASILE dans le passage précédent : dans le texte d'ISAAC, il s'agit de l'amour des démons en tant que créatures; dans celui de BASILE, il s'agit de la haine des démons, non en tant que créatures, mais en tant qu'instigateurs du mal.

6. Quand on pèse les désavantages qui nous proviennent des insultes subies et l'avantage qu'il y a à gagner un homme, on trouvera toujours l'avantage incommensurablement plus grand. Or, rompre les liens avec un homme uniquement à cause des désavantages mesquins qui résultent pour nous de son mauvais caractère, c'est manquer totalement de magnanimité, c'est faire

77. BASILE, Hom. sur la Colère (P.G. XXXI, 368-9).

78. Disc. 81.

abonder cet homme dans son propre sens, c'est perdre le moyen d'agir sur lui, c'est renoncer à la patience, au travail de longue haleine nécessaire pour le réformer. On raconte d'ARISTIPPE que le roi DENYS «ayant craché sur lui, il supporta cela. Comme quelqu'un lui en faisait des reproches : 'Alors', dit-il, 'les pêcheurs, pour prendre un goujon, supportent que la mer les arrose; et moi, pour prendre une baveuse, je ne me résignerais pas à être arrosé par une mixtion?'»⁷⁹

7. De même que le feu n'est pas éteint par le feu ni par l'huile, mais par l'eau, ainsi le mal n'est pas vaincu par le mal, mais par le bien. Car une colère engendre en réaction une autre colère, et si l'un des deux partis ne s'arrête, la fin peut bien être l'irréparable, la haine implacable, éternelle : «Tous ceux qui prennent le glaive périront par le glaive.»⁸⁰ Aussi St BASILE dit-il en toute sagesse : «Ne guérissez donc point le mal par le mal et ne tentez point de surpasser les uns les autres en infligeant des malheurs. Car dans les méchantes querelles, le vainqueur est le plus misérable, vu qu'il s'en va emportant la plus grande part du péché ... T'a-t-il insulté avec colère? Arrête le mal par le silence ... Ne deviens pas pour le coléreux comme un miroir, montrant sa forme. Est-il rouge? Toi, ne deviens pas rouge sang. Ses yeux sont-ils injectés de sang? Que les tiens exhalent la sérénité. Sa voix est-elle rauque? Que la tienne soit douce. Dans les endroits déserts, l'écho ne retourne pas, à celui qui parle, d'une manière aussi absolue que les insultes retournent à l'insulteur; ou plutôt, l'écho retourne le même, mais l'insulte revient renforcée ... Arrêtons le mal dès le commencement, chassant de notre âme la colère par tous les moyens; car ainsi, en retranchant cette passion, nous pourrions retrancher la plupart des maux dont elle est comme la racine et le principe. A-t-il insulté? Toi, bénis. A-t-il frappé? Toi, endure. A-t-il consupé et te considère-t-il comme rien? Pense que tu es de terre et que de nouveau tu te résoudras en terre. En effet, celui qui se tient d'avance pareils propos

79. DIOGÈNE LAËRCE, Vie et Sentences des Philosophes, II, 8.

80. Mt. 26⁵²

trouvera toute infamie inférieure à la réalité. Ainsi tu rendras la vengeance impossible à l'ennemi, en te montrant invulnérable aux injures, et tu gagneras la grande couronne de la patience, en faisant de la folie d'un autre une occasion de philosophie; de sorte que, si tu m'écoutes, tu renchériras sur les insultes. T'a-t-il appelé 'un inconnu, un homme sans éclat et une nullité'? Toi, appelle-toi 'terre et cendre'⁸¹; tu n'es pas plus vénérable que notre père ABRAHAM, qui s'est ainsi appelé. [T'a-t-il appelé] 'un ignorant, un gueux et sans aucune valeur'? Toi, appelle-toi 'ver', 'né du fumier'⁸², disant les paroles de DAVID.⁸³

C'est de la plus pure moelle évangélique. Le Christ en effet dit : « Vous avez entendu qu'il a été dit : 'Œil pour œil et dent pour dent.'⁸⁴ Et moi Je vous dis de ne pas résister au méchant; mais celui qui te frappe à la joue droite, tends-lui l'autre aussi; et celui qui veut te traîner en jugement et prendre ta tunique, laisse-lui encore ton manteau; et celui qui te requiert pour une course d'un mille, fais-en deux avec lui. »⁸⁵ Et St PAUL dit : « Insultés, nous bénissons; persécutés, nous supportons; diffamés, nous prions. »⁸⁶ Notre pusillanimité et mesquinerie nous empêchent même de comprendre ces préceptes ou ces actes; et, concernant « l'autre joue », nous nous consolons misérablement de ne pas la tendre, en nous disant que cette parole ne doit pas être prise à la lettre. Mais d'abord, les saints, eux, la prenaient bien à la lettre, tel le curé d'Ars, souffleté, disant : « Mon ami, mon autre joue est jalouse ! » Ensuite, l'expérience quotidienne prouve que tout homme qui s'acharne contre la « lettre » de cette parole est bien loin d'en pratiquer l'esprit. On ne s'acharne contre la lettre que parce qu'elle est précise, quitte à s'arranger ensuite pour mentir à soi-même et se persuader qu'on en pratique l'esprit. Qu'un tel

81. Gen. 18²⁷

82. Ps. 21⁷

83. Hom. sur la Colère (P.G. XXXI, 357-60).

84. Lév. 24¹⁰

85. Mt. 5³⁸⁻⁴²

86. I. Cor. 4¹²⁻¹³

s'examine avec droiture, et il trouvera au plus profond de lui-même la pensée suivante : « N'est-ce pas encourager le méchant dans sa méchanceté que de lui tendre l'autre joue ? N'est-ce pas finir par être piétiné de tout le monde ? Ne me considérerait-on pas comme un lâche et un faible ? » Or, justement, tendre l'autre joue (à la lettre ou en esprit) est un acte si contraire à la pente naturelle de la nature humaine, si surhumain, si déconcertant, que, quand il est fait *sincèrement*, il cause toujours un émerveillement chez le spectateur, souvent même chez les plus atroces persécuteurs. Qu'on pense combien de ces derniers ont été convertis par la douceur de leurs victimes et leur promptitude à renchérir sur ce qu'on voulait leur infliger ; c'est contre nature ou au-dessus de la nature : contre nature, quand cette promptitude est animée par le fanatisme, la haine, l'orgueil, l'insolence, le désir d'exaspérer le persécuteur, le mépris, ou simplement quand elle n'est qu'une mimique littéraire où l'esprit fait défaut ; au-dessus de la nature, quand une douceur angélique y est jointe, l'amour de ceux qui nous persécutent, l'humilité, la compassion pour eux. Il n'est pas difficile de juger lequel de ces deux esprits animait les martyrs, ou PAPHNUCE dont on lira l'histoire : « Il est raconté du Père PAPHNUCE qu'il n'était pas prompt à boire du vin. Une fois qu'il voyageait, il tomba sur une bande de voleurs et les trouva buvant du vin. Le chef des voleurs le connaissait et savait qu'il ne buvait pas de vin. Voyant qu'il était très fatigué, il remplit une coupe de vin et, ayant pris son épée à la main, dit à l'ancien : 'Si tu ne bois pas, je te tuerai.' L'ancien, ayant reconnu qu'il voulait accomplir le commandement du Seigneur et voulant le gagner, prit et but. Mais le chef des voleurs lui demanda pardon, disant : 'Pardonne-moi, Père, car je t'ai affligé.' Et l'ancien dit : 'J'ai confiance en Dieu, qu'à cause de cette coupe, Il te fera miséricorde en ce monde et en l'autre'. Le chef des voleurs dit : 'J'ai confiance en Dieu que désormais je ne ferai du mal à personne !' Et l'ancien, en renonçant à sa volonté à cause du Seigneur, gagna toute la bande. »⁸⁷ En

87. Sentences des Pères du désert : PAPHNUCE.

renonçant à leur volonté et en cédant même leurs droits, les saints savaient que pas un seul cheveu de leur tête ne tomberait sans la permission divine, et qu'en réalité, au-delà des apparences, la puissance divine se substituait à la leur.

8. Dans le maintien de l'amour malgré les offenses et la haine dont on est l'objet, il y a une gratuité, un désintéressement admirable, à l'imitation exacte de l'amour divin : « Vous avez entendu qu'il a été dit : 'Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi.' Et moi Je vous dis : Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous soyez les fils de votre Père qui est dans les cieux, car Il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. En effet, si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle est votre récompense? Est-ce que les publicains ne font-ils pas de même? Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous d'extraordinaire? Est-ce que les païens n'en font pas autant? Vous donc, vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »⁸⁸

9. Dans la mesure où on aime une personne parfaite, on tend à l'imiter. Il y a là même de véritables délices. Or, rien n'est plus incontestable que le fait que le Christ a déployé toute sa vie, et surtout lors de sa Passion, une longanimité inconcevable, sans laquelle la Rédemption n'eût pas existé. « Il a été conduit comme un mouton à la boucherie, et tel un agneau muet devant celui qui le tond, ainsi n'ouvre-t-il la bouche. »⁸⁹ « J'ai tendu mon dos aux flagellations et mes joues aux soufflets, et Je n'ai pas détourné mon visage de la honte des crachats. »⁹⁰ « Imite », dit St SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIEEN, « le Christ Dieu. Souffre toi aussi pour ton propre salut ce qu'Il a souffert pour toi. Car ils L'ont appelé — tu as entendu — démoniaque, charlatan, gros mangeur et buveur de vin. En effet, ils disaient : 'Tu as un démon';⁹¹ et

88. Mt. 5⁴³⁻⁴⁸

89. Is. 53⁷

90. Is. 50⁶

91. Jn. 8⁴⁸

aussi : 'Voilà un homme grand mangeur et buveur de vin, ami des publicains et des pécheurs'...⁹² En outre tu apprends que le Seigneur est traîné de force, enchaîné tel un assassin et un malfaiteur, présenté comme un homme vil à PILATE, souffleté par un esclave, mis en prison et tiré de prison, mené par des soldats porteurs de verges, livré au peuple par PILATE disant : 'Prenez-Le vous-mêmes et crucifiez-Le.'⁹³ Conçois donc comment Celui qui est au-dessus de tous les cieux et qui tient tout en sa main leur a été livré, a été poussé en avant, repoussé, frappé à coups de poing, souffleté, raillé, fouetté, introduit au prétoire, Lui qui est invisible à toute créature et aux séraphins eux-mêmes, dépouillé de ses vêtements, enchaîné à la colonne, recevant tous les quarante coups de fouet qui signifient l'arrêt de mort. Quoi ensuite? Revêtu dérisoirement de pourpre ou de rouge écarlate, frappé à la tête et interrogé : 'Qui T'a frappé?'⁹⁴, couronné d'épines, recevant des prosternations et ridiculisé, conquis et qualifié avec ironie : 'Voici le roi des Juifs!'⁹⁵, revêtu de nouveau de ses vêtements, le cou lié par une corde, emmené à la mort, ensuite chargé en plus de sa croix, arrivant à l'endroit et regardant celle-ci en train d'être fixée; seul, abandonné des amis et des disciples, puis dépouillé encore une fois de ses vêtements, suspendu, les mains et les pieds cloués par des soldats, laissé suspendu, abreuvé de fiel, percé d'une lance, blasphémé par le larron, raillé et entendant ceci : 'Toi qui détruis le temple et le relèves en trois jours, sauve-Toi Toi-même et descends de la croix'⁹⁶, et aussi : 'S'Il est Fils de Dieu, qu'Il descende maintenant de la croix et nous croirons en Lui';⁹⁷ et ainsi, après avoir souffert tout cela, rendant grâces, priant pour

92. Mt. 11¹⁹

93. Jn. 19⁶

94. Luc. 22⁶⁴

95. Jn. 19¹⁴

96. Mc. 15³⁰

97. Mt. 27⁴⁰, Mc. 15³²

ses meurtriers et remettant son âme entre les mains du Père. »⁹⁸ Si nous reconstituons chaque scène dans tous ses affreux détails, en nous pénétrant jusqu'à la moelle de sa signification, nous verrons que toute ignominie, toute souffrance que nous puissions jamais subir, a été subie avec une densité inégalable par le Christ — ce qui redouble la soif d'imitation des âmes aimantes et ôte toute excuse à celles qui se cabrent à la moindre humiliation.

Après le Christ, nos modèles sont les saints. Or, tous sans exception ont pratiqué la mansuétude : « Bienheureux serez-vous quand les hommes vous haïront et quand ils vous excommunieront, vous invectiveront et repousseront votre nom comme méchant, à cause du Fils de l'homme. Réjouissez-vous ce jour-là et bondissez [de joie] : car voici que votre récompense sera grande au ciel. C'est ainsi que leurs pères ont agi à l'égard des prophètes. »⁹⁹ Et St PAUL : « D'autres encoururent l'épreuve des railleries et des fouets, de même que celle des chaînes et de la prison ; ils furent lapidés, éprouvés, sciés, ils moururent par le tranchant de l'épée, errèrent sous des peaux de moutons et des toisons de chèvres, dénués, opprimés, maltraités, eux dont le monde n'était pas digne ; errant dans les déserts, les montagnes, les cavernes et les trous de la terre. »¹⁰⁰ Après cela, il serait fastidieux de prendre la vie des saints une par une pour prouver notre thèse. Ne suffit-il pas d'entendre le Maître dire : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant qu'il ne vous haïsse. Si vous étiez du monde, le monde eût aimé ce qui lui appartient ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, mais que moi Je vous ai choisis du monde, le monde pour cela vous hait. Souvenez-vous de la parole que Je vous ai dite : 'Il n'y a pas de serviteur plus grand que son maître.' S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront vous aussi » ?¹⁰¹ Ne suffit-il pas d'entendre

98. Catéchèses, 6.

99. Luc 6²²⁻³

100. Héb. 11³⁶⁻⁸

101. Jn. 15¹⁸⁻²⁰

PAUL proclamer : « Tous ceux qui veulent vivre selon la piété dans le Christ seront persécutés » ?¹⁰² » Qu'on comprenne donc, une fois pour toutes, que la seule vue du juste (pour ne pas mentionner sa vie, ni sa parole correctrice) est, pour les pécheurs endurcis, un reproche muet : donc, à moins de vivre dans l'érémisme le plus absolu, celui de Ste MARIE L'EGYPTIENNE (qui n'a vu que deux fois une seule personne, durant le demi-siècle qu'elle a passé au désert), il sera persécuté, quoi qu'il fasse. Il aura surtout à affronter la dérision, qui est l'arme habituelle du monde et, malgré les apparences, la plus terrible, contre ceux qui menacent sa béatitude bien pensante. On aura remarqué la place énorme qu'elle occupe dans la Passion du Christ. C'est que, quand on est mis en ridicule quotidiennement et qu'on subit l'oppression, même silencieuse, d'une grande majorité qui partage les sentiments les plus contraires aux nôtres et a des appétits des plus antagonistes aux nôtres, on risque fort, si on n'a pas une profonde vie intérieure où l'on puisse se réfugier couvert par les ailes de la puissance divine, je dis, on risque fort de douter de soi et de tout lâcher. Cela est surtout vrai des débuts de la vie en Christ, où presque toujours on tâtonne encore et on n'a pas les ailes sublimes de l'albatros

« Qui hante la tempête et se rit de l'archer. »

J'ai connu des lycéens chastes qui se sont bientôt mis à « faire comme tout le monde », uniquement parce qu'ils n'ont pu supporter les taquineries de leurs camarades. Et je n'oublierai jamais telle jeune fille, pure, qui a fini par être tentée de se croire « anormale » et qui a éprouvé un très grand soulagement de ses appréhensions quand elle a découvert quelqu'un partageant ses convictions en matière de chasteté.

A l'inverse, si nous jouissons d'une respectabilité constante parmi les hommes, c'est très mauvais signe : « Malheur à vous quand tous les hommes diront du bien de vous, car leurs pères ont agi de même à l'égard des faux prophètes. »¹⁰³ Aussi bien, si

102. II Tim. 3¹²

103. Luc. 6²⁶

certaines réfléchissaient davantage sur cette parole, ils ne se hâteraient plus de mettre, dans les annonces funéraires, qu'un tel est mort « dans la respectabilité générale, et n'avait aucun ennemi. » C'est très loin d'être un éloge.

Toutes les considérations que nous avons exposées pour inciter à l'amour des ennemis s'entrelacent, comme les fils d'un beau tapis persan, dans ce texte (choisi entre des centaines) de St JEAN CHRYSOSTOME, celui de tous les saints qui a le plus insisté sur cette héroïque vertu : « Même si tu savais d'une manière sûre qu'un tel est rempli de mille vices, tu ne serais pas justifié de le priver de sa nourriture quotidienne. Car tu es le serviteur de Celui qui a dit : 'Vous ne savez de quel esprit vous êtes'¹⁰⁴. Vous faites partie de la famille de Celui qui guérissait ceux qui L'avaient lapidé, ou plutôt qui s'est crucifié pour eux. Ne me dites pas : 'il a tué quelqu'un !' Car même s'il voulait te tuer toi, ne le laisse pas tomber quand il est si tenaillé par la faim. Tu es en effet le disciple de Celui qui désire le salut de ceux qui L'ont crucifié, qui dit sur la croix même : 'Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font'...¹⁰⁵ Et Il pleure sur ceux qui sont sur le point de Le tuer, Il est troublé et bouleversé en voyant le traître, non parce qu'Il allait être crucifié, mais parce que l'autre se perdait. Il était donc troublé en prévoyant la pendaison et le châtiment après la pendaison. Et alors qu'Il connaissait sa méchanceté Il le supporta jusqu'à la dernière heure et ne le repoussa point; bien plutôt, Il l'embrassa. Ton Seigneur aime et accueille par un baiser celui qui va faire répandre son sang précieux ... Ne me dis donc pas : 'Il a tué un tel ainsi qu'un tel, et c'est pour cela que je me détourne de lui'. En effet, dût-il être sur le point de pousser le glaive contre toi et de plonger sa main droite dans ta gorge même, baise cette même main droite ! Puisque le Christ a embrassé cette bouche-là qui a été la cause de son égorgement, toi aussi ne hais point, mais pleure et aie pitié du comploteur. Car pareil homme est digne d'être pris par nous en

104. Id. 9⁵⁵

105. Id. 23³⁴

compassion et d'être pleuré.»¹⁰⁶ Rien de plus sublime!

Abordons les degrés de mansuétude. Par trois fois St JEAN CLIMAQUE est revenu sur cette question, si bien qu'on peut en tirer une description des trois degrés de mansuétude faite de points de vue différents. Voici ses trois passages : «Le point de départ de l'absence de colère est le silence des lèvres dans le trouble du cœur; le terme intermédiaire, c'est le silence des pensées dans le simple trouble de l'âme; le sommet, c'est une sérénité stable dans le souffle des vents impurs... Le point de départ de la résignation bienheureuse, c'est d'accepter les opprobres dans l'amertume et la douleur de l'âme; le terme intermédiaire, c'est de s'y conduire sans affliction; la perfection, si elle existe, c'est de considérer [les opprobres] une bienveillance ... L'un a été mordu et s'est troublé, mais il a gardé le silence; un autre s'est réjoui pour lui-même, mais s'est affligé pour l'insulteur; quant au troisième, en se représentant le dommage que subit le prochain, il a pleuré de chaudes larmes.»¹⁰⁷

1. Dans le premier degré, il y a trouble du cœur, mais on garde le silence. Ce trouble du cœur provient de la sensibilité, et cela distingue nettement la mansuétude de l'apathie ou du flegme constitutionnel : c'est dans la mesure où il y a sensibilité qu'il y a matière pour exercer la mansuétude. Un homme alla chez le curé d'Ars l'accabler d'insultes : «Il écouta sans un mot; puis il voulut l'accompagner par politesse et lui donner l'accolade avant de le quitter ... Le sacrifice lui fit tant d'impression qu'il remonta avec peine dans sa chambre et dut se mettre sur son lit. Il fut dans un instant couvert de boutons ... On l'a vu plusieurs fois, lorsqu'une personne lui parlait durement, garder son calme, mais bientôt après, tout son corps était pris d'un tremblement. 'Quand on a vaincu ses passions', disait-il, 'on laisse trembler ses membres.'»¹⁰⁸ Ce trouble est la sensibilité naturellement émue et

106. Hom. 21 sur Rom.(P.G. LX, 607).

107. Echelle, 8 (P.G. LXXXVIII, 828, 832-3).

108. C. LASSAGNE, dans TROCHU, Le Curé d'Ars, 25.

excluant absolument toute haine, tout désir de vengeance. Dès qu'il y a en effet ce désir, on déchoit de la vertu de mansuétude : « Des frères vinrent chez le Père ANTOINE et lui dirent : 'Dis-nous une parole, comment être sauvé?' L'ancien leur répondit : 'Vous avez entendu l'Écriture? Bien vous en est'. Mais eux insistèrent : 'Nous désirons t'entendre toi aussi, Père.' L'ancien leur dit : 'L'Évangile prescrit : Si quelqu'un te frappe à la joue droite, tourne-lui la gauche aussi.' Ils lui répondent : 'Nous ne pouvons faire cela.' L'ancien leur dit : 'Si vous ne pouvez tourner l'autre [joue] aussi, du moins endurez le premier [soufflet].' Ils lui répondent : 'Même cela, nous ne le pouvons.' L'ancien dit : 'Si même cela, vous ne le pouvez, ne rendez pas [le soufflet] que vous avez reçu.' Et ils répondirent : 'Même cela, nous ne le pouvons'. L'ancien alors dit à son disciple : 'Fais-leur un peu de bouillie de gruau, car ils sont malades.' Et leur dit : 'Si vous ne pouvez ceci ni ne voulez cela, que ferai-je pour vous? Il faut prier pour vous !' » ¹⁰⁹

— « Mais alors », s'écriera quelqu'un avec une noble indignation, « que faites-vous de la légitime défense? Où la casez-vous, si le plus bas degré de mansuétude est de garder le silence et de supporter dans le trouble du cœur? » — Cette question implique dans son énoncé même une redoutable confusion. Je ne m'en étonne pas, dans la montée actuelle de la violence. La légitime défense, si rare, si exceptionnelle dans ses applications, est devenue une véritable psychose nationale — que dis-je « nationale »? mondiale. Un homme voit une faible lumière au rez-de-chaussée et, sans savoir de quoi il s'agit, sans crier gare, tire ... pour s'apercevoir que le terrible bandit tué n'était autre que son fils de sept ans, descendu boire à la cuisine! Chaque jour les journaux nous rapportent pareils faits. Qu'est-ce donc la légitime défense? Pour qu'il y ait légitime défense, plusieurs conditions sont indispensables :

a) Notre *vie*, ou celle des autres, et rien moins qu'elle, doit être menacée d'une manière *imminente* : « Il est en effet une loi

109. Sentences des Pères du désert : ANTOINE, LE GRAND

non écrite, mais innée; une loi que nous n'avons ni apprise ni reçue ni lue, mais que nous avons saisie, puisée, extraite de la nature même; nous avons été, non élevés dans cette loi, mais nés en elle; non instruits, mais imbus d'elle : à savoir, que tout moyen pour sauver notre vie est honnête quand elle est exposée aux attentats, à la violence, aux poignards des brigands ou des ennemis. Car les lois se taisent au milieu des armes et n'ordonnent plus qu'on les attende, lorsque celui qui les attend deviendra victime d'une peine injuste, avant qu'elles ne puissent lui prêter une juste assistance.»¹¹⁰ On ne peut donc absolument pas invoquer une juste défense quand, par exemple, sachant que quelqu'un a décidé notre mort, nous le devançons et le tuons pour qu'il n'attende pas à notre vie; car dans ce cas on a tout le loisir de recourir à l'autorité publique, seule habilitée par Dieu à appliquer la justice et à infliger la mort; d'autant plus qu'entre la détermination à faire un crime et son exécution il y a un pas qui n'est pas toujours franchi : combien en effet se sont repentis d'une décision prise et ne l'ont point mise en acte ! De même, tuer un voleur qui fuit est un homicide consommé, car notre vie alors n'est aucunement menacée.

b) Notre intention doit être uniquement de nous défendre, jamais de tuer; et les moyens utilisés doivent être proportionnés à ce but et ne jamais l'excéder. Si par exemple, on arrive à sauver sa vie en maîtrisant le brigand par quelque prise de judo, ou en l'effrayant par un coup tiré en l'air, il est absolument criminel de le tuer. Par contre, si dans les manœuvres entreprises uniquement pour échapper à la mort, sans intention aucune de tuer, ou inflige pourtant un coup mortel, il est clair que ce coup est accidentel et involontaire.

Ainsi définie, la légitime défense se situe moralement dans la sphère du bien, mais au plus bas, presque sur la ligne de démarcation entre le bien et le mal.

2. Dans le second degré, le trouble ressenti ne touche pas aux profondeurs de l'âme, mais ne fait que l'effleurer, non par

110. CICÉRON, Pour MILON, 4

apathie quelconque de celle-ci, mais à cause de sa puissance d'absorption : c'est ce que St JEAN CLIMAQUE entend par le mot «simple»¹¹¹, c'est-à-dire la simple notation laissée par l'insulte sur l'âme, sans que la sensibilité soit remuée. L'âme alors considère la récompense promise à sa patience et accorde une grande attention au dommage spirituel qu'encourt le prochain : ce mélange de joie et d'affliction amortit le venin de l'insulte et fait oublier à l'âme ses peines propres.

3. Au troisième degré, la joie et la sérénité prédominent sur toute la ligne, en même temps que la plus profonde compassion pour le prochain. C'est ainsi que les apôtres, après avoir été durement châtiés, «s'en allèrent de devant le sanhédrin, joyeux qu'ils aient été jugés dignes de souffrir les opprobres pour le nom [du Christ]»¹¹². De même, la béatitude : «Bienheureux êtes-vous quand on vous outragera et vous persécutera et dira toute parole méchante contre vous, par calomnie, à cause de moi : réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, car votre récompense sera grande dans les cieux»,¹¹³ sera du deuxième ou troisième degré selon que la joie est basée sur l'attente de la récompense ou est totalement désintéressée.

Ce degré est lié à une soif des opprobres : «Il est raconté du Père MACAIRE que, quand un frère l'abordait avec crainte comme un saint et grand ancien, il ne lui parlait pas. Mais si un des frères lui disait, comme le ravalant : 'Père, n'est-ce pas que lorsque tu étais chamelier et que tu volais le nitre et le vendais, les gardiens t'ont écorché?' — si quelqu'un lui disait pareilles choses, il lui parlait avec joie s'il était interrogé sur quelques point.»¹¹⁴ On raconte aussi du Père MOÏSE l'abyssin que «l'archevêque voulant l'éprouver, dit aux clercs : 'Quand le Père MOÏSE entrera dans l'assemblée du clergé, chassez-le et suivez-le pour entendre ce qu'il dira'. L'ancien donc entra; et ils

111. ψιλῆ

112. Act. 5⁴¹

113. Mt. 5¹¹⁻¹²

114. Sentences des Pères du désert : MACAIRE L'ÉGYPTIEN.

lui firent des reproches et le chassèrent en disant : 'Va dehors, Ethiopien!' Lui, sortant, se disait à lui-même : 'Ils t'ont bien traité, peau cendrée et noire! N'étant pas un homme, pourquoi entres-tu au milieu des hommes?'»¹¹⁵ [Remarquons que feindre d'outrager est bon quand on est sûr que la réaction de la victime sera très édifiante et qu'on saisit l'occasion la plus proche pour lui révéler notre véritable intention. Le Christ Lui-même en a usé, par exemple avec la Chananéenne : «Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens.»¹¹⁶ Ajoutons toutefois que trop de supérieurs, sous prétexte d'empêcher un saint de s'enorgueillir, ont abusé de cette méthode par une secrète envie : ainsi la supérieure de Ste BERNADETTE].

Il ne faut pas confondre la joie divine, spirituelle, de ce degré, avec le plaisir sexuel, masochiste au sens strict, ressenti dans la délectation de sa propre ignominie — remarque tellement évidente que j'éprouve une certaine honte de me sentir contraint de la faire, vu qu'aujourd'hui la joie divine éprouvée à cause d'une humiliation pour le Christ paraît tellement inconcevable que beaucoup n'hésitent pas à l'assimiler à cette odieuse perversion : ce qui est peu étonnant dans un monde obsédé par le sexe! DOSTOÏEVSKI a décrit très fortement un cas de cette volupté ignominieuse, dans la personne de STAVROGUINE; il n'y a pas jusqu'à la répercussion physique, sur le visage, qui ne soit séparée par un abîme de l'autre volupté : «A peine se fut-il redressé après avoir si honteusement fléchi sous le coup, à peine le bruit ignoble et en quelque sorte humide de la gifle eut-il cessé de résonner à nos oreilles, que Nicolaï Vsévolodovitch saisit des deux mains CHATOV par les épaules; mais aussitôt, presque au même instant, il retira ses mains et les mit derrière son dos. Il se taisait, regardait CHATOV et devenait blanc comme un linge. Mais chose étrange, on eût dit que son regard peu à peu s'éteignait, et au bout d'une dizaine de secondes ses yeux étaient déjà froids et — je ne mens pas, j'en suis certain, — calmes.

115. Id. : MOÏSE.

116. Mt. 15²⁶

Seulement, il était devenu effroyablement pâle. Bien entendu, j'ignore ce qui se passait en lui : je ne voyais que l'extérieur. Il me semble que si un homme eût été capable d'empoigner une barre de fer rougie au feu et de la tenir serrée dans sa main pour éprouver sa force, et si cet homme après avoir lutté pendant dix secondes contre la douleur épouvantable, eût fini par en triompher, il aurait éprouvé, j'imagine, quelque chose de semblable à ce que Nicolaï Vsévolodovitch endura pendant dix secondes.»¹¹⁷ On m'objectera que le texte ne spécifie pas que le phénomène décrit fut d'ordre masochiste. Dans une variante appartenant à la «Confession de STRAVOGUINE», celui-ci le confesse expressément : «J'ai ressenti la même jouissance, et cela en dépit d'une colère terrible, quand j'ai reçu des gifles (j'ai été giflé deux fois dans ma vie). Si l'on réussit en ce cas à vaincre sa colère, la volupté dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Jamais je n'ai parlé de cela à personne, je n'y ai jamais fait même allusion; je le cachais comme une honte, une ignominie.»

Les trois degrés de mansuétude se déploient sur un plus grand nombre dans ce texte, plein de discernement, de SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIEEN : «Une chose est de ne pas être mordu et de ne pas ressentir de la colère dans les opprobres, les insultes, les tentations et les tribulations; et une autre de s'y complaire. Autre est de prier pour ceux qui commettent pareilles choses contre nous, autre de leur pardonner, autre de les aimer de [toute] notre âme comme des bienfaiteurs, et autre de se représenter le visage de chacun d'entre eux, de les embrasser affectueusement et sans passion comme de vrais amis, avec des larmes d'amour sincère, c'est-à-dire sans qu'aucune trace désagréable, absolument, ne se tapisse dans notre âme. Nous dépassons tout cela quand, au moment même des épreuves, nous avons une équanimité sans altération à l'égard de ceux-là mêmes qui nous outragent en face et nous accusent, et de tous les autres qui nous condamnent ou nous insultent ou nous poursuivent en justice ou nous crachent au visage :

117. Les Démons, I, 5.

également de ceux qui prennent l'apparence de l'amitié, mais intérieurement, sans pourtant qu'ils nous en imposent, commettent contre nous les mêmes actes ci-dessus mentionnés. A mon avis, nous dépassons incomparablement ces derniers [degrés] à leur tour quand nous oublions totalement ce que nous avons subi et nous ne nous en souvenons jamais, ceux qui nous ont affligés ou follement outragés seraient-ils présents ou absents, et quand nous nous comportons, vis-à-vis d'eux, dans les conversations et les repas en commun, comme s'ils étaient plutôt des amis, sans aucun calcul.»¹¹⁸

Une tentation «idéaliste» à éviter : il ne faut pas, sous prétexte de mansuétude, nier à l'Etat le droit de faire une guerre juste. J'appelle «guerre juste» celle que l'Etat entreprend pour défendre son existence ou ses droits essentiels quand ils sont menacés par un envahisseur inique. Si aujourd'hui la malice humaine excite la plupart des guerres pour se délecter dans le carnage et dans l'injustice, cela n'écarte point la possibilité d'une guerre noble et juste. Il y a même une très dangereuse lâcheté qui enhardit l'agresseur dans son intention de s'agrandir aux dépens des autres et de dominer, comme en témoignent les fameux accords de Munich et le comportement actuel de l'Occident vis-à-vis de l'Union soviétique. Si un homme progresse dans la mansuétude dans la mesure où il cède ses droits, il n'en est plus ainsi d'un Etat : le but même de l'Etat est d'assurer la subsistance prospère et pacifique des citoyens contre les ennemis iniques du dedans et du dehors, tandis que la perfection de l'individu, c'est de se sacrifier pour Dieu et pour son prochain. Ce n'est pas que ce qui est vrai de l'individu soit faux de l'Etat, ce qui est une manière cynique et fausse de poser le problème ; c'est plutôt que l'Etat et l'individu ont des buts différents et, en conséquence, sont régis par des principes non contradictoires mais différents. Le médecin et le juge ne se contredisent pas, bien que l'un fasse tout pour faire persévérer les autres dans

118. Disc. Moraux, 4 (Ed. «Sources Chrétiennes»).

l'existence, et l'autre va parfois jusqu'à condamner à mort des organismes physiquement très sains. «Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.»

Aussi l'Evangile n'a jamais condamné le métier de soldat, et ceux qui, fourvoyés par l'antimilitarisme actuel, se posent en objecteurs de conscience contre le service militaire, sont des traîtres, non seulement à l'Etat mais à l'Evangile. Aux soldats qui venaient prendre conseil de St JEAN BAPTISTE, celui-ci n'ordonne pas de quitter ce métier, mais enjoint d'y rester : «N'extorquez pas [de l'argent] par intimidation et ne calomniez point, et contentez-vous de votre solde.»¹¹⁹ La liturgie de St BASILE prie ainsi : «Souviens-Toi, Seigneur, de nos rois très pieux et très croyants, que Tu as jugé juste de faire régner sur terre. Couronne-les de l'arme de la vérité, de l'arme de la bonne volonté. Couvre leur tête de ton ombre au jour de la guerre, fortifie leur bras, exalte leur droite, affermis leur royaume, soumets-leur tous les peuples barbares qui veulent la guerre.» Et St ATHANASE écrit : «Il n'est pas permis de tuer, mais faire périr l'ennemi dans la guerre est légitime et digne d'éloge.»¹²⁰ Et tel ou tel saint empereur byzantin, St GEORGES, JEANNE D'ARC et tant de saints capitaines, qui se fussent laissé conduire comme un agneau à la boucherie, quant à leur vie en dehors de la guerre, ont du contraire fait preuve de la plus grande fougue guerrière, dans la mêlée.

Il nous reste à dire quelques mots pour déjouer les ruses subtiles du démon montées contre nous pour nous empêcher de parvenir à la maîtrise de la partie colérique de notre âme :

1. Une de ses ruses consiste à divertir notre attention de l'urgence de notre maladie dans la sphère de la colère pour la concentrer sur une ascèse inopportune dans l'état où nous sommes, et ainsi, par l'insatisfaction et la tension qui en découlent, notre déséquilibre s'aggrave et se traduit par une aggravation de notre colère contre les morts et les vivants. De

119. Luc 3¹⁴

120. Lettre à AMMOUN (P.G. XXVI, 1173).

ceux-là le prophète parle en ces termes : « — Pourquoi jeûnons-nous et ne le vois-Tu pas ? pourquoi humilions-nous nos âmes et ne le reconnais-Tu pas ? — C'est que dans les jours de vos jeûnes vous trouvez un débouché pour vos désirs et vous poussez tous vos travailleurs. Si vous jeûnez pour les jugements et les querelles et donnez des coups de poing au petit, pourquoi jeûnez-vous comme aujourd'hui pour faire entendre votre voix par des cris ? »¹²¹ C'est ce que St JEAN CLIMAQUE, avec sa subtilité d'observation, dit : « Observons, et nous verrons chez beaucoup de coléreux le jeûne, les veilles et la solitude accomplis avec zèle ; en effet, le but du démon, c'est de leur suggérer, à savoir sous couleur de pénitence et d'affliction, les matières qui augmentent leur passion. »¹²²

2. Comme le suggère cette citation, la solitude est particulièrement dangereuse à certains coléreux, ceux qui sont doués d'une imagination puissante pour nourrir leur rancune : « Etant assis dehors pour une affaire, j'entendis des hommes solitaires dans leurs cellules se battre tout seuls, comme des perdrix dans leurs cages, par amertume et colère, bondissant au visage de celui qui les avait chagrinés, comme s'il était présent. Et moi je leur conseillai avec pitié de ne pas vivre seuls, afin que d'hommes ils ne deviennent démons ! »¹²³ Même si, en se mêlant aux hommes, leur colère risquait de trouver une compensation en explosant de temps en temps, cela vaudrait encore mieux ; certaines explosions même ont un bon effet : « Connaissant les trop abondants et dangereux rejets de la colère, nous en avons connu un seul descendant involontaire et, quoique bâtard, toutefois utile. J'ai vu des personnes s'enflammer frénétiquement et ainsi vomir une longue rancune cachée, se libérant d'une passion par une passion et obtenant de celui qu'elles haïssaient, soit le repentir, soit la pleine garantie, concernant le motif de leur querelle chronique. »¹²⁴

121. Is. 58³⁻⁴

122. Echelle, 8 (P.G. LXXXVIII, 832).

123. Id.

124. Id. (P.G. LXXXVIII, 829).

Concluons cet exposé : « La mansuétude est un état inébranlable, identique à lui-même, de l'intelligence, dans les honneurs comme dans les déshonneurs. La mansuétude, c'est prier pour le prochain d'une manière impassible et sincère, dans les troubles qu'il cause. La mansuétude, c'est le roc qui surplombe la mer de la colère et qui met fin à toutes les vagues qui se brisent contre lui, et qui n'est jamais sujet au tumulte. La mansuétude, c'est la fermeté de la patience, la porte ou plutôt la mère de l'amour, le fondement du discernement ('Car le Seigneur est-il dit, 'enseigne aux doux ses voies'¹²⁵), la patronne de l'absolution, l'assurance dans la prière, le séjour de l'Esprit Saint : 'Sur qui en effet', est-il dit, 'regarderai-Je, si ce n'est sur l'homme doux et tranquille?'¹²⁶ La mansuétude, c'est la coopératrice de l'obéissance, le guide de la fraternité, le frein des furieux, l'obstacle des coléreux, le chorège de la joie, l'imitation du Christ, la caractéristique des anges, le lien des démons et la porte de l'armertume. »¹²⁷

II. LA HAINE DU PÉCHÉ

L'amour du pécheur doit toujours aller de pair avec la haine du péché, autrement il devient la flatterie la plus pernicieuse; comme la haine du péché ne doit jamais être séparée de l'amour du pécheur, autrement elle dégénère en haine destructrice de l'homme. En effet, le christianisme est tout ce qu'il y a de plus intolérant à l'égard du mal et de plus tolérant à l'égard de l'homme. L'alliance de ces deux composantes est tellement difficile que très peu en perçoivent même la compatibilité; et entre ceux-là mêmes qui la perçoivent, encore plus rares sont ceux qui parviennent à la vivre. En fait, seuls les saints y réussissent. Et c'est pourquoi le christianisme, pour ceux qui ne prennent pas la peine de l'examiner dans ses sources et dans ses représentants authentiques, mais se contentent de jeter un regard paresseux sur ceux qui se sont affublés, ou s'affublent, du nom

125. Ps. 24⁹

126. Is. 66²

127. JEAN CLIMAQUE, Echelle, 24 (P.G. LXXXVIII, 980-1).

de « chrétien », apparaît trop souvent fanatique, ou haineux et étroit, c'est-à-dire le contraire de ce qu'il est. L'expression : « odium theologicum »¹²⁸ est passée jadis en proverbe.

Nous avons dit que le christianisme est la plus intolérante des religions vis-à-vis du péché. En effet, on ne peut être sauvé que par Jésus-Christ, le Dieu-homme. Même les hommes qui ont fait le bien avant la venue du Christ ne l'ont fait que par Lui. PLATON, HOMÈRE, ESCHYLE, presque tous les grands génies de l'antiquité déclarent que l'homme ne peut faire le bien sans le secours divin ; et ce secours n'a été accordé à ceux qui ont précédé le Christ qu'en prévision de la Rédemption qu'Il allait opérer et par des moyens que Lui seul connaît, car l'esprit de l'homme est incapable même de soupçonner l'existence des voies très mystérieuses de l'Agneau, pour sauver le genre humain, et des canaux de sa grâce.

Le chrétien, qui par définition est censé posséder la plénitude de la vérité et de la grâce, doit, sous peine d'être une carcasse, les faire rayonner par sa vie autant que par ses paroles : lumière chaude, apaisante, joyeuse et transfigurante. Forcément, ce rayonnement inclut la haine du péché, en soi-même et chez les autres. Voici les principes qui doivent inspirer son action :

1. Ce serait une insigne hypocrisie de prétendre corriger son frère quand on est soi-même noirci de vices : « Si toi, qui te surnommes Juif et te reposes sur la Loi et te glorifies en Dieu et connais sa volonté et discernes le meilleur, tu te flattes, instruit que tu es par la Loi, d'être pour cela, toi-même, le guide des aveugles, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, le redresseur des insensés, le précepteur des sots, vu que tu as la forme de la science et de la vérité dans la Loi : toi donc qui enseignes l'autre, tu ne t'enseignes pas toi-même ? toi qui proclames qu'il ne faut point voler, tu voles ? toi qui affirmes qu'il ne faut point commettre l'adultère, tu commets l'adultère ?

128. Haine théologique.

toi qui tiens les idoles en abomination, tu pillas les temples ? toi qui te glorifies dans la Loi, tu déshonores Dieu en transgressant la Loi ? Car le 'nom de Dieu est blasphémé, à cause de vous, dans les nations'¹²⁹, comme il est écrit.¹³⁰ Il n'y a pas dans pareille conduite qu'une hypocrisie des plus répugnantes ; il y a aussi que par une science purement abstraite du bien et du mal nous sommes incapables de discerner le bien du mal chez notre frère, et partant de le corriger : « Pourquoi vois-tu le fétu qui est dans l'œil de ton frère et tu n' observes pas la poutre qui est dans ton œil ? Ou comment diras-tu à ton frère : 'Laisse-moi faire sortir le fétu de œil', alors que la poutre est dans ton œil ? Hypocrite, fais d'abord sortir la poutre de ton œil et alors tu auras la vue nette pour faire sortir le fétu de l'œil de ton frère. »¹³¹

2. En conséquence, il faut avoir plus de sévérité pour nous-mêmes que pour notre frère, et diriger notre colère d'abord contre nos propres vices. Ce faisant, nous devons éviter une certaine colère impatiente contre nous-mêmes, qui trahit l'orgueil : « J'ai observé chez des coléreux un spectacle pitoyable, dont leur enflure fait d'eux les acteurs inconscients : en effet, s'étant mis en colère, ils se mettent derechef en colère à cause de leur défaite ; voyant une chute châtiée par une chute, j'ai été saisi de stupéfaction ; les contemplant se vengeant d'un péché par un péché, j'étais saisi de pitié ; et, ahuri par l'astuce des démons, il s'en est fallu de peu pour que je n'eusse désespéré de ma propre vie. »¹³² Cette colère impatiente a l'air de dire : « J'aurais dû depuis longtemps déjà être parfait et inaccessible à pareilles fautes ! »

3. Une fois donc qu'on s'est purifié des passions qu'on veut combattre, et seulement alors, il faut procéder à la connaissance des vices du prochain. Ce devoir incombe à chacun, car tout chrétien, et non seulement les curés, est censé être apôtre dans la sphère d'action qui lui a été assignée par Dieu. Notre plus grand

129. Is. 52⁵

130. Rom. 2¹⁷⁻²⁴

131. Mt. 7³⁻⁵

132. JEAN CLIMAQUE, Echelle, 8 (P.G. LXXXVIII, 833).

ennemi sur ce point est l'indifférence, souvent masquée par un genre « chic » : « Moi, je ne m'immisce point dans les affaires des autres, je respecte leur vie privée. » « Quand vous voyez », s'écrie CHRYSOSTOME, « l'un de vos frères tomber dans de telles transgressions, vous estimez que la catastrophe vous est étrangère, non personnelle, et, contre ceux qui vous blâment, vous pensez vous justifier en disant : « Que m'importe-t-il, en effet ? Qu'y a-t-il de commun entre lui et moi ? », et en proférant des paroles de la pire misanthropie et d'une cruauté satanique. Que dis-tu ? Toi qui es homme, participant de la même nature, ou plutôt — s'il faut parler de participation de la même nature — ayant une seule tête, le Christ, tu oses dire qu'il n'y a rien entre toi et tes membres ? Comment alors confesses-tu que le Christ est la tête de l'Eglise ? Car la tête, par nature, joint tous les membres et les attire et les lie à elle-même rigoureusement. Si tu n'as rien de commun avec ton membre, rien de commun avec ton frère, tu n'as pas pour tête le Christ ! »¹³³ Donc, la curiosité à l'égard des péchés d'autrui n'est pas forcément malveillante ; bien au contraire, quand elle est animée par l'intérêt ressenti pour lui, elle est très louable : « J'ai connu un homme usant de multiples pratiques et manières pour que rien de ce qui se faisait ou se disait parmi ses compagnons ne lui échappât. Il ne faisait point cela pour nuire, loin de là ! mais pour éloigner, des actes et des pensées contraires [au bien], celui-ci par la parole, celui-là par des dons, un troisième sous quelque autre prétexte. Et j'ai vu cet homme-là tantôt pleurer à cause d'un tel, tantôt se lamenter sur un tel, tantôt se frapper les yeux et la poitrine à cause d'un autre ; manifestement, il assumait, soit en parole, soit en action, le personnage du pécheur, se considérant être celui-là même qui a fait le mal, confessant à Dieu, se prosternant et se lamentant avec véhémence. »¹³⁴

4. Dans cette investigation, on évitera comme des scorpions les jugements téméraires et on sera le plus bienveillant

133. Disc. contre les Juifs, I (P.G. XLVIII, 848).

134. SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIE, Catéchèses, 8.

possible à l'égard du prochain. Un exemple, plus éloquent que tout, suffira à démontrer combien ce péché est difficile à éviter et de quelle vigilance il faut faire preuve à son égard : dans la lutte qui a opposé l'horrible THÉOPHILE à l'impeccable CHRYSOSTOME, un des saints les plus grands et les plus parfaits qui puissent être, trois saints au moins, et non des moindres, ont été circonvenus par le premier et ont pris son parti : St JÉRÔME, St EPIPHANE et St CYRILLE D'ALEXANDRIE!! Si les deux premiers se sont vite aperçus de leur erreur, par contre, CYRILLE a participé au faux conciliabule du «Chêne» qui a déposé le grand saint, et il est resté des années durant à refuser de le commémorer ... Même si on voit une chose de ses propres yeux, avant d'y croire il convient de se demander longuement si nos yeux ne sont pas des coquins. Pour donner un autre exemple jusqu'où les jugements téméraires peuvent aller, surtout quand ils sont créés par les phantasmes de l'obsession sexuelle, dans un milieu fermé : J'ai connu quelque part deux prêtres, dont l'un, en saluant les femmes, serrait sans complexe leur main, l'autre à peine l'effleurait, par peur du «qu'en dira-t-on?» En conséquence, le bruit se répandit que l'un était «un RASPOUTINE», et l'autre «un misogyne.» — «Avez-vous remarqué comment il salue les femmes? C'est comme s'il éprouvait une convulsion de dégoût!» Le dimanche suivant, «le misogyne» fit un sermon sur la matière, en prenant comme thème ces paroles : «A quoi comparerais-je cette génération? Elle est semblable à des enfants assis sur la place publique, interpellant d'autres et leur disant : 'Nous vous avons joué de la flûte et vous n'avez pas dansé; nous nous sommes lamentés et vous ne vous êtes pas frappé la poitrine'. Car JEAN est venu, ne mangeant ni ne buvant, et on dit : 'Il a un démon'. Le Fils de l'homme est venu, mangeant et buvant, et on dit : 'Voici un homme grand mangeur et buveur, ami des publicains et des pécheurs'.»¹³⁵

Par contre, «celui qui est difficilement mû au mal est lent à

135. Mt. 11¹⁶⁻¹⁹

soupçonner le mal.»¹³⁶ En conséquence, en cas de doute il faut incliner à croire à l'innocence du prochain : « En effet, ainsi sont mes sentiments dans les choses douteuses : il faut pencher à l'humanité et absoudre des [actes] qui peuvent attirer un reproche, plutôt que les condamner. Car le méchant condamnerait très promptement le bon même, tandis que le bon ne condamnerait pas facilement même le méchant. En effet, celui qui n'est pas disposé au mal n'est pas non plus enclin au soupçon.»¹³⁷ C'est un des multiples sens renfermés dans la difficile parole : « Ne jugez point, afin de ne pas être jugés; car du jugement dont vous jugez vous serez jugés, et de la mesure dont vous mesurez il vous sera mesuré.»¹³⁸

Tout comme l'« Aime et fais ce que tu voudras ! » de St AUGUSTIN, ou le : « Qui veut faire l'ange fait la bête » de PASCAL, le : « Ne jugez pas » subit actuellement les déformations les plus grotesques. Quand par exemple, dans un cas qui relève de notre autorité ou de notre devoir, on ne veut pas, par lâcheté, vérifier une accusation, pour ne pas avoir à sévir contre le coupable ou à le redresser fraternellement, on s'abrite derrière le : « Ne jugez pas ». Quand les prophètes tonnaient contre les crimes, méticuleusement décrits, de leur contemporains, qui étaient même parfois nommément visés, est-ce qu'ils ne jugeaient pas ? Quand le Christ appelait les pharisiens de tous les noms, et HÉRODE un « renard », est-ce qu'il ne jugeait pas ? Quand les plus grands saints flétrissaient les vices de leurs ouailles, leur disant : « Vous avez fait ceci et cela, » est-ce qu'ils ne jugeaient pas ? Mais il y a juger et juger. Il y a juger de l'état spirituel d'autrui, en médecin qui diagnostique une maladie pour la guérir; et il y a juger à tort et à travers, par malveillance, et s'ériger orgueilleusement en juge haineux et dur, pour détruire son frère.

5. Une fois le diagnostic établi, il faut rigoureusement

136. GRÉGOIRE LE THÉOLOGIEN, A son père, Disc. 12 (P.G. XXXV, 845).

137. Id., Panégyr. de St ATHANASE (P.G. XXXV, 1097).

138. Mt. 7¹⁻²

s'abstenir de médire du frère en question, car la médisance, tendant par définition à détruire la réputation du prochain sans motif supérieur qui prescrive cela est une œuvre de haine, non de correction fraternelle : « Nul, je pense », dit JEAN CLIMAQUE, « parmi ceux qui pensent droitement, ne niera que la médisance soit engendrée par la haine et le souvenir des injures ... La médisance, c'est le foetus de la haine; une maladie subtile mais résistante; une sangsue cachée et ignorée, gaspillant et anéantissant le sang de l'amour; l'hypocrisie de l'amour; la patronne de la souillure du cœur et de son appesantissement; l'anéantissement de la pureté. »¹³⁹ Il l'appelle « l'hypocrisie de l'amour » et « maladie subtile », parce qu'en flétrissant les vices du prochain elle imite l'amour et prétend se justifier à elle-même. Or, « en décriant le prochain, tu as rendu pire celui qui t'a écouté. En effet, si celui-ci est un pécheur, il se relâche en trouvant un complice de son péché. Si au contraire il est un juste, il s'exalte en un fol orgueil et s'enfle, poussé par le péché des autres à s'imaginer être quelqu'un de grand. De plus, tu as nui à l'ensemble de l'Eglise. Car tous ceux qui t'écoutent ne décrient pas, à partir de ce moment-là, le pécheur seulement, mais infligent la honte à tout le peuple chrétien; on n'entend plus les incroyants affirmer qu'un tel est débauché et licencieux, mais dénigrer, au lieu du pécheur, tous les chrétiens. De surcroît, tu as incité à blasphémer contre la gloire de Dieu; car de même que lorsque nous sommes en honneur le nom de Dieu est glorifié, ainsi il est blasphémé quand nous péchons et outragé. Quatrièmement, tu as déshonoré celui dont tu as médit, et par là tu l'as rendu plus impudent, tu en as fait un ennemi et un adversaire. Cinquièmement, tu t'es rendu passible de châtement et de punition, en tramant des choses qui ne te concernent pas ... Pour ceux qui entendent des médisants, je les exhorte à boucher leurs oreilles et à imiter le prophète qui dit : 'Celui qui médit en secret de son prochain, je l'ai chassé dehors'. »¹⁴⁰

139. Echelle, 10 (P.G. LXXXVIII, 845).

140. Ps. 100⁵ — CHRYSOSTOME, Hom. 3 sur les Statues (P.G. IL, 53-4).

Il y a cependant des cas où l'on peut révéler les péchés secrets du prochain sans qu'on puisse être accusé de médisance ; par exemple :

a) Quand on veut mettre en garde quelqu'un, surtout s'il est fragile ou naïf, contre le danger de corruption ou les machinations d'un autre.

b) Quand un hypocrite abuse de son impunité et de sa bonne réputation pour ruiner l'Etat, etc.

c) Quand quelqu'un nous calomnie et que, dans la défense que nous faisons de nous-mêmes ou des autres, nous sommes forcés de révéler la réalité qui est au détriment du calomniateur.

On peut multiplier les exemples. Il suffit de dire que, dans tous ces cas, un motif de bien supérieur à la réputation du prochain justifie ce qui autrement serait médisance. Mais la calomnie ne peut en aucun cas se justifier, car elle est essentiellement fausse et mauvaise. Après ces remarques, il faut avouer qu'un jugement des plus sévères attend dans l'autre monde la plupart des journalistes, qui ne divulguent les scandales privés (quand ils ne les inventent pas ou ne les épicient pas !) que pour les motifs les plus abjects : l'argent, la vengeance, la vanité blessée, l'envie, le désir de se faire de la publicité, la démagogie, etc.

La dissimulation des péchés d'autrui (à part les cas que nous venons de signaler, où il est permis et parfois obligatoire de les révéler) a un effet des plus édifiants. St CHRYSOSTOME, après avoir rappelé le merveilleux geste de SEM et de JAPHET qui, devant la nudité de leur père en état d'ivresse, « prirent un manteau et, le mettant, à eux deux, sur leur épaule, marchèrent à reculons et couvrirent la nudité de leur père »¹⁴¹, exhorte : « Dissimulons ainsi les péchés de nos frères, non pas pour les exercer à l'insouciance, mais précisément pour leur procurer par là une plus grande latitude pour se libérer promptement de cette perdition et retourner au stade de la vertu.

141. Gen. 9²³

Car de même que l'absence de témoins nombreux de nos propres fautes rend le repentir plus facile à celui qui a de la vigilance, ainsi, quand l'âme devient impudente et se rend compte qu'en faisant le mal elle n'a échappé aux regards de personne, elle n'accepte pas facilement de s'éloigner [du mal], mais, comme tombant dans la boue et dans l'abîme, elle pourra, tirée en bas par mille vagues, difficilement remonter à la surface de l'eau, sombrant à partir de ce moment dans le désespoir et renonçant à tout retour.»¹⁴²

Cette volonté de voiler les péchés du prochain peut opérer des prodiges. On a vu des pécheurs endurcis avouer tout spontanément à ceux chez qui ils ont perçu pareille volonté, qui est signe d'amour : «L'amour cache tout.»¹⁴³ (Le Christ ne nous en a-t-il pas donné l'exemple, Lui qui, sachant que ses persécuteurs n'étaient mus que par la pire malice — témoins ses reproches d'«hypocrisie» aux pharisiens, comme aussi de «péché contre le Saint-Esprit» — a pourtant ainsi formulé sa prière sur la croix : «Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font»^{143a}.) «Le Père AMMONAS vint une fois quelque part prendre le goûter, et là il y avait quelqu'un de très mauvaise réputation. Il arriva qu'une femme vint et entra dans la cellule du frère à la mauvaise réputation. Ceux donc qui séjournaient en ce lieu, ayant appris cela, furent bouleversés et se rassemblèrent afin de le chasser de sa cellule. Ayant su que l'évêque AMMONAS était en ce lieu, ils vinrent et le prièrent de se joindre à eux. Le frère, ayant su cela, prit la femme et la cacha dans un grand tonneau. La multitude une fois arrivée [chez le frère], le Père AMMONAS comprit ce qui s'était passé, et à cause de Dieu il voila l'affaire; étant entré, il s'assit sur le tonneau et ordonna qu'on fouillât la cellule. Quand donc ils eurent tâté partout et n'eurent pas trouvé de femme, le Père AMMONAS leur dit : 'Qu'est-ce cela? Dieu vous pardonne!' Ayant prié, il les renvoya tous; et,

142. Hom. 29 sur Genèse (P.G. LIII, 267).

143. I Cor. 13⁷

143a. Luc 23³⁴

tenant fortement la main du frère, il lui dit : 'Fais attention à toi, frère.' Ayant dit cela, il se retira.»¹⁴⁴ L'histoire ne nous dit pas si le frère se repentit, mais pour ma part je le parie!

6. Il faut se cuirasser d'humilité. Une tentation subtile, inconsciente (mais vite perçue par le prochain) peut se glisser en nous, c'est d'avoir une nuance de mépris pour «cette loque, cette épave», et de l'admiration pour nous-mêmes, pour avoir «consenti de nous en occuper», pour être aussi «au-dessus de la fange où il s'enlise.» Aussi St PAUL incite-t-il à une extrême vigilance : «Frères, même dans le cas où un homme serait pris en quelque faute, vous les spirituels rétablissez un tel homme en esprit de mansuétude, prenant à toi-même que toi aussi tu ne sois tenté.»¹⁴⁵

7. Le but de la correction fraternelle étant d'amener notre frère à confesser son péché et à s'en repentir, rien n'est aussi propice à ce but que de lui faire sentir que nous ne venons pas pour le condamner hautainement et durement (un second sens du «Ne jugez pas»), mais que nous l'aimons sincèrement : «Veux-tu redresser ton frère? Pleure, prie Dieu. Le prenant à part, avertis-le, conseille-le, exhorte-le. C'est ainsi que PAUL faisait : 'De crainte que si je viens', dit-il, 'Dieu ne m'humilie et que je n'aie à pleurer sur beaucoup de ceux qui ont péché et ne se sont pas repentis de l'impureté et de la fornication et de l'impudicité qu'ils avaient commises.'¹⁴⁶ Montre de l'amour à celui a péché, persuade-le que c'est par inquiétude et sollicitude, et non pour le livrer à la risée publique, que tu lui rappelles son péché, étreins ses pieds, embrasse-les, n'aie pas honte, si vraiment tu désires le guérir. C'est ce que souvent font les médecins aussi, en embrassant les malades difficiles et en exhortant les indociles à prendre la médecine salubre.»¹⁴⁷

8. Ces sentiments doivent nous disposer à chercher la

144. Sentences des Pères du désert : AMMONAS.

145. Gal. 6¹

146. II Cor. 12²¹

147. CHRYSOSTOME, Hom. 3 sur les Statues (P.G. IL, 54).

correction fraternelle, soit par la douceur, soit par la sainte colère, soit le plus souvent (quand la correction est de longue haleine) par un dosage savant des deux. Appliquer la douceur là où il faut la sainte colère, et celle-ci là où il faut celle-là, ne peut qu'aggraver la maladie, tout comme un médecin qui continue de traiter avec des pommades une gangrène avancée ayant besoin de la plus prompte ablation, ou qui procède impétueusement à l'ablation et aux médicaments chimiques drastiques et dangereux là où des essences naturelles de plantes auraient en douceur réalisé la plus parfaite guérison : « Si tu te comportes avec douceur à l'égard de celui qui a besoin d'incision et tu ne portes pas le coup assez en profondeur quand la personne en a besoin, tu auras coupé une partie de la plaie et en auras laissé l'autre. Si tu fais sans ménagement l'incision due, lui souvent, se décourageant devant les souffrances, rejette soudain tout, et le remède et la bandelette, et s'étant élancé, se précipite dans l'abîme, après avoir brisé le joug et rompu la chaîne. J'en pourrais citer beaucoup qui sont tombés dans les pires maux parce qu'on leur avait imposé une peine digne de leurs péchés. En effet, *il ne faut pas imposer une peine absolument selon la mesure des fautes, mais avoir aussi en vue la volonté des pécheurs* : de crainte que, désirant ajuster ce qui est déchiré, tu ne fasses la déchirure plus béante, et que, t'appliquant à redresser ce qui est tombé, tu ne rendes la chute pire ... De même, il y a certains qui, parce qu'ils n'ont pas encouru une sanction qui fût contrepoids à leurs péchés, tournent au mépris, deviennent bien pires et sont poussés à pécher plus gravement. »¹⁴⁸

9. Sauf dans certains cas déterminés (nous les verrons) où il n'y a même pas de latitude d'user de douceur, on doit commencer toujours par celle-ci et ne l'abandonner que bien contre son gré : « Etends la seine de l'amour, afin que celui qui chancelle ne dévie point, mais plutôt guérisse. Montre que c'est par un sentiment très fort que tu veux que ton propre bien soit partagé. Lance l'hameçon délicieux de la sympathie et ainsi, ayant

148. Id., Du Sacerdoce, II (P.G. XLVIII, 634-5).

cherché à connaître les choses secrètes, tire hors de l'abîme de la perdition l'intelligence engloutie.»¹⁴⁹ Qu'on note «l'hameçon délicieux de la sympathie» qui nous ouvre le cœur des autres. Sans elle, rien n'est possible, car, plus profonde que toutes les idées, elle atteint l'unicité de l'autre, et celui-ci, se sentant «reconnu», n'éprouve plus de pudeur ni de méfiance pour s'ouvrir. Il faut dès la première rencontre parler avec l'autre comme si on le connaissait depuis vingt ans. Dans la terrible aliénation actuelle, on risque d'essuyer de temps à autre un refus, mais malheur à nous si la crainte d'un refus nous paralyse : on deviendra incapable de contact. Si l'autre accepte le contact, on n'engagera pas d'emblée la conversation sur les «questions éternelles», mais on tâtera un peu le terrain pour s'assurer qu'il y sera favorable; s'il ne l'est pas, on parlera de choses autres, jusqu'à ce qu'on ait gagné sa confiance : l'ayatollah KHOMEYNI, le pétrole, le Louvre, le répertoire est infini ... Quand son hostilité à la question religieuse est particulièrement forte, il faut persévérer longuement à éviter cette question. Un jour, notre dévouement pourra soulever en lui un simple point d'interrogation, une «admiration» au sens philosophique du terme; et à cause de notre vie, il sera favorable à connaître et à adhérer aux croyances qui en sont le principe propulseur. L'apostolat du Père DE FOUCAULD s'inspire tout entier de cette idée, en l'étendant d'une personne à un milieu. Il ne s'agit pas de mettre la lumière, par lâcheté, sous le boisseau, mais, dans l'impossibilité (à cause d'une hostilité, d'une méfiance millénaire et trop profondément enracinée pour être abolie d'un seul coup) de prêcher par la parole, de prêcher par sa vie. Bien que (pour des motifs tout autres que ceux de nos merveilleux «curés de choc») il n'ait réussi à convertir personne, toute sa vie durant, cependant son apostolat s'est révélé infiniment fécond. Il a été le travailleur solitaire, non avide d'un fruit *visible*, mais encourageant le labeur ingrat de défrichage pour que d'autres, peut-être bien longtemps après, vinssent semer et récolter en abondance.

149. Id., Hom. sur : Qu'il ne faut anathématiser ni les vivants ni les morts (P.G. XLVIII, 949).

La douceur est aussi prescrite d'une manière particulière :

a) Quand un péché est un de faiblesse, non de malice. Le Père PIMEN, célèbre pour sa douceur, disait : « Si un homme pèche et le nie, disant : 'Je n'ai pas péché !', ne le convaincs pas de faute, autrement tu démoliras sa bonne volonté. Mais si tu dis : 'Né te décourage pas, frère, mais désormais prends garde', tu excites son âme au repentir. »¹⁵⁰ Une autre fois, « des anciens l'abordèrent et l'interrogèrent : 'Consens-tu, si nous voyons des frères s'assoupir durant l'assemblée de prière, à ce que nous les poussions du coude pour qu'ils restent éveillés durant la vigile?' Il leur répondit : 'Moi, si je voyais un frère s'assoupir, je mettrais sa tête sur mes genoux et le reposerais.' »¹⁵¹

b) Quand une âme est très sensible et délicate, assoiffée d'affection, si bien qu'une simple insinuation suffirait pour la provoquer à s'amender, et qu'un mot dur, au contraire, l'acculerait au désespoir : « Vous n'avez pas fortifié la brebis chétive, vous n'avez pas soigné celle qui était malade, vous n'avez pas pansé celle qui avait une fracture... »¹⁵² Il est trop connu qu'un mot parfois fait déborder le vase et pousse les âmes mélancoliques au suicide.

c) A l'égard de ceux chez qui l'orgueil a atteint l'extrême déraison, tels les Anoméens qu'attaque ici St CHRYSOSTOME : « Tu ne peux pas dire quelle est la nature du ciel que nous voyons chaque jour, et tu declares connaître avec précision l'essence du Dieu invisible? Et qui est si émoussé que de ne pas accuser de la dernière folie ceux qui profèrent ces choses? Aussi je vous prie tous d'essayer selon vos forces de les guérir, en parlant avec eux avec douceur et modération, comme s'ils fussent atteints de délire et eussent perdu le sens. Car c'est bien par manque de raison que cette croyance est née en eux, et grande est l'enflure de leur esprit : or, les blessures phlegmoneuses n'admettent pas qu'on y pose la main et ne souffrent pas qu'on les touche

150. Sentences des Pères du désert : PIMEN.

151. Id.

152. Ezéch 34^e

rudement. C'est pour cela que les médecins sages grattent ces plaies-là avec une éponge molle. Puisque donc il y a dans leur âme une plaie phlegmoneuse, tirons de l'eau douce et potable comme avec une tendre éponge et ainsi, épanchant tout ce que nous avons dit, tentons de calmer leur enflure et d'abattre toute leur boursoufflure. Même s'ils t'insultent, même s'ils te donnent des coups de pied, même s'ils te conspuent, qu'ils fassent n'importe quoi, toi n'abandonne point le traitement, mon bien-aimé!»¹⁵³

d) En général, dans tous les cas où le vice a atteint l'état de frénésie. Quand les gens de Sodome assaillirent la maison de LOTH, à la poursuite des deux hommes (anges) qui étaient venus chez lui, «LOTH sortit vers eux, à l'entrée, et ferma la porte derrière lui. Il dit : 'Je vous en prie, frères, ne faites pas le mal!'"¹⁵⁴ A ce propos, CHRYSOSTOME remarque : «O longanimité du juste, ô comble d'humilité! Voilà la vertu authentique : s'adresser à de tels gens avec modération! Car personne, voulant guérir un malade et calmer un fou furieux, ne fait cela avec indignation et sévérité.»¹⁵⁵

e) Enfin, par une très grande prévenance pour la «brebis perdue» : «Une fois, trois anciens abordèrent le Père ACHILLAS, et l'un d'entre eux avait une mauvaise réputation. L'un des anciens dit au [Père ACHILLAS] : 'Père, fais-moi une seine'. Lui répondit : 'Je n'en fais pas'. Le second lui dit : 'Fais-nous une agape, afin que nous fassions souvenir de toi dans le monastère.' Lui répondit : 'Je n'en ai pas le temps'. L'autre [ancien], celui qui a la mauvaise réputation, lui dit : 'A moi fais une seine, afin que j'aie quelque chose de ta main, Père'. Immédiatement il lui répondit : 'Moi, je t'en ferai'. Les deux anciens lui dirent à part : 'Comment se fait-il que nous t'ayons prié et tu n'aies pas voulu nous en faire, et à celui-là tu as dit : Moi, je t'en ferai?' L'ancien leur répondit : 'Je vous ai dit

153. Hom. 2 sur l'Incompréh. de Dieu (P.G. XLVIII, 718).

154. Gen. 19⁶⁻⁷

155. Hom. 43 sur Gen. (P.G. LIV, 400).

que je n'en ferai pas et vous ne vous êtes pas fâchés, vu que je n'en ai pas le temps. Mais à celui-là si je n'en fais pas, il se dira : l'ancien, ayant entendu parler de mes péchés, n'a pas voulu m'en faire ! Et nous aurons [ainsi] coupé la corde. J'ai donc encouragé son âme, afin qu'un tel [homme] ne fût pas submergé par la tristesse'. »^{155 a}

10. Un corollaire de la douceur : quand le pécheur a plusieurs vices, il ne faut jamais les attaquer tous à la fois, autrement on s'expose à une défaite certaine, car l'homme est ainsi fait que sa vie spirituelle suit un rythme, et qui dit rythme dit temps. Il faut donc commencer par le plus grave et le plus urgent, en nous taisant *provisoirement* sur les autres vices, puis, une fois le plus grave guéri, procéder graduellement au reste : « Les malades et les dissolus, et en outre ceux qui sont attachés aux délices du monde, ceux encore qui s'enorgueillissent de leur naissance et de leur puissance, peuvent être détournés de leurs péchés doucement et progressivement, et délivrés, quand ce n'est complètement, du moins en partie, des vices qui les retiennent [captifs]. Mais si on leur applique la correction d'un seul coup, on les privera même du redressement moins important. »¹⁵⁶ C'est manquer de sagesse que de reprendre une femme parce qu'elle va en tenue légère et indécente alors qu'on ne sait même pas si elle croit à la chasteté tout court, ou même en Dieu. Qu'on nous comprenne bien : on ferme les yeux par tactique et pour un temps, non par indifférence, ni négligence, ni lâcheté, ni sous-estimation des fautes soi-disant « petites », comme si un péché, serait-il véniel, pouvait jamais être petit ! A la question : « Si on tourmente les frères même pour de petits péchés, disant qu'il faut se repentir, n'est-on pas soi-même sans entrailles et ne détruit-on pas la charité ? » St BASILE répond par ces termes très significatifs : « Le Seigneur affirmant énergiquement qu'un seul iota ou une seule lettre ne passera

155a. Sentences des Pères du désert : ACHILLAS.

156. CHRYSOSTOME, Du Sacerdoce (P.G. XLVIII, 635).

point de la Loi, jusqu'à ce que tout soit accompli';¹⁵⁷ déclarant d'autre part ouvertement que 'toute parole vaine que les hommes auront dite, ils en rendront compte au jour du jugement',¹⁵⁸ il n'y a rien qu'on doive négliger comme 'petit'. Car il est écrit : 'Celui qui méprise une chose sera méprisé par elle.'¹⁵⁹ D'ailleurs, quel péché oserait-on appeler 'petit', l'apôtre proclamant : 'Tu déshonores Dieu par la transgression de la Loi?'¹⁶⁰ Or, si 'l'aiguillon de la mort est le péché'¹⁶¹, non pas tel ou tel péché, mais [le péché] d'une manière indéfinie, c'est-à-dire tout péché, ce n'est pas celui qui reprend, mais celui qui garde le silence, qui est sans entrailles (de même celui qui néglige le venin chez qui a été mordu par un animal venimeux, et non celui qui l'enlève), et c'est lui qui détruit la charité. Il est écrit en effet : 'Celui qui épargne le bâton hait son fils'.¹⁶²

11. Quand la douceur échoue après un temps plus ou moins long, c'est le moment de faire usage de la sainte colère. Mais qu'on ne se méprenne point (car ici il y a risque de faire une fameuse méprise!) : il ne s'agit pas de tendre d'abord la joue à baiser et, si le prochain refuse, de lui asséner un coup de poignard ; il ne s'agit pas du : « Sois mon frère ou je te tue ! » qui a été l'âme de la Révolution française comme de l'Inquisition. On rencontre ainsi des individus apparemment pleins d'onction, de bénignité ; tout en eux est doucereux, mielleux, sucré, trop sucré (cela seul devrait exciter notre méfiance) : « Quelle douceur », chuchote-t-on autour d'eux, « c'est un saint ! » Tant que devant eux on ne fait que blasphémer Dieu et ses saints, ils gardent une équanimité prodigieuse ; mais sitôt qu'on se permet de gratter une petite once de leur graisse, Dieu ! quels tigres on a devant soi ! Cette métamorphose dure à peine une demi-

157. Mt. 5¹⁸

158. Mt. 12³⁶

159. Prov. 13¹³

160. Rom. 2²³

161. 1 Cor. 15⁵⁶

162. Prov. 13²⁴ — Règles brèves, 4 (P.G. XXXI, 1084-5).

seconde : « Méfiez-vous des faux prophètes, qui viennent à vous sous la toison des brebis mais qui à l'intérieur sont des loups rapaces. »¹⁶³

Non ! La sainte colère est toute tissée d'amour : « Si, par préjugé ou ignorance, il pense qu'une chose est bonne, inculque-lui qu'elle est étrangère à la tradition apostolique. Si cet homme qui a embrassé l'erreur veut accepter [ton avis], lui, selon la parole prophétique, 'vivra de vie, et toi, tu auras sauvé ton âme'.¹⁶⁴ Mais s'il ne veut pas accepter et continue de disputer, afin que tu ne sois pas responsable proteste solennellement, mais avec longanimité et bonté, pour que le Juge ne requière pas son âme de ta main; *sans le haïr, ni te détourner de lui, ni le persécuter, mais faisant preuve à son égard d'un amour sans mélange et véritable.* »¹⁶⁵ C'est à ce point précis, c'est-à-dire sous prétexte de correction fraternelle (car le démon se déguise toujours sous de beaux prétextes), que les sentiments diaboliques peuvent s'insinuer, plus subtilement qu'une épingle, et celui qui est assez vigilant pour s'en rendre compte est admirable : « XÉNOCRATE étant une fois entré chez PLATON, celui-ci lui dit de fouetter son serviteur, car, [ajouta-t-il] lui ne le pouvait pas, s'étant mis en colère. Et aussi, à l'un des serviteurs il dit : 'Je t'aurais fouetté si je ne m'étais mis en colère !' »¹⁶⁶ On raconte encore de lui qu'ayant levé son bâton sur son serviteur, il resta longtemps debout le bâton en l'air; et, comme on lui en demandait la raison, il répondit qu'il châtiât la colère qui se dégageait de lui. Aussi bien St BASILE insiste-t-il : « Si par hasard il y a lieu de s'indigner contre un négligent placé sous nos ordres, que l'indignation soit alliée à la raison. Et en effet les glaives sont employés par les meurtriers, mais aussi par les médecins ! ... Qui a su s'indigner en harmonie avec la raison a fait un grand bienfait à celui contre qui il s'est indigné, en redressant

163. Mt. 7¹⁵

164. Ezéch. 3²¹

165. CHRYSOSTOME, Hom. sur : Qu'il ne faut anathématiser ni vivants ni morts (P.G. XLVIII, 949).

166. DIOGÈNE-LAËRCE, Vie et Sentences des Philosophes, III, 1.

sa négligence ou sa méchanceté. Mais celui qui se laisse maîtriser par la passion de la colère ne fera rien de sain ... Il est donc possible, tout en étant doux, de s'échauffer en harmonie avec la raison sans corrompre le bien de la douceur. Mais rester inerte, ou ne pas s'indigner quand il le faut, est le propre d'une nature apathique, non de la douceur.»¹⁶⁷

Bien loin donc d'être une haine prête à exploser sous un masque de douceur, la sainte colère n'est qu'une autre expression de l'amour et qui est indissociable de la douceur. Voici comment agissait St BASILE, d'après St GRÉGOIRE LE THÉOLOGIEN : «Celui qui est en révolte contre lui, il l'adoucit et le guérit par des paroles d'un art de guérir qui est magnanime. Car il ne fait pas cela par adulation ou avec servilité mais avec force et grandeur, en homme qui ne regarde pas seulement au présent mais régit aussi l'obéissance future. Car, voyant que la tendresse relâche et amollit et que l'austérité rend aigre et arrogant, il vient au secours de l'une par l'autre et réciproquement, alliant l'inflexibilité à l'indulgence, et à la fermeté la tendresse, ayant besoin de peu de paroles, capable de guérir la plupart du temps par l'action; étant non l'esclave d'une technique mais captivant par sa bienveillance; ne se servant pas de sa puissance mais attirant et s'abstenant de l'usage de sa puissance.»¹⁶⁸

La gamme de la sainte colère va de la simple réprimande jusqu'à l'invective la plus violente. Il ne faut avoir lu aucun prophète, aucun livre de l'Écriture, aucun Père de l'Eglise, aucun saint, ou les avoir abordés avec des œillères, pour nier une pareille évidence. Il y a toujours eu, malgré cela, tel ou tel courant, à l'intérieur de l'Eglise, pour prôner un christianisme fade et condamner la sainte colère comme contraire à la «charité». Nous nous contentons d'un seul exemple de ce «christianisme» émasculé. Tout le monde, jusqu'à ces derniers temps au moins, sait que quand les Pères de l'Eglise tonnent contre les Juifs de l'époque, ce n'est jamais en tant que race, mais

167. Dispositions Ascétiques, 13 (P.G. XXXI, 1376-7).

168. Or. funèbre de St BASILE (P.G. XXXVI, 549).

en tant qu'ennemis décidés du Christ, exactement comme les Ariens, les Sabelliens, les idolâtres etc. En tant que race, ils n'avaient, ils ne pouvaient avoir pour eux que la plus profonde vénération, la plus haute estime : quels autres sentiments un chrétien peut-il avoir pour le petit peuple héroïque choisi par Dieu pour garder vive la flamme du monothéisme dans un monde idolâtre, le peuple d'où sont sortis tant de génies du verbe, les instruments par lesquels Dieu s'est révélé au monde, d'une révélation bien supérieure à la raison où ont excellé les Grecs, le peuple enfin dont Dieu s'est composé son propre sang pour venir au monde ? Si donc un antisémitisme criminel s'est emparé de certains groupes et pays chrétiens, surtout dans notre siècle, une distortion si grotesque et macabre de la doctrine évangélique sur l'amour des ennemis ne peut en aucune façon être attribuée aux attaques des Pères de l'Eglise contre l'hérésie et l'infidélité juives. Il n'y a rien, si saint soit-il, si impeccable, qui ne puisse être dangereusement mésinterprété par une tête déséquilibrée. Des chrétiens ont revendiqué l'Evangile lui-même pour massacrer les Juifs, fornicuer, faire la révolution à la CHE GUEVARA, et j'en passe : à qui imputer la faute ? Or, malgré toutes ces évidences, voici ce qu'on lit en 1969, sous la plume d'un prêtre « catholique », un certain Kurt HRUBY, dans une revue « catholique » — paroles qui sont un mélange d'imbécillité, de fol orgueil et de névrose, et qu'il n'y aurait eu aucun intérêt à attaquer si elles n'avaient été que le fait d'un isolé : « CHRYSOSTOME, littéralement obsédé par un antisémitisme qu'on ne peut pas qualifier autrement que de pathologique ... Ce sont précisément ces diatribes sans nuances, avec la grossièreté et la haine qu'elles laissent transpirer, qui ont définitivement marqué les rapports entre l'Eglise et les Juifs ... Cette position qui se voulait 'théologique' a inspiré la vaste littérature 'Adversus Judæos', genre où ont excellé, pendant des siècles, tant d'auteurs chrétiens. Et ceci, grâce à l'autorité des Pères, élevés presque tous, par l'Eglise, à l'honneur des autels. La sainteté n'est donc pas incompatible avec une haine farouche des

Juifs ! »¹⁶⁹ Si, mon Père, elle est incompatible, et désormais il n'y a qu'à détrôner les Pères pour vous canoniser à leur place !

La sainte colère et la douceur doivent être alternées longtemps. Les diverses formes qu'elles peuvent revêtir ont été assimilées par St JEAN CLIMAQUE aux divers instruments de l'appareil médical : « L'emplâtre est la guérison des passions visibles, c'est-à-dire corporelles. La potion est la guérison des passions intérieures et l'évacuation de la saleté invisible. La poudre sèche est l'humiliation qui mord et purifie de la putréfaction de l'enflure. Le collyre est la purification de l'œil de l'âme troublé par la salissure de la colère. Le collyre est une réprimande astringente, guérissant rapidement. Le phébotome est l'évacuation expéditive d'une infection invisible. Le phlébotome, à proprement parler, est l'application véhémence et abrupte du remède pour le salut des malades. L'éponge, c'est le traitement du malade et son rafraîchissement par des paroles réconfortantes, adoucissantes et délicates, de la part du médecin, après la phlébotomie ou l'opération. Le cautère est une règle et une sanction, données par amour pour un temps, en vue du repentir. L'onguent est un encouragement apporté au malade après le cautère, soit par la parole, soit par quelque petite consolation. Le somnifère, c'est de se charger du fardeau de l'obéissant et de lui accorder par l'obéissance le repos, un sommeil vigilant et une sainte cécité : ne pas voir ses biens propres. Les liens, c'est de fortifier et de serrer, par une patience jusqu'à la mort, ceux que la vaine gloire a dissous et amollis. »¹⁷⁰

12. Dans quels cas faire usage de la fermeté et de la sainte colère ? Un texte d'une rare pénétration psychologique va nous aider à y voir clair : « Les uns », dit St GRÉGOIRE DE NAZIANZE, « ont besoin d'aiguillons, les autres d'une bride : car ceux-là sont nonchalants et difficilement mus vers le bien, ils doivent être excités par le fouet de la parole ; ceux-ci, plus chauds en esprit

169. Existe-t-il une théologie d'Israël ? dans « Lumière et Vie », N° 92.

170. Au Pasteur, 2 (P.G. LXXXVIII, 1169).

que ne l'exige la juste mesure et doués d'impulsions fougueuses, courent comme des poulains de noble race au delà de la borne : la parole les rendrait meilleurs, en les serrant avec le frein et en les arrêtant brusquement. Les uns sont gagnés par la louange, les autres par le blâme, l'une et l'autre utilisés en leur temps; mais si ceux-ci sont utilisés inopportunément et déraisonnablement, alors au contraire ils leur nuisent. Les uns, c'est la consolation qui les corrige, les autres, la réprimande : celle-ci, pour les uns, quand ils sont convaincus [de faute] en public, pour les autres, quand ils sont avertis en secret; car ceux-là ont tendance à mépriser les avertissements seul à seul, mais la condamnation du grand nombre les refrène; ceux-ci ont tendance à devenir éhontés devant la liberté des accusations et se corrigent par ce que la réprimande a de secret, accordant leur docilité en échange de la sympathie. Les uns devraient soigneusement tout observer, jusqu'aux plus petites choses, [ce sont] ceux qui s'enflent comme étant plus sages quand ils croient passer inaperçus, ce à quoi ils emploient tout leur art; concernant les autres, il vaut mieux faire semblant de ne pas voir certaines choses, en sorte 'qu'on voie sans voir et qu'on entende sans entendre', comme dit le proverbe, afin de ne pas les provoquer au désespoir en les engloutissant par le zèle des accusations, et de ne pas les rendre en fin de compte, hardis à tout, après que nous aurons anéanti la pudeur, qui est le préservatif de la docilité. Du reste, contre certains il faut se mettre en colère sans colère, les mépriser sans mépris, désespérer d'eux sans désespoir, ce sont ceux dont la nature exige cela, les autres doivent être traités par l'indulgence et l'humilité, en s'élançant avec eux vers de plus douces espérances. Il est souvent plus utile de vaincre les uns, et d'être vaincu par les autres.»¹⁷¹

Selon ce texte, la fermeté et la sainte colère doivent être employées avec :

- a) Les apathiques (*qui ne réagit pas, sans émo*)
- b) Ceux qui sont si sensibles à la vaine gloire que seule

171. Disc. Apolog. (P.G. XXXV, 440-1).



une réprimande publique particulièrement mordante peut les refréner. Evidemment, il ne s'agit pas de les diffamer en révélant leurs péchés secrets, mais de flétrir en public leurs péchés connus publiquement. Par contre, pour les âmes douces, une réprimande en cachette, même pour un péché public, sera préférable.

c) Ceux qui se rehaussent à leurs propres yeux s'ils parviennent à transgresser hypocritement. C'est le péché par malice, envers lequel il convient d'être impitoyable. C'est sans doute en songeant à cette catégorie de gens que le saint parle de «mépriser sans mépris, etc».

d) Ceux dont le vice réside dans l'affirmation entêtée de leur volonté propre, et qu'il convient de «vaincre».

Il y a enfin des cas urgents où la douceur ne doit pas (et souvent ne peut pas) précéder la sainte colère, celle-ci devant être employée d'emblée : par exemple quand un péché public «scandalise» les âmes, c'est-à-dire les porte au péché (c'est le véritable sens de ce mot si défiguré aujourd'hui en faveur de la lâcheté, comme lorsque quelqu'un, assistant à une cérémonie «religieuse» où l'on fait «participer» le corps par des danses lascives, ou bien on lit MARX en guise d'«épître», continue à y assister sagement, au lieu de protester publiquement, ne fût-ce qu'en sortant avec indignation manifeste, et se justifie ainsi : «Je n'ai pas voulu faire un scandale», alors que le scandale ici est justement de ne pas faire un scandale!) Ainsi, quand un livre immoral scandalise les âmes, il n'y a pas même la possibilité d'user de douceur, car la scélératesse a déjà été commise : on ne peut réfuter et réparer un péché public scandaleux que par une réfutation publique. Les Pères ont consacré tant et tant d'ouvrages à cela, où l'exposé de la vérité et la réfutation de l'erreur s'entrelacent. Plus proche de nous dans le temps, PASCAL a donné un modèle du genre. Avant l'apparition des «Provinciales», des casuistes divulgaient des thèses d'une abomination telle qu'il est difficile de concevoir comment elles pouvaient être proférées par des âmes qui faisaient profession d'être consacrées à Dieu, des thèses de ce genre : «Il n'est pas

ie)

permis de tuer pour conserver une chose de petite valeur, comme pour un écu, ou pour une pomme, si ce n'est qu'il nous fût honteux de la perdre. Car alors on peut la reprendre et même tuer, s'il est nécessaire pour la r'avoir ; parce que ce n'est pas tant défendre son bien que son honneur». Si ces gens-là s'étaient présentés en qualité de bandits ou de maquereaux, le danger eût été à peu près nul : on aurait su que tel bandit pense de telle manière, ce qui n'eût eu rien d'étonnant ou de contagieux. Mais non ! ils se présentaient comme Jésuites, c'est-à-dire enrôlés «*ad majorem Dei gloriam*», comme docteurs en théologie, comme moines ! Même ainsi, pour un vrai chrétien le danger était quasiment nul, car son sens évangélique le rend capable de flairer aussitôt ce que pareilles thèses avaient de monstrueux et d'exécration ; et il sait qu'un docteur en théologie n'est pas forcément un saint, mais qu'il peut très bien être comme ces pharisiens, gardiens et interprètes de l'orthodoxie eux aussi, et dont le Seigneur dit : «*Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, car vous parcourez la mer et la terre pour faire un prosélyte, et quand il le devient, vous en faites un fils de la géhenne deux fois plus que vous !*»¹⁷² «*Et vous avez annulé la parole de Dieu à cause de votre tradition.*»¹⁷³ Il sait que dans l'histoire de l'Eglise il y a des périodes où la lampe est sur le chandelier, brillant pour tous ceux qui sont dans la maison, et d'autres périodes où la lampe est sous le boisseau : «*En ces jours-là la parole du Seigneur était rare, la vision n'était pas répandue.*»¹⁷⁴ Mais que dire de la masse des faibles, des ignorants et des dépravés, sinon qu'ils devaient soit être ébranlés soit conspirer avec un enseignement qui flattait les pires passions ? Or, précisément Dieu veillait. S'il y a eu un miracle au dix-septième siècle, c'est le fait que face à des hypocrites sans aucune conscience, consommés dans l'art du mensonge, subordonnant la religion aux fins les plus abjectes, ait soudain

172. Mt. 23¹⁵

173. Mt. 15⁶

174. I Sam. 3¹

surgi un génie qui ne pousse pas comme les champignons, alliant à un degré prodigieux une intuition ardente avec une intelligence lucide, une haine vigoureuse de l'hypocrisie avec un amour passionné du Christ, un sens profond du sacré avec une puissance comique d'une très grande finesse : bref, exactement la trouvaille qu'il fallait pour ces gens-là ! La rencontre a été rude et sommaire : jamais, depuis, les casuistes relâchés n'ont osé montrer leur face (un énorme rire les aurait accueillis), mais comme des taupes ils se sont terrés dans les ténèbres. Ce sont « Les Provinciales » qui ont incité Rome à condamner successivement cette morale, dans les quarante-cinq propositions éternellement stigmatisées en 1665-6 par ALEXANDRE VII, les soixante-cinq par INNOCENT XI en 1679, le décret du même, en 1680, contre le probabilisme, etc. : la plupart de ces thèses sont reprises littéralement des « Provinciales. »

Il va de soi que ces docteurs de la Loi, qui pensaient que « ce n'est qu'un péché véniel de calomnier et d'imposer de faux crimes, pour nuire de créance ceux qui parlent mal de nous », ne pouvaient que tout faire pour éclabousser PASCAL de quelque souillure : le jansénisme ! Nous répondrons avec BLONDEL : « Antijanséniste, PASCAL l'a été à l'extrême, si l'on considère le fond secret de la doctrine, les méthodes de pensée, de style même, les dispositions et les orientations ultimes de l'âme ... PASCAL n'avait pas à opérer 'in extremis' un brusque retournement, à contresigner un désaveu ; *il n'avait qu'à attester ce qui était la vérité profonde, durable, non seulement acquise progressivement, mais, à vrai dire, première et permanente* ... Ce qu'il y a de plus spirituel et de plus profond en lui rejoint naturellement ce qu'il y a de plus social, de plus visible, de plus littéral, de plus corporel dans l'Eglise, de plus caché et de plus haut dans l'essentielle cohérence du gouvernement divin : il représente le maximum d'extension et d'intensité de la conscience chrétienne ; il représente la vie intérieure en tant qu'elle est universellement liée par la loi de la charité dans

l'organisme catholique, selon le sens étymologiquement précis et théologiquement défini du mot 'catholique'. »¹⁷⁵ Je ne suis pas prophète, mais j'ai la ferme confiance qu'un jour PASCAL sera canonisé : JEANNE D'ARC a bien attendu cinq siècles pour l'être ! Fermons la parenthèse.

13. Quand il y a une pilule particulièrement amère à faire avaler à notre frère, il est très recommandé d'adopter certains moyens propres à en émousser l'amertume, pour en faciliter l'ingestion et en assurer l'efficacité. Ces moyens ne sont pas des « trucs », mais souvent exigent l'amour le plus délicat, beaucoup de finesse :

a) CHRYSOSTOME dit : « Va à celui qui cohabite avec une vierge et dis un petit éloge de [ce] frère, le composant des supériorités qu'il a en d'autres domaines, et ramollis ainsi l'enflure de sa plaie, en la baignant tout autour par les louanges comme avec de l'eau chaude. Appelle-toi malheureux toi aussi, blâme le genre humain en entier. Montre que nous sommes tous dans le péché. Demande pardon, disant que tu entreprends des choses au-dessus de ta capacité, mais que l'amour persuade de tout oser. Puis, en conseillant, ne le fais pas d'une manière autoritaire, mais fraternelle, et, ayant ramolli par toutes ces choses l'abcès et adouci la douleur, sur le point de procéder à l'incision, c'est-à-dire à l'accusation, t'excusant souvent et l'adjuvant de ne pas se mettre en colère, quand tu l'auras solidement lié par ces moyens porte alors le coup, ni resserrant la plaie ni la relâchant, afin que, dans le premier cas, il ne te fuie point, et dans le second il ne te méprise pas. »¹⁷⁶ Cette méthode consiste, en somme, à gagner la confiance de notre frère en le louant du bien qu'il a (et aucun homme, quel qu'il soit, n'en est absolument dépourvu), avant de le corriger. St PAUL en a donné un modèle achevé en louant, dès le commencement de son discours à l'Aréopage, les Athéniens comme « craignant excessivement la divinité. »^{176 a}

175. Le Jansénisme et l'Antijansénisme de PASCAL, dans « Revue de Métaphysique et de Morale », 1923.

176. Hom. 44 sur I Cor. (P.G. LXI, 379).

176a. Act. 17²²

b) Montrer à notre frère son péché dans une fiction où il ne peut se deviner au premier abord, pour le lui faire condamner — car il est en général facile de faire condamner à quelqu'un un péché dans les autres —, et aussitôt retourner cette condamnation contre lui. C'est ce que fit le prophète NATHAN.¹⁷⁷ Il ne parla pas dès l'abord à DAVID de son adultère avec BETHSABÉE et de son meurtre du mari, mais lui raconta une petite histoire où un riche tue l'unique brebis d'un voisin très pauvre pour offrir à dîner à son hôte. Cette histoire ayant excité la colère de DAVID contre le riche, NATHAN le désigne d'un doigt accusateur : « C'est toi l'homme! ... »

On retrouve exactement le même moyen, bien qu'avec un but différent, dans cette histoire racontée par PLUTARQUE. ANTIOCHUS, fils du prince SÉLEUCUS, devint fou amoureux de sa jeune belle-mère STRATONICE, qui avait déjà un enfant de SÉLEUCUS. N'osant déclarer son amour, il en devint dangereusement malade. Le médecin du palais, ERASISTRATE, devina son mal, et voici comme il s'y prit pour persuader le prince de donner sa femme en mariage à son fils : « Ayant confiance en la bienveillance de SÉLEUCUS pour son fils, ERASISTRATE osa un jour lui dire que la maladie du jeune homme était l'amour, mais un amour impossible et inguérissable. Comme [SÉLEUCUS], stupéfait, lui eut demandé comment cela était impossible : 'Oui certes, par ZEUS!', répondit ERASISTRATE, 'c'est qu'il aime ma femme!' — 'Eh quoi! ERASISTRATE', répondit SÉLEUCUS, 'ne donnerais-tu pas ta femme à mon fils, toi notre ami qui vois que nous reposons sur lui seul nos espérances?' — Il répondit : 'Mais ni vous qui êtes son père n'auriez non plus fait cela, si ANTIOCHUS avait désiré STRATONICE!' Comme SÉLEUCUS disait : 'Ah! s'il se pouvait, mon ami, qu'un dieu ou un homme tournât sa passion en ce sens et la changeât, et il me serait beau, pour embrasser les intérêts d'ANTIOCHUS, de lui céder même mon royaume!' (SÉLEUCUS ayant dit cela avec grande émotion et force larmes),

177. II Sam. 12¹⁻⁷

ERASISTRATE, mettant sa main droite dans celle de SÉLEUCUS, lui dit qu'il n'aurait plus besoin d'ERASISTRATE; qu'en effet, il était père et mari et roi tout ensemble, et qu'il serait le meilleur médecin de sa famille.»¹⁷⁸ SÉLEUCUS effectivement céda sa femme à son fils, sans que celui-ci même soupçonnât que le prince en savait quelque chose, car celui-ci prétexta un motif politique pour faire le divorce et «imposer» STRATONICE à son fils. Il va de soi que dans toute cette histoire nous admirons infiniment les moyens mis en œuvre, non les fins pour lesquelles ils ont été mis.

c) Une autre ruse, c'est de diriger la réprimande non sur le coupable mais sur un innocent, pourvu qu'il soit fort, et cela devant le coupable (en prenant soin, au besoin, de faire comprendre à l'innocent, par un clin d'œil ou autre expédient, que ce n'est pas lui qui est visé) : «En visitant les magnanimes, frappe-les sans raison d'une peine infamante, devant les faibles, afin de guérir la plaie de l'un par un médicament donné à l'autre et de transformer les relâchés en êtres solides.»¹⁷⁹

C'est cette espèce de ruse qu'ont mise en action PAUL et PIERRE, dans le fameux incident d'Antioche : «Quand CÉPHAS vint à Antioche, je lui résistai en face, car il était condamnable. Car avant que ne vinssent certains de la part de JACQUES, il mangeait avec les païens; mais quand ils vinrent, il se retira et se sépara, craignant ceux de la circoncision, et les autres Juifs pratiquèrent la même dissimulation que lui, si bien que BARNABÉ aussi fut entraîné dans leur hypocrisie. Mais quand j'eus vu qu'ils ne marchaient pas droitement selon la vérité de l'Évangile, je dis à CÉPHAS devant tous : 'Si toi, qui es Juif, vis à la manière des Gentils, non des Juifs, comment obliges-tu les Gentils à judaïser? Nous qui sommes Juifs par nature et non pécheurs païens, sachant que l'homme n'est pas justifié par les œuvres de la Loi mais par la foi en Jésus-Christ, nous avons nous aussi cru dans le Christ Jésus, afin que nous soyons justifiés par

178. Vies Parallèles : DÉMÉTRIUS.

179. JEAN CLIMAQUE, *Au Pasteur*, 13 (P.G. LXXXVIII, 1196).

la foi du Christ et non par les œuvres de la Loi, car aucune chair ne sera justifiée par les œuvres de la Loi!»¹⁸⁰ On sait que les premiers chrétiens étaient d'origine soit juive, soit païenne. Les premiers, qui pivotaient surtout autour de l'apôtre JACQUES, continuaient à observer les prescriptions rituelles mosaïques ; les autres, qui étaient le lot de PAUL, ne les observaient point — à bon droit, car depuis la venue de Jésus-Christ seule la foi sauve. Cependant, par condescendance, PIERRE comme PAUL, pour ne pas scandaliser les chrétiens d'origine juive, observaient la loi mosaïque quand ils se trouvaient parmi eux, et ne l'observaient pas quand ils étaient parmi des chrétiens d'origine païenne. Que PIERRE fût contre cette observance pour ces derniers est clair de son discours au concile de Jérusalem : «Et maintenant donc, pourquoi tentez-vous Dieu en imposant sur le cou des disciples un joug que ni nos pères ni nous-mêmes n'avons pu porter?»¹⁸¹ Et que PAUL, par condescendance pour les Juifs et les chrétiens d'origine juive, ait parfois observé la Loi, on n'a qu'à lire le ch. 21 des « Actes des Apôtres » pour s'en convaincre. Cela dit, qu'a fait PIERRE dans l'incident raconté par PAUL ? Pour ne pas scandaliser les chrétiens venus à Antioche de chez JACQUES, il s'abstint de manger avec des païens, chose interdite par la Loi mais qu'il pratiquait tant qu'il n'avait affaire qu'à des chrétiens venus de la gentilité. Il faisait donc exactement comme PAUL. Seulement, dans le cas en question, les chrétiens de la gentilité, BARNABÉ à leur tête, ne comprirent pas le geste de PIERRE, qu'ils interprétèrent non comme un acte de condescendance, mais comme un modèle absolu à suivre. Ils se laissèrent donc entraîner par son geste à l'imiter. PAUL, pour corriger leur erreur et inculquer à eux et aux disciples venus de chez JACQUES que la Loi mosaïque est désormais superflue, dirige toute la force de sa réprimande contre PIERRE, c'est-à-dire, comme nous venons de voir St JEAN CLIMAQUE le prescrire, il frappe le fort et l'innocent pour corriger les faibles. PIERRE comprit immédiatement

180. Gal. 2¹¹⁻¹⁶.

181. Act. 15¹⁰

l'intention de PAUL et se laissa faire. Les faibles, en voyant PIERRE recevoir en silence la réprimande, conclurent donc que PAUL avait raison, et que seule la foi sauve. C'était le but recherché. Comme les Galates avaient la même maladie que ces faibles («Ceux qui veulent plaire dans la chair, ceux-là vous obligent à vous circoncire, uniquement pour ne pas être persécutés pour la croix du Christ Jésus»)¹⁸², maladie plus ou moins excusable chez des chrétiens nés Juifs (car il est dangereux de déraciner d'un seul coup des habitudes enracinées depuis des siècles), mais inexcusable chez les autres, PAUL, voulant les corriger, reproduit avec eux dans son épître exactement le même procédé qu'il a utilisé à Antioche : il fait semblant d'avoir corrigé PIERRE lui-même et ne lui épargne pas les termes injurieux («condamnables», «dissimulation», «hypocrisie»), afin que les Galates, voyant que le coryphée des apôtres lui-même n'a pas été épargné, cessent de mettre leur confiance dans l'observance de la Loi — Voilà l'interprétation de St CHRYSOSTOME, prise d'ORIGÈNE et suivie par St JÉRÔME. Par contre, l'interprétation courante, qui fait état d'un conflit réel, et non simulé, entre les deux grands apôtres, se heurte à de très grandes difficultés. D'abord, elle fait de PIERRE, après la Pentecôte, quelqu'un capable de lâcheté et d'hypocrisie, ce qui est la dernière chose qu'on puisse imputer à cet apôtre si franc et courageux. Ensuite elle fait de PAUL un homme manquant gravement à la charité, puisqu'il se permet de corriger PIERRE d'une manière très dure, qui ne convient que quand on veut corriger un pécheur endurci ; de plus, il n'a pas le droit de le faire publiquement, au moins avec cette dureté ; enfin, il devient, dans cette interprétation, comme celui qui ne voit pas la poutre qui est dans son propre œil, puisqu'il a sacrifié à la Loi, dans certaines circonstances, d'une manière encore plus grave que PIERRE. D'ailleurs, pareille querelle est inconcevable : «Car nos membres ne sont pas resserrés les uns aux autres par les

182. Gal. 6¹².

enlacements des nerfs, autant que les apôtres étaient unis les uns aux autres par les chaînes de l'amour.»¹⁸³

d) Enfin, la plaisanterie, pourvu qu'elle n'outrepasse pas la mesure dictée par la charité, a l'avantage immense d'une grande efficacité, tout en désarmant celui que nous voulons corriger. C'est ainsi qu'à un curé de forte corpulence, comme ceux dont on voit l'image sur certains fromages de Normandie, qui lui disait d'un ton plaisant : « Monsieur le curé, je compte un peu sur vous pour me faire bien venir là-haut ... Quand vous irez au ciel, je tâcherai de m'accrocher à votre soutane », le curé d'Ars répliqua avec un gracieux sourire : « O mon ami, gardez-vous-en bien. L'entrée du ciel est étroite : nous resterions tous deux à la porte ! »¹⁸⁴ C'est beaucoup plus efficace et plus charitable que de lui dire : 'Tu bouffes trop !' Tout en administrant une leçon magistrale, NAPOLEON a une fois, par la plaisanterie, échappé à la mort. Un jour de grande disette qu'il passait avec son état-major au milieu d'une foule en colère à Paris, « une femme monstrueusement grosse et grasse se fait particulièrement remarquer par ses gestes et ses paroles : 'Tout ce tas d'épauletiers', crie-t-elle en apostrophant ce groupe d'officiers, 'se moquent de nous ; pourvu qu'ils mangent et qu'ils engraisent bien, il leur est fort égal que le pauvre peuple meure de faim.' NAPOLEON l'interpelle : 'La bonne, regarde-moi bien, quel est le plus gras de nous deux ?' Or NAPOLEON était alors extrêmement maigre. 'J'étais un vrai parchemin', disait-il. Un rire universel désarme la populace... »¹⁸⁵

Les Grecs avaient au suprême degré l'art de la répartie brève et incisive. L'efficacité pour la correction en est très grande, mais il faut se garder des réparties cruelles. DIOGÈNE LE CYNIQUE, parmi beaucoup d'autres, s'est illustré dans cet art. Quand ALEXANDRE lui eut envoyé un plat d'os¹⁸⁶, DIOGÈNE dit : « Le

183. CHRYSOSTOME, Hom. sur : « Je lui résistai en face » (P.G. LI, 374).

184. TROCHU, Le Curé d'Ars, 22.

185. LAS CASES, Mémorial de Sainte-Hélène, I.

186. Voulant faire allusion à son surnom : « Cynique » (de *κυνικός* : relatif au chien).

plat est canin, mais le don n'est pas royal!»¹⁸⁷ Une autre fois, «dans un bain sale il demanda : 'Ceux qui se lavent ici, où vont-ils [après] se laver ?'»¹⁸⁸ Tout est à admirer dans ces réponses. Par contre, l'insulte est gratuite dans l'histoire suivante : «ALEXANDRE, se tenant auprès de lui dans le Kraneion ensoleillé, lui dit : 'Demande-moi ce que tu désires'; et lui : 'Fais ombre à distance de moi', dit-il.»¹⁸⁹ Elle est cruelle dans l'histoire suivante : «Voyant le fils d'une hétéaire jetant une pierre sur la foule : 'Fais attention', dit-il, 'que tu n'aïilles blesser ton père'»¹⁹⁰ : c'était corriger un vice (la violence du garçon) en stigmatisant sa naissance bâtarde, laquelle n'est pas un vice, puisqu'il n'en est pas responsable. Enfin, quand, «voyant un archer sans talent, il alla s'asseoir auprès de la cible, en disant : 'Afin que je ne sois pas atteint !'»¹⁹¹, cette démonstration est ou non justifiable, suivant que l'archer est un fat très dangereux ou un maladroit inoffensif.

14. Une tentation peut nous assaillir, quand notre frère ne donne aucun signe d'amendement, c'est de tout lâcher. «Nous ne devrions pas nous détourner même de ceux qui sont incurables, ni les négliger, même si nous prévoyions clairement qu'après avoir bénéficié d'un grand zèle et d'une longue exhortation, ils n'en profiteront pas. Si cette parole vous paraît paradoxale, eh bien ! c'est par les choses que le Christ a faites et dites, par celles-là que nous allons vous la confirmer. En effet, nous, les hommes, ignorons l'avenir, par conséquent nous ne pouvons même pas affirmer, concernant ceux qui [nous] écoutent, s'ils obéiront au désobéiront à ce que nous aurons dit ; mais le Christ, connaissant ces deux choses clairement, n'a point cessé de redresser jusqu'à la fin celui qui ne devait pas l'écouter. Ainsi, sachant que JUDAS ne renoncerait pas à la trahison, il n'a pas cessé de le refréner

187. DIOGÈNE-LAËRCE, *Vie et Sentences des philosophes*, VI, 2.

188. Id.

189. Id.

190. Id.

191. Id.

continuellement de la trahison, par des conseils, des exhortations, des bienfaits, des menaces, par tout mode d'enseignement, et de le ramener par la parole continuellement en arrière, comme avec un frein ... En effet, si Celui qui, sachant quelle en sera la fin, a usé d'une telle providence à l'égard de [l'homme] qui ne devait faire fructifier aucunement cette exhortation, de quel pardon serons-nous dignes, nous qui, ne sachant même pas l'issue de l'affaire, négligeons à un tel degré le salut du prochain, en l'abandonnant après un premier et second conseil? ... S'il faut dire quelque chose d'étonnant : celui qui, prévoyant que [l'homme] qui reçoit son conseil y obéira très certainement, conseille de cette manière, n'est pas aussi digne d'éloge que celui qui, ayant beaucoup parlé et conseillé et échoué, ne cesse de le faire même ainsi. Car le premier, l'espoir de persuader celui qui l'écoute le provoque à exhorter, fût-il le plus nonchalant de tous; mais celui qui conseille et à qui on désobéit continuellement, et même ainsi ne se désiste pas, fait preuve de l'amour le plus ardent et le plus sincère, vu que [cet homme] n'est entretenu par aucun espoir pareil et que c'est uniquement par amour pour celui qui l'écoute qu'il ne se désiste de prendre soin de son frère.»¹⁹²

15. Dans l'alternance de la douceur et de la sainte colère il faut une longue patience avant de juger que quelqu'un est obstiné dans son impiété ou son libertinage et capable de contaminer les autres (c'est le troisième sens du : «Ne jugez pas»). Il faut être très diligent à mettre en pratique la pensée si touchante : «Il ne brisera pas le roseau ployé et n'éteindra pas la mèche qui fume, mais proférera la jugement selon la vérité.»¹⁹³ «Mais toi», met en garde St GRÉGOIRE LE THÉOLOGIEN, «ne condamne point ton frère et ne qualifie pas sa pusillanimité d'«impiété.» Ne t'éloigne pas trop hâtivement, toi qui te fais fort d'être équitable, et ne le condamne pas ou ne désespère pas de lui. Mais montre-toi alors humble, tant que c'est possible. Soucie-toi

192. CHRYSOSTOME, Hom. I sur LAZARE (P.G. XLVIII, 967-9).

193. Is. 42¹

fort de ton frère, sans en subir toi-même un préjudice ; alors que le condamner et le déshonorer, c'est le chasser loin du Christ et de l'unique espérance, c'est arracher le grain caché en même temps que l'ivraie, un grain peut-être plus précieux que le tien. Mais [plutôt], d'une part, redresse-le, doucement et avec amour, agissant non en ennemi, ni en médecin tranchant, ni comme quelqu'un qui ne sait qu'une chose : la cautérisation et l'ablation ; d'autre part, juge-toi toi-même et ta faiblesse. En effet ne se pourrait-il pas, qu'ayant les yeux chassieux ou malades, tu visses le soleil de façon trouble ? Quoi donc, ne serait-il pas, qu'ayant le mal de mer ou étant en état d'ivresse, tout te parût tourner et que tu pensasses les autres être dans l'erreur ? Il faut avoir beaucoup tourné et retourné par la pensée, avoir acquis une grande expérience de quelqu'un avant de l'accuser d'impiété. Couper une plante ou une fleur éphémère n'est pas la même chose que couper un homme. Tu es l'image de Dieu et tu parles à l'image de Dieu ; toi qui juges, tu seras jugé aussi, toi qui juges un serviteur étranger régi par un autre. Examine ton frère comme si tu devais être jugé toi-même par la même mesure. Aussi ne sois pas prompt à couper et n'aliène pas ton membre : il est à craindre par là que tu ne corrompes ce qui est sain. Mais avertis, réprimande, exhorte. Tu as le modèle de l'art de guérir ; tu es le disciple du Christ doux, aimant les hommes et portant nos infirmités. Si on te résiste une première fois, sois longanime ; une seconde fois, ne désespère point, il est encore temps de guérir ; une troisième fois, sois le cultivateur qui aime les hommes. Prie encore le Seigneur, afin qu'Il n'arrache point et n'aie point en horreur le figuier stérile et inutile, mais qu'Il le convertisse et y jette tout autour du fumier, [qu'Il] entretienne son redressement par la confession, la honte publique et la méthode moins honorable. Qui sait s'il ne se transformera et ne portera de fruit et ne nourrira Jésus revenant de Béthanie ? Toi qui es tout oint de l'huile spirituelle parfumée, composée selon l'art de la parfumerie, supporte un peu l'odeur infecte, réelle ou apparente, de ton frère, pour le faire participer à ta bonne odeur. Le vice n'est pas le venin d'une vipère, en sorte que dès que tu en es

atteint tu sois jeté dans les douleurs ou que tu périsses, et ainsi tu sois excusable de fuir la bête ou de la tuer. Mais si tu en es capable, guéris ton frère; sinon, tu as du moins la sécurité, en ce que tu ne participes en rien à sa perversité.»¹⁹⁴ De ce texte émouvant, admirable et non dépourvu d'ironie (« Toi qui es tout oint ... »), il y a, dans notre dessein, deux choses à tirer :

a) Nous avons déjà parlé des jugements téméraires en matière de faits, c'est-à-dire quand il s'agit de savoir si notre prochain a fait ou dit ceci ou cela. Ce qu'attaque ici St GRÉGOIRE, c'est surtout l'interprétation téméraire des faits et dits : par exemple, ériger un acte de faiblesse en acte de malice, une erreur de bonne foi en hérésie, une chute occasionnelle en péché invétéré, etc. Prenons l'hérésie : une hérésie est une erreur en matière de foi, mais qui se distingue par sa gravité, sa malice et son obstination; elle agit exactement comme un cancer dans l'organisme, c'est-à-dire s'étend progressivement et détruit l'Eglise. Si une de ces trois notes manque dans une erreur, à plus forte raison si deux ou toutes manquent, cette erreur ne peut être une hérésie : car le manque de gravité la circonscrit et la prive de toute nocivité sérieuse; le manque de malice la rend facilement sujette à rectification; et le manque d'obstination la dépouille de toute chronicité et prolifération dangereuses ! Un abîme sépare donc l'hérésie de l'erreur, et une erreur d'une autre erreur : il y a même des saints qui ont émis l'une ou l'autre erreur. On conçoit donc comment, avec une certaine dose de malignité et de méchanceté, on peut sauter allégrement ces abîmes et devenir un inquisiteur redoutable, un pourfendeur d'hérésies imaginaires, tentation qui n'était pas rare quand les chrétiens attachaient plus d'importance à l'orthodoxie qu'au pétrole et au tiercé.

b) On aura noté la double connexion essentielle que le saint établit entre l'humilité et la mansuétude, et entre l'orgueil et la promptitude à condamner et à rompre. Ce n'est pas sans raison que c'est St PIERRE que le Christ a établi pasteur de toutes ses

194. Sur l'Ordre dans les discussions (P.G. XXXVI, 208-9).

brebis, PIERRE qui l'avait renié : celui qui est tombé gravement, ne serait-ce qu'une seule fois, est moins tenté de condamner les autres — cela soit dit sans que je veuille faire d'aucune manière l'apologie du péché : «Ceux qui sont des juges aigres et rigoureux des fautes du prochain sont dominés par cette passion parce qu'ils n'ont pas acquis du tout le souvenir et le souci fixes et parfaits de leurs propres chutes ; car si on voyait exactement ses propres vices, en écartant le voile de l'amour-propre, on n'aurait plus aucune autre préoccupation dans la vie, [car] on penserait que le temps dont on dispose, dût-on vivre cent ans, ne suffirait pas pour se lamenter sur soi-même, verrait-on tout le fleuve du Jourdain sortir en larmes de ses propres yeux.»¹⁹⁵ C'est pour cette raison, comme pour donner une leçon aux exacteurs impitoyables et hypocrites, que des saints ont, dans certaines circonstances où pourtant le jugement normalement s'imposait, refusé de juger : «Une fois, un frère au Scété tomba [dans le péché] ; et, le conseil s'étant tenu, on envoya appeler le Père MOÏSE. Mais lui ne voulait pas venir. Le prêtre donc l'envoya appeler, disant : 'Viens, l'assemblée t'attend'. S'étant levé, il vint et, ayant pris une corbeille trouée et l'ayant remplie de sable, il la porta. Sortant pour le rencontrer, on lui dit : 'Qu'est-ce cela, Père?' L'ancien leur répondit : 'Mes péchés coulent derrière moi et je ne les vois pas ; et moi, je suis venu aujourd'hui juger les péchés des autres.' Ayant entendu cela, ils n'observèrent rien au frère, mais lui pardonnèrent.»¹⁹⁶

16. Quand, malgré toutes les supplications, objurgations, avertissements, un frère, persistant dans son égarement, constitue un danger de corruption pour ceux qui sont en contact avec lui, alors il faut recourir à l'excommunication. St PAUL ayant lancé une excommunication dont on a une description précise, nous avons choisi, dans ce sujet scabreux, de ne faire aucune assertion qui ne soit dûment appuyée sur elle et justifiée : «Comme si je ne devais pas venir chez vous, certains

195. JEAN CLIMAQUE, Echelle, 10 (P.G. LXXXVIII, 848).

196. Sentences des Pères du Désert : MOÏSE.

ses sont gonflés; mais je viendrai promptement chez vous, si le Seigneur le veut, et connaîtrai [ce que vaut], non la parole de ceux qui se sont gonflés, mais leur puissance : car le royaume de Dieu n'est pas dans la parole, mais dans la puissance. Que désirez-vous ? que je vienne à vous avec la verge ou dans l'amour et l'esprit de douceur ? On n'entend parler que de fornication parmi vous, et une fornication telle qu'elle ne se trouve pas même chez les païens, à tel point que l'un de vous a la femme de son père ! Et vous, vous êtes gonflés, vous ne vous lamentez pas plutôt, afin que l'auteur d'une telle action soit enlevé d'entre vous ? Quant à moi, absent de corps mais présent en esprit, j'ai déjà jugé, comme si j'étais présent, celui qui avait ainsi agi, votre esprit étant rassemblé avec le mien au nom du Seigneur Jésus, de livrer un tel à Satan, par la puissance du Seigneur Jésus, pour la perte de la chair, afin que l'esprit fût sauvé au jour du Seigneur. Il n'est pas beau, votre sujet de gloire ! Ne savez-vous pas qu'un peu de levain fait lever toute la pâte ? ... Je vous ai écrit dans la lettre de ne pas avoir des relations avec les fornicateurs ; je n'entendais pas, d'une manière absolue, les fornicateurs de ce monde, ou les cupides et les rapaces, ou les idolâtres, car il vous faudrait alors sortir du monde ! Non, je vous ai écrit de ne pas avoir des relations avec celui qui, tout en portant le nom de frère, est fornicateur, ou cupide, ou idolâtre, ou insulteur, ou ivrogne, ou rapace, de ne pas manger avec un tel. Qu'ai-je en effet à juger ceux du dehors ? N'est-ce pas ceux du dedans que vous jugez, vous ? Mais ceux du dehors, c'est Dieu qui les juge. 'Enlevez le méchant du milieu de vous.' »¹⁹⁷

a) La première idée, c'est qu'«un peu de levain fait lever toute la pâte» : en effet, si les forts, qui sont toujours le petit nombre, ne se laissent pas corrompre, même s'ils sont immergés, chacun, dans une masse de cent mille corrompus, les faibles, eux, se laissent facilement contaminer. Or, nous amputons bien un membre gangrené, afin que la gangrène n'envahisse pas le reste du corps ! Le protestantisme n'eût strictement pas eu lieu si on

197. Dt. 17⁷ — I Cor. 4^{18-5⁶}, 5⁹⁻¹³.

avait suivi à temps St BERNARD, prescrivant qu'on réformât urgemment l'Eglise, en commençant par la tête. Et nous ne serions pas arrivés à la pourriture actuelle si l'Eglise, en corps sain, avait éliminé en temps adéquat les poisons qui l'intoxiquaient, en particulier le poison moderniste. Et quand je dis «l'Eglise», je ne pense pas seulement à l'excommunication officielle, prononcée par la hiérarchie, mais aussi à l'excommunication non officielle, qui doit être le réflexe de chaque fidèle tant soit peu soucieux de préserver la pureté de sa foi et de ses mœurs : «Si ton œil droit te scandalise, arrache-le et jette-le loin de toi ; car il t'est avantageux qu'un de tes membres périclite plutôt que ton corps entier soit jeté en enfer. Et si ta main droite te scandalise, coupe-la et jette-la loin de toi ; car il t'est avantageux qu'un de tes membres périclite plutôt que ton corps entier aille à la géhenne ...»¹⁹⁸ «Et si ton pied te scandalise, tranche-le : il t'est bon d'entrer boiteux dans la vie plutôt que d'être jeté, ayant deux pieds, en enfer.»¹⁹⁹ De toute évidence, il n'est pas question dans ces passages d'arracher l'œil physique ou de couper la main et le pied, car, d'abord, le principe du mal n'est pas dans nos membres, mais dans notre volonté perverse ; ensuite, si le mal résidait dans les membres, le Christ ne limiterait pas la mutilation à l'œil «droit» ou à la main «droite», car à quoi servirait de s'arracher l'œil droit en vue de déraciner la concupiscence quand on peut continuer à convoiter aussi efficacement avec l'œil gauche ? Il y est donc question de nous arracher radicalement à un ami aussi cher à nous que notre œil droit, mais qui nous porte au mal par ses conseils, aussi cher à nous que notre main droite ou notre pied, mais qui nous porte au mal par son action ou son exemple. «Quelqu'un blâmait ARISTIPPE d'avoir rejeté son propre fils comme s'il n'était pas de lui ; et lui de dire : 'Et la glaire, et les poux, nous savons qu'ils viennent de nous, mais nous les rejetons le plus loin possible,

198. Mt. 5¹⁵⁻³⁰

199. Mc. 9⁴⁵

comme bons à rien !' »²⁰⁰ « Celui qui aime un père ou une mère plus que moi n'est pas digne de moi ; et celui qui aime un fils ou une fille plus que moi n'est pas digne de moi. »²⁰¹

Il n'y a pas dans l'Ecriture et les Pères de doctrine morale plus constante : « Si ton frère pèche, va, réprimande-le seul à seul. S'il t'écoute, tu auras gagné ton frère ; mais s'il ne t'écoute pas, prends alors avec toi une ou deux [personnes], afin que 'toute parole soit établie par la bouche de deux ou trois témoins'. »²⁰² Et s'il leur désobéit, dis cela à l'Eglise ; et s'il désobéit à l'Eglise, qu'il soit pour toi comme un païen et comme un publicain. »²⁰³ « Nous vous enjoignons, frères », écrit St PAUL, « au nom du Seigneur Jésus-Christ, de vous tenir à distance de tout frère se conduisant d'une manière déréglée et non selon la tradition que vous avez reçue de nous. »²⁰⁴ « Si quelqu'un vient à vous et n'apporte pas cet enseignement, ne le recevez pas chez vous et ne lui dites pas : 'Salut !' Car celui qui le salue participe à ses œuvres mauvaises. »²⁰⁵ « Et j'entendis une autre voix du ciel disant : 'Sortez d'elle, ô mon peuple, afin que vous ne participiez pas à ses péchés et que n'ayez pas à pâtir de ses plaies.' »²⁰⁶

Si nous multiplions les citations dans ce sens, c'est qu'actuellement, sous prétexte d'« être de son siècle », de « tolérance », d'« œcuménisme », de « respect de la conscience des autres », on pactise avec le mal, on ingurgite, consciemment ou inconsciemment, les idées les plus contraires à l'Evangile, on se laisse contaminer par les mœurs les plus désavouées par l'esprit chrétien. Combien sont les pharmaciens qui ont le courage de refuser de vendre la pilule ou le stérilet, les infirmières qui

200. DIOGÈNE LAËRCE, Vie et Sentences des Philosophes, II, 4.

201. Mt. 10³⁷

202. Dt. 19¹⁵

203. Mt. 18¹⁵⁻¹⁷

204. II Thess. 3⁶

205. II Jn¹⁰⁻¹¹

206. Ap. 18⁴.

refusent absolument toute coopération, de près ou de loin, à des opérations d'avortement, les vendeurs (de revues) qui bannissent impitoyablement toute publication pornographique de leur kiosque, les personnes qui s'abstiennent radicalement d'aller aux plages souiller leurs yeux ou de s'y exhiber à moitié nues, souillant les yeux des autres? Et quand on les reprend, on entend, quand ce n'est pas le sublime « Nous sommes au vingtième siècle », des apologies minables du genre de celles-ci : « Mais personne ne viendrait plus acheter chez moi ! » « Je serais expulsée de mon travail ! » Considérations vraiment dignes de déterminer la conduite des premiers chrétiens ! eux qui, plutôt que de céder le moindre pouce sur le terrain de la foi et des mœurs, se laissaient couper en mille morceaux, devenaient la proie des lions, ou étaient broyés par des machines infernales, alors que nous, qui vivons dans une société des plus libérales, des plus tolérantes qu'on ait vues dans l'histoire, nous n'avons à craindre ni d'être jetés en pâture aux tigres ni d'être passés au fil de l'épée, il suffit d'un peu d'énergie et de courage pour observer l'Evangile dans ses exigences.

Les Pères, évidemment, reflètent la même doctrine que les passages scripturaires cités ci-dessus : « La discorde pour la piété », dit St GRÉGOIRE LE THÉOLOGIEN, « vaut mieux que la concorde entachée de passion. »²⁰⁷ « Une guerre louable vaut mieux qu'une paix séparant de Dieu. »²⁰⁸ Et St BASILE, parlant des prévaricateurs impénitents, dit : « La clémence à l'égard de pareilles personnes est semblable à la bonté stupide d'HÉLI, blâmé pour en avoir usé à l'égard de ses fils d'une manière qui déplait à Dieu. C'est donc *une trahison de la vérité, et un complot contre le [corps] commun et une accoutumance à l'indifférence au mal, que la fausse bonté à l'égard des pervers ...* 'Les pécheurs', dit l'apôtre, 'réprimande-les devant tous'. Et il en ajoute aussitôt la raison : 'afin que les autres éprouvent de la

207. Sur la Paix, I (P.G. XXXV, 736).

208. Id., Apologétique (P.G. XXXV, 488).

crainte.' »²⁰⁹ L'injonction de l'apôtre vise les péchés publics. Quand à HÉLI, on se rappellera que ce grand-prêtre, excellent par ailleurs, a été puni de mort pour l'unique raison qu'il réprimandait trop mollement ses deux fils prêtres pour leurs abominables prévarications.²¹⁰

Dans notre séparation de ceux qui veulent nous corrompre, on gardera la juste mesure, c'est-à-dire qu'il faut éviter autant le péché par excès que celui par défaut et mollesse ; l'intransigeance excessive pousse au schisme : « Que personne ne croie que je dis qu'il faut aimer toute paix — je sais, en effet, que, de même qu'il y a une discorde excellente, il y a aussi une concorde très nuisible — mais seulement la bonne, celle qui est pour le bien et qui unit à Dieu. Et s'il faut s'exprimer avec concision là-dessus, j'estime que le bien n'est ni plus lent que ne l'exige la mesure ni plus ardent, de telle sorte que l'on se mêle par mollesse à tous ou l'on se sépare de tous par [esprit] de désordre. Car de la même manière que la nonchalance est inefficace, ainsi la vivacité excessive est insociable. »²¹¹

Quant à la gravité du schisme, voici ce qu'en pense St CHRYSOSTOME : « Ferions-nous des biens innombrables, si nous déchirons l'intégrité de l'Eglise, nous ne rendrons pas un compte moins rigoureux que ceux qui ont déchiré le corps [du Christ] ... Un saint a dit quelque chose qui semble osé, pourtant il l'a dit. Qu'est-ce ? 'Même le sang du martyre', a-t-il dit, 'ne peut effacer ce péché !' Car dis-moi : Pourquoi subis-tu le martyre ? N'est-ce pas pour la gloire du Christ ? Toi donc qui livres ton âme pour le Christ, comment outrages-tu l'Eglise pour qui le Christ a déposé son âme ? ... S'ils ont des dogmes contraires [aux nôtres], pour cela même il ne convient pas d'avoir des relations avec eux ; à plus forte raison s'ils ont la même foi. Pourquoi ? Parce que leur maladie est l'ambition ... Que dis-tu, leur foi est-elle la même, sont-ils eux aussi orthodoxes ? Pourquoi donc ne sont-ils

209. 1 Tim. 5²⁰ — Règles en détail, 28 (P.G. XXXI, 989).

210. 1 Sam. 2.

211. St GRÉGOIRE LE THÉOLOGIEN, Sur la Paix, I (P.G. XXXV, 748).

pas avec nous ? 'Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême'.²¹² Si ce qu'ils font est bon, ce que nous faisons est mauvais; et si ce que nous faisons est bon, ce qu'ils font est mauvais ... J'affirme et je porte ce témoignage, que déchirer l'Eglise n'est pas un moindre mal que de tomber dans l'hérésie ... Si tu veux te venger de nous, je te donne, moi, un moyen de te venger sans te nuire, ou au moins avec un moindre dommage (car il n'y a pas de vengeance sans dommage à soi-même) : soufflette-moi, conspue-moi devant tout le monde, assène-moi des coups ! Tu frissonnes en écoutant cela ? Quand je t'invite à me souffleter, tu frissonnes : et ton Seigneur, tu Le déchires et ne frissonnes point ? Les membres du Seigneur, tu les mets en pièces et ne trembles point ? »²¹³ Rien de plus sublime ! Ces paroles s'adressent non seulement à ceux qui se rendent coupables d'un schisme délibéré, mais aussi aux supérieurs qui, par leurs mauvais traitements, provoquent le schisme. Quant à ceux qui se trouvent par une lointaine hérédité dans une Eglise en état de séparation, ils sont visés par ces terribles paroles dans la mesure où ils enveniment cette séparation gratuitement, ou ne font rien pour la liquider selon la vérité (comme l'exige absolument la conscience de notre appartenance à un seul corps), mais s'y installent sans aucune angoisse ...

b) Le deuxième but de l'excommunication est l'amendement du pécheur obstiné et son salut, non sa destruction en désespoir de cause, comme si on avait le droit de désespérer de qui que ce soit en cette vie et de le condamner définitivement (quatrième et dernier sens du : « Ne jugez pas ») : « Afin que l'esprit soit sauvé au jour du Seigneur ». « Il vaut mieux », dit St JEAN CLIMAQUE, « chasser quelqu'un du monastère plutôt que de l'y laisser faire sa volonté propre; car *celui qui chasse, souvent rend celui qui est chassé plus humble*, en rognant à partir de là sa volonté propre; mais celui qui, par un amour des hommes et une condescendance apparents, accorde

212. Eph. 4^s

213. Hom. 11 sur Eph. (P.G. LXII, 85-7).

ses faveurs à ces personnes-là, se fera maudire misérablement au moment de leur mort, vu qu'il les aura plutôt trompés et ne leur aura été d'aucun fruit.»²¹⁴ Quand le pécheur se voit soudain privé de ce qui constituait ses plus chères espérances et sa joie : l'union avec le Christ et avec ses propres frères par la communion au même pain et à la même coupe divine, cette privation n'est pas sans avoir sur lui une certaine répercussion, un effet salutaire, même quand il ne se convertit pas.

La conversion, c'est ce qui advint au Corinthien en question : après l'excommunication, il fut pris d'un remords tel que peu s'en fallut qu'il ne tombât dans un mal plus grave : le désespoir. Aussi St PAUL, en spirituel averti, dès lors que l'excommunication avait atteint son but, se hâta de prescrire à la communauté corinthienne qu'elle l'entourât de toute l'affection possible : «Il suffit à un tel du châtiment infligé par le plus grand nombre, de sorte qu'il vaut mieux au contraire lui faire grâce et le consoler, de crainte qu'un tel ne soit d'une certaine manière englouti par une tristesse excessive. C'est pourquoi je vous exhorte de faire prévaloir à son égard l'amour ; en effet, si je vous ai écrit, c'est pour cela, afin d'apprendre à connaître votre caractère éprouvé, si vous êtes obéissants en tout. Mais à qui vous pardonnez, je pardonne aussi ; et, en effet, le pardon que j'ai accordé, pour autant que j'ai eu à accorder un pardon, c'est à cause de vous dans la personne du Christ, afin que nous ne soyons pas vaincus par Satan ; car nous n'ignorons point ses desseins.»²¹⁵

En ordonnant la cessation de l'excommunication, St PAUL a montré que celle-ci est toujours conditionnelle, comme une médecine qu'on cesse d'administrer dès que le malade est guéri. Aussi les saints, sachant que nul n'est irrécupérable en cette vie et ne prévenant jamais le jugement divin, ne lançaient jamais d'anathème (mot qui équivaut à une sentence de damnation éternelle) contre une personne en chair et en os : «Qu'est-ce

214. Au Pasteur, 14 (P.G. LXXXVIII, 1200).

215. II Cor. 2⁶⁻¹¹

donc que l'anathème que tu prononces, si ce n'est qu'un tel soit dédié au diable et qu'il n'ait plus de terre de salut, qu'il soit aliéné du Christ? Et qui es-tu pour posséder cette faculté et cette puissance immense? Car alors le Fils de Dieu s'assoira et mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Pourquoi donc t'empares-tu d'une si haute dignité, dont seul le corps apostolique a été jugé digne et ceux, pleins de grâce et de puissance, qui en sont devenus les successeurs en toute rigueur et vérité? Observant rigoureusement le commandement, ils expulsaient les hérétiques de l'Eglise comme s'ils arrachaient véritablement leur 'œil droit' : ce qui montre leur grande sympathie et douleur, comme s'ils s'amputaient d'un membre essentiel. Aussi, exacts en cela comme en tout, ils réfutaient certes les hérésies et les repoussaient, mais, cette sanction, ils ne l'employèrent contre aucun des ces hérétiques. Ainsi, l'apôtre paraît ne prononcer ce mot que par nécessité, en deux endroits seulement, mais ne l'emploie point contre une personne définie. Dans l'Epître aux Corinthiens il déclare : 'Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème!'²¹⁶ Et aussi : 'Si quelqu'un vous annonce un Evangile différent de celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème!'²¹⁷ Comment donc ce que nul de ceux qui avaient reçu le pouvoir n'a fait ou osé prononcer, toi, tu oses le faire, effectuant le contraire de [ce que s'est proposé] la mort du Seigneur, et tu devances le jugement du Roi? ... 'De même qu'un sujet qui s'est revêtu de la robe royale de pourpre, lui et ceux qui l'ont soutenu sont anéantis comme étant des tyrans, ainsi,' a dit [un saint], 'ceux qui utilisent la sentence du Seigneur et décrètent qu'un homme soit anathème de l'Eglise, vont à leur entière perdition, ayant usurpé la dignité du Fils'. Estimez-vous donc cela chose insignifiante, de condamner quelqu'un d'une sentence pareille avant la venue du Juge? Car l'anathème sépare tout à fait du Christ.'²¹⁸

216. I Cor. 16²⁷

217. Gal. 1⁹

218. CHRYSOSTOME : Hom. sur : Qu'il ne faut anathématiser ni vivants ni morts (P.G. XLVIII, 948-9).

Mus donc uniquement par l'amour de l'excommunié et ne désirant que son salut (« je m'afflige pour ceux qui me haïssent : tu es mon membre, même si maintenant tu es coupé, tu redeviendras peut-être mon membre, c'est pourquoi je parle avec bienveillance. »)^{218 a}, les saints révoquaient toute excommunication dès qu'il venait à résipiscence et lui montraient toute la joie des retrouvailles : « Quel homme parmi vous, ayant cent brebis et en ayant perdu une, ne quitte pas les quatre-vingt-dix-neuf dans le désert et va vers celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve? Et, l'ayant trouvée, il la porte sur ses épaules avec joie ... Je vous le dis, il y aura la même joie au ciel pour un pécheur repentant que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentir. »²¹⁹ « Et s'étant levé, il alla chez son père. Alors qu'il était encore loin, son père le vit et fut pris de pitié et, accourant, se jeta à son cou et l'embrassa tendrement. »²²⁰ Noter ce très beau trait : le père de l'enfant prodigue n'attend pas que son fils arrive jusqu'à lui ; il lui suffit d'observer le tout premier mouvement, l'amorce du retour, pour courir vers lui. Du moment que cette amorce est sincère, même si le pécheur n'en est pas à sa première incartade, même si les rechutes ont été nombreuses, il faut l'accueillir avec la même joie que si c'eût été le retour d'une chute unique : « Alors PIERRE Lui dit : 'Seigneur, jusqu'à combien de fois mon frère pêchera-t-il contre moi et lui pardonnerai-je? jusqu'à sept fois?' Jésus lui dit : 'Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois!' »²²¹ Il est vrai que cette parole se rapporte au pardon des offenses commises contre nous personnellement : à plus forte raison s'appliquera-t-elle donc à celles qui ne sont pas commises contre nous.

Si malgré l'amorce du retour, celui qui a excommunié ne pardonne pas mais a des dispositions haineuses et arrogantes,

218a. GRÉGOIRE LE THÉOLOGIEN, Disc. sur Mt. 19¹⁻⁵ (P.G. XXXVI, 304).

219. Luc 15^{4-5,7}

220. Id. 15²⁰

221. Mt. 18²¹⁻²²

c'est la preuve que l'excommunication procédait de la haine, non de l'amour du pécheur : « Un frère succomba à une tentation au monastère du Père ELIE et, chassé de là, vint à la montagne chez le Père ANTOINE. Le frère étant resté chez le Père ANTOINE un certain temps, celui-ci le renvoya au monastère dont il était sorti. Ceux [du monastère], le voyant, le chassèrent de nouveau; il retourna chez le Père ANTOINE, disant : 'Ils n'ont pas voulu me recevoir, Père'. Alors l'ancien leur envoya dire : 'Un navire a fait naufrage en pleine mer et perdu sa cargaison, et il n'a été ramené sain et sauf sur terre, qu'avec peine; mais vous, ce qui a été ramené sain et sauf sur terre, vous voulez le rejeter à la mer !' Ayant entendu que c'était le Père ANTOINE qui l'avait envoyé, ils le reçurent aussitôt. »²²²

Il y a un danger subtil qui guette plutôt les âmes orthodoxes, pour qui la vérité compte, c'est la « haine théologique ». C'est elle qui a donné à l'Inquisition sa sinistre réputation, alors qu'en principe le but de l'Inquisition est ce qu'il y a de meilleur : veiller à ce que les hérésies ne corrompent pas le troupeau du Christ, comme c'est le devoir de tout évêque qui se repecte (le mot grec pour « évêque », ἐπίσκοπος, signifie : « celui qui observe, qui veille sur »). ERASME, à très juste titre et avec un rare courage, ridiculise la manie batailleuse, la hargne rageuse et implacable de beaucoup de théologiens de l'époque : « Il vaudrait beaucoup mieux passer sous silence les théologiens et ne pas remuer cette Camarine ni toucher à cet arbrisseau infect, vu que c'est une race d'hommes arrogante et irascible; de crainte que par escadrons ils ne m'assailent de six cent conclusions et ne me réduisent à la rétractation et, si je m'y refuse, ne vocifèrent d'emblée que je suis un hérétique ... Si les chrétiens se rendaient à mon avis, à la place des ces épaisses cohortes de soldats avec lesquelles ils combattent depuis si longtemps sous MARS au double tranchant, ils enverraient, contre les Turcs et les Sarrasins, les scotistes très braillards, et les occamistes très têtus, et les albertistes invincibles, en même

222. Sentences des Pères du désert : ANTOINE le Grand.

temps que toute la bande des sophistes; et, à mon avis, ils contemplerait la bataille la plus plaisante de toutes et une victoire inouïe. Car qui serait si froid qu'il ne fût enflammé par leurs dards? Qui serait si émoussé qu'il ne fût excité par de tels aiguillons? Et qui aurait de si bons yeux qu'il ne fût enveloppé des plus profondes ténèbres?»²²³

c) Poursuivant nos déductions à partir du texte de St PAUL, nous y trouvons que l'excommunication consiste dans une rupture de communion avec le membre pourri. En effet, à la fin du texte, St PAUL affirme explicitement qu'il ne s'agit pas de rompre avec les infidèles, les païens, les idolâtres, d'abord parce que pour rompre avec quelqu'un il faut avoir déjà une communion profonde avec lui, une communion au corps du Christ, ce qui n'est point en principe le cas avec des païens; ensuite, parce que les païens, se déclarant tels et vivant en état de nette distinction par rapport aux chrétiens, ont rarement une mauvaise influence sur ceux-ci; de plus, pareille rupture, quand elle n'est pas invivable (dans le cas où le chrétien vit seul ou en très petite minorité, dans une vaste masse infidèle), est stérile, puisqu'il faut au contraire chercher avec zèle le contact avec eux pour leur communiquer la bonne odeur du Christ (sauf quand on n'est pas assez fort pour le faire et qu'on risque d'en être corrompu) : comment autrement pourrait-on jamais les amener à la foi? Il y a cependant des cas où l'excommunication est lancée contre eux, où plutôt ils s'excommunient eux-mêmes : c'est quand ils refusent radicalement tout contact avec les apôtres : « Dans quelque ville que vous soyez entrés, si on ne vous accueille pas, sortez sur ses places et déclarez : 'Même la poussière qui s'est collée, de votre ville, à nos pieds, nous l'essuyons pour vous la laisser! Cependant sachez cela, le royaume de Dieu est proche'. Je vous le dis, en ce Jour-là, Sodome aura un sort plus tolérable que cette ville-là.»²²⁴

La rupture de communion avec le membre pourri consiste

223. Eloge de la Folie, 53.

224. Luc¹⁰⁻¹²

en deux mesures :

1) Lui refuser les sacrements, ceux-ci exigeant, pour être reçus, l'état de grâce que, par définition, ce membre n'a pas.

C'est ainsi que, concernant le corps et le sang divins, St PAUL écrit ces paroles très redoutables : « Ainsi, quiconque mange le pain, ou boit la coupe, du Seigneur indignement, aura à répondre du corps et du sang du Seigneur. Que l'homme donc s'éprouve lui-même et qu'ainsi il mange du pain et boive du calice; car celui qui mange et boit mange et boit sa propre condamnation, vu qu'il ne discerne pas le corps du Seigneur. C'est pour cela qu'il y a parmi vous beaucoup de malades et de débiles, et un nombre considérable sont morts. Mais si nous jugeons nous-mêmes, nous ne serons pas jugés; et quand nous sommes jugés, nous sommes châtiés par le Seigneur, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde.»²²⁵ Ce qu'explique ainsi St CHRYSOSTOME : « Que signifie : 'aura à répondre du corps et du sang du Seigneur'? Qu'ils subiront le même châtiment que ceux qui ont crucifié le Christ. En effet, dit-il, de même que ces assassins-là auront à répondre du sang, ainsi également ceux qui participent indignement aux mystères ... De même en effet que si quelqu'un déchire la pourpre royale, s'il l'éclabousse de boue, aura commis presque le même outrage contre le roi qui en est revêtu, ainsi, ici, ceux qui ont détruit le corps du Seigneur et ceux qui le reçoivent avec un esprit impur, outragent de la même manière le vêtement royal. Les Juifs l'ont certes déchiré sur la croix, mais celui qui le reçoit dans une âme impure le souille, de sorte que, quoique la transgression soit différente, l'outrage est le même.»²²⁶

Si donc un pécheur est assez endurci et aveugle pour oser s'approcher des saints mystères, le ministre doit l'en écarter impitoyablement, tant par respect de ces saints mystères que pour l'amener à prendre conscience de l'énormité de sa prévarication : « Qu'aucune personne inhumaine ne

225. I Cor. 11²⁷⁻³²

226. Hom. sur : Qu'il est dangereux de prêcher pour plaire (P.G. L, 653-4).

s'approche, aucune personne cruelle et sans miséricorde, aucune personne impure. Cela, je le dis à vous qui communiez et à vous qui êtes les ministres. Car il est nécessaire de vous adresser la parole à vous aussi, afin que ces dons soient distribués avec une très scrupuleuse vigilance. Votre châtiment ne sera point bénin si, sachant que quelqu'un est mauvais, vous le laissez participer à cette table. Son sang sera demandé de vos mains. Fût-il un général, fût-il un gouverneur, fût-il celui-là même qui porte le diadème, s'il approche indignement, écarte-le, car tu as un pouvoir plus grand que le sien. Si tu étais chargé de garder pour le troupeau une source d'eau pure, et qu'ensuite tu visses une brebis la bouche pleine de fange, tu ne lui permettras pas de se pencher dessus et de polluer le courant : et maintenant que tu as la charge, non d'une source d'eau, mais d'une source de sang et d'Esprit, et tu vois certains s'en approcher ayant un péché bien plus intolérable que la poussière et la fange, tu ne t'indignes pas et ne les repousses pas ? Et quel pardon obtiendrez-vous ? C'est pour cela que Dieu vous a honorés de cette dignité, afin que vous discerniez ces choses — voilà votre honneur, voilà votre sécurité, voilà toute votre couronne ! — et non afin que vous circuliez revêtus d'une petite tunique blanche et brillante. — 'Et comment', dis-tu, 'connaîtrais-je un tel et un tel ?' — Je ne parle point de ceux que vous ignorez, mais de ceux qui vous sont connus. Je dirai quelque chose de plus terrible : la présence des énergumènes [dans l'église] est moins intolérable que celle de ceux dont PAUL dit qu'ils 'foulent aux pieds le Christ, prennent le sang de l'alliance pour un sang ordinaire et outragent la grâce de l'Esprit'.²²⁷ Car le pécheur qui s'approche [de la sainte table] est pire qu'un démoniaque. Car ceux-ci ne sont pas punis comme démoniaques, mais ceux-là, s'ils s'approchent, sont traduits au châtiment éternel ... Je me laisserais plutôt dépouiller de la vie que de faire participer un indigne au sang du Seigneur, et je livrerais mon sang plutôt que de laisser communier indécemment au sang qui inspire un tel effroi. Que si, après avoir

227. Hébr. 10²⁹

beaucoup scruté, on ignore le méchant, on n'encourt pas de blâme; car j'ai dit ces choses concernant les [méchants] manifestes. Si nous les corrigeons, Dieu en effet nous fera promptement connaître ceux que nous ignorons; mais si nous leur donnons pleine licence, y a-t-il dès lors une raison pour qu'il nous révèle les autres?»²²⁸ Il y a dans ce passage la confirmation de ce que nous avons dit sur la diffamation. Le prêtre doit écarter publiquement un pécheur public, c'est-à-dire connu comme tel par l'assemblée où il se présente. Mais s'il est seul à savoir qu'il est pécheur, il ne doit pas l'écarter en public, mais seulement quand il se présente à la sainte table sans témoin. Pour ne pas diffamer JUDAS, le Christ ne lui a pas refusé, à la Cène, son corps et son sang.

Ce que nous venons d'exposer sur le plus auguste des mystères est également vrai des autres. Ainsi le prêtre a le pouvoir d'absoudre ou de refuser l'absolution : «Ceux à qui vous aurez remis les péchés, ils leur seront remis; et ceux à qui vous les aurez retenus, ils leur seront retenus.»²²⁹ Et comme ce qu'il délie sur terre est délié au ciel, et ce qu'il lie sur terre est lié au ciel, non en vertu d'une correspondance automatique entre ciel et terre, mais dans l'exacte mesure où la décision prise sur terre est ratifiée au ciel, il doit refuser l'absolution quand les conditions nécessaires font défaut. Le curé d'Ars, le Père PIO n'étaient guère des machines à absolution : il n'était pas rare qu'on ne la reçut point du tout chez eux, ou qu'on dût revenir cinq ou six fois pour l'avoir.

Une grande tâche d'assainissement est urgente de nos jours dans le domaine de l'administration des sacrements. En réaction contre l'excès de sévérité du jansénisme, on est tombé dans une facilité qui est une véritable prostitution des mystères. Rien n'est plus facile de nos jours que d'avoir accès aux saints mystères, c'est-à-dire au corps et au sang même du Christ, en d'autres termes ce qu'il y a de plus sacro-saint dans la religion. Pour

228. CHRYSOSTOME, Hom 82 sur Mt. (P.G. LVIII, 744-6).

229. Jn. 20²³

entrer au cinéma voir un film pornographique, il faut faire la queue pendant une heure ou plus, parfois sous la pluie ; mais pour avoir accès au corps du Christ, il suffit de le vouloir. Il suffisait, il suffit encore de murmurer, sans la moindre contrition, les péchés les plus graves, pour recevoir aussitôt l'absolution dans la plupart des confessionaux. Alors que dans l'Eglise primitive ou au Moyen âge on satisfaisait à ces péchés-là en restant des années dans la catégorie des pénitents, avec toutes les sanctions lourdes qu'on leur imposait, ou en faisant un pèlerinage à pied de Moscou jusqu'à Jérusalem, ou de Paris jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle, aujourd'hui on s'en tire allégrement avec un « Ave Maria » ! L'avilissement du sacrement de pénitence n'a pas tardé à porter ses fruits : il a été presque abandonné. La facilité de l'absolution a fini par engendrer le mépris. Le pénitent, s'apercevant tôt ou tard qu'il est resté le même, conclut que ce sacrement ne lui a rien donné et, au lieu de se blâmer lui-même, le relègue parmi les choses inutiles. L'Eucharistie, elle, tient encore le coup. On s'en approche encore, placidement, l'âme enténébrée par les péchés, sans confession. Mais la désillusion ne tardera pas à venir ...

2) La deuxième mesure est la rupture sociale ou individuelle avec l'excommunié : ne pas le fréquenter, ne pas manger avec lui, ne pas lui adresser même un salut, etc. Comme on le voit, ce sont des sanctions purement morales. Il n'y a pas l'ombre d'une violence ou d'une pression physique quelconque : nous avons entendu naguère CHRYSOSTOME tonner contre ceux qui refusent de nourrir un assassin notoire affamé (à plus forte raison cela s'appliquerait à un excommunié). On me répondra que St PAUL semble bien préconiser la violence dans la correction fraternelle, puisqu'il livre l'excommunié à Satan, c'est-à-dire permet à Satan de lui infliger des châtiments et des tribulations. Voyons ce qu'il en est.

Une première vérité fondamentale c'est que la liberté est l'essence même de tout acte spirituel, sans elle nos actes n'ont absolument aucune valeur et ne sont en rien supérieurs à une pierre qu'on jette ou à un chêne qu'on abat : ceux-ci en effet

cèdent à l'impulsion extrinsèque qui les meut, et leur acte n'est donc pas le leur. On m'objectera : faire de la liberté l'essence même de l'acte spirituel, n'est-ce pas canoniser le crime libre d'un bandit ? Sans doute ; aussi je précise que cette liberté dont je parle n'est pas seulement antécédente à l'acte, comme chez le bandit, mais aussi conséquente, comme elle ne l'est pas chez le bandit, puisque celui-ci, par son crime librement commis, renonce volontairement à la souveraineté de la raison pour soumettre celle-ci à la *tyrannie* des sens.²³⁰

De plus, seul l'acte volontaire est stable : « Car l'involontaire n'est pas stable, de même que les courants ou les plantes retnus par force. Mais ce qui est volontaire est plus stable et plus solide. L'un relève de celui qui inflige la violence, l'autre est nôtre. Et celui-ci relève de la douceur divine, celui-là de la puissance tyrannique. »²³¹ C'est pourquoi le Christ ne fait jamais ses miracles de manière à terrasser les gens par la manifestation de sa puissance et à leur arracher malgré eux leur adhésion : « Tu n'es pas descendu de la croix, quand on se moquait de toi et qu'on te criait par dérision : 'Descends de la croix, et nous croirons en toi'. »²³² Tu ne l'as pas fait, car de nouveau Tu n'as pas voulu asservir l'homme par un miracle ; Tu désirais une foi qui fût libre et non point inspirée par le merveilleux. Il te fallait un libre amour, et non les serviles transports d'un esclave terrifié.²³³ Rien de plus incontestable.

Cela étant ainsi, si Dieu use médicalement de la douleur, ce n'est jamais pour violer le libre arbitre de l'homme, mais pour préparer au libre arbitre un terrain plus favorable que le plaisir pour qu'il se détermine librement au bien. Un garçon passe son temps dans l'ivresse et la débauche ; son père lui refuse l'argent qui lui permettait de satisfaire ses plus bas instincts : en agissant ainsi, le père ne viole en aucune manière le libre arbitre de son fils, bien au contraire ; par cette privation (et toute privation

230. Voir notre ouvrage : « Amour et Concupiscence », p. 23-27.

231. GRÉGOIRE LE THÉOLOGIEN, 5^e Disc. Théol. (P.G. XXXVI, 161).

232. Mt. 27⁴²

233. DOSTOÏEVSKI, Les Frères Karamazov, V, 5.

équivalait à une souffrance), il le détache de ce qui le tyrannisait et le rend plus apte à se déterminer librement vers le bien. St CHRYSOSTOME, voulant démontrer que la cécité dont fut frappé St PAUL sur le chemin de Damas n'exerça aucune compulsion sur son libre arbitre, contraste le résultat avec ce qui arriva à ELYMAS le mage, frappé de cécité par St PAUL²³⁴ : « La médecine qui avait fait rouvrir les yeux à [PAUL], il l'appliqua au mage, mais celui-ci demeura dans sa cécité; afin que tu apprennes que ce n'est pas l'appel seul qui détermina PAUL, mais aussi sa propre volonté. Car si la cécité elle seule avait fait cela, la même chose aurait dû arriver au mage : or, il n'en fut pas ainsi, mais celui-ci fut frappé de cécité et le proconsul, voyant ce qui était arrivé, crut. »²³⁵ De même, quand Dieu menace ADAM et EVE de mort, ou qu'Il nous menace de l'enfer, là non plus Il n'use d'aucune coercition : qui songerait à accuser un médecin de coercition, quand celui-ci avertit un ivrogne invétéré qu'il tombera fatalement dans le « delirium tremens », ou un débauché qu'il contractera la syphilis ou la blennorragie, s'ils persistent dans leur vice? On me répondra qu'un médecin ne fait qu'avertir, tandis que Dieu menace, c'est-à-dire est l'auteur du châtement. Pour le cas d'ADAM et d'EVE, comme pour l'enfer, la transgression est intrinsèquement cause de la mort, tant corporelle que spirituelle, et non Dieu, exactement comme l'ivrognerie entraîne telle ou telle maladie caractéristique. Quant aux menaces de châtements extrinsèques (par exemple, la menace d'annihiler Ninive, ou l'humanité sous NOÉ, ou Sodome et Gomorrhe), même là il n'y a aucune coercition, puisque le fait que dans les deux derniers cas les intéressés sont passés outre montre bien que la menace ne pouvait être compulsive.

Si Dieu ne viole jamais le libre arbitre, il s'ensuit que le pouvoir auquel Il a délégué sur terre la puissance du glaive, l'Etat, n'a pas le droit, lui non plus, d'en user pour violer le libre arbitre, d'envoyer par exemple les gêneurs dans des « asiles

234. Act. 13⁶⁻¹¹

235. Hom. sur ceux qui blâment la longueur de ses exordes (P.G. LI, 143).

psychiatriques» pour leur faire dire n'importe quoi ! Sa mission étant de préserver l'ordre social, la puissance du glaive lui a été donnée, d'une part comme menace pour dissuader de faire ce qui tend à corrompre cet ordre ou à le léser, d'autre part comme force coercitive (vu que Dieu, au nom de qui le pouvoir exerce ce droit, est le maître de la vie et de la mort) allant jusqu'à mettre hors d'état de nuire (que ce soit le criminel de propos délibéré comme le fou le plus inconscient, du moment que celui-ci est dangereux). En conséquence, il n'a nullement le droit de persécuter les incroyants, les infidèles, les hérétiques, etc., tant que l'incroyance, l'infidélité, l'hérésie, ne se traduisent pas par des *actes* qui mettent en danger la société. Je souligne le mot «actes», car toute législation digne de ce nom, dans le domaine pénal, s'est limitée à poursuivre l'action (ou l'omission de l'action en certains cas, comme la non-assistance d'une personne en danger) et ne s'est jamais aventurée à poursuivre la pensée ou la parole (sauf quand celle-ci est une esquisse de, ou une incitation à, l'action criminelle ou délictueuse, par exemple une justification, dans un royaume, du régicide, etc). Si donc la persécution des hérétiques, *en tant que tels*, est condamnable, à plus forte raison l'est-elle quand elle est sanglante : «Le royaume des cieux est semblable à un homme semant une bonne semence dans son champ. Tandis que ses hommes dormaient, son ennemi vint et sema en outre de l'ivraie au milieu du blé, et s'en alla. Quant l'herbe eut crû et fait du fruit, alors apparut aussi l'ivraie. Les serviteurs du maître de la maison allèrent lui dire : 'Seigneur, n'était-ce pas une bonne semence que vous avez semée dans votre champ ? Comment donc y a-t-il de l'ivraie ?' Il leur répondit : 'Un ennemi a fait cela.' Et les serviteurs lui dirent : 'Voulez-vous donc que nous allions la ramasser ?' Il dit : 'Non, de crainte qu'en ramassant l'ivraie vous ne déraciniez le blé avec elle. Laissez les deux croître jusqu'à la moisson ; et, au moment de la moisson, je dirai aux moissonneurs : 'Ramassez d'abord l'ivraie et liez-la en faisceau pour qu'elle soit brûlée ; quant au blé, rassemblez-le dans mon dépôt'. »²³⁶ Et voici l'explication que donne le Christ Lui-même

236. Mt. 13²⁴⁻³⁰

de cette parabole : « Celui qui sème la bonne semence est le Fils de l'homme; le champ est le monde; la bonne semence, ce sont les fils du royaume; l'ivraie, ce sont les fils du malin, l'ennemi qui l'a semée est le diable; la moisson est la consommation du siècle, les moissonneurs sont les anges. »²³⁷ Rien de plus limpide! St CHRYSOSTOME la commente ainsi : « Il dit cela, interdisant les guerres et le sang et les massacres. Car il ne faut pas tuer l'hérétique; autrement, une guerre implacable serait introduite dans le monde. Il les fait donc se contenir au moyen de ces deux pensées : l'une, de ne pas porter dommage au blé; l'autre, que ceux qui sont incurables recevront absolument leur châtiment; de sorte que si tu veux qu'ils soient châtiés sans porter dommage au blé aussi, attends le temps convenable. Que signifie-t-Il par l'expression : [de crainte] que vous ne déraciniez avec elle le blé', sinon ceci : si vous voulez agiter les armes et égorger les hérétiques, beaucoup de saints seront forcément abattus avec eux; ou bien : il est vraisemblable que, de l'ivraie même, beaucoup se convertiront et deviendront du blé? Si donc, prenant les devants, vous les déracinez, vous détruisez ceux qui auraient pu devenir du blé, tuant ainsi ceux qui avaient encore le temps de se convertir et de devenir meilleurs. »²³⁸

S'il en est ainsi de l'Etat, à combien plus forte raison en serait-il ainsi de l'Eglise qui, elle, ne possède que le glaive spirituel! « Mon royaume n'est point de ce monde; si mon royaume avait été de ce monde, mes serviteurs auraient combattu pour que Je ne fusse pas livré aux Juifs; par conséquent, mon royaume n'est pas d'ici-bas. »²³⁹ Les témoignages abondent. Un canon apostolique proclame : « Nous ordonnons que soit déposé un évêque, ou un prêtre, ou un diacre, qui frappe les fidèles qui pèchent ou les infidèles qui ont commis une injustice, et qui par là désire leur inspirer la crainte. Nulle part, en effet, le Seigneur ne nous a enseigné cela. Au contraire, frappé, Il n'a pas frappé en

237. Id. 13^{37 40}

238. Hom. 46 sur Mt. (P.G. LVIII, 477).

239. Jn. 18¹⁶

retour; insulté, Il n'a pas rendu l'insulte; subissant des torts, Il n'a pas menacé.»²⁴⁰ Le concile dit «Premier et Second» précise : «Le canon apostolique et divin, ayant défini que les prêtres qui entreprennent de frapper des fidèles qui ont péché ou des infidèles qui ont commis une injustice sont sujets à une destitution, ceux qui s'évertuent à flatter leur propre colère et falsifient les prescriptions apostoliques, les interprètent comme visant ceux qui frappent de leurs propres mains, alors que le dit canon ne sous-entend rien de pareil, ni la droite raison ne permet qu'on l'entende ainsi. Car, en vérité, il est inutile et très dangereux que, tandis que celui qui frappe de ses propres mains trois ou quatre fois est déposé, celui qui, ayant la latitude d'ordonner de frapper, accroît le châtiment d'une manière cruelle et jusqu'à la mort, soit laissé impuni ... Il faut en effet que le prêtre de Dieu corrige l'indiscipliné par l'enseignement et les admonestations, parfois aussi par les sanctions ecclésiastiques, mais qu'il n'assaille point les corps des hommes avec des fouets et des coups. Si certains sont tout à fait insoumis et ne cèdent pas à la correction des sanctions, nul n'interdit de les corriger en les accusant auprès des magistrats du lieu. Et en effet, le cinquième canon du concile d'Antioche a prescrit de redresser par le pouvoir extérieur ceux qui introduisent les tumultes et les troubles dans l'Eglise.»²⁴¹ Il s'agit des gens usant de violence pour troubler le bon ordre d'une église, y commettant des sacrilèges, etc. Faut-il citer encore? «On n'a pas la même puissance», dit St CHRYSOSTOME, «pour soigner les hommes, que le pasteur pour guérir la brebis. Dans ce dernier cas, on peut lier et écarter la nourriture et cautériser et couper. Or, la puissance d'accepter le traitement gît, non pas en celui qui avance le remède, mais dans le malade. En effet, cet homme admirable, en ayant conscience, écrit aux Corinthiens : *'Non que nous fussions maîtres de votre foi, mais nous sommes les*

240. Canons des Saints Apôtres, 27.

241. Canon 9.

coopérateurs de votre joie'.²⁴² Car, plus qu'à tous les autres, il n'est pas permis aux chrétiens de redresser par la force les chutes des pécheurs. Les juges du dehors, quand ils retiennent les malfaiteurs sous l'empire des lois, font preuve d'une grande puissance et les empêchent par la force de retomber dans les mêmes mœurs. Mais dans notre cas ce n'est pas par la contrainte mais par la persuasion qu'il faut rendre un tel meilleur. Car il ne nous est point donné par les lois un tel pouvoir pour refrêner les pécheurs, et, même si elles nous le donnaient, nous ne saurions en faire usage, Dieu couronnant, non pas ceux qui s'abstiennent du vice par nécessité, mais ceux qui s'en abstiennent par libre choix... En effet, celui qui, usant de coercition, est capable de guérir quelqu'un contre sa volonté, n'existe pas.»²⁴³ St GRÉGOIRE LE THÉOLOGIEEN déclare : «Il faut estimer que le vice du simple particulier, c'est de commettre le mal et ce qui est punissable, dont la loi est le maître redoutable; mais celui du chef, ou de la tête, c'est de ne pas être le meilleur et de ne pas progresser toujours dans le bien, s'il est vrai qu'il est destiné à attirer la multitude au bien modéré par l'excellence de sa vertu, non en restreignant [cette multitude] par la force, mais en la dirigeant par la persuasion. Car ce qui est involontaire, outre qu'il est tyrannique, n'est ni louable ni stable. En effet, ce qui est contraint, comme une plante tirée violemment par la main d'un côté, a tendance à revenir à soi-même, une fois qu'on le lâche; mais ce qui procède du libre choix est à la fois très harmonieux et très solide, préservé qu'il est par le lien de la bienveillance. Aussi notre loi et notre législateur prescrivent au plus haut point de paître le troupeau par la spontanéité et non par la contrainte.»²⁴⁴ Enfin, nous lisons dans l'Évangile ceci : «Il arriva que quand les jours de son enlèvement atteignaient leur plénitude, Il fixa son regard pour aller à Jérusalem, et envoya des messagers devant Lui. Etant allés, ils entrèrent dans un village des Samaritains,

242. II Cor. I²⁴

243. Du Sacerdoce, II (P.G. XLVIII, 634).

244. Disc. Apolog. (P.G. XXXV, 424-5).

pour Lui préparer tout; et on ne L'accueillit pas, parce que son visage se dirigeait vers Jérusalem. Voyant cela, ses disciples JACQUES et JEAN dirent : 'Seigneur, voulez-Vous que nous ordonnions que le feu descende du ciel et les dévore, comme fit ELIE?' Mais, s'étant retourné, Il les réprimanda et dit : 'Vous ne savez de quel esprit vous êtes. *Car le Fils de l'homme n'est pas venu pour faire périr les âmes des hommes, mais pour les sauver*'. »²⁴⁵

Pour justifier la violence, on fait souvent appel, en les confondant, aux deux incidents, l'un raconté par JEAN et placé au début de la vie publique de Jésus, l'autre par les synoptiques et placé après l'entrée triomphale des Rameaux : «Et Il trouva dans le Temple les vendeurs de bœufs et de moutons et de pigeons, et les changeurs assis, et, ayant fait un fouet à partir de cordes, Il les expulsa tous du Temple, avec les moutons et les bœufs, et répandit la monnaie des changeurs et renversa leurs tables, et dit à ceux qui vendaient des pigeons : 'Enlevez ces choses d'ici, ne faites pas de la maison de mon Père une maison de commerce'. Et ses disciples se souvinrent de ce qui est écrit : 'Le zèle de ta maison me dévore'». »²⁴⁶ «Et entrant dans le Temple Il se mit à expulser ceux qui vendaient et ceux qui achetaient dans le Temple, et renversa les tables des changeurs et les sièges des vendeurs de pigeons, et ne laissa personne transporter d'objet d'équipement à travers le Temple, et Il les enseignait et leur disait : 'N'est-il pas écrit que ma maison sera appelée une maison de prière pour toutes les nations?'²⁴⁷ Mais vous, vous en avez fait une caverne de voleurs!»²⁴⁸ Ceux qui sont contre la violence interprètent le premier de ces incidents de cette manière : le Christ aurait seulement brandi le fouet, mais n'en aurait pas frappé les vendeurs et les changeurs. Ce disant, ils oublient qu'en esquissant un geste de violence, on légitime l'acte

245. Luc 9⁵¹⁻⁵⁵.

246. Ps. 68¹⁰ — Jn. 2¹⁴⁻¹⁷.

247. Is. 56⁷.

248. Jér. 7¹¹ — Mc. 11¹⁵⁻¹⁷.

de violence lui-même, au moins aux yeux de la multitude des spectateurs qui ne savent point que la menace était simulée. D'autre part, ne voient-ils pas que les autres actes : répandre la monnaie, renverser les tables, expulser tous les vendeurs, etc., sont des actes de violence ? De sorte que le problème reste entier. Mais ORIGÈNE, depuis très longtemps, l'a solutionné. En effet, comment ne voit-on pas que le Christ, s'Il n'avait fait usage que de sa puissance humaine, n'aurait pu tout seul venir à bout de la multitude des « brigands » et des prêtres et des scribes, tous intéressés dans la circonstance à se liguier contre Lui ? Il est clair que c'est par sa puissance divine qu'Il en est venu à bout : « Songeons si le fait que le Fils de Dieu prend des cordes et s'en confectionne un fouet pour expulser du Temple ne manifeste pas, en plus de la présomption et de la témérité, l'anarchie ? A celui qui veut sauvegarder l'histoire, il reste donc un seul refuge pour justifier ces actes, [à savoir] la très divine puissance de Jésus... »²⁴⁹ Cette puissance divine, Jésus, étant venu pour sauver et non pour faire périr, ne l'a employée à la place de la mansuétude que dans les deux incidents cités (pour nous montrer la gravité effroyable du sacrilège — excellent sujet de méditation pour les évêques et les prêtres qui laissent actuellement profaner les églises !), et lorsqu'Il a aveuglé JUDAS et sa cohorte venus pour Le saisir, leur montrant ainsi que c'est très volontairement qu'Il subit sa Passion : « Jésus donc, sachant tout ce qui allait Lui advenir, sortit et leur dit : 'Qui cherchez-vous ?' Ils lui répondirent : 'Jésus le Nazaréen'. Il leur dit : 'C'est moi'. JUDAS, qui L'avait livré, se tenait avec eux. Quand donc Il leur eut dit : 'C'est moi', ils revinrent en arrière et tombèrent par terre. »²⁵⁰ C'est en usant de cette puissance divine, qui a l'empire sur la vie et sur la mort, que PAUL livra l'excommunié à Satan et frappa ELYMAS de cécité, que PIERRE foudroya ANANIE et SAPHIRE, si bien que ce ne sont pas eux qui firent ces choses, mais Dieu qui a cru bon de châtier par leur

249. Comm. sur Jean, 10 (P.G. XIV, 352).

250. Jn. 18⁴⁻⁶

intermédiaire. Si donc quelqu'un a la puissance d'attirer la foudre divine, comme PAUL et PIERRE, qu'il en fasse usage, mais qu'il n'y substitue pas la violence humaine.

A la fin du deuxième chapitre, nous avons démontré que, l'obéissance tirant sa vertu exclusivement du fait que l'autorité représente Dieu, il faut obéir à celle-ci même quand elle est corrompue, et lui désobéir quand elle prétend nous ordonner des choses qui s'opposent à la loi divine. Mais comme ces deux règles ne relèvent plus de l'obéissance, mais respectivement de la longanimité et du courage, nous les avons réservées pour ce chapitre.

1. Il faut obéir à l'autorité même quand elle corrompue. En conséquence, le christianisme est absolument contre toute révolution, contre tout usage de la violence même en vue de réprimer des abus criants. S'il y a chose incontestable, c'est celle-là, et pourtant, aujourd'hui on la nie; bien plus, on érige Jésus-Christ en « Révolutionnaire » par excellence. Que voulez-vous? notre siècle s'ennuie. A force d'entendre parler des choses les plus sensationnelles, la descente sur la lune, les massacres de millions, les armes dont la seule pensée fait frémir, l'ayatollah KHOMEYNI et Amin DADA, nous sommes devenus si blasés que seuls les piments les plus rouges et les plus forts ont encore quelque chance de nous exciter un peu. Or, quel piment plus fort que de nier l'évidence? Prouvez par exemple que Jésus-Christ n'a pas existé, SHAKESPEARE non plus, ou que Jésus est, bien avant MARX et LÉNINE, le fondateur du communisme, et vous verrez les visages apathiques s'animer un peu. Qu'importe en effet la vérité, du moment qu'on réussit à amuser les gens?

Ces interprètes de la plus extrême mauvaise foi citent même des paroles du Christ : « Ne croyez pas que Je suis venu jeter la paix sur terre; Je ne suis pas venu jeter la paix, mais le glaive. Je suis venu, en effet, séparer l'homme de son père, et la fille de sa mère, et la bru de sa belle-mère; et les ennemis de l'homme sont sa propre maison. »²⁵¹ Celui qui aime père ou mère plus que moi

251. Mich. 7⁶

n'est pas digne de moi.»²⁵² Décidément l'imbécillité humaine doit être ineffable, pour fausser à ce point les choses : imbécillité ou perversité? Qui, doué de tant soit peu d'intelligence spirituelle, ne voit que le Christ ici ne parle pas intentionnellement, mais prophétiquement, dévoilant ce que ses disciples auront à souffrir même de leurs plus proches, car la sainteté est telle qu'on ne peut être qu'avec elle ou contre elle? Quelle démonstration plus éclatante de ces paroles que tant et tant de martyrs comme St BARBE décapitée par son père, etc.?

S'il y a une oppression et une injustice, c'est l'esclavage. Or, voyons si le christianisme pousse les esclaves à la révolte : «Esclaves, obéissez à vos maîtres selon la chair, avec crainte et tremblement, dans la simplicité de votre cœur, comme au Christ, non point servant au doigt et à l'œil en gens qui veulent plaire aux hommes, mais faisant la volonté de Dieu de [toute votre] âme, comme esclaves du Christ, esclaves de bonne volonté du Seigneur, non des hommes ...»²⁵³ Et c'est infiniment plus efficace que toute révolution : tout comme le christianisme a détruit le paganisme de fond en comble, précisément en tendant l'autre joue, il a de la même manière aboli l'esclavage, et définitivement, sans verser une seule goutte de sang, ce qu'aucune révolution ne peut jamais faire, car la violence appelle la violence, et ce qui plie sous la contrainte regimbe dès que celle-ci cesse. Quant aux divagations d'un MICHELET, attribuant au christianisme, dans son Introduction à «La Révolution Française», la canonisation de l'injustice et de l'inégalité, il suffit, pour réduire à néant toutes ses accusations, de faire remarquer que la conception qu'il se fait du dogme chrétien ne s'applique pas au vrai christianisme, mais au calvinisme (caractère *arbitraire* de la grâce) : or la grâce, selon la conception catholique, n'est jamais arbitraire, mais correspond toujours à un accueil simultané de la volonté.

S'il faut obéir même à un pouvoir civil corrompu, à plus forte raison le faut-il à l'autorité spirituelle quand elle est corrompue : «Les scribes et les pharisiens se sont assis sur la chaise de MOÏSE. Faites donc et observez tout ce qu'ils vous

252. Mt. 10³⁴⁻⁷

253. Eph. 6⁵⁻⁷

diront, mais ne vous réglez pas sur leurs actes ; car ils disent et ne font pas.»²⁵⁴

2. Dès qu'on nous commande de faire ce qui s'oppose à la volonté divine, nous devons sans hésitation rétorquer par le principe : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes »²⁵⁵, quelle que soit la dignité du personnage qui nous commande ces choses-là : « Mais même si nous ou un ange du ciel vous annonçait un autre évangile que celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème ! Comme nous vous l'avons dit, je vous le dis encore à présent : si quelqu'un vous annonce un autre évangile que celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème ! »²⁵⁶

Ainsi, si un gouvernement exige de moi des subventions pour l'enfance malheureuse, alors que je sais de source sûre que ces subventions seront plus ou moins détournées de leur destination, je dois obéir, car le gouvernement me demande une chose en principe bonne, et s'il commet des abus, c'est à Dieu qu'il en rendra compte. Mais s'il me demande des subventions destinées expressément à édifier un hôpital spécialisé dans l'avortement, je dois refuser fermement. Inutile de recourir à l'échappatoire des lâches : « Mais l'hôpital sera construit tout de même, que je paie ou non ! » Un criminel me met l'arme à la main et me somme de tuer quelqu'un : devrai-je le faire, sous prétexte que si je ne le fais pas moi-même, le criminel le fera ? De même, un Allemand doit payer les impôts à HITLER, faire son service militaire, etc. ; mais il doit refuser net de persécuter les Juifs, d'envahir la Pologne et la Norvège, etc., même si après cela l'attend le camp de concentration.

On lit, dans l'histoire des saints, quelques très rares exemples où ils ordonnent des transgressions et où on les voit féliciter ceux qui les commettent par obéissance. Ainsi, il est raconté que « quelqu'un vint une fois de Thèbes au Père SISOÏ, désirant se faire moine ; et l'ancien lui demanda s'il avait

254. Mt. 23²⁻³

255. Act. 5²⁹

256. Gal. 1⁸⁻⁹

quelqu'un dans le monde. Il répondit : 'J'ai un fils'. Et l'ancien lui dit : 'Va, jette-le dans la rivière, et alors tu deviendras moine'. Comme il partait donc le jeter, l'ancien envoya un frère pour l'en empêcher. Comme l'autre levait son enfant pour le jeter, le frère dit : 'Cesse, que fais-tu?' L'autre répondit : 'Le Père m'a dit de le jeter'. Le frère dit : 'Mais il vous dit de nouveau : ne le jette pas!' Laissant [son enfant], il alla chez l'ancien, et devint un moine éprouvé à causé de son obéissance.»²⁵⁷ Ces cas ne peuvent se justifier que par des révélations spéciales, comme nous l'avons amplement démontré au chapitre I. Tout comme Dieu peut ordonner à ABRAHAM de sacrifier son fils, Il peut aussi inspirer à un saint de donner un ordre semblable, et à la personne qui le reçoit d'y voir une injonction de Dieu Lui-même. En toute autre occasion, l'imitation de ces actes devient une prévarication, tant l'ordre donné que l'obéissance. D'ailleurs on remarquera que les saints se chargent toujours — et ils avaient la puissance divine de le faire — d'empêcher que leur ordre soit exécuté.

La cause qui nous pousse à obéir là où il faut désobéir est la lâcheté, «rejeton de la vaine gloire, fille de l'incrédulité.»²⁵⁸ Le «Grand Inquisiteur» décrit ainsi cette espèce de lâches : «Ils deviendront timides, ne nous perdront pas de vue et se serreront contre nous avec effroi, comme une tendre couvée sous l'aile de la mère. Ils éprouveront une surprise craintive et se montreront fiers de cette énergie, de cette intelligence qui nous auront permis de dompter la foule innombrable des rebelles. Notre courroux les fera trembler, la timidité les envahira, leurs yeux deviendront larmoyants comme ceux des enfants et des femmes ; mais, sur un signe de nous, ils passeront aussi facilement au rire et à la gaieté, à la joie radieuse des enfants ... Nous leur dirons que tout péché sera racheté, s'il est commis avec notre permission ... Ils n'auront nuls secrets pour nous. Suivant leur degré d'obéissance, nous leur permettrons ou leur défendrons de vivre avec leurs

257. Sentences des Pères du désert : SISOÏ LE GRAND.

258. JEAN CLIMAQUE, Echelle, 21 (P.G. LXXXVIII, 945).

femmes ou leurs maîtresses, d'avoir des enfants ou de n'en pas avoir, et ils nous écouteront avec joie. Ils nous soumettront les secrets les plus pénibles de leur conscience, nous résoudrons tous les cas et ils accepteront notre décision avec allégresse, car elle leur épargnera le grave souci de choisir eux-mêmes librement ... Ils mourront paisiblement, ils s'éteindront doucement en Ton nom et dans l'au-delà ils ne trouveront que la mort.»²⁵⁹

[Parallèlement, chez les supérieurs, dont le rôle est non d'obéir mais de commander, cette lâcheté se manifeste par l'avachissement, le refus de donner des ordres là où il faut les donner, et cela par crainte des représailles, par faiblesse, par une complicité criminelle avec les passions qu'ils sont censés corriger : ainsi BENOIT XV se déclarant « neutre » lors des événements qui ont mené à la Grande Guerre, alors qu'il aurait dû courageusement trancher de quel côté était le droit et sommer, sous peine d'excommunication, les chefs des deux pays catholiques impliqués, la France et l'Autriche, de suivre sa décision au lieu de s'exterminer. Il est remarquable que le jugement d'un LÉON BLOY, grand croyant, rencontre celui d'un CLEMENCEAU, grand incroyant, à ce sujet].

Une des incarnations les plus illustres de la désobéissance salutaire est JEANNE D'ARC. Beaucoup croient avoir tout compris de son drame en haussant les épaules et en disant que ses juges étaient manipulés politiquement. Evidemment, aucun adjectif ne serait assez fort pour caractériser ces scélérats, ces lâches, ces vendus. Il n'empêche qu'ils devaient s'efforcer de trouver des motifs plausibles pour la condamner comme hérétique, schismatique, sorcière, etc., etc., etc., parce qu'il s'agissait de la discréditer comme telle, et partant de discréditer sa mission, aux yeux des partis intéressés. Et ce n'est pas un des moindres intérêts du « Procès de Condamnation » que les critères qui servaient à ces juges pour déclarer quelqu'un hérétique, etc. Laissant de côté leur interprétation infiniment odieuse des actes et des paroles les plus purs, les plus sublimes, par laquelle on peut

259. DOSTOÏEVSKI, Frères KARAMAZOV, V, 5.

avoir une idée forte de l'enfer de la méchanceté humaine, limitons-nous à notre sujet : JEANNE D'ARC a été condamnée, entre autre raisons, parce que, selon son humble avis, Dieu avait le droit d'inspirer ou de révéler sans demander préalablement la permission de l'ordinaire. Or, ces juges sont terriblement scandalisés qu'il ose le faire sans cette permission, que Ste CATHERINE, Ste MARGUERITE, St MICHEL et St GABRIEL puissent apparaître et donner des instructions par-dessus la tête de l'évêque! Témérité indicible! C'étaient *donc* des visions démoniaques.

Qu'on ne croie pas que je plaisante ou que je caricature. Tout catholique, digne de ce nom, tout en admettant que ce qui est nécessaire au salut a été pleinement révélé par Jésus-Christ, en qui habite corporellement la plénitude de la divinité, admet en même temps que Dieu a fait de nombreuses révélations après les apôtres, soit pour hâter la définition d'un dogme et sa promulgation (par exemple, celui de l'Immaculée Conception), soit pour prophétiser des choses relatives à une personne ou à toute l'Eglise (comme à la Salette ou à Fatima), soit pour illuminer, consoler, etc. Qu'on se rappelle que St PAUL a consacré le long chapitre 14^e de la 1^{re} Epître aux Corinthiens à la prophétie et au don des langues dans l'Eglise, qu'il avertit : « Ne méprisez pas les prophéties »²⁶⁰, que St PIERRE a appliqué cette prophétie de JOËL à l'ère chrétienne : « Et il arrivera que dans les derniers jours Je répandrai de mon Esprit sur toute chair, et vos fils et vos filles prophétiseront, et vos jeunes gens verront des visions, et vos vieillards songeront des songes. »²⁶¹ Qu'on se rappelle que tant de saints, des plus célèbres, depuis le temps du Christ jusqu'à nos jours, ont joui de ces charismes. C'est donc d'une extrême témérité de mépriser ces révélations, ou même de les ignorer délibérément, même si elles n'ajoutent rien au dépôt de la foi (argument constamment invoqué par les théologiens « d'avant-garde » pour nier le fait même de ces révélations,

260. 1 Thess. 5²⁰

261. 3¹ – Act. 2¹⁷

comme si ces salauds se souciaient tant soit peu de la foi!), car par elles Dieu ne se propose pas exclusivement de nous expliciter un point du dogme, Il a en vue tous les buts de la mission prophétique.

Or, dis-je, si je ne peux accuser d'incroyance pure et simple les juges iniques de JEANNE D'ARC, je les accuse d'avoir professé une théologie qui paralyse l'Esprit, qui Lui impose des normes et circonscrit son action, contrairement à l'affirmation du Christ : «L'Esprit souffle où Il veut»²⁶², une théologie qui faisait fi de l'injonction de l'apôtre : «N'éteignez point l'Esprit.»²⁶³ Cela ressort de plusieurs constatations :

a) Ils incriminaient JEANNE du fait qu'elle était certaine, *avant* le jugement de l'Eglise, de l'origine divine de sa propre mission. Que l'Eglise eût un droit de regard sur les révélations, ce n'est pas JEANNE qui le nie, elle qui s'est soumise de si bonne grâce au jugement de l'Eglise, à Poitiers et ailleurs. Mais c'est toujours l'Esprit qui les inspire, puis l'Eglise prononce son jugement : «Eprouvez tout, retenez ce qui est bon.»²⁶⁴ «Bien-aimés, ne croyez pas à tout esprit, mais éprouvez les esprits s'ils sont de Dieu, car beaucoup de faux prophètes sont venus au monde.»²⁶⁵ Quant à la certitude absolue que JEANNE éprouvait, elle peut très bien exister par voie surnaturelle. Quand les prophètes disaient : «Oracle du Seigneur!», est-ce que par hasard ils n'étaient pas absolument sûrs que l'oracle était du Seigneur? Parlant des «paroles substantielles», révélations ainsi appelées parce qu'elles impriment substantiellement dans l'âme ce qu'elles signifient (et dont JEANNE a certainement été gratifiée) St JEAN DE LA CROIX dit qu'elles ont cela de particulier, que «l'âme n'a rien à faire ni à vouloir, ni à ne vouloir, ni à rejeter ni à craindre. Elle n'a pas à faire ce qu'elles disent, parce que Dieu ne lui dit jamais ces paroles substantielles pour qu'elle les mette en

262. Jn. 3⁸

263. I Thess. 5¹⁹

264. Id. 5²¹

265. I Jn. 4¹.

œuvre, mais pour les opérer en elle ... Et je dis qu'elle n'a rien à vouloir ni à ne pas vouloir, parce que son vouloir n'est pas nécessaire pour que Dieu opère leur effet, et son non-vouloir ne suffit pas pour qu'elles ne fassent le dit effet ... Elle n'a rien à rejeter, parce que leur effet demeure substantié dans l'âme et rempli de biens divins et comme elle reçoit cet effet passivement, son action est superflue de toute manière. Elle ne doit craindre aucune tromperie, vu que l'entendement ni le diable ne sauraient s'entremettre en cela ...²⁶⁶ » De même, Ste MARIE EGYPTIENNE, qui, lors de sa conversion au saint sépulcre, entendit une voix surnaturelle l'inviter à séjourner au désert au-delà du Jourdain, n'était-elle pas sûre de l'origine divine de cette voix, elle qui, sans consulter personne, y alla immédiatement et y séjourna un demi-siècle? En plus, JEANNE avait la certitude provenant de l'approbation de l'Eglise, de l'accomplissement des prophéties proférées par ses voix, des exploits vraiment divins réalisés grâce à elles, de l'intensification de sa sainteté, etc.

b) Son second crime, c'est d'avoir assuré qu'elle est prête à se soumettre au jugement de l'Eglise et du pape, « *notre Sire premier servi* ». Il faut admirer là l'héroïsme de JEANNE et sa précision théologique. Tout en sachant que l'Eglise et le pape étaient infaillibles (autant que l'infailibilité du pape était pressentie à l'époque), elle connaissait les bornes de cette infailibilité. En tant qu'exerçant leur privilège d'infailibilité, ils ne pourraient jamais la condamner; mais autrement, ils n'étaient pas garantis de toute erreur et de toute passion : « Est-ce que St VICTOR était infaillible quand il sépara de sa communion les Eglises asiatiques? ou LIBÈRE quand, d'une manière analogue, il excommunia ATHANASE? Et, pour en venir à des temps postérieurs, GRÉGOIRE XIII l'était-il, quand il fit frapper une médaille en l'honneur du massacre de la Saint-Barthélemy? ou PAUL IV dans sa conduite à l'égard d'ELIZABETH? ou SIXTE V quand il bénit l'Armada? ou URBAIN VIII quand il persécuta GALILÉE? Aucun catholique ne prétendra jamais que ces papes

266. Montée du Mont Carmel, II, 31.

étaient infaillibles dans ces actes.»²⁶⁷ De toute manière, on n'en était pas encore là : JEANNE savait que derrière le mot «Eglise militante» dont on la ressassait, il y avait surtout l'évêque CAUCHON et ses acolytes, tous ou presque tous vendus aux Anglais, c'est-à-dire à ceux contre qui était dirigée sa mission divine, et tous ne participant, ni de près ni de loin, au privilège d'infaillibilité.

c) Sous prétexte que «la doctrine discerne le miracle», on a condamné globalement JEANNE et attribué sa mission au démon, en tant que transgression des lois divines et ecclésiastiques : par exemple, le port d'habit d'homme, et l'assaut contre Paris un jour de fête. Or, la Bible qui dit : «Une femme ne portera pas un costume d'homme et l'homme ne revêtra pas un vêtement de femme, car celui qui fait cela est une abomination pour le Seigneur ton Dieu»²⁶⁸ entend réprover uniquement ceux qui font cela par effémination ou travestissement, alors que JEANNE l'a fait précisément pour se préserver dans sa carrière militaire. Enfin, en ce qui concerne l'assaut de Paris un jour de fête, nous avons amplement démontré, au ch. I, que le bien et le mal se jugeant par la conformité ou l'opposition à la volonté divine, certaines infractions, quand elles sont ordonnées par Dieu dans une révélation spéciale (comme à ABRAHAM d'offrir son fils en sacrifice, etc.), deviennent bonnes et obligatoires. En conséquence, si JEANNE a reçu pareille révélation, cette infraction tombe d'elle-même. Il ne faut donc pas juger JEANNE par cette infraction, mais situer celle-ci par les preuves éclatantes qu'elle a données de l'origine divine de sa mission. Mais ses juges raisonnaient autrement : «Tu as révélé une fois pour toutes ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire», semblent-ils dire à Dieu ; «n'interviens donc plus !»

JEANNE D'ARC a été le roc adamantin sur lequel s'est brisé ce qui, dans l'Inquisition, asphyxiait les âmes et opprimait les consciences.

Fontainebleau, avril 1980

267. NEWMAN, Lettre au duc de Norfolk.

268. Dt. 22⁵

TABLE DES MATIÈRES

LETTRE DE S.B. MAXIMOS V HAKIM	VII
<i>Chapitre I.</i> — DU DISCERNEMENT SPIRITUEL EN GENERAL	1
<i>Chapitre II.</i> — DU DISCERNEMENT SPIRITUEL EN PARTICULIER:	
A - L'ORGUEIL ET L'HUMILITE	41
<i>Chapitre III.</i> — B - LA COLERE ET LA MANSUETUDE	125

Composition et Impression :
Imprimerie BUTENEERS, S.P.R.L.,
4000 — Liège

Imprimé en Belgique

